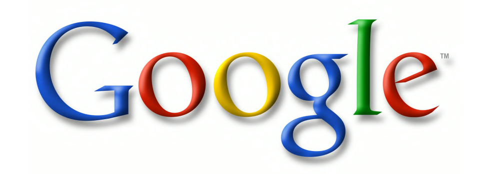




MARIUS FONTANE

HISTOIRE UNIVERSELLE

Les Iraniens

ZOROASTRE

(de 2500 à 800 av. J.-C.)



PARIS
Alphonse Lemerre, Éditeur
27-31, PASSAGE CHOISEUL, 31

M D CCC LXXXI

HISTOIRE UNIVERSELLE

Les Iraniens

(De 2500 à 800 av. J.-C.)

II

Rig-Vêda, — œuvre essentiellement littéraire et charmante, vaste poème où la victime énuméra complaisamment ses lâchetés, donnant à l'historien, ainsi, en une confession très sincère, l'exemple attristant d'un peuple trop doux, trop confiant, certainement traître à son génie.

Les Iraniens, plus heureux, moins dociles, trempés aux angoisses d'une organisation sociale rapide et voulue, fiers, épurés, faisant la Perse, donneront au monde un homme et un livre, impérissables : Zoroastre et le Zend-Avesta.

L'Indoustan brahmanique, soumis aux désespérantes lois de Manou, sera la proie des conquérants. L'Iran, avec son code zoroastrien, luttera contre le Touran, contre l'Assyrie, contre l'Egypte, contre la Grèce, contre Rome, contre les Mongols, et ses vainqueurs auront, avec la crainte de ses armes, l'admiration de sa morale et de son énergie.

Dans l'Inde, la voix de Manou affirmera que le brahmane étant, « par sa naissance, l'incarnation éternelle de la justice », doit « en venant au monde recevoir le premier rang comme souverain-seigneur, comme maître et propriétaire de tout ce que l'univers peut renfermer ». Mais le despote, incapable d'utiliser sa force, verra son esclave, insensible au joug qui l'étreint, se mourir continuellement, et finira par ne maîtriser que des ombres.

Or, sur les détritus de la nation védique, en plein Indoustan, là même où les brahmanes maladifs jouiront pendant trente siècles de l'anéantissement des Aryas,

les Iraniens exilés, c'est-à-dire les Guèbres, les Parsis, fidèles au catholicisme du Zend-Avesta, continuant l'œuvre de Zoroastre, nous révèleront ce législateur qui, le premier, revendiquant les droits de la liberté humaine, osa formuler cette oraison : « Je vous adresse ma prière, ô Hom qui faites que le pauvre est égal au grand ».

S'il était admis que les limites géographiques naturelles des diverses parties du monde dussent s'entendre de lignes nettement séparatives de milieux différents, la Perse appartiendrait à l'Europe, par son climat et par ses œuvres. Dessinée largement, la grande Perse aurait pour frontières naturelles, l'Indus à l'est, le Tigre et l'Euphrate à l'ouest, le golfe Persique au sud. La limite nord, moins radicale, pourrait être cette longue chaîne de hautes montagnes qui, de l'ouest à l'est, a successivement les noms de Caucase, de monts Caspiens, d'El-Bourz et d'Hindou-Kousch. La Perse restreinte, vue dans son unité relative de production, doit avoir en elle-même les monts Caspiens et l'El-Bourz. Du Caucase et de l'Hindou-Kousch, quelques masses seulement sont persanes. La grande frontière septentrionale commencerait donc, à l'ouest, là où les monts Caucasiens se dressent ; couperait diagonalement, de nord-ouest en sud-est, la mer Caspienne ; irait ensuite directement vers l'est, avec une certaine tendance vers le nord toutefois, jusqu'à la rencontre du fleuve Oxus, entre Balkh et Bokhara ; couperait ce fleuve pour aller en

contourner et en englober les sources, et redescendrait ensuite au sud, sans avoir touché le plateau de Pamire, pour se souder à la frontière orientale, c'est-à-dire à l'Indus.

La Perse géographique ainsi limitée a les qualités matérielles d'un territoire défini, avec des frontières suffisamment protectrices, mais non fermées. La mer Caspienne au nord, comme le golfe Persique au sud, ignorent presque les ouragans ; les monts Zagros, le Caucase, l'El-Bourz ne sont pas infranchissables ; les eaux de l'Oxus, remontées, mènent au Bolor-Tagh ; la rivière de Caboul, enfin, est une issue, presque une route ouverte et sollicitante, menant au Sapta-Sindhou védique, au Pendjâb actuel.

La « terre persane » proprement dite, rongée de toutes parts, déformée, amoindrie, continuellement modifiée, ne se définit que vaguement. On la décrit volontiers comme un immense plateau ondulé, allant de l'Asie mineure et de l'Arménie à l'Afghanistan et au Bélouchistan. La « Perse historique », mieux vue, a pour cadre l'Euphrate, le golfe Persique, l'Oxus et l'Indus ; c'était là l'Iran des Sassanides. Les limites modernes donnent aux Persans comme territoire limitrophe, l'Irak-Arabi, le Kurdistan, l'Arménie, la Géorgie, la mer Caspienne, la Turkomanie, le Khorassan oriental, l'Afghanistan et le Bélouchistan. De ces limites, purement géographiques, celle du nord, qui, suivant le cours de l'Attreck, passe au nord de Mesched et descend ensuite au sud, pour laisser Hérat hors de Perse, est indécise.

De longues querelles militaires n'ont pas suffi pour tracer une définitive démarcation. Les historiens persans racontent que, dans les temps antiques, un conquérant venu du nord avait pris Balkk, Merw et Mesched. Des maladies épouvantables décimant l'armée victorieuse, la paix s'imposant aux envahisseurs, il fallut désigner la ligne qui, désormais, séparerait les peuples du Nord des peuples du Sud. L'on convint qu'un archer, après avoir gravi le mont Damavand, qui est au sud de la mer Caspienne, lancerait une flèche vers le nord, et que là où le trait tomberait serait la frontière. L'archer perça de son arme un vautour qui vint mourir au bord de l'Oxus. Les bêtes ayant vite dévoré le cadavre de l'oiseau, la flèche de bois fut trouvée libre, et le fleuve devint ainsi la limite acceptée : au sud, il y eut l'Iran ; au nord, ce fut le Touran.

Iran et Touran : Ces désignations sont précieuses en ce qu'elles sont historiques et s'adaptent, mieux que les désignations purement géographiques, à l'idée qu'il faut avoir de la Perse antique, diminuée, discutable, indécise et peut-être même mal nommée. La Perse et le Khorassan réunis forment l'Iran actuel ; le Touran comprend les royaumes ou principautés de Bokhara, de Khiva, de Khokand, de Tashkend, d'Hasrat-Sultan, de Maïmone, d'Ankhoy et d'Hérat. Iran est le vrai nom de cette partie du monde qui est connue sous le titre d'Empire persan. Ce furent les Romains qui se servirent du mot Fars, ou Pars, lequel désignait, alors, un coin du vaste quadrilatère ayant la mer Caspienne et la mer

d'Aral au nord, l'Océan Indien au sud, la vallée de l'Indus à l'est, la Mésopotamie à l'ouest.

Les monts Zagros, qui séparent l'Iran de la Mésopotamie, sont de rudes montagnes; elles étaient impénétrables jadis : Assourbanipal, ce monarque assyrien qui vint battre les Elamites plus de six siècles avant notre ère, a parlé des « forêts sacrées des monts Zagros, à travers lesquelles personne n'avait encore pénétré », et que ses soldats incendièrent « après les avoir admirées ». Ces montagnes, riches en marbres, contenant du cuivre, du fer, du plomb, de l'argent et de l'or, ont d'épaisses futaies. Ce sont des pins et des chênes dans les hauteurs; des noisetiers et des saules sur les côteaux, dans les vallées. Le lion, le tigre et le léopard hantaient ces lieux autrefois; on y rencontre maintenant des ours, des ânes, des buffles, des chèvres et des chiens en état de franche sauvagerie. Les chevaux de ces régions étaient agiles, grands et forts.

L'Arménie, qui commence au nord des monts Zagros, a ses grands pics stériles, ses montagnes boisées, ses plaines fertiles, et son lac de Van. Les chênes arméniens portent, avec des glands énormes, des feuilles souvent aussi larges que celles du châtaignier; des noyers y sont étonnants de grosseur. Le lac de Van, aux bords très découpés, est dans une situation charmante. Au nord se dresse le pic de Sipandagh, haut et isolé parmi d'autres montagnes, couronné de neiges, ayant à ses pieds Aklat, avec sa forêt d'arbres à fruits. Les eaux du lac, très lourdes en sels, sont inhabitables. Autour

du lac, sur quelques rares plaques de terre, croissent le mûrier aux baies rouges et l'amandier.

Les eaux venues des montagnes inondent souvent les environs et laissent, alors, de vastes marais où bavardent les grenouilles, abondent les tortues, vont et viennent, bizarres, les salamandres. Les vanneaux, les pluviers et les canards y pullulent. La ville de Van, très ombragée, admirant ses grands saules, fière de ses jardins qu'embaument les orangers, a des étés brûlants, malsains, meurtriers. Les montagnes qui entourent Van ont des ours, des loups, des chèvres et des lièvres. Au nord de Van, le froid s'accentue. Erzeroum, qui ne reçoit le printemps qu'en juillet, a des hivers de huit mois. Dès août, sur le plateau, se flétrissent les plantes. D'Erzeroum à Van coule, dans un ravin profond, l'une des sources de l'Araxe supérieur. Le fleuve, guéable en été, reçoit bientôt de nombreux affluents et devient rapide. A l'ouest d'Erzeroun commence l'Euphrate. L'Arménie, inhabitable au persan frileux, ferme donc l'Iran au nord-ouest. De là descendent vers le sud, ainsi que deux obstacles, l'Euphrate et les monts Zagros.

Entre l'Arménie et la mer Caspienne, les ramifications du Caucase protégeaient, jadis, des vallées très fertiles. La stérilité a frappé cet éden. Autour de Tiflis, pas un arbre, nulle végétation; des plateaux sans verdure, des gorges désolées, une terre inculte, sèche. La guerre a saccagé ce sol béni qu'arrosait la Koura, le Cyrus des anciens, le Kur de nos géographes. Au nord,

c'est le Caucase; au sud, c'est le Khirvan, aux intolérables chaleurs, et que les serpents envahissent de juin à septembre. L'été fini, l'hiver vient avec rage; des ouragans, des *mételс*, soulevant et entraînant les neiges dans d'épouvantables tourbillons, fouettant jusqu'à la mort hommes et bêtes, détruisent les villages et les troupeaux. Ces cyclones acharnés persistent parfois pendant des semaines.

L'extrémité orientale du Caucase pénètre dans les eaux de la mer Caspienne, en forme de cap étroit, allongé. Là est Bakou, la « ville sainte », bâtie sur un sol noirâtre, glutineux, imprégné de pétrole. Il suffit, là, de piquer un bâton en terre et, en le retirant, de jeter une étincelle dans le trou, pour voir aussitôt jaillir une flamme. Les marchands et les prêtres n'ont pas cessé d'exploiter ce terrain. Des Guèbres nombreux vivent de ces pétroles brûlants.

La mer Caspienne, ce grand lac plein des eaux du Caucase et de l'Oural, fut un problème longtemps mystérieux. Strabon, Pomponius Mela, Pline, n'y voyaient qu'un golfe du grand Océan boréal. Aristote, Alexandre, Arrien et Quinte Curce supposèrent que le « lac Caspien » était en communication avec la mer Noire. Alexandre voulut que l'on examinât si la mer Hyrcanienne appartenait au Pont Euxin ou au golfe Persique. Aristote disait : « Le lac situé sous le Caucase et que ceux du pays appellent mer, est remarquable, car plusieurs grands fleuves y déversent leurs eaux et qu'il n'a point d'issue apparente. Il va se jeter

par une voie souterraine dans un endroit du Pont appelé les *profondeurs* ». Hérodote et Ptolomée constatèrent l'isolement du grand lac. Ebn-el-Ouardi, Rubruquis et Marco-Polo surent le vrai. A. Jenkinson et C. Burrough dirent exactement la situation géographique du lac. On croyait encore, au XVIIe siècle de notre ère, à l'existence de « gouffres » dans lesquels allaient se perdre les eaux apportées par le Volga, l'Oural et la Kur. Au début du XVIIIe siècle, Jean Perry put démontrer qu'aucune communication n'existait entre la mer Caspienne et une autre mer; que l'évaporation suffisait pour absorber les eaux apportées par les fleuves. Un certain nombre de petits lacs salés entourent les rives septentrionales du lac Caspien. La plupart de ces lacs, desséchés, étalant au soleil leurs miroitantes surfaces, qu'encadrent des bruyères d'un rouge pourpre, donnent aux voyageurs de décevantes illusions. Çà et là, tristement, s'étalent de longues traînées d'un sable jaune que déforment ou déplacent les vents.

A l'orient de la mer Caspienne est la mer d'Aral. Ces deux lacs furent jadis réunis. Les eaux de l'Oxus et du Yaxartès, — Amou-Daria et Sir-Daria — se jetaient, alors, dans l'unique mer intérieure; maintenant, le désert d'Oust-Ourt met entre les deux lacs une haute couche de sable. La mer Caspienne, privée du tribut des deux grands fleuves qui s'arrêtent à la mer d'Aral, a relativement conservé son aire et son niveau; la mer d'Aral, au contraire, se modifie continuellement. En même temps que le Sir-Daria et

l'Amou-Daria livrent leurs eaux au lac d'Aral, les vents d'ouest, qui sont les vents quasi perpétuels de la région, refoulent vers les bouches des deux grands fleuves les lourdes écumes du désert que cimentent, ensuite, les détritus apportés par les fleuves eux-mêmes. Ces conglomérats s'allourdissent, se déposent, s'accumulent et relèvent les fonds. Ainsi, par l'apport des sables, le niveau du lac d'Aral s'élèverait toujours ; mais il faudrait qu'il s'exhaussât de plus de deux cents mètres pour que les eaux fussent capables de franchir les sables de l'Oust-Ourt.

La partie purement septentrionale de la mer Caspienne, tout le désert d'Oust-Ourt et la mer d'Aral n'appartiennent pas à l'Iran. Mais le Gourgan et l'Attreck qui se jettent dans la mer Caspienne, comme l'Oxus et le Yaxartès qui se jettent dans la mer d'Aral, ont, par les terrains qu'ils traversent, par les lignes qu'ils dessinent, par les voies qu'ils ouvrent, par les obstacles qu'ils furent aux hordes en mouvement, une valeur iranienne incontestable.

Les pluies du printemps grossissent le Gourgan jaune, dont les bouches sont obstruées ; alors, les eaux, malgré le lit profond de la rivière, débordantes, inondent le pays plat, y laissant de vastes marais. Au nord du Gourgan, parallèlement à lui, court dans la même direction, vers la Caspienne, le fleuve Attreck, rapide, profond, tortueux, grossi de nombreux affluents. Au nord de l'Attreck, et jusqu'aux bouches de l'Oxus, s'étend la désolante Turkomanie.

L'Oxus, ou Amou-Daria, entre par le sud dans la mer d'Aral ; à l'ouest de ses bouches actuelles, on voit encore les vestiges du canal par lequel le fleuve allait jadis au grand lac Caspien. Le fleuve, très large, donne ses eaux fertilisantes à qui veut arroser une oasis ; mais généralement le désert morne vient jusqu'aux falaises qui sont les parois de l'Oxus. La solitude épouvantable règne sur ce territoire jadis si peuplé : pas une plante, pas une bête. De Khiva à Bokhara, rien ; Bokhara, « la ville noble », persiste ; mais après Bokhara c'est encore le désert, jusqu'à Kerki. L'Oxus, qui vient des hauteurs de Pamire, fertilise les vallées du Badakchan, reçoit des affluents généreux, descend vers Balkh et s'aventure dans le désert. L'eau qu'il porte, rougeâtre, lourde, est considérable. L'hiver gèle ses sources et ses embouchures.

Le Syr-Daria, ou Yaxartès, formé de la jonction de deux rivières venues des monts Tian-Chan, se précipite aussitôt vers l'ouest, se frayant un passage difficile dans les rochers. Il traverse le khanat de Khokand, remonte au nord, laissant à sa gauche le désert rouge de Kizyl-Koum, et reprend ensuite son cours vers l'ouest, pour s'aller perdre dans la mer d'Aral. Le bas Yaxartès, obstrué de bancs sableux, répand ses eaux, lourdement, sur une terre aride, plutôt argileuse, imprégnée de sel, incapable de recevoir un grain de blé, et sous un brouillard perpétuel d'œstres, de moustiques et de taons. Des ruines nombreuses témoignent de l'ancienne fertilité de ces marécages. Les nomades racontent qu'il fut un temps

où le bas Yaxartès était remarquablement peuplé ; « alors disent-ils, en sautant de toiture en toiture, un chat pouvait, sans toucher terre, aller de Tchemkend jusqu'au lac d'Aral ».

Les bouches du fleuve subissent de rigoureux hivers, qui durent cinq mois, et les étés y sont intolérables. A l'infléchissement du fleuve, au sud, vers Tashkend, le climat se modifie jusqu'à devenir doux aux hommes vers Azret, en Turkestan. Plus au sud, l'air, échauffé par un été de huit mois sans pluie, laisse le thermomètre s'élever à 52 degrés Réaumur.

Le désert de Kara-Koum, au nord du bas Yaxartès, est fait d'une argile noire creusée de puits nombreux aux eaux saumâtres. Les collines sablonneuses se meuvent insensiblement sur cette terre brune. Le désert de Kizyl-Koum, au sud du bas-fleuve, apparaît comme l'œuvre de l'abandon. Les steppes qui s'étendent de la mer Caspienne aux monts Altaï donnent, en été, de beaux pâturages qu'une couche de neige vient protéger de la fin de l'automne à la fin de l'hiver. Dès les premiers soleils du printemps, la terre satisfaite ferait germer de belles récoltes si l'homme avait pu semer le grain ; mais la terre n'a rien reçu, et ce ne sont que mousses épaisses, plantes inutiles, arbrisseaux fous, désordonnés.

La vie animale, de la Caspienne aux Himalayas, a des caractères divers. Les animaux de l'Europe vivent nombreux dans cette partie de l'Asie. Les oiseaux disparaissent à mesure que l'on s'approche du centre asiatique, tandis que les mammifères se multiplient. Quelques

rapaces hantent seuls les déserts. Les rossignols abondent à Khiva ; Bhokara est plein de cigognes.

Pour descendre du nord au sud, du Touran à l'Iran, les hommes et les bêtes ont à traverser le désert noir de Kara-Koum, les marécages empestés du bas Yaxartés, le désert rouge de Kizyl-Koum, l'Oxus, la Turkomanie que couvrent les sables stériles, et le long El-Bourz.

Le versant de l'El-Bourz qui regarde le grand lac Caspien est une forêt de chênes, d'ormes, de frênes, de tilleuls, d'érables purement européens. Les passages y sont très difficiles, très dangereux ; c'est « le mamelon des suaires », le « val d'enfer », et mille autres dénominations analogues. Au sud de l'El-Bourz caspien règnent d'étouffantes chaleurs ; un hiver presque constant tient le centre ; le nord, sous une humidité chaude, torpide, frappe de rudes fièvres les voyageurs. Les températures extrêmes semblent s'y être distribué le temps.

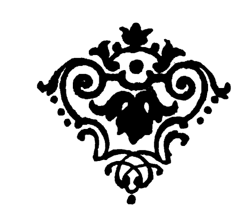
La chaîne qui, se dirigeant vers l'est, sépare la Turkomanie de l'Iran, se présente comme une succession de montagnes parallèles à la direction ouest-est. Le versant sud, tantôt calcaire et tantôt schisteux ou trachitique, est relativement sain. Le vent de la mer et des rosées très abondantes y tempèrent les ardeurs d'un été qui devrait être affreux. L'hiver y est doux, presque sans neige. Aux sommets, une végétation très délicate ; puis, en descendant, c'est l'Europe qui apparaît, avec ses noyers et ses vignes, ses noisetiers et ses houblons.

A l'El-Bourz proprement dit, qui finirait à Hérat, suc-

cède, à l'est, le Caucase indien des Grecs, l'Hindou-Kousch actuel. Il appartient au système géographique qui comprendrait, sous le nom de Taurus, toute la longue chaîne des montagnes traversant l'Asie. Ce système d'ossature asiatique, largement tracé, d'une grande exactitude matérielle, ne résiste pas à la comparaison, même superficielle, de la vie propre de chacun des membres de ce colosse étendu : Les Hymalayas, évidemment réunis au Caucase par l'El-Bourz, ont une existence absolument contraire à la propre existence de l'El-Bourz et du Caucase; on rencontre et on tue dans les gorges de l'El-Bourz, et même en plein Ghilan, des tigres indiens; ceci prouve que la chaîne iranienne unit le Caucase géorgien au Caucase indien jusqu'à permettre aux fauves de s'aventurer de l'est à l'ouest, parfois, sans quitter les sommets; mais par sa végétation et par ses animaux, par sa vie propre, l'El-Bourz est iranien, tout iranien, seulement iranien.

Entre l'Hindou-Kousch et les monts Soliman, qui séparent l'Iran de la presqu'île indoustanique, la rivière de Caboul, courant à l'Indus, ouvre une voie de communication entre les deux pays. De Caboul, par la vallée torrentueuse de Kunar et le col de Chintral, on arrive au plateau de Pamire, « immense nœud orographique » où s'entrecroisent l'Himalaya, le Kuen-Luen, le Tian-Chan et l'Hindou-Kousch; c'est la « coupole du monde », *Dacht-i-Pamir*, ou le *Bam-i-Dunia*, « toit du monde ». Des lacs nombreux y miroitent sur un terrain très vert dès le printemps d'avril. Les neiges couvrent l'immense

plateau d'octobre à mars ; les pluies de l'été elles-mêmes y tombent quelquefois congelées. Les fruits ne sauraient y mûrir, les grains n'y germent pas, les pâturages seuls y sont vastes et magnifiques. Les neiges du plateau de Pamire font les grands fleuves, tels que l'Oxus et l'Yaxartès qui vont à l'ouest, et le Kachgar-Daria qui va vers l'est.



CHAPITRE II

L'Iran historique. — Le Kurdistan. — L'Aderbeidjan. — Le lac Ouroumiyeh. — Le Ghilan. — Le Mazendéran. — Le Dahistan. — Le Khorassan : Mesched, Nichapour, Merw. — La Bactriane : Balkh. Le Zarafchan. — La Sogdiane. — Samarcande. — Le Seistan : le lac Hamoun, l'Helmend. — L'Afghanistan : Caboul, Djellalabad. — Le Bélouchistan. — Le golfe Persique, le Tigre et l'Euphrate. — Le Kirman. — Le Farsistan. — La Susiane. — L'Irak-Adjemi. — Le grand désert de Khaver. — Climats. — Flore et faune iraniennes. — Pierres précieuses.

L'IRAN historique proprement dit, limité à l'ouest par les monts Zagros, à l'est par les monts Soliman et l'Indus, au sud par le golfe Persique, n'a pas, au nord, de frontières absolues.

Les versants orientaux des monts Zagros forment le Kurdistan. L'Aderbeidjan s'insère entre les monts Zagros, la Géorgie et la mer Caspienne, ayant au centre Tabris; à l'ouest, le lac Ouroumiyeh qui reçoit et qui garde les eaux des monts environnants. Des

grondements volcaniques sourdent de toutes parts, de fréquents jets de naphte se rencontrent dans cette province : Aderbeidjan veut dire « terre de feu ».

Le Ghilan, entre l'El-Bourz et la mer Caspienne, comprend la pointe extrême sud-ouest du grand lac, formant ainsi la moitié de la limite orientale de l'Aderbeidjan. Ghil, Ghilan, Ghilanat, veut dire boues, vases, contrée marécageuse. L'hiver y est doux ; les chaleurs de l'été y sont mortelles. Les maisons de pierre, si elles ne sont pas couvertes d'une couche de roseaux tassés, ne résistent pas à l'étonnante humidité de l'air. En septembre les pluies commencent ; elles sont souvent interrompues par un vent chaud, le Badiguern, qui vient de l'ouest et dessèche les marais en quelques heures. Les villes du Ghilan ont été plusieurs fois détruites par des incendies succédant au vent Badiguern. Le Ghilan, très boisé, a tous les arbres européens. D'après Gmelin, le ver-à-soie y serait indigène. La végétation ghilanienne est d'une vigueur extraordinaire.

Le Mazendéran continue le Ghilan à l'est, entre la mer Caspienne et l'El-Bourz. L'air y est très malsain. C'est le pays des « méchantes eaux ». La végétation du Mazendéran est admirable ; les cueillettes d'oranges et de citrons y sont particulièrement abondantes ; la flore, toute européenne, y colore délicieusement le printemps. Le Dahistan, l'ancienne Hyrcanie, continue et finit le Mazendéran marécageux à l'est.

Le Khorassan actuel se divise en Khorassan occidental et en Khorassan oriental ; la séparation conventionnelle

passe entre Mesched et Hérat. L'aire géographique générale du Khorassan va du sud-est de la mer Caspienne jusqu'à l'Hindou-Koush, c'est-à-dire du Dahistan au Ghorat. En réalité, le Khorassan englobe la Parthie, qui confinait à l'Hyrcanie; la Carmanie, au sud de la Parthie ; la Margiane, au nord de l'El-Bourz, et cette partie de l'Iran qui, au sud de la Bactriane, avait le nom général d'Arie. La ville de Mesched, près de l'antique Nichapour, est le point central du Khorassan occidental, comme Hérat est la ville principale du Khorassan oriental. Dans ce que l'on pourrait appeler le Khorassan septentrional, l'antique Merw, ou Marw, attire puissamment le regard de l'historien. Le vieil Iran vit encore tout entier dans cette région. De Téhéran à Mesched-Nichapour, de Mesched à Merw, de Merw à Hérat, les routes font un grand triangle dans lequel s'inscrit le Khorassan iranien.

De Téhéran à Mesched, le voyageur a l'El-Bourz à sa gauche, très haut. Des collines successives, à sa droite, lui cachent le grand désert salé de l'Iran central. Ce ne sont que plaines arides, oasis délicieuses, eaux saumâtres, plaques stériles, cultures charmantes ou champs pierreux, suivant que l'El-Bourz se dresse abrupte ou qu'il laisse s'échapper et se répandre les eaux bienfaisantes d'un torrent. C'est là que gisent les mines de turquoises tant célébrées. Pour les Persans, Nichapour fut un paradis; rien n'égalait « la fraîcheur de ses matinées, le parfum de ses roses et l'abondance de ses eaux limpides ». De Nichapour à Mesched, le terrain

montagneux s'ombrage de saules, de mûriers et de peupliers énormes. Dans la plaine, parfois argileuse, croissent des vignes, des abricotiers et des pêchers dont les fruits sont renommés. Les eaux se précipitant des montagnes se creusent, dans le roc, des lits profonds dont les parois ont la verticalité d'un mur. Des cascades assourdissantes arrosent, çà et là, des noyers gigantesques. A l'orient de Mesched, ce ne sont plus que de grands espaces stérilisés.

Merw, ou Marw, est sur la lisière méridionale du grand désert de Turkomanie, au bord du Mourghab qui vient de l'Hindou-Koush et va se perdre dans les sables. Les bords du Mourghab, couverts de roseaux et d'arbustes, sont peuplés de cygnes, de pélicans, d'oies et de canards ; les perdrix, les lièvres et les gazelles y abondent; on y voit les traces fréquentes des incursions des chacals et de la puissante voracité des sangliers. Le climat de Merw est relativement bon : un printemps frais, légèrement pluvieux ; un été chaud, qui devient torride lorsque souffle le vent d'est ; des brouillards d'automne ; un mois neigeux en hiver. Les vents du nord-ouest y sont d'une grande violence.

La Parthie, ou Parthyène, à l'extrémité occidentale du Khorassan, était bornée au nord par l'Hyrcanie, à l'est par l'Arie, au sud par la Carmanie déserte, à l'ouest par la Médie. Des extrêmes de chaleur et de froid y sévissaient : « Tandis que la neige infeste les montagnes, une ardeur torride dévore les plaines », dit Justin.

Au nord-est du Khorassan occidental est la Bactriane

qui appartenait vraisemblablement à l'Arie. Balkh, l'antique Bactra, sur la rivière Balkhab ou Bactrus, est considérée par les Orientaux comme la ville la plus ancienne du monde. La plaine environnante fut célébrée pour la richesse de ses cultures.

Entre l'Oxus et l'Yaxartès coule le Zarafchan, qui passe à Samarcande et va finir à Bokhara. Peut-être ce fleuve allait-il se jeter autrefois dans le grand lac Caspien. La terre que traverse le Zarafchan, toute sablonneuse, bien irriguée, se montre prodigue et retient les nomades reconnaissants. C'est l'antique Sogdiane, qui comprenait toute la région entre Balkh et Bokhara. La Sogdiane était limitée au sud par la Bactriane, à l'ouest par les déserts de la Bokharie, au nord par le cours du Zarafchan, à l'est par le versant occidental des monts qui vont au plateau de Pamire. La Sogdiane méridionale était en Iran, historiquement; le Touran commençait à Samarcande, l'antique Maracanda.

La province de Seistan est la limite orientale de l'empire persan actuel. Le grand lac Hamoun sépare la Perse de l'Afghanistan. Les historiens orientaux affirment que tout le Seistan fut jadis sous l'eau et qu'on l'appelait Haïtoumat, « la contrée lumineuse ». Le lac, incapable de contenir toutes les eaux qui venaient à lui, et qu'il laissait se répandre, était le tributaire de sept rivières. Alors, le lac Hamoun était une mer et avait nom Pouytika. Dans les temps modernes, le lac Hamoun reçoit les eaux du Heroud, ou Haroud et du Fourrahroud, ou Farra-roud, au nord, et de

l'Helmend, ou Helmendou, ou Hirmend, à l'est. Peut-être l'Helmend s'est-il approprié toutes les eaux des autres fleuves; ou bien, le lac Hamoun s'est-il desséché en partie et les fleuves qui s'y jetaient sont-ils devenus des rivières affluant à l'Helmend.

L'Helmend actuel a sa source près de Caboul. Après un cours de 200 milles environ en montagnes, le fleuve traverse des plaines cultivées, tantôt guéable et tantôt débordant. Le cours de l'Helmend se modifie continuellement. Les sables qu'il entraîne obstruent ses bouches, exhaussent son lit et le forcent ainsi à changer de voie. Le lac Hamoun, qu'il alimente, soumis à ses caprices, change de place également. Le souvenir d'une sorte de mer Hamoun comblée par les alluvions des fleuves qui s'y jetaient, a fait naître une légende : Le roi Djemschid, après avoir vu la « contrée lumineuse » toute sous l'eau, força les démons, « au nombre de quarante mille », à transporter, de la Bactriane au Seistan, des sables dont il se servit pour combler « la mer ». Le triste Seistan perdra bientôt son grand lac, qui n'existe presque plus, et l'Helmend s'efface.

L'Afghanistan, qui sépare la Perse impériale de l'Inde anglaise, est limité au nord par le Khorassan oriental et l'Hindou-Koush, au sud par le Bélouchistan. La partie afghane du grand Iran est difficile à délimiter. Les cartes modernes placent dans l'Afghanistan, tout le Caboulistan, le Ghorat, le Kandahar et même le Seistan. Caboul serait au nord-est de l'Afghanistan ainsi tracé. Les étés y sont délicieux; l'hiver y commence dès octobre, et la

neige tombée, abondante, glacée, ne fond pas avant mars. Il suffit de s'éloigner un peu de Caboul pour trouver des sites où le froid ne sévit jamais.

Caboul communique avec Balkh par des cols de passage qui sont à 12 et 13,000 pieds de hauteur. Sa route vers l'Inde n'a qu'une seule issue ; les voyageurs qui s'y aventurent, en nombre, plus guerriers que marchands, donnent à la caravane annuelle l'importance d'une expédition armée. C'est la voie solitaire et rugueuse du Gomal; c'est la passe de Khyber, qui mène de Djellalabad à Péchaver, avec ses sentiers étroits côtoyant le flanc des montagnes, ses lits de torrents qu'une pluie soudaine peut gonfler en emportant les voyageurs, ses tremblements de terre, ses chutes soudaines de rochers, ses éboulements continuels.

Djellalabad, sur la route de Caboul à Péchaver, à une distance presque égale de ces deux villes, est sur la rive droite de la rivière de Caboul, au centre d'une plaine bien cultivée et qu'entourent des montagnes couvertes de pins et d'amandiers. Lorsque l'hiver étreint Caboul, Djellalabad jouit d'un climat délicieux; en été, au contraire, Djellalabad est un intolérable séjour.

L'Afghanistan moyen, ou central, très sec, reçoit au printemps de lentes pluies dues à l'évaporation des neiges. En automne, la mousson indienne du sud-ouest, arrêtée par les Himalayas, s'engouffre dans la longue vallée de Caboul et vient, avec ses nuages que poussent les vents d'est, violenter le pays. La température, très variable, reste saine. Au sud, ni les neiges de l'Hindou-

Koush, ni la mousson indienne n'apportent une seule heure de fraîcheur à de grandes terres que brûle un implacable soleil. Tous les climats possibles sont donc représentés en Afghanistan. La végétation y est cependant européenne. Ce sont, dans les plaines, des mûriers, des saules, des platanes, des peupliers, de la vigne, et toutes les fleurs de nos jardins; sur les montagnes croissent des pins, des chênes, des cèdres, des noyers, des bouleaux et des houx.

Au sud de l'Afghanistan, du Kirman au Sinde et au golfe Persique, s'étend le Bélouchistan formé d'une partie de l'antique Arachosie à l'est, d'une partie de la Carmanie à l'ouest et de toute la Gédrosie, qui est le Mekran actuel. Les chaleurs y sont meurtrières depuis la fin de mars jusqu'au commencement d'octobre. Des forêts de palmiers productifs attirent et retiennent des hommes sur cette terre épouvantable.

Le golfe Persique, qui sépare l'Iran de l'Arabie a, d'abord, une série de côtes formant la limite sud du Bélouchistan; il prend, ensuite, une direction nord-ouest complète, et cette seconde partie est presque fermée par l'avancée d'une terre arabique, en pointe.

Au fond du golfe se jettent le Tigre et l'Euphrate, qui se sont réunis à Kornah dans le Schat-el-Arab. Les eaux se séparent au sud de Bassorah, en trois canaux. Cette embouchure, qu'il faudrait actuellement appeler « fourche » et non « delta », est de formation récente. Le golfe, jadis, pénétrait dans les terres assyriennes plus profondément, et les deux grands fleuves

se perdaient dans la mer à une distance de plus de vingt lieues l'un de l'autre : Ce sont, avec les alluvions du Tigre et de l'Euphrate, les apports du Gyndès (le Kerah ou Kerkhak) et du Khoaspès (l'Eulœus ou Caroun) qui ont créé de nouveaux terrains ; ces deux rivières, qui viennent maintenant grossir le Schat-el-Arab, allaient autrefois à la mer directement. Le Schat-el-Arab continue son œuvre ; le rivage, d'ailleurs, s'avance toujours.

La côte sud-ouest de l'Iran longeant la mer Persique est divisée en trois provinces : le Kirman à l'est, le Chusistan à l'ouest, et le Farsistan entre les deux. Le Kirman, c'est la Carmanie antique, bornée au sud par la mer, à l'ouest par la Perside, à l'est par la Gédrosie, au nord par la Parthie ; le nom de Carmanie s'appliquait en effet à toutes ces immenses terres désolées qui se répandaient sur l'Iran, depuis la mer jusqu'aux plaines méridionales de l'El-Bourz moyen. Et comme le désert le plus horrible s'étalait au milieu de ce territoire, on divisait la grande Carmanie, en « Carmanie déserte », celle du nord, et « Carmanie » proprement dite, au sud. Le Kirman actuel, pris entre le Bélouchistan et le Farsistan, a sa partie maritime divisée en petites provinces : le Moghistan, le Germasir et le Laristan. Le port de Bender-Abassy est en Moghistan. Les chaleurs du Kirman sont littéralement insupportables. Une fièvre violente, le *Houmma-y-gach*, y sévit, qui rend fou. Un vent spécial, le *Bad-Sémoun*, ou *Samyel*, ravage la côte.

A Bender-Abassy commence aussitôt le désert. Cependant, des quelques montagnes qui sont au nord descen-

dent des torrents dont les eaux très pures arrosent des jardins où mûrissent l'orange, la prune, et l'olive. Non loin de là se rencontrent d'abondantes sources sulfureuses, des eaux amères, dans un terrain pierreux, désolant, surchauffé.

A l'ouest du Kirman, c'est l'ancienne Perside, le Pars, Fars, ou Farsistan, qui se divisait en trois zones : la zone méridionale, très chaude, très sèche, stérile; la zone moyenne, très fertile, couverte de troupeaux gras; la zone septentrionale, montueuse, inculte, rebelle à l'homme. Le sud du Farsistan, voué à d'atroces chaleurs, taché de marais puants, inhabitable, abonde en insectes tourmentants, en reptiles venimeux, en araignées énormes et dangereuses.

De Bouchir à Bender-Abassy, la côte, basse, sans végétation, est coupée de ruisselets minces dont les eaux saumâtres ne pourraient être bues. Des entassements de roches formées de grandes coquilles à l'état siliceux y font des chaos. De grands espaces couverts d'une croûte blanche, salée, attristent le regard.

Dans la zone moyenne du Farsistan, très favorable à l'homme, généreuse en productions, se trouve, environnée de montagnes hautes et nues, la plaine où Chiraz fut bâtie. Là, croissent en pleine terre des orangers, bien qu'au sud les sommets du Kotali-Piré-Zend se couvrent de neige en hiver. La végétation du Farsistan est purement arabique jusqu'à Firouzabad, où les palmiers cessent. Les vallées du Kotali-Piré-Zend sont plantées de chênes.

La Susiane, à l'ouest du Farsistan, en est séparée par le Tab, ou Pasitique, l'antique Oroatès, ou Oroatis. La Susiane, très chaude, fut toujours fertile; de nombreuses eaux la sillonnent de toutes parts. La ville d'Ispahan, au nord-est, termine la Susiane, au milieu d'une plaine riche que traverse le Zendehroud, simple ruisseau devenu fleuve par la volonté d'Abbas-le-Grand. Au sud-est d'Ispahan le désert central commence. Les pluies sont extrêmement rares à Ispahan; le climat, d'une égalité charmante, ne permet pas aux orangers, ni aux oliviers, et encore moins aux palmiers d'y vivre; les fruits d'Europe y sont abondants et délicieux. Le ciel d'Ispahan est d'une admirable pureté.

Au Nord du Farsistan et du Chusistan s'étend l'Irak-Adjemi, dont Hamadan est la ville centrale. Ce serait, à grands traits, l'ancienne Médie aux plaines très fertiles et « nourrissant des chevaux de grande race ». Cette « Médie fructueuse, » c'est bien l'Irak-Adjemi actuel, qui dépasse peu Kaswin au nord. On comprend quelquefois sous le nom de Médie, tout l'Irak-Adjemi et tout l'Aderbeidjan. La Médie supérieure, l'Aderbeidjan actuel, portait le nom d'Atropatène, province « montueuse et froide ». La Médie proprement dite, c'était bien et exclusivement l'Irak-Adjemi, que traversent, en le mamelonnant, des ramifications de l'El-Bourz et des monts Zagros; où se développent, avec peine, des espaces plats, sablonneux, altérés, absorbant les eaux de toutes les rivières qui en approchent. Un climat assez tempéré y respecte de beaux pâturages. Au nord est Téhéran,

sur un terrain formé de laves, de pierres ponces, de roches brûlées, aux pieds même du pic de Damavand, ce « cratère couvert de neige ». Les environs de Téhéran, monotones, sont vite, au sud, un désert absolu. Hamadan, l'ancienne Ecbatane peut-être? vante ses arbres superbes et ses jardins ombreux.

Au sud immédiat de Téhéran est une plaine triste que de basses collines trachitiques semblent limiter. Au delà de ces mamelons, commence le grand désert salé de Kaveir, ou Khaver. Les déserts du Kirman joints aux implacables solitudes de Khaver, stérilisent les trois-dixièmes du sol persan. Au centre de cette immense désolation, une sorte d'oasis persistante, — Yezd — permet des relations directes entre le nord et le sud de l'Empire persan.

L'Iran antique était à l'orient de ce grand désert. Il n'existait, alors, ni Médie, ni Susiane, ni Perside, ni Kirman, ni Mekran. Balk était, avec Merw, le centre de cet Iran restreint, qui ne comprenait qu'une partie du Seistan actuel au sud, ne dépassait guère Rhagès à l'ouest, et pouvait aller jusqu'à l'Oxus au nord. Au sud de Rhagès et de Hérat, à l'ouest du cours inférieur de l'Helmend, la frontière iranienne touchait la vaste solitude de Khaver. Ce grand désert central, avec ses marécages salins, ses dépressions caractéristiques, ses rivages encore dessinés, prouve l'existence, là, d'une ancienne mer intérieure. Longtemps encore après les pluies, les caravanes n'osent pas s'aventurer sur ce terrain. On voit, à deux journées de Téhéran, une tour

isolée que la tradition désigne comme la ruine d'un ancien phare. Le village de Myboud, près de Yezd, est une vieille ville maritime avec des vestiges de quais.

Les continuels bouleversements du sol iranien que tourmentent les feux souterrains, les vastes espaces couverts de coquilles, les eaux presque partout chargées de sel, sont de bons témoignages en faveur d'une mer intérieure disparue. Les preuves historiques, moins positives, ne donnent que peu d'éléments d'appréciation. L'expédition maritime que Kaous-Cambyse dirigea « dans une mer de seize à dix-sept cents lieues », suivant Firdousi, ne désigne pas suffisamment la mer iranienne, puisque le chroniqueur affirme que le voyage dura trois mois, et que Kaous, naviguant, « avait à sa gauche le pays d'Egypte, à sa droite le pays des Berbers, l'expédition faisant route entre les deux côtes ». Ces détails s'adapteraient admirablement à la mer Rouge ; ils se heurtent à des impossibilités lorsqu'on essaie de les appliquer à l'antique mer de Khaver, qui, si elle fut, n'a été que très large, et excluant en conséquence la pensée d'une navigation longue « entre deux côtes ».

Mais ce que l'historien doit dire, c'est que l'Iran ne fut jamais qu'une succession de territoires différents placés autour d'une sorte de méditerranée formelle, et n'ayant entre eux que de très restreintes relations. Les destinées de l'Iran seront surtout influencées par cet obstacle étendu au milieu même du grand plateau. Que cet obstacle soit dit « mer de Khaver » comme autrefois, ou « désert de Khaver », comme aujourd'hui ; que Yezd,

et Chubis, et Hormusabad, qui sont des oasis, aient été ou non des îles, il est certain que l'Iran ne fut pas, pour l'humanité, un champ propice à la formation d'un groupe national. Les Iraniens des quatre frontières devaient être plus près, ou de la Turkomanie, ou de la Mésopotamie, ou de l'Arabie, ou de l'Inde, qu'ils ne l'étaient du groupe iranien leur faisant face.

La Perse est caractérisée par la diversité des climats. Presque partout, à quelques heures de distance seulement, de profondes modifications s'accusent. A l'est de l'Iran, Caboul se dépeuple l'hiver en faveur de Djellalabad, et les habitants de Djellalabad, en été, vont à Caboul; au nord de Téhéran, à quatre heures de marche, les roses ne fleurissent qu'en mai ; à l'ouest, aux pieds des monts Zagros, un coup de vent suffit pour substituer une saison à une autre; au sud, les indigènes chassés de la côte par l'air irrespirable qui s'y accumule, trouvent vite le froid en se déplaçant un peu vers le nord.

Il serait impossible de définir, dans une synthèse unifiée, le « climat persan »; les variétés de température, insaisissables, défient les règles ordinaires d'appréciation. Ce qui se généralise en Perse, en Iran, c'est la lumière, avec son « grand rôle d'excitant ». Mais le soleil veut de l'eau pour agir, et l'eau manque. Peu de rivières; aucune qui soit réellement navigable dans toute son étendue; aussi l'aménagement des eaux est-elle la préoccupation continuelle des Iraniens.

Les insectes iraniens, qu'il importe de regarder, sont rigoureusement classés, maintenant, dans le type euro-

péen des bords de la Méditerranée. Les mœurs de ces infiniments petits sont des indications très instructives. Telle de ces bestioles qui vit sur les bords de la mer, remonte les rives des fleuves, mais seulement jusques au point où les marées cessent d'affluer; là, lui succède un autre type, de même espèce, ne quittant jamais le voisinage des eaux douces. Dans la même famille, un individu qui a son habitat dans les forêts, ne consent pas à venir vivre sur un sol découvert, pendant qu'un autre vit continuellement sur un chemin battu, et qu'un troisième ne quitte pas sa prairie. La ténacité de l'insecte fait de l'entomologie une science très importante pour l'historien. Combien d'hommes de toutes races ont passé, là où l'insecte demeure, comme un témoin. La région entomologique du « Caucase », comprend la Russie méridionale, la Géorgie, la Circassie, l'Arménie turque et persane, une partie des steppes des Kirghises et le pays situé entre la mer Caspienne et l'Iran. C'est au sud immédiat de cette région que s'étend, de Gibraltar aux Himalayas, la « région Europeo-Méditerranéenne » à laquelle appartient l'Iran. Cependant, autour du désert de Khaver se rencontrent des insectes venus du nord, de l'est et du sud, et il en résulte une certaine indécision pour l'observateur superficiel. C'est que le désert de Khaver est un terrain neutre, un vide, où s'aventurent, curieux ou étourdis, hommes et bêtes, des individus venus de toutes parts, iraniens ou non.

Il en est ainsi des coqs et des poules, encore à l'état sauvage dans le Dekhan indien, qui se sont répandus

en Perse, si nombreux, si vivants, qu'une origine iranienne leur fut assignée. La gent ailée de l'Iran est surtout européenne. On voit, sous le ciel bleu, en été, des bandes d'oiseaux aquatiques désertant les lacs indiens ; ces émigrants ne font que passer, se dirigeant vers l'Asie centrale, redoutant l'Iran européen. Les chiens et les chats, célèbres en Perse, viennent de l'Afghanistan. Les écureuils, innombrables en Arménie et dans le Kurdistan, y sont d'une insolense proverbiale. Le porc-épic, spécialement iranien, se sait chez lui. L'aire du dromadaire à bosse unique ne dépasse pas, à l'est, le Khorassan ; là commence le chameau à deux bosses, originaire de la Bactriane, croit-on.

Au nord de l'El-Bourz, le cheval est superbe, la race du bison au garot bossu se fait remarquer par sa vigueur ; mais le bœuf ordinaire, les cerfs, les élans et les sangliers sont petits. Les moutons, purement européens, se multiplient rapidement en Perse. De grands troupeaux d'hémiones hantent les plateaux de la haute Asie, descendent parfois dans les steppes turkomanes. L'onagre, qui vint jusqu'en Asie mineure jadis, se cantonne maintenant au septentrion de l'Hindou-Koush.

Par sa flore et par sa faune, l'Iran se trouve réellement sur le grand équateur zoologique, l' « équateur de contraction » de Jean Reynaud qui passe entre l'Europe et l'Afrique, traverse la dépression de la mer Morte, les déserts de Syrie, de la Perse et de Kobi, et se prolonge entre les deux Amériques ; mais avec cette particularité, que l'ouest, le nord, l'est et le sud de l'Iran, radica-

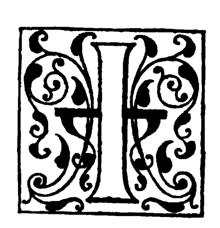
lement séparés par la mer ou désert de Khaver, et confinant à la Mésopotamie, à la Turkomanie, à l'Inde et à l'Arabie, participent, dans une mesure appréciée, à la vie animale et végétale de régions absolument étrangères à l'Iran.

Les montagnes de l'Iran recèlent du cuivre, du plomb et du fer, mais peu; quelques traces d'argent du côté de l'Inde; de l'or vers le nord-est, mais loin. Des marbres blancs et gris. Presque partout du soufre. Des sels mélangés d'argile couvrent des espaces immenses, sous la forme de croûtes d'un gris sale, ou d'efflorescences neigeuses. Les déjections volcaniques, très abondantes, décomposées, donnent de grands dépôts de kaolin. En pierres précieuses, l'Iran offre des lazulites d'un azur splendide, des saphirs blancs et bleus, des rubis, des améthystes, des topazes jaunes, rouges, laiteuses et brunes. Des turquoises magnifiques, minérales, « de vieille roche », abondent dans le Khorassan, sur les monts de Taft, près de Yezd et en Farsistan.



CHAPITRE III

Touraniens et Iraniens. — Les Kurdes. — L'Arménien. — Le Géorgien. — Tcherkesses et Lesghiens. — L'Abreck. -- Les Circassiens. — Les Guèbres. — Les Ghilanais. — Les Yezidis, adorateurs du mal. — Les Baktiaris.— Les Barabras.— Brahouis et Bélouchis. — Afghans. — Bactriens. — Les Scythes. — Kachgariens et Yarkandais. — Tourkis, Turcs, Turkomans. — Turkmènes. — Uzbeks. — Nogaïs et Kirghiz. — Tekkés. — Les Koushites. — Les Persans. — Les Mèdes.



IL en est des hommes, en Iran, comme des autres animaux, grands ou petits : des races diverses y vivent très mélangées. Le désert central de Khaver, sorte de méditerranée sèche, de grand lac évaporé, n'a pas permis aux hommes qui l'entourent de s'amalgamer suffisamment, de se confondre, de s'unifier; il n'y a donc pas de « race persane » proprement dite. Le grand brassement des peuples en Asie a souvent frappé les anthropologistes, qui doivent aller jusqu'aux zônes polaires pour y ren-

contrer un type réellement caractérisé. Or, parmi les peuples de l'Asie, quel fut plus brassé que l'Iranien? Parmi tant de races diverses se partageant la Perse actuelle, parmi tant de types, tant de traits différents du même type, quel est le trait, quel est le type, quelle est la race dont le caractère pourrait être dit dominant?

S'il était possible de découvrir, en Perse, l' « individu » qui, suivant Darwin, aurait évidemment conservé cette « supériorité procurant un avantage quelconque dans la lutte quotidienne pour la vie », il faudrait, avec Lamarck, dégager ce type des modifications que les « milieux extérieurs et les besoins » ont imposées « à sa nutrition et à la structure de ses organes; se demander, avec Hœckel, quelle part a eue « l'adaptation directe », quelle « l'adaptation indirecte » dans ces modifications, et reconstituer ainsi le type pur du grand plateau d'Iran. Mais, où le trouver, cet individu de choix? Un voyageur attentif disait des Persans, après avoir étudié leur longue histoire: « Pourquoi le même sol a-t-il produit tantôt des générations d'élite, tantôt des hommes faibles et pusillanimes? » Sans doute, parce que des races diverses se sont toujours partagé l'Iran et que ce furent tantôt des races fortes, tantôt des races faibles qui tinrent le pays. Peut-être, aussi, « la cessation de la fonction faisant la cessation de l'organe », telle race brave et active pendant le combat, devint-elle lourde et lâche pendant une paix nécessaire. On chercherait en vain, historiquement, une époque où le grand empire iranien se pût surprendre en travail d'unité. Alors que les Persans racon-

taient leurs légendes excessives, on les entendait dire naïvement : « Le roi du Mazenderan a fait des tentatives pour secouer le joug des Iraniens ». Pour ces bardes, les Iraniens n'étaient que des vainqueurs. De nos jours encore, l'esprit ne conçoit que difficilement une nation persane. Les quelques types qui se distinguent de l'ensemble, et que l'on trouve cantonnés sur divers points de l'Iran actuel, sont eux-mêmes très mélangés.

Les Kurdes, à l'ouest, vivent et parlent différemment, suivant qu'ils habitent le nord ou le sud de leur territoire ; ils ne donnent pas, vus en masse, l'impression d'une race homogène ; ils ne se ressemblent pas entre eux. On remarque et l'on cite leurs costumes riches et variés, le sens artistique qui les anime, la sûreté de leur caractère, la libre allure de leur esprit, la petitesse de leur taille, l'énergie de leur attitude et la solidité de leurs membres trapus ; mais on trouve chez eux, et en nombre, des Bédouins, des Arabes, venus du côté de l'Euphrate, grands, robustes, au nez fortement aquilin, aux yeux profondément enfoncés sous l'orbite ; des Arméniens aux lignes anguleuses ; des Indiens, des Israëlites et des Turcs.

L'Arménien, intelligent et laborieux, mais servile, incapable de commander, est cependant énergique et fort ; son ignorance fut une merveille. Moïse de Khorène constate que les Arméniens, chasseurs et pasteurs, ignorèrent pendant longtemps l'agriculture, le labourage, l'art de bâtir des ponts, de « construire des barques pour naviguer sur leurs lacs » et même « de fabriquer des filets pour

prendre les poissons dont ces lacs étaient remplis ». Les Arméniennes ont une beauté dure, de fortes mâchoires, un nez très accentué. La longue servitude des Arméniens a fait de leurs craintes perpétuelles, de leurs prudences viles, une tradition de ruse dont ils sont fiers. Les antiques Ibériens étaient célèbres par leur communisme radical et leur indifférence religieuse. Ils cultivaient des terres appartenant à tous, se groupaient sans discipline pour la bataille, s'avançaient bravement, et se dérobaient après avoir lancé leurs flèches.

Le Géorgien, lent et chevaleresque, vaniteux et grand buveur, d'une générosité prodigue, fier de ses armes très ornées, comme de la froide et blanche beauté de ses femmes, a d'ardentes colères et de profonds découragements.

Le Caucase est actuellement peuplé de Tchetchens et de Lesghiens à l'ouest, de Tcherkesses à l'est; l'Abreck implacable tient les hauteurs. Rien n'égale le patriotisme du Circassien, sa bravoure, sa turbulence, ses amours. Aux pieds des montagnes, cependant, vivent des tribus ordonnées, aimables et hospitalières.

A l'extrémité orientale du Khirvan géorgien, sur un cap qui pointe dans la mer Caspienne, à Bakou, vivent les Guèbres, agriculteurs et artisans, petits, bruns, sales, sans dignité; mais bons, essentiellement charitables, pacifiques jusqu'à l'horreur du bruit.

Les Persans du nord-extrême, surtout en Ghilan et en Mazendéran, sont d'une taille moyenne, bien prise, avec une poitrine et des épaules remarquablement développées,

un teint olivâtre ou cuivré, des cheveux bruns ou roux, le nez aquilin, l'ovale de la tête allongé. Les Ghilanaises, très blanches, sont laborieuses et gaies. Le pâtre montagnard, — le Galyche, — que l'on croit être le type pur de la race, très brave, très agile, est grand chasseur de fauves. Dans les plaines, triste, morose, poltron, sobre, mais gourmand, plus rusé qu'habile, amolli, le Ghilanais a les allures et les goûts des paysans du Malabar indien. Dans certaines parties du Ghilan se rencontrent des types absolument disparates. Au sud-ouest par exemple, le Ghilanais, grand et bien fait, est excessivement superstitieux; ses femmes, très belles, très blanches, s'enorgueillissent de la séduction de leur démarche et de leur regard. Au sud, la femme n'est plus qu'un instrument de plaisir ou de travail.

Dans l'Irak-Adjemi, se coudoient, se confondent, s'annulent mille types divers. On y remarque les Yezidis, adorateurs du « principe mauvais », par cette raison avouée, « que le culte religieux n'a pas d'autre objet que de fléchir la puissance divine, et que le principe du bien étant excellemment bon, indulgent et clément, n'a pas besoin d'être fléchi ».

Il fut un moment où les territoires iraniens qui sont à l'ouest du désert du Khaver, depuis l'Arménie jusqu'à la Susiane, en y comprenant, en conséquence, toute la Médie, formaient un royaume indépendant. L'auteur du Koush-Nameh divisait les habitants de ce royaume en quatre races distinctes : les Zohakys ou Tazys, les Pyl-Goushans noirs « aux oreilles d'éléphants », les Tjynys

et les Iraniens. Les premiers désigneraient des Assyriens; les seconds, des Ethiopiens; les troisièmes seraient les Perses et les Mèdes, unis, se trouvant chez eux; les Iraniens, venus de l'orient, étaient certainement un type spécial et distingué. La population actuelle de l'ouest persan permettrait une division semblable, approximative. Cependant en Farsistan, aux environs de Chiraz, vit une autre race, les Baktiaris, presque nomades, cavaliers superbes portant haut la lance et se jouant de leurs armes nombreuses, très lourdes, comme de fétus. On voit aussi, de ce côté, des nègres avides de plaisirs grossiers, envieux et médiocres; des métis noir-blanc, à la peau bronzée, au menton fuyant sous de grosses lèvres, au poil rare, aux cheveux plutôt frisés que crépus; ce sont ces Barabras ou Kenous, de la basse Nubie, dont les monuments de l'ancienne Egypte ont conservé le type très nettement. Ces hommes à la peau « sombre », ou « brun-rouge », ou noire même, produit métissé du nègre d'Afrique et de l'Iranien en contact, furent considérés comme une race à laquelle le nom d'Egypto-Berbère fut donné. Il y eut, alors, une théorie qui fit de ce « groupe spécial » les Chamites de la genèse biblique « dont les rameaux se répandirent, dès les premiers âges de l'humanité, dans les contrées que les Sémites occupèrent ensuite ». Un de ces « rameaux » aurait peuplé « l'Assyrie, l'Ethiopie, une partie de l'Arabie » ?

Ce qui n'est pas douteux, c'est que la terre d'Iran fut toujours couverte d'une multitude de races diverses, venues de toutes parts, et que de nos jours encore,

peut-être ne trouverait-on pas un champ du monde où le mélange des types humains fût plus compliqué. Il est remarquable que jamais aucun de ceux qui parlèrent de l'Iran, ou qui gravèrent ses actes historiques sur la pierre, ne put définir un type spécial dominant. Les sculpteurs de Persépolis et de Béhistoun eux-mêmes, artistes indécis, ne nous ont laissé que les images de héros semi-caucasiens, semi-arabes, avec des ajouts empruntés aux nègres venus du sud. La Perse actuelle, quant à cela, continue l'Iran.

En Bélouchistan, deux types principaux : les habitants des montagnes, ou Brahouis, très laborieux, courts, trapus, gros, à la face ronde et aplatie ; les habitants des plaines, ou Béloutchis, aux traits accentués, grands, robustes et que la paresse semble tenir. Là encore le sang nègre s'est infusé, de nombreux émigrants d'Afrique se sont répandus.

En Afghanistan, le mélange des types fait réfléchir : Dans la population brune se rencontrent des Afghans ayant « des cheveux rouges, des yeux bleus, le teint clair et fleuri ». A la jonction des Himalayas et de l'Hindou-Koush, les chevelures chatain-clair dominent ; les yeux y sont gris, parfois bleus, avec des sourcils courbes et des paupières allongées.

Le type iranien par excellence, celui qui, sans contestation, a conservé sa supériorité, s'impose, par la puissance des traditions, à l'examen grave de l'observateur, c'est le Bactrien ; non point, peut-être, comme « individu » absolument pur, mais comme groupe historique. L'an-

tiquité consacre la bravoure des Bactriens, leur patriotisme, la pureté de leur race, la grandeur de leur rôle, la noblesse de leur origine.

Ainsi, du nord à l'ouest, de l'ouest au sud, du sud à l'est, les territoires iraniens, autour du désert central, donnent des Arméniens, des Géorgiens, des Ghilanais, des Kurdes, des Méridionaux métissés, des Béloutchis, des Afghans, des Bactriens, ayant entre eux des affinités évidentes, mais offrant à l'ethnographe plus de caractères inconciliables que de traits identiques.

L'ethnologie compliquée de l'Iran n'est plus que de la confusion au nord de l'El-Bourz, en Asie centrale, en Touran. On a longtemps, d'une manière fort commode, englobé tous les habitants de cette indécise région sous la dénomination générale de Scythes. On fit Scythes, et ce fut bientôt dit, les êtres humains les plus opposés; l'on agrandit ou diminua l'aire de ce groupe suivant les nécessités de l'histoire ou les volontés de l'historien. Trouva-t-on, dans quelque ruine de l'Asie centrale, les traces de chevelures arrachées à des vaincus, aussitôt de dire que les anciens Scythes scalpaient leurs prisonniers; furent Scythes, les rares habitants des bords polaires que le hasard rejeta vers le sud, qui vinrent montrer leurs faces plates sur les rivages de la Caspienne, aux pieds de l'El-Bourz, ou dans les environs du lac Hamoun; Scythes encore ces Ougro-Sibériens, ces Mongols, ces Chinois, ces Indiens que l'on vit s'établir et vivre en pleine Turkomanie, et qui y sont demeurés d'ailleurs en nombre; Scythes enfin, en un seul

mot, et décidément, toutes les peuplades informes, incomprises, innommées, qui pullulèrent de tous temps dans cette partie de l'Asie qui va de la mer Caspienne à la Chine, du pôle nord à l'El-Bourz, espace immense, illimité.

Dans ce grand mélange de races qui se partagent actuellement la vaste Scythie, — et il faut les interroger ces descendants des hordes qui troublèrent l'Asie, pendant les premiers siècles historiques, de leurs bruyantes convoitises, — on distingue certains types sinon demeurés purs, mais ayant conservé les marques distinctives d'un caractère spécial. Ce sont, au nord des Hymalayas, les Kachgariens industrieux, intelligents, énergiques, plus civilisés qu'ils ne devraient l'être relativement à l'aire géographique isolée qui fut leur constant habitat. Le Kachgarien a la prétention d'être de race supérieure.

On crut d'abord que les gens de Kachgar et de Yarkand étaient des Aryens devenus Tatares; de patientes observations modifièrent cette première pensée. Les Yarkandais, de haute taille, au visage allongé, au nez remarquablement dessiné, à la barbe épaisse, seraient purement et simplement des Aryens, c'est-à-dire des hommes « issus de la première race pure dont l'Asie centrale aurait été peuplée » ? Parmi les Kachgariens et les Yarkandais se rencontrent des Indiens venus du sud et des Tourkis venus de l'ouest. Ces deux types se distinguent l'un de l'autre, surtout par les manifestations de leur goût visuel. L'Indien s'habille d'étoffes

blanches semées de dessins minutieux et élégants; le Tourki recherche les grands ramages aux tons vifs, couvrant le tissu.

Les Mongols domineraient actuellement en Asie centrale, si le « rameau turc » était admis comme mongolique. En effet, la série descendante du type humain jaune est correctement logique. C'est d'abord, en tête, le Mongol, puis le Chinois, le Tibétain, le Dravidien, l'Indo-Chinois et enfin le Turc. Le Chinois et le Tibétain ne sont, en réalité, que des Mongols étiolés, dégénérés en eux-mêmes, tandis que les trois derniers types de la série sont entachés d'un métissage insistant. Le Dravidien de l'Inde ne serait, en ce cas, qu'un Mongol taché de Nègre; l'Indo-Chinois ne serait qu'un Mongol compliqué de Polynésien; le Turc, un Mongol jaune que les femmes blanches du Caucase, de l'El-Bourz et de l'Hindou-Kousch ont amélioré.

Comme on disait jadis « les Scythes », on dit, un jour, « les Turcs, les Turkomans ». La Turkomanie, ce fut l'antique Scythie, dans toute sa vague étendue, avec toute sa complaisante élasticité. Furent dits Turcs, plus spécialement, toutefois, tout Turkoman dont le type avait quelque chose de mongolique, tout Asiatique ayant dans ses veines une goutte de sang jaune. Les Turkomans, Turkmènes et Uzbeks, au teint brun-jaune, au nez très épaté, aux yeux allongés et couverts, aux arcades sourcilières accentuées, au front fuyant, à la barbe rare, au corps mou, furent de véritables « Turcs primitifs », que les Circassiennes et les Géorgiennes n'avaient

pas encore ennoblis. Les Turkomans, Tatares et Nogaïs, qui sont au nord de la Caspienne, entre Astrakan et Kouma, sont précisément des Mongols modifiés, aux nez droits, aux yeux horizontaux, à la bouche fine. Plusieurs familles de Nogaïs, vivant ensemble, constituent un groupe mobile nommé *Aul*, sorte de tribu restreinte indifférente aux autres. Chaque famille de Nogaïs a son chaudron ; ce sont les janissaires de Stamboul.

Les Turkomans, Turkmènes, Uzbeks et Kirghiz, non améliorés, tiennent le pays que limitent la mer Caspienne, les rives septentrionales de l'Oxus, Balkh et Hérat. Les Turkomans ont l'horreur de tout ce qui « ressemble à une résidence, à un gouvernement ». Presque mélangés de force aux Uzbeks, dont ils parlent le même idiome, ils affectent de ne leur point ressembler. Ces Turkomans nomades sont singuliers. A les voir, à les entendre, on devine que des sangs contradictoires, mais d'un despotisme égal, coulent en eux ; qu'une lutte est continuelle entre leurs esprits lourds et leurs chairs ardentes, leur instinct naturel et leurs goûts empruntés : la sève de leur tronc de race, fouettée par les appétences des greffes soudées à ce tronc, donne sans cesse des Turkomans abâtardis. C'est ainsi que l'on constate la fougue puissante de leurs allures guerrières, en même temps que la calme indolence de leur vie domestique. Ces pillards indomptables, sauvages, cruels, aiment à sourire aux contes de fées, ont des complaisances enfantines pour les troubadours ambulants, futiles, coquets et capricieux. Les Turkomanes, non voilées, sont ac-

tives, sincères, gaies et affables. Doux à leurs femmes, qui sont leur joie en même temps que leur plaisir, les Turkomans exigent d'elles, toutefois, une large part de travail, et c'est sans doute là le secret de l'humeur souriante et libre des Turkomanes.

Un coin de l'Iran recèle quelques tribus turbulentes, massées dans des villes, certainement turkomanes, affirmant leur indépendance jusqu'à concevoir un droit absolu d'insurrection. On dirait ces Parthes de Justin, dont la « hauteur, la turbulence, la fourberie et l'insolence étaient le fond du caractère, tant les hommes se montraient violents et les femmes douces ». Sur un autre point campent des Turkomans que l'on a identifiés à ces bohémiens connus de l'Europe et que l'on croit originaires de l'Inde, les Tziganes.

En Khokand vit un type spécial, le Tajik, au front élevé, aux yeux bruns et expressifs, au nez mince, à la lèvre supérieure courte et rouge, aux cheveux d'un noir clair, aux muscles courts, à la barbe un peu rougeâtre; ils sont remarquablement instruits et laborieux, mais ne savent pas commander. Le Kirghiz « ferme et pesant », qui vit à côté d'eux, s'impose et parle haut.

L'Uzbek, qui peuple les Khanats de Khiva, de Bokhara et de Khokand, dont le nez large est presque plat à son extrémité, dont les yeux allongés se cachent sous de longues paupières tombantes, qui a le front du Mongol et la physionomie cependant agréable, serait l'œuvre du Kirghiz et de l'Iranien. Le Karo-Kirghiz, qui se sépare en cela du Kirghiz amendé très répandu, a l'hor-

reur de la vie sédentaire, méprise l'habitant des villes; il vit sous la yourte légère, couverte de feutre, mobile, et ne veut pas d'autre habitation.

Ce sont encore des Turkomans, ces Tekkès que l'on voit en grand nombre dans le Khorassan oriental, mais d'un type nouveau : grands, bien proportionnés, robustes, ils ont les pommettes saillantes, le front large, le crâne développé et se terminant en forme de crête; leurs yeux, bridés, mal protégés d'ailleurs par de courtes paupières, ont un vif éclat; leur nez est petit, retroussé; leurs lèvres sont grosses, leur barbe est légère, clairsemée, et de leur face ronde et blanche se détachent de grandes oreilles. Les Tekkès, depuis Hérat jusqu'à Merw, vivent en tribus confédérées dont les territoires sont exactement définis; ils se réunissent pour agir en commun au moindre cri de ralliement. Alors, massés, les Tekkès délibèrent, se prononcent et obéissent. Leurs femmes ont les traits caractéristiques de la race, accentués; leur peau est très blanche.

On a pu diviser ces masses humaines, si mélangées, en trois grandes classes: les Turkomans, les Uzbeks et les Kirghiz. Au point de vue anthropologique, les Turkomans, les Uzbeks et les Kirghiz sont Mongols à divers degrés. La race jaune, dominante en Asie centrale, se serait modifiée au contact des races blanches et noires, et ainsi s'expliquerait toute la confusion des mœurs et des types turkomans. Cependant, une théorie scientifique voudrait qu'il eût existé, là, avant les Mongols, un type spécial, sans rapport aucun avec les Scythes ou

Turkomans, ou Touraniens, et auquel il faudrait attribuer une influence remarquable : la race de Koush. Le Koushite a la taille petite, le corps élancé et bien fait, la chevelure abondante, souvent frisée, jamais crépue ; le teint foncé, variant du brun clair au noir ; les traits réguliers, parfois délicats ; le front droit, étroit, suffisamment élevé ; le nez long, mince, fin, d'une saillie moins accusée que le nez aryen ; la bouche défectueuse, aux lèvres épaisses et charnues. Ces hommes seraient originaires de la Bactriane, ou « pays de Koush », qu'arrose le Gibon biblique, l'Yaxartès et le Sir-Daria.

Quelles soient nommées Scythes, Touraniennes ou Turkomanes, les « masses ambulantes » de l'Asie centrale n'auront jamais, dans l'histoire, ni le caractère, ni l'importance d'un peuple ; encore moins la valeur d'une nation. Ce ne sont que des quantités d'hommes de toutes races, et parmi lesquels la science ne trouvera pas le type indigène positif. L'aire géographique de ce conglomérat humain est également difficile à limiter, la tendance de ces « masses » ayant toujours été de descendre vers le sud, de déplacer constamment la frontière méridionale de leur territoire. On pourrait dire cependant qu'au sud des chaînes de l'El-Bourz les Turkomans de nos jours, comme les Scythes des temps anciens, se sentent en pays étranger.

Le type général diffère entre l'homme de Perse et l'homme de Turkomanie. Si l'on a pu dire des Turkomans qu'ils étaient tous Mongols, au fond, « plus ou moins », on peut écrire des Persans, qu'ils sont tous

plus ou moins Européens, dans le sens sculptural du mot.

Le type Touranien tenant le nord de l'El-Bourz, le nord de la Perse, le nord de l'Iran, le type opposé reçut le nom qualificatif d'Iranien, et l'on comprit dans ce type, non-seulement les Persans actuels proprement dits, mais un bon nombre de tribus environnantes dont il était, en effet, difficile de dire si elles avaient conservé ou emprunté les caractères iraniens les distinguant : une grande stature, un profil long et vertical, un développement remarquable du système pileux. Les Parsis, les Arméniens, les Géorgiens, les Kurdes et les Afghans ont quelques-uns de ces caractères : les traits sont réguliers, le front est élevé, de noirs sourcils ombrent de grands yeux bien fendus ; le nez, proéminent et droit, ou recourbé, se dessine franchement ; la bouche est large, les lèvres sont fines ; les cheveux sont longs et noirs ; la barbe est fournie, bien plantée. Certes, cette esquisse n'a rien de mongol ; mais, de même qu'au nord de l'Iran le « fond mongol » des Scythes, des Touraniens, s'est assez profondément métissé pour permettre une sorte de sous-classement ethnographique, de même, en Iran, le type iranien subit des divisions, dont quelques-unes s'écartent à ce point des lignes originales qu'il est difficile d'y retrouver le point de relation. C'est ainsi que des savants très exercés ont pu nier la présence des Iraniens au sud de la Perse.

Il a été dit que le type iranien pur viendrait du Seistan ; que les Iraniens par excellence, marchant de l'est à l'ouest, se seraient répandus du Seistan en Médie, en

expulsant les hommes de race ougrienne qui l'habitaient, pour descendre ensuite en Perside. Les Iraniens en exode, d'après cette théorie, se seraient plus rapidement civilisés que les Iraniens demeurés en Iran, et ces deux branches d'un tronc commun, s'écartant de plus en plus l'une de l'autre, se seraient rapidement et profondément séparées. On conserva le titre d'Iraniens aux Mèdes et aux Perses ; quant aux Iraniens orientaux, ce ne furent plus que des Aryas. Il faut reconnaître que les habitants de la Perse orientale ne ressemblent pas à ceux de la Perse occidentale, et que les Persans du nord se distinguent nettement des Persans du sud.

C'est là l'œuvre naturelle du grand désert de Khaver, de cette « méditerranée iranienne », autour de laquelle vivent, presque sans relations entre eux, des animaux de même origine empruntant à leurs voisins immédiats des caractères nouveaux, et s'éloignant en conséquence de plus en plus chaque jour du type primitif.

Les bords de la Méditerranée européenne présentent les mêmes phénomènes que les bords de la Méditerranée persane, de la mer iranienne évaporée, du désert de Khaver : Les végétaux dont les vents transportent les graines, les oiseaux qu'aucun obstacle n'arrête dans les airs, conservent sur tout le littoral méditerranéen une grande conformité de physionomie, tandis que les mammifères s'y divisent en plusieurs provinces très tranchées.

Autour du désert de Khaver, trois divisions humaines principales : Au nord-ouest, les Mèdes-Touraniens ; au

sud, les Parses ou Perses; au nord-est, les Aryas, avec des mélanges, des contradictions, des disparates abondants. Tel voyageur accorde aux Persans l'humeur querelleuse, la bravoure aveugle, la vantardise, l'impétuosité; tel autre, signalant « leur esprit militaire qui rend inutile tout système de recrutement forcé », l'explique par l'indolence et non l'ardeur, par « la paresse qui se fait nourrir et non l'amour de la patrie ». De Chardin à sir William Ouseley, il est peu de voyageur qui n'ait été frappé des œuvres de la superstition persane, minutieuse, excessive, ridicule; et cependant, de Tavernier à Aucher Eloy, il n'est pas d'observateur, au contraire, qui n'ait remarqué le grand esprit de tolérance religieuse dominant en Iran. Schoebel rappelle, après Haug, que les Iraniens furent toujours considérés comme d'admirables agriculteurs, laborieux et sobres, robustes et durs; hors de l'Iran, expatrié, le Persan a la réputation d'un négociant habile, souple et délié, très économe, peu scrupuleux, ambitieux de fortune, mais rebelle au travail. « Le caractère fondamental des Persans, dit F. Von Hellwald, est une prédisposition aux occupations paisibles, ce qui les distingue des nomades qui se plaisent à rechercher les aventures périlleuses ». L. Dubeux signale leur esprit querelleur : « Il existe, dit-il, beaucoup de rivalités entre les différents quartiers d'une même ville ». Aucher Eloy a écrit des femmes persanes, qu'elles sont « d'une hardiesse inconcevable, qu'on les voit toujours à la tête des émeutes ». Ces contradictions, ces inconséquences, ces heurts s'expliquent

par le mélange des races. De même que l'on rencontre jusqu'aux extrémités de la Perse des groupes de Touraniens évidents, de même parmi les Touraniens, et cela jusqu'en Chine, trouve-t-on des Iraniens incontestables, très caractérisés, presque purs.

Il est un point de l'Iran où la plus grande confusion semble s'être produite d'abord, mais où le mélange des races a fini peut-être par aboutir à un type particulier, comme dans un creuset heureux plusieurs métaux donnent un bronze unique. Ce point, c'est la Médie, qui fut le royaume de Khaver. Là vivaient des hommes qui n'étaient ni Touraniens, ni Iraniens, ni Assyriens. Le Koush-Nameh affirme que lorsque les peuples de l'El-Bourz descendaient en Médie, ils se servaient d'interprètes pour exprimer leurs pensées, se faire traduire les paroles des Mèdes, et qu'il en était de même des Assyriens. Hérodote voulant donner une classification des Mèdes, est encore excessivement embarrassé : il y trouve des Mages ou prêtres, des Arizanthes ou guerriers, des Buses tenant au pays, des Struchates nomades, des Budiens asservis et des Parétacémiens insaisissables. Pas d'unité, pas de peuple, pas de nation surtout. Mais, dans ces types divers, quel fut l'ancien Mède, le premier Mède? Est-ce le Touranien venu du nord ? On l'a cru, on l'a dit, et cela a été vivement discuté. Hérodote et Strabon tenaient les Mèdes pour aryens ; Spiegel a démontré que leurs noms propres et leurs noms géographiques s'expliquaient tous par les langues iraniennes et non par le finnois ou par le turc.

C'est en Médie, assurément, que toutes les races asiatiques se rencontrèrent, qu'elles se confondirent en alliances ardentes, irréfléchies, désordonnées. Il y eut en Médie, pendant des siècles, comme dans un fond, un amalgame de chairs diverses et d'esprits différents, amenés par le hasard, surexcités par les contacts nouveaux et peut-être par les désœuvrements d'une vie facile. Là se virent et se désirèrent, et se livrèrent les uns aux autres, les Mongols impudiques, les Koushites vigoureux, les Aryas pleins de séductions, les Dravidiens sauvages, les Arabes très chevaleresques et très beaux, les Nègres lubriques, les femmes de la Géorgie et de la Circassie, blanches et gaies, belles et bienveillantes.



CHAPITRE IV

Les langues scythiques et les langues iraniennes. — Idiome brahoui et béloutche. — L'œuvre des Tatares. — L'influence aryenne dominante. — Le zend et ses dialectes. — L'ancien perse et l'ancien arménien. — La langue bactrienne ou bactro-persique. — Zend et sanscrit. — Recherche d'une langue mère. — La langue aryenne ou indo-européenne. — La langue touranienne ou ouralo-altaïque.



EN Perse, comme en Asie centrale, la confusion des races se complique singulièrement de la confusion des langages. Il est aussi difficile de déterminer les caractères de la langue que de la race scythe, touranienne ou turkomane. Les uns, comme le firent les Grecs, généralisant un simple qualificatif, dirent « scythiques » toutes les langues, tous les idiomes que les nomades parlaient ; et ceux-là mêmes qui résolurent ainsi le problème, reconnurent que l'antiquité avait placé parmi les Scythes, à tort, plus d'une peuplade étrangère. Il y eut des Scythes qui parlaient un idiome purement aryen ; d'autres qui

n'entendaient que la langue iranienne. Le mot Scythe n'est, en somme, qu'une expression géographique; il ne répond à aucune idée précise de race, ni de langue.

Même confusion en Iran proprement dit. Les Kurdes ont une langue mélangée d'iranien, d'araméen et d'arabe. Tandis que l'élément iranien maintient sa prépondérance au nord, au sud on ne le retrouve qu'avec peine dans un petit nombre de locutions. En Iran oriental, par un phénomène semblable, l'idiome brahoui, que parlent les Béloutchis du nord-est, est tout-à-fait distinct du béloutche des méridionaux, lequel serait presque dravidien. Quant aux Touraniens, les linguistes les classent dans la branche tatare de la famille ouralo-altaïque, parallèlement aux branches samoyède, finnoise, mongole et tongouse; cette classification fait Touraniens, les Yakoutes, les Kirghiz, les Turkomans, les Uzbeks, les Nogaïs et les Osmanlis.

Le linguiste, ici, trompe l'historien. Lorsque les Tatares envahirent le Turkestan, les Aryens demeurés sur le territoire envahi, acceptant la conquête, adoptèrent la langue des vainqueurs; mais ce fut la race aryenne qui, dans la suite des temps, imposa son « type » aux Tatares. De telle sorte que là où les linguistes signalent des Mongols, les anthropologues ne trouvent que des Aryens. L'influence de la race blanche dominait l'influence de la race jaune; les vainqueurs se décoloraient au contact des vaincus.

L'absence de nationalité qui caractérise les peuples de l'Asie occidentale laissait chacun libre d'adopter le lan-

gage et les mœurs qui lui convenaient. Il ne serait pas invraisemblable qu'à une certaine époque chaque groupe, en ces pays, eût eu son langage spécial, comme son organisation particulière. Hérodote dit que lorsque les marchands grecs se rendaient en Boukharie pour y trafiquer, ils se faisaient suivre de sept truchemans. Strabon cite une ville du Caucase où « plus de soixante et dix dialectes s'entendaient ».

Tant de complications n'interdisent cependant pas aux linguistes l'essai d'une généralisation. De même que la confusion des races a pu se concilier avec la grande répartition des peuples de l'Asie centrale en deux groupes principaux, — Touraniens et Iraniens, — ainsi, parmi tant de langues et de dialectes parlés de l'Yaxartès au golfe Persique, de l'Indus aux monts Zagros, a-t-on pu trouver une langue qui caractérise plus spécialement l'Iran. Une race commune et primitive de l'Iran peut s'entendre des Bactriens, des Mèdes et des Perses « qui parlaient le zend et ses dialectes ». Le zend est la langue iranienne, ou éranienne, par excellence, comme le sanscrit est la langue caractéristique des Aryas de l'Indoustan.

Bien que la classification des langues iraniennes soit encore un sujet d'études très délicat, il semble que l'on puisse comprendre sous cette désignation, le zend, l'ancien perse et l'antique arménien. Il est probable que le zend, l'ancien perse, et peut-être l'ancien arménien, furent des idiomes différents parlés à la même époque, assujettis à des développements particuliers.

La forme linguistique de l'ancien perse est-elle antérieure à celle du zend? Le zend, au contraire, se rattache-t-il à l'antique langage indo-européen? Les affinités certaines de ces deux langages permettent-elles de les déduire d'une langue commune originale? Telles sont les questions posées et non résolues.

L'étude de la langue zend a fait remarquer qu'elle était plus riche que l'ancien perse, que les accumulations de consonnes y étaient plus fréquentes, que les semi-voyelles n'y existaient pas; en même temps, l'on constatait que le zend « offrait une parenté assez étroite avec le sanscrit védique ». L'on rapprocha l'ancien perse du sanscrit, pour les comparer, et la langue védique l'emporta comme richesse de vocalisation, choix de voyelles et de consonnes. Ces rapprochements ayant donné aux linguistes l'impression d'une certaine unité, l'on formula cette théorie, que le groupe des langues iraniennes, c'est-à-dire « cet ensemble d'idiomes qui étaient ou qui sont encore parlés entre le Caucase et le Pendjâb », y compris le sanscrit védique, dérivaient d'un même langage primitif.

Ces langues sont mortes. Le sanscrit nous est donné par les Védas; le zend se retrouve dans les inscriptions cunéiformes persiques; l'ancien perse a disparu; de la langue dite bactrienne ou bactro-persique, il ne nous reste que les écrits de Zoroastre.

Le zend, — dont l'idiome bactrien est le meilleur type, — a deux dialectes connus : l'un ordinaire, l'autre dit « des gâthas », ou « montagnard ». Le pays où le bactrien

fut parlé se limite au nord par la Sogdiane, au nord-ouest par l'Hyrcanie, au sud par l'Arachosie. L'ignorance de la signification du mot zend permet d'adopter le qualificatif de « bactrien » pour désigner la langue de Zoroastre écrivant l'Avesta.

La remarque première, d'où naquit l'idée de l'origine commune du zend iranien et du sanscrit védique, ce fut que le mot « arya », par lequel le peuple élu se désignait, était le même dans les deux langues. On doit cependant objecter qu'au point de vue historique, l'adoption du mot arya ne devint définitive, chez les Perses, qu'au temps des Sassanides, « ces zélateurs fougueux de l'ancienne religion nationale ».

Le zend et le sanscrit, rapprochés, ont de commun trois voyelles, un même mode de flexion, neuf consonnes explosibles, deux nasales, une vibrante, une sifflante-dentale, le *v* et l'*y*; trois genres, trois nombres, huit cas, un verbe de deux voix, six temps et trois modes. Ces points de ressemblance devinrent les éléments d'une « langue-mère » désirée. Il y eut, ensuite, un autre travail consistant à prendre aux deux langues tous les mots de même nature, pour en faire comme le vocabulaire ingénieux de la langue primitive cherchée. Cette langue-mère, ainsi entrevue, devint la « langue indo-européenne », de laquelle on fit dériver l'aryen ou indou, l'iranien ou persique, le pélasgique ou hellénique, l'italique, le slave, le lottique, le germanique et le celtique. C'est en comparant, en analysant les mots communs à la plupart ou à l'ensemble des nations

aryennes, que les philologues reconstituèrent la vie d'un peuple encore inconnu des historiens.

L'existence d'une « langue-mère » de laquelle venaient toutes ou presque toutes les langues actuellement parlées depuis le Gange jusqu'à l'extrémité occidentale de l'Europe, et, comme conséquence, l'existence d'un peuple originel — les Aryas, — par qui cette langue première avait été parlée, furent deux actes de foi. « Tout nous porte à croire, écrit Max Müller, que cette langue a été autrefois une langue vivante, parlée en Asie, par une petite tribu, et à l'origine par une petite famille vivant sous un seul toit, de même que la langue de Camoens, de Cervantes, de Voltaire et de Dante fut autrefois parlée par quelques paysans qui avaient bâti leurs cabanes sur les sept collines, près du Tibre ». Bopp eut le premier l'idée de démontrer l'identité qui existait souvent entre les mots des diverses langues indo-européennes. Schleicher et Chavée réalisèrent l'idée de Bopp. « Les langues indo-européennes, a écrit Chavée, ne sont pour le linguiste que des variétés d'une langue unique et primordiale, parlée jadis au centre de l'Asie ». Les précurseurs de Bopp furent Philippo Sassetti, qui fit, au seizième siècle, du sanscrit comparé ; Paulinus le Moine, qui donna au dix-huitième siècle une grammaire sanscrite ; les William Jones, les Colebrooke, les Carey et les Wilkins, qui préparèrent et rendirent possible l'œuvre véritablement fondamentale de Bopp. M. Fick, lui, a donné un dictionnaire de la langue-mère indo-européenne. M. Michel Bréal, après avoir constaté loyalement que

la langue indo-européenne « ne nous a été conservée directement par aucun document », qu'il n'y a aucune information directe à tirer des racines pour la question de l'origine du langage; que « l'erreur d'un tel procédé serait à peu près la même que si l'on voulait voir dans les anciennes monnaies grecques, d'un art déjà si avancé, d'un goût exquis, le premier moyen d'échange inventé par les hommes », conclut philosophiquement : « toutes les fois que l'homme, remontant un degré dans l'histoire de son passé, découvre une époque plus ancienne que ce qu'il avait connu jusque là, il est tenté de croire que cette fois il touche à ses origines ».

Les langues parlées au nord de l'Iran, les langues dites touraniennes, ont des points de relation avec le zend et le sanscrit, et par conséquent avec les langues indo-européennes; des noms de nombre, quelques prénoms, l'expression de certaines idées, comme la désignation de certains objets, établissent positivement ces relations. Il est évident qu'à l'origine, les populations irano-aryennes et finno-tatares, ou touraniennes, vécurent au voisinage les unes des autres et qu'elles durent s'emprunter des vocables nombreux. La langue dite touranienne, ou ouralo-altaïque, a englobé scientifiquement les idiomes samoyède, finnois, turc, mongol et tongouse. Cette unification, purement conventionnelle, n'a pas de caractère positif. Le qualificatif lui-même est mal choisi : Il répugne à la raison d'admettre que d'un patriarche nommé Tour serait issue cette race dont la

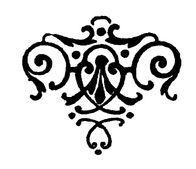
langue aurait été la source unique d'un groupe linguistique important; et la classification du groupe lui-même n'a pas pu résister à la saine critique des libres savants.

Cinq idiomes, ou familles, divisent, au point de vue linguistique, le groupe tatare: le yakout, le kirghiz, l'ouïgour, le nogaïque et le turc. L'ouïgour se divise en ouïgour proprement dit, très littéraire, en djagataïque et en turkoman. L'ouïgour est maintenant parlé au nord de la Perse. Cette classification raisonnée, sérieuse, exclut l'idée d'une communauté d'origine entre les langues ouralo-altaïques et les langues indo-européennes. Il restait à savoir lequel des idiomes indo-européens se rapprochait le plus de la langue-mère; à se demander si l'un de ces idiomes ne serait pas la langue-mère elle-même. On voulut enfin déterminer le point géographique, où les « premiers Aryas », parlant la « première langue », avaient vécu.

Pictet, sans hésitation, plaçait la patrie de la langue commune indo-européenne sur le vaste plateau de l'Iran, dans « cet immense quadrilatère qui s'étend de l'Indus au Tigre et à l'Euphrate, de l'Oxus et de l'Yaxartès au golfe Persique ». Cette aire fut ramenée, peu à peu, à de plus raisonnables proportions. La linguistique formula scientifiquement cette opinion, « que ceux des idiomes qui, dans leur ensemble, se rapprochent de la façon la plus fidèle du type indo-européen commun, sont ceux également qui se sont le moins éloignés des régions où ce type commun était parlé ». Les deux langues qui

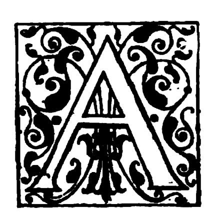
pouvaient le mieux concourir étaient donc le sanscrit et le bactrien, à défaut du vieux perse. En conséquence, il fut admis que la langue indo-européenne-mère avait été asiatique; ensuite, qu'elle avait été parlée en Bactriane, ou à l'est de la Bactriane. On la chercha, cette langue, en Afghanistan; mais à mesure que les documents se classaient, l'idée première perdait de sa valeur; si bien, qu'un jour vint où les Afghans furent accusés de ne posséder que des racines aryennes d'emprunt et de n'avoir, au fond, qu'un langage sémitique.

Pour ceux qui croient à l'existence d'une langue-mère indo-européenne, d'un peuple originel ayant parlé ce langage primitif, mais que la genèse biblique embarrasse, la Bactriane est le point de départ choisi. Là se serait concentrée, « tout entière », la race japhétique ou indo-européenne, vers l'an 3000 avant Jésus; et la Bactriane devrait être considérée comme « la plus ancienne demeure historique » de la race à laquelle le monde européen appartiendrait. Cette hypothèse en vaut une autre. Mais ce n'est qu'une hypothèse.



CHAPITRE V

Les livres sacrés. — Le Zend-Avesta. — Ormuzd et le Mazdéisme. — Les mazdéens. — Caractère de l'Avesta. — Traductions. — L'œuvre personnelle de Zoroastre. — Les Parses, s'exilant, emportent les livres sacrés. — Le destour Ardeschir. — Conservation de l'Avesta. — Zoroastre, le roi Gouschtap et le roi Ardjasp. — Mazdéisme, science universelle, loi, réforme. — Les cinq livres de l'Avesta : Vendidad, Izeschné ou Yaçna, Vispered, Sirozé, Yescht. — Le Boundéhesch : De l'origine des êtres et de la distribution de l'univers.



AINSI, ni dans la race, ni dans la langue, ni dans les mœurs des Iraniens actuels, l'historien ne saurait trouver les éléments caractéristiques du grand passé qu'il importe de faire revivre, pour comprendre Zoroastre, pour apprécier l'œuvre de ce législateur étonnant. La terre persane, rebelle à l'union des hommes, avec son désert central fatalement séparatif, livrée aux exagérations simultanées des climats les plus divers, placée entre l'Inde immuable et l'Assyrie tourmentante, continuellement traversée, du nord au sud et de l'est à l'ouest,

par des hordes victorieuses ou des armées vaincues, n'a pas pu conserver ses traditions. C'est à Bombay qu'il faut se rendre, maintenant, pour écouter les derniers sectateurs de Zoroastre, les Parsis.

Des origines iraniennes, il ne nous reste qu'un seul témoin, un recueil de livres : l'Avesta. Nul autre monument ne saurait nous parler des Bactriens, de ce petit peuple à l'influence duquel le monde dut le meilleur, peut-être, des dieux imaginés, Ormuzd, et la religion préférable, le mazdéisme zoroastrien. Les livres qui, réunis, forment l'Avesta, sont le Vendidad, le Yaçna, le Vispered, le Sirozé, le Yescht et le Boundéhesch. Les hommes qui professent la morale religieuse contenue dans ce recueil s'appellent Mazdéens. Chacun des livres de l'Avesta a un caractère spécial. Le Vendidad seul paraît complet. Il a été dit que les livres de la religion mazdéenne furent détruits par les musulmans, lorsqu'ils conquirent la Perse.

Le Yaçna, le Vispered et le Yescht ne sont qu'une collection de fragments. Le Boundéhesch, sorte de traité de cosmogonie, ne nous est parvenu que sous la forme d'une traduction. Le grand caractère de l'Avesta, c'est l'unité ; il n'est pas de fragment, quelque mince qu'il soit, quelque modifié qu'il ait été, qui ne tende à un but déterminé, arrêté, défini, toujours le même. La doctrine mazdéenne est absolue ; l'auteur de cette doctrine, initiateur personnel, c'est Zoroastre.

De ce que le nom de Zoroastre est continuellement écrit dans le texte des livres mazdéens, on a voulu

conclure, parfois, que « les auteurs de ces livres » auraient vécu après l'initiateur du mazdéisme, et qu'en conséquence, ce n'est pas l'œuvre personnelle de Zoroastre que nous lisons dans l'Avesta. Cette objection tombe devant ce fait, que c'est presque toujours l'usage des écrivains orientaux de se nommer eux-mêmes à la troisième personne.

Avesta veut dire « livre » ou « texte », du mot pelhvi *apstak*, ou encore « loi », mais dans le sens de « recueil écrit donnant la loi ». Les premiers documents qui désignèrent le recueil des livres de Zoroastre sous le nom d'Avesta, le qualifièrent de zend: Zend-Avesta. On lut d'abord *zantu*, non *zend*, et l'on traduisit alors ce titre par celui de « Livre, ou Loi de la ville, donné dans la ville »; quand on eût épelé correctement le mot *Zend*, on le traduisit par le mot « prière », et l'on fit de Zend-Avesta, le « Livre des prières ». En réalité, la valeur exacte du mot est encore à trouver.

L'Avesta se qualifie lui-même de *Manthra çpenta*, c'est-à-dire « parole sainte ». Les docteurs perses qui ont le dépôt des livres sacrés, les considèrent comme une partie de la « parole apportée par Zoroastre ». Ils croient, avec notre Anquetil Duperron, que l'Avesta complet se divisait en vingt-et-un nosks ou « parties », dont sept expliquaient l'origine des êtres, l'histoire du genre humain; sept énuméraient les lois de la pure morale, les devoirs civils et religieux; sept traitaient de la médecine et de l'astronomie. Cette précision des docteurs dissimule mal leur ignorance; elle inquiète beaucoup plus qu'elle ne

satisfait l'auditeur. De l'Avesta, très mutilé, il ne nous est parvenu encore qu'une faible partie; et dans ce que nous avons, de très nombreuses interpolations déshonorent le texte original.

Le Vendidad, le Vispered et le Yaçna, réunis sous le titre de Vendidad-Sadé, et le Yescht, sont écrits en zend; le Boundéhesch est une tradition pehlvie, langue vulgaire des Perses au temps des Sassanides. Si le texte de la loi des mazdéens fut tronqué, interpolé, dénaturé même dans certaines de ses parties, non seulement par les docteurs qui l'exploitaient, mais encore par des influences étrangères au mazdéisme, et si quelques incertitudes subsistent quant aux époques où furent rédigées certaines modifications importantes, il est certain que l'œuvre du législateur, que la pensée de Zoroastre est toute dans l'Avesta.

Les destinées de l'Avesta furent très mouvementées, ses vicissitudes furent navrantes; les Parses, qui s'exilèrent dans l'Inde, emportant avec le « livre sacré » les pures traditions mazdéennes, eurent de nombreuses défaillances. On les vit d'abord s'arrêter en Kohistan pendant un siècle, hésitant à continuer leur exode; ils descendirent ensuite sur les bords du golfe Persique, où ils demeurèrent pendant un demi-siècle environ; et lorsqu'ils eurent accompli, enfin, leur émigration, lorsqu'ils arrivèrent en Guzarate, les uns adoptant la patrie nouvelle, les autres conservant très vif en eux l'espoir d'un retour en Iran, une scission se produisit qui interrompit l'œuvre des exilés. Il en fut qui parurent renoncer jus-

qu'au souvenir de leur origine et de leur religion : l'on a dit de ces derniers, qu'ils en vinrent jusqu'à « ne savoir plus d'où ils étaient venus ». Il est démontré que ces Parses cessèrent très vite de parler leur propre langue et qu'à la fin du quatorzième siècle la copie du Vendidad qu'ils avaient apportée en Guzarate était perdue.

Un destour nommé Ardeschir, qui vint du Seistan dans le Guzarate, donna aux prêtres un exemplaire du Vendidad, avec la traduction pehlvie. Deux copies furent faites de ce document ; c'est de ces deux copies que résultent tous les Vendidad, zends et pehlvis, qui se trouvent dans l'Inde. La traduction sauvée par Ardeschir était déjà profondément altérée. Il ne faudrait cependant pas aller jusqu'à croire que le traducteur se contenta d'une « imitation approximative » ; ce fut une sorte de traduction libre, suffisamment consciencieuse, c'est-à-dire respectueuse de l'esprit zoroastrien, en tant que les intérêts personnels du corps sacerdotal mazdéen n'en devaient pas souffrir.

Les interpolations furent de deux sortes : les unes, très audacieuses, eurent pour but d'imposer aux mazdéens les volontés des prêtres ; les autres se glissèrent pour ainsi dire dans le texte de Zoroastre, par l'influence des mages chaldéens et des sectateurs de Moïse qui étaient en relations intellectuelles avec les destours. C'est ce qui a fait dire, un peu trop crûment peut-être, mais non sans un reflet de vérité, que l'Avesta a subi, plus ou moins, l'influence de la philosophie religieuse du mosaïsme et du magisme. Ces deux in-

fluences ne sont manifestes que dans le texte des traductions modernes de l'Avesta.

C'est donc aux Parses-Indiens que nous devons la conservation des livres de l'Avesta; et c'est de l'Inde, non de l'Iran, que les Anquetil Duperron, les Burnouf, les Spiegel et les Haugh, ont apporté la flamme érudite à la lueur de laquelle nous lisons l'œuvre de Zoroastre. Comment s'étonner, alors, de cette impression si souvent ressentie, que la plus grande partie des livres mazdéens pourrait être postérieure à l'œuvre des poètes védiques, au Rig-Vêda notamment. Ne serait-il pas plus prudent de dire que les parties de l'Avesta apparaissant comme postérieures au recueil des hymnes védiques, sont précisément les parties empruntées, interpolées ou modifiées? Alors, le fond de l'Avesta, dégagé, aminci, épuré, serait l'œuvre restituée de Zoroastre. Il appartient à la critique savante d'émonder le chêne iranien très vigoureux, mais couvert de gui védique, afin que l'histoire n'ait devant ses yeux que le grand arbre assaini. Délivré de ses parasites et de ses greffes, l'Avesta n'est que strictement iranien; il n'a pas une seule de ses racines en Indoustan.

Les chroniqueurs orientaux ont su dire, et non sans grandeur, sur un ton légendaire, l'action purement humaine de Zoroastre, le triomphe et la conservation de l'Avesta. Ils racontent que Gouschtap, roi, séduit par Zoroastre, fit transcrire l'œuvre du législateur sur des peaux de bœuf, ordonnant de placer un exemplaire du « texte sacré » dans chacun des temples nouvelle-

ment édifiés et consacrés au dieu des mazdéens. Un édit royal ordonnait la lecture assidue du texte « aux grands de l'état et aux sages ». Le roi Gouschtap, très zélé, voulut que son voisin, le roi Ardjasp, qui régnait en Touran, connût et surtout adoptât la morale, la législation zoroastrienne. Le roi Ardjasp répondit non-seulement par un refus, mais encore voulut ramener le roi Gouschtap au service des anciennes lois. Le roi d'Iran déclara la guerre au roi de Touran; deux armées de trois cent mille hommes, ennemies, marchant l'une contre l'autre, « animées d'un grand esprit religieux », se rencontrèrent et se battirent longuement « dans la vaste plaine qui s'étend sur la rive droite du Djihoun », — le Sir Darya. — Les Iraniens défirent les Touraniens, Gouschtap vainquit Ardjasp, la loi de Zoroastre triompha des législations antiques. Ce fut un combat social plutôt qu'un combat religieux, car Zoroastre est législateur et non prêtre : il dicta des lois et non des dogmes; il sépara le bien du mal; il énuméra des récompenses et des châtiments; mais il ne fit pas des dieux, d'abord, de parti pris. Qui disait mazdéisme, disait « science universelle », parole révélée par une « personne excellente, pure et agissante », transmise aux hommes par la bouche de Zoroastre, sous la forme de « la bonne loi ». Loi et Réforme, tels furent pendant longtemps les mots qui servirent à traduire correctement ce titre: Zend-Avesta.

Le premier des cinq livres sacrés qui forment l'Avesta, — le Vendidad — est considéré par les mazdéens

comme le seul des ouvrages de Zoroastre qui leur ait été conservé en entier. Vendidad signifie, « donné contre les daévas » ou démons. Le mot parsi *Vendidad* est le mot iranien *Vidaevadâta*, qui dit bien : « donné contre les démons, les dœvas, les daévas, les dews ». Le Vendidad est divisé en vingt-deux fargards ou parties. Le premier et le deuxième fargards sont les paroles par lesquelles Ormuzd explique ses propres œuvres à Zoroastre, ainsi que les œuvres d'Ahriman, ce « démon ennemi de Dieu ». Les treize fargards qui suivent les deux premiers, disent les devoirs des mazdéens. Le dix-huitième et le dix-neuvième fargards, promettant la résurrection des morts et le triomphe définitif d'Ormuzd, célèbrent le règne et la gloire du dieu. Le vingtième fargard traite de l'assainissement de la nature par la bonté d'Ormuzd; le vingt-unième explique l'homme et fixe la durée du monde; le vingt-deuxième est consacré à la mission de Zoroastre. La supériorité du Vendidad, incontestable pour tout mazdéen, est d'ailleurs énergiquement affirmée par le Vendidad lui-même.

Le deuxième livre de l'Avesta, — l'Izeschné ou Yaçna, — et le troisième livre, — le Vispered, — sont des recueils de prières en même temps qu'une sorte de code du cérémonial religieux. Les invocations les plus pures, les plus élevées s'y heurtent à de tristes et minutieuses indications de rites. Faire izeschné c'est, pour le mazdéen, célébrer la grandeur de celui qu'il prie, ou qu'il invoque; — izeschné signifie « relever ».

L'œuvre primitive dut être comme un recueil de can-

tiques respectueux; et c'est aux prêtres qui vinrent après Zoroastre qu'il convient d'attribuer tous les détails d'un culte ridiculisé dont l'Izeschné fut rempli. La volonté de Zoroastre est énoncée par la bouche d'Ormuzd: « Je vous parle clairement, dit le dieu. Celui qui m'invoquera bien et avec pureté de cœur, ou celui qui aura l'esprit éclairé par mes instructions, ou celui qui, généreusement, ne désirera que l'avantage d'autrui, celui-là, cet homme, soit qu'il vive maintenant, soit qu'il doive exister, soit qu'il ait été, son âme pure ira au séjour de l'immortalité ».

Ces paroles, fidèlement répétées, devaient être pour le mazdéen une belle prière, une excellente leçon; l'intention de Zoroastre fut évidemment, en cette partie de son œuvre, de signaler à ses sectateurs les avantages résultant de la pureté, de la confiance, de l'instruction et de l'abnégation charitable. Ormuzd ne demande pas d'autre manifestation respectueuse que celle d'une invocation, d'une prière « émanant d'un cœur pur ». Mais, les prêtres qui succèderont à Zoroastre s'empareront de ces saintes paroles, et ils les tourmenteront, et ils les commenteront, et ils les complèteront, après les avoir mutilées, jusqu'à ce que le texte primitif se soit approprié à leurs exigences. Zoroastre a fait dire à Ormuzd, souvent, que par une seule prière « bien dite » le fidèle mazdéen peut obtenir plus qu'il n'a demandé. Un prêtre vient, — un destour, — qui commence par substituer à l'invocation verbale l'acte brutal d'un culte; un autre lui succède qui se fait un revenu palpable de la pensée

zoroastrienne. Zoroastre avait dit : « Pour une seule prière, donnez trois, quatre, six, sept, neuf, dix fois, ô Ormuzd, ce que je vous demande ». Le texte de cet Izeschné s'applique maintenant aux libations : « Pour cette coupe de hom que je vous présente, donnez-m'en trois, quatre, six, sept, neuf, dix pour une ».

D'autres destours, qui vinrent après ceux dont l'imagination sut tirer une comédie rituelle si compliquée d'un texte essentiellement vocatif, faisant mieux, interprétèrent le texte dans ce sens, que les « fidèles » devaient donner aux prêtres une part de leurs biens, au moins le dixième. C'est la dîme.

Des cinq livres de l'Avesta, l'Izeschné est peut-être celui qui contient le plus d'interpolations, très savantes, très habiles, destinées à permettre l'exploitation la plus complète possible des fidèles par les destours. Comparé au Vendidad, l'Izeschné est relativement moderne. C'est une traduction, en sanscrit, du pehlvi; elle est dite « traduction de Neriosengh », et mérite toute confiance. Aux interpolations intéressées des prêtres parses, il faut donc ajouter les inévitables erreurs de traductions successives, tenir compte surtout de l'influence brahmanique, si l'on veut, en lisant l'Izeschné, avoir l'impression vraie de ce qu'il fut à l'origine. L'Izeschné ou Yaçna comprend soixante-douze hâs ou parties.

Le troisième livre de l'Avesta, — le Vispered, — est divisé en vingt-sept cardés. La signification du mot Vispered a longtemps exercé la sagacité des traducteurs. On a décomposé le mot en *Vispé* et *Khered*, « connaissance

de tout »; puis en *Vispé* et *Rad*, « tous les chefs ». Pour *Vispé*, — en zend *Viçpa*, — nul doute, c'est bien le mot « tout » ou « tous ». Une opinion conciliable avec les propositions émises fait du « Vispered, — *Viçparatu* en zend, — une collection de prières liturgiques pour « tous les temps », ou bien adressées « à tous les chefs » des différentes classes d'êtres. En effet, les deux premiers cardés du Vispered sont une énumération de « chefs » ou « premiers »: — « J'invoque et je célèbre le premier des cieux, le premier de la terre, le premier des êtres aquatiques, le premier des animaux terrestres, la première des grandes productions, le premier des êtres brillants et intelligents, le premier des Tchengréghatchats saints, purs et grands, etc. ».

Dès ces premiers chapitres du Vispered, les modifications du texte éclatent aux yeux. D'abord, l'invocation adressée au premier des Tchengréghatchats ne saurait être que postérieure à Zoroastre, puisqu'elle « célèbre » le nom d'un contemporain du législateur, qui fut sinon son ennemi, du moins son contradicteur. Il est presque certain également que le deuxième cardé du Vispered n'était, à l'origine, que la formule d'une invocation: ce furent les scribes qui, modifiant le texte, ajoutèrent aux mots: « Je te fais iescht », ce complément: « avec ce zour, et avec ce barsom ». Faire iescht, pour le mazdéen, c'était rendre hommage à quelque supériorité, la reconnaître, la célébrer, l'invoquer, la prier en un mot. L'auteur du Vispered n'avait fait qu'énumérer une série d'êtres supérieurs; les prêtres prirent le texte primitif, la prière

simple, pour l'approprier aux besoins matériels de leur culte. « J'invoque, avait dit Zoroastre, le premier des cieux... » Les destours dirent: « avec ce zour, avec ce barsom, je prie le premier des cieux... » Le barsom est un faisceau de branches flexibles que le prêtre tient à la main pendant qu'il officie; le zour, c'est l'offrande que le fidèle apporte et dont le prêtre vit. Il y a le zour de lait, le zour de viande, le zour de hom ou liqueur fermentée, enivrante. La libation est l'un des actes principaux du sacrifice; le zour de hom, essentiellement liturgique, « doit être présenté jour et nuit ». Le zour de viande ne peut être mangé que par le prêtre. Cet impôt clérical, en nature, n'est pas l'œuvre de Zoroastre; l'obligation inscrite au Vispered de ne prier qu'avec le zour et le barsom n'appartient pas au législateur des mazdéens.

Les trois premiers livres de l'Avesta, — Vendidad, Izeschné et Vispered, — forment, réunis, un tout appelé Vendidad-Sadé, c'est-à-dire « pur ».

Le quatrième livre de l'Avesta, — Sirozé, — est un recueil de prières spéciales adressées aux « esprits présidant aux trente jours ». Chaque prière porte le nom de l'esprit auquel le jour est consacré; l'invocation s'adresse à l'esprit, non au jour.

Les trente jours du Sirozé étaient-ils l'ensemble d'une période de temps déterminée, se renouvelant sans cesse, sorte de mois, par exemple, se succédant sans interruption? ou bien ces trente prières étaient-elles collectionnées pour offrir au mazdéen une sorte d'office, de « trentaine », semblable à « l'octave », à la « neuvaine »

catholique? ou encore, l'ensemble de ces oraisons ne portait-il le titre numératif de Sirozé que pour indiquer qu'elles devaient être dites, dans l'intérêt des morts, trente jours après leur décès? Ces trois opinions ont été émises.

Le cinquième livre de l'Avesta, — Yescht, — est un ouvrage purement liturgique. Il comprend dix-huit morceaux qui sont des actes de foi, des indications de cérémonies, des formules de contrition. A la collection du Yescht primitif sont venues s'adjoindre successivement des prières, des déclarations, des ordonnances qui formaient, écrites en zend, en pehlvi ou en parsi, des espèces d'opuscules indépendants : les Néaeschs, les Patets, les Afrins, les Œfergans, les Nekah, les « éloges des cinq gahs du jour », les Nérenghs et les Tahvis. Le recueil qui contient tous ces morceaux réunis au Yescht est désigné sous le titre de Yeschts-Sadés. C'est un mélange incohérent de toutes sortes d'œuvres appartenant à toutes les époques, à toutes les fantaisies.

On y trouve une franche profession de foi : « La pure loi des mazdéens, la loi excellente, droite, juste, que Dieu a envoyée aux peuples, est certainement celle que le pur Zoroastre a apportée » ; — des préceptes hygiéniques : « Il faut se lever au gâh gochen (avant le soleil), défaire et remettre le kosti (ceinture) en restant sur le même tapis où l'on a dormi ; ensuite se laver les mains et le visage » ; — des imprécations, avec l'attitude que doit avoir l'imprécateur ; les gestes par lesquels il éloignera les démons, les magiciens, les ennemis. On y lit enfin un

acte de contrition : « Ormuzd, roi, je me repens de tous mes péchés, j'y renonce. Je renonce à toute mauvaise pensée, à toute mauvaise parole, à toute mauvaise action; à ce que, dans le monde, j'ai pensé, ou dit, ou fait, ou cherché à faire, ou commencé de mal. Pour ces péchés de pensée, de parole, d'action, ô Dieu, ayez pitié de mon corps et de mon âme, dans ce monde et dans l'autre ».

Toutes ces paroles sont modernes, essentiellement. Le fond moral seul est zoroastrien. Les pensées du législateur de l'Iran sont demeurées très amples, malgré la torture que les prêtres leur ont imposée pour les rapetisser, pour les faire tenir dans leur cerveau. Zoroastre s'était élevé contre le mal, déclarant que le mal pouvait s'accomplir par l'action, par la parole et par la pensée; il voulait que ses disciples fussent attentifs à étouffer dans son germe toute œuvre humaine néfaste; mais en même temps qu'il épurait l'esprit de l'Iran, le législateur entendait assainir l'Iranien lui-même, et il ordonnait aux hommes des pratiques usuelles indispensables. Le mazdéen devait, chaque matin, en se levant, secouer sa ceinture, afin que la vermine en fût expulsée. Les prêtres qui vinrent après Zoroastre firent de cet acte fort simple une véritable cérémonie. De telles modifications, et de lettre et d'esprit, abondent dans l'Avesta.

Le monument élevé par Zoroastre est couvert de moisissures, de parasites, évidemment; mais il existe presque entier, presque intact, sous cette couche épaisse de sottises et de mensonges que les siècles ont déposée sur l'œuvre primitif.

Un autre livre, — le Boundéhesch, — qui ne fait pas partie des livres liturgiques, traite « principalement de l'origine des êtres et de la distribution de l'univers ». Peut-être l'auteur, ou les auteurs de cette cosmogonie ont-ils fait leur œuvre des débris de livres zends où la parole de Zoroastre aurait été écrite? Ainsi s'expliquerait alors le titre même de l'ouvrage, qui signifie « donné dès le commencement, dès l'origine ». Le Boundéhesch est traduit en huzvârèche, c'est-à-dire en un idiome excessivement mélangé. La traduction du Boundéhesch en huzvârèche daterait du moyen-âge. Il est certain que le Boundéhesch est moderne; il cite, comme chose ancienne, l'Avesta et la « loi de Zoroastre »; il appelle Roum « l'Asie de l'ouest et du nord-ouest »; il parle de la dynastie des Aschkanides et de la fin des Sassanides, ce qui ne permet plus de le considérer comme antérieur au septième siècle de notre ère; et s'il ne nomme ni Alexandre, ni Mahomet, on ne saurait en conclure positivement que l'auteur vécût avant eux. Là où tant d'interpolations se rencontrent, continuelles, très importantes, très audacieuses, quoi de plus simple à concevoir qu'une suppression?

Le Boundéhesch est divisé en trente-quatre parties, ayant chacune un objet spécial, ordinairement indiqué par les premiers mots du chapitre. Œuvre moderne, il résume plutôt qu'il n'interprète l'ancienne loi, mais il fait partie intégrante de ce qui doit être connu des mazdéens. L'auteur du Boundéhesch, cela est éclatant, n'avance rien qui ne soit digne du grand législateur dont il

continue la mission. Le premier chapitre du Boundéhesch dit l'ordre de la création première et définit la loi : « Le Zend nous apprend que l'Être a d'abord été donné à Ormuzd et à Péetiaré Ahriman, ensuite comme le monde a été donné depuis le commencement jusqu'à la fin, au rétablissement des corps ; qu'Ormuzd, très haut, était avec la Science souveraine, avec la pureté, dans la lumière du monde. Ce trône de lumière, ce lieu habité par Ormuzd est ce qu'on appelle la Lumière première, et cette Science souveraine, cette pureté, productive d'Ormuzd, est ce qu'on appelle la Loi ». Le Boundéhesch réédite la Loi, il coordonne tout ce qui était incohérent, il achève, pour ainsi dire, tout ce qui devait être achevé. C'est le « nouveau testament » des mazdéens.



CHAPITRE VI

L'exode des Aryas. — Ormuzd et Ahriman. — Itinéraires divers. — Eerîenê Véedjo, le premier lieu. — Fléaux. — Les seize stations. — Point de départ. — Division des Aryas. — Villes iraniennes : Soghdô, Bakhdî, Harôïou, Véekéréânté, Verenê. — Royaume de Gustasp. — Eerîeno, Airiana, Iraniana, Iran, pays des Iraniens. — Date de l'exode et de la séparation. — Epoque de Zoroastre (2500 A. J.-C.). — Balkh, Bactra, centre de la réforme.



OROASTRE légiféra pour un groupe d'hommes qui vivaient en Iran sous l'autorité d'un monarque, et qui n'occupaient vraisemblablement qu'un espace de territoire relativement restreint. Où étaient ces premiers Iraniens ? D'où venaient-ils ? Devant ces deux questions l'histoire hésite encore.

L'Avesta donne un récit des vicissitudes qui précédèrent l'installation du petit peuple que Zoroastre organisa ; mais ce texte est comme hérissé de problèmes : Le dieu Ormuzd voulait « le bonheur des Iraniens » ; mais Ahriman, le génie du mal, « combattait la volonté

d'Ormuzd », et les Iraniens en souffrirent. Le premier fargard, ou paragraphe du Vendidad raconte ce qu'il faut bien appeler le grand exode des Iraniens ; il donne l'itinéraire des quatorze stations que firent les émigrants pour se rendre du territoire « primitif » qu'ils occupaient, au territoire « définitif » où Zoroastre vint leur donner sa loi. Forcés de quitter le « premier lieu semblable au paradis » qu'ils habitaient; obligés, par un froid excessif, de quitter Eerïené Véedjo, les Eerïenéens, ou Eïrénéens, ou Irénéens, ou Iraniens, s'arrêtèrent seize fois, bâtirent des villes, s'organisèrent en groupe national, et seize fois d'insupportables avanies les obligèrent à déserter « le lieu nouveau » pour chercher de plus saines ou de plus paisibles demeures. Les fléaux par lesquels l'esprit du mal, le Péetiaré Ahriman, tourmente les Iraniens sont incessants : hivers rigoureux, animaux nuisibles et pullulants, mauvaises pratiques sociales, corruptions morales et physiques, Ahriman ne néglige rien de ce qui peut harceler le petit peuple aimé d'Ormuzd.

L'énumération des seize « lieux », « villes », ou « stations » du grand exode iranien a mis en jeu beaucoup d'érudition. Reconnaître les villes dénommées, leur assigner une place sur le territoire iranien, c'était tracer l'itinéraire de l'exode. La première opinion nettement formulée fut que le premier lieu, le point de départ, Eerïené Véedjo, était en Arménie. On argumentait d'un passage du Boundéhesch qui parle de l'Iran-Vedj « situé du côté de l'Aderpadegan », qui serait l'Aderbeidjan actuel.

Chassés, par le froid, des environs du lac Ouroumiyeh, les Iraniens contournent le sud de la mer Caspienne, se dirigent vers le nord-est, traversent la Turkomanie, franchissent le fleuve Oxus, vont jusqu'en Sogdiane, au sud de Samarcande à peu près, descendent en Khorassan, remontent vers l'Oxus oriental qu'ils ne franchissent pas cette fois, se déplacent légèrement vers l'ouest, du côté d'Hérat, qu'ils dépassent, s'engagent dans l'Hindou-Koush en suivant la vallée de Caboul, pénètrent dans l'Inde, passent l'Indus, touchent à Lahore, reviennent en Kandahar, s'arrêtent un instant aux environs du lac Hamoun, reprennent leur exode vers l'ouest, s'installent en Irak-Adjemi, reviennent à l'est jusqu'en Khorassan, retournent en Aderbeidjan, à l'ouest de la mer Caspienne, c'est-à-dire à leur point de départ, et de là, traversant l'Iran dans toute sa largeur, de l'ouest à l'est, reviennent en Indoustan pour rétrograder encore et s'arrêter enfin à Renghéïâo, que Moïse de Khorène semble indiquer comme étant « un point de l'Assyrie qui confinait à l'Arménie », mais que les prêtres Parsis placent en Khorassan.

Le système le plus récent ne donne le nom d'Iraniens aux émigrants qu'au moment de l'exode; il les nomme Aryas tant qu'ils sont en Eerïené-Véedjo. Il y aurait eu un peuple Arya primitif, parlant une langue originelle, — la langue dite indo-européenne-mère, — et qui, se séparant un jour, se divisa en trois grandes masses humaines, dont l'une s'en fut en Indoustan, l'autre en Europe, la troisième en Iran. Cette théorie place le « berceau des

Aryas » près du plateau de Pamire. D'après ce système, les Iraniens partis des environs du plateau de Pamire passent l'Oxus, et, en sept stations, descendent jusqu'au lac Hamoun; ils marchent ensuite vers l'Orient, jusqu'à Balkh, et là, se séparant, une partie des émigrants se dirige vers l'Inde, pendant que les autres continuent leur exode vers l'ouest. Ces derniers, en trois stations, reviennent au sud du lac Hamoun, remontent ensuite vers le nord, en droite ligne, jusqu'à l'El-Bourz qu'ils gravissent et dépassent, ne s'arrêtant qu'au bord méridional de la mer Caspienne. Ils reviennent sur leurs pas, franchissent une seconde fois l'El-Bourz, de nord à sud, fondent ou peuplent l'antique Rey, s'éloignent à l'est, un instant, pour revenir à l'ouest et monter en Aderbeidjan: c'est la quatorzième station de l'Avesta. Dans ce système, la quinzième et la seizième station du livre sacré ne seraient pas à leur place logique; l'itinéraire aurait été interverti; bien que placés à la fin de l'énumération, les « lieux » Hapté-Héando et Renghéïâo auraient été touchés par les Iraniens pendant l'exode.

Les divers systèmes émis s'accordent dans le fait principal de l'exode prolongé d'un peuple; ils se divisent lorsqu'il s'agit de déterminer le point de départ des émigrants, que les uns placent en Eerïené-Véedjo, près du plateau de Pamire, et les autres en Aderbeidjan ou en Arménie.

D'après une autre théorie, les Aryas primitifs se seraient divisés après avoir quitté le plateau de Pamire, et cette divison serait précisément due à la réforme de

Zoroastre froissant les religieuses susceptibilités de nombreuses consciences aryennes. Le roi s'étant prononcé pour la réforme, les insubordonnés se seraient dirigés vers l'Indoustan. D'après ce système, Zoroastre aurait légiféré avant le grand exode des Aryas primitifs ? La première page du Vendidad, en ce cas, ne serait pas une œuvre purement zoroastrienne, puisqu'elle donnerait le récit d'un fait résultant de la réforme imposée ?

Les environs du plateau de Pamire, et le plateau de Pamire lui-même, ont toujours été considérés par les Orientaux comme un point sacré, un centre, un « lieu de début ». On a souvent placé là, et en termes expressifs, « le nombril du monde », le « berceau de l'humanité. Une légende des nomades du Turkestan raconte que l'humanité vécut, jadis, « tout entière », au fond d'une vallée de l'Altaï entourée de hautes roches, inaccessibles. Le feu délivra l'humanité prisonnière en fondant les roches, et la race humaine se répandit « par quatre issues ». Cette légende s'appuie de considérations géographiques remarquables. On voit descendre, en effet, du massif montagneux, quatre grands fleuves, l'Indus, l'Helmend, l'Oxus et l'Yaxartés, qui sont bien les quatre « issues » de la tradition. Mais ce qui est contraire à la légende, c'est la désolante, l'irrémédiable pauvreté de ce pays que les livres sacrés désignent comme un « lieu de délices », un paradis, un éden.

Aucun doute ne saurait subsister quant à la situation septentrionale du « premier lieu » cité par le Vendidad. L'Airyana, d'après les termes mêmes du Zend-Avesta,

est une « contrée septentrionale ». Il n'existe de difficultés, ou tout au moins de divergences, que quant à la situation longitudinale précise de l'Eerïené-Véedjo.

On trouve deux Iran dans les documents historiques; l'Iran bactrien, à l'est de la mer Caspienne, et l'Iran géorgien à l'ouest. De nombreux arguments ont été émis en faveur de l'Eerïené-Véedjo géorgien, l'Aderbeidjan actuel: Strabon y fait vivre les « peuples caspiens » disparus; la syllabe zend *asp* est iranienne; l'El-Bourz, qui ne porte bien son nom qu'à l'ouest et au sud immédiats de la mer Caspienne, c'est l'Al-Bordj, continuellement cité dans les livres zoroastriens des premiers temps; enfin le fléau d'un hiver rigoureux venant chasser les hommes, est un phénomène plus spécialement applicable à l'Aderbeidjan. On sait la douceur habituelle des hivers en Ghilan, la splendeur de la végétation qui s'y développe, les merveilles de cet éden, et, en même temps, l'effroyable dévastation des tourmentes glaciales qui y sévissent parfois. Il est certainement plus facile d'établir une concordance entre le « lieu plein de délices » que fut l'Eerïené-Véedjo, et l'Aderbeidjan, qu'entre la première création d'Ormuzd et la Bactriane, ou le plateau de Pamire. Les « cyclones de froid » qui ravagent le tiède Aderbeidjan ont été souvent remarqués; ils ne sont guère qu'un évènement possible dans le bassin oriental de l'Oxus.

Quel que soit le point de départ de l'exode iranien, que l'on place l'Eerïené-Véedjo à l'ouest immédiat de la mer Caspienne, autour du lac Ouroumiyeh, ou qu'on l'admette au nord-est extrême de l'Iran, l'itinéraire du

Vendidad offre, pour ainsi dire, autant de difficultés que de stations. Certaines de ces stations, très nettement désignées, semblent ne provoquer aucun doute, aucun désaccord; tous les systèmes d'exode, même les plus divergents, se rencontrent fatalement sur quelques points spéciaux. Il est presque incontestable, par exemple, que le Hapté-Héando c'est le Sapta-Sindhou, le Pendjâb indien, puisque le texte du Vendidad, comme si la désignation très claire elle-même ne suffisait pas, ajoute : « l'Inde est plus grande et plus étendue que les autres lieux ».

Le texte rigoureusement traduit dit : « Le quinzième lieu, le quinzième pays excellent que j'ai créé, moi qui suis Ormuzd, ce sont les sept Indes, depuis l'Inde orientale jusqu'à l'Inde occidentale ». Une montagne iranienne portant encore le nom d'Hindou-Kousch, n'est-ce pas chose simple, venant naturellement à l'esprit, que l'idée de chercher les « sept Indes », les « sept lieux » qualifiés d'indiens, en deçà plutôt qu'au delà de l'Indus ? Du succès de cette recherche résulterait déjà une très grande simplification, mais elle ne serait pas suffisante; il faudrait toujours, tellement précises sont certaines indications de l'itinéraire suivi, voir courir les émigrants de l'est à l'ouest, du nord au sud, du sud au nord, de l'ouest à l'est, revenant sur leurs pas, se séparant pour se réunir ensuite, et se séparer encore, et se réunir de nouveau, traçant comme de grandes diagonales s'enchevêtrant sur le territoire iranien.

Est-ce bien véritablement un exode que raconte le Ven-

didad ? N'y pourrait-on pas lire simplement l'énumération de villes, de « lieux » iraniens que des fléaux divers auraient frappés, et que Zoroastre énumère comme des exemples de destruction ? Il est remarquable que les stations indiquées sont très différentes entre elles au point de vue de leur importance géographique : Soghdô, « abondant en troupeaux », est évidemment un grand pâturage ; Bakhdî, « pur et connu par ses grands drapeaux », est quelque chose comme un camp militaire ; Harôïou, « considérable par le nombre de ses habitants », où « Ahriman produit une pauvreté absolue », était, semble-t-il, un pays trop couvert de peuple ; Véekéréânté, « aux villages nombreux », n'était-ce pas une province ? Verené, « bâti à quatre coins », n'était qu'une forteresse sans doute ? Ce mélange obscurcit singulièrement l'idée d'un exode suivi, d'un itinéraire. Tout devient simple dans le premier farguard du Vendidad, si l'on n'y cherche que l'énumération, sans ordre déterminé, de « lieux », « villes » et « villages » qui avaient existé, ou qui existaient encore à l'époque de Zoroastre, en Iran.

L'Eerïené-Véedjo pourrait n'être également que la désignation générale du pays qui avait été particulièrement habité par les mazdéens auxquels s'adressait Zoroastre, et qui s'étaient déplacés, du nord au sud, chassés par la rigueur d'un insupportable hiver. De nos jours encore, à l'ouest de la mer Caspienne, des ouragans de neige désolent le pays ; et de l'autre côté de l'Iran, en plein Hindou-Kousch, les habitants de Caboul, chaque année, quittant la ville, vont à Djellalabad passer les durs mois de l'hiver.

Eerïené-Véedjo aurait donc désigné, non seulement le « premier lieu » créé par Ormuzd, mais encore tout le territoire des mazdéens, tout le royaume du roi Gustasp. Le premier paragraphe du premier fargard du Vendidad débute par ces mots : « J'ai donné, ô Sapetman Zoroastre, un lieu de délices et d'abondance, ce lieu est Eerïené-Véedjo » ; ensuite, mais seulement ensuite, commence l'énumération proprement dite : « Le premier lieu, la première ville que je construisis amplement, grandement, moi qui suis Ormuzd, fut Eerïené-Véedjo ». Ce serait comme un royaume ayant pris son nom de sa capitale : La « première ville » énumérée, c'est Eerïené-Véedjo en Eerïené-Véedjo. La ville capitale est assise en un point déterminé, tandis que le royaume peut s'étendre ou se restreindre ; l'Eerïené, ou Eïrieno, ou Airiano, ou Iraniana, ou Iran, désignera le pays des Iraniens, quelle que soit son étendue. L'Yaçna donne le nom d'Aryana-Vaëja à l'Iran même.

L'Iran, c'est le « beau pays », le pays par excellence ; lorsque, avec une langue nouvelle, on voudra le désigner, on ne traduira que le qualificatif. Modjmel el Tavarikh assure que les mots *Iran* et *Vedj* traduisirent une appellation antérieure. « Depuis Hoschingh jusqu'à Feridoun, dit-il, l'Iran a été appelé *Hanireh*, c'est-à-dire *Belle* ». Au troisième siècle de notre ère, le chef de la dynastie des Sassanides donne à l'Iran le nom de Zemin-Parsians, « terre des Parsians » ; cela, parce que les Sassanides étaient d'origine parsistane. Eerïené-Véedjo désignerait donc « l'ensemble des terres, villes et villages »

qui formaient le royaume de Gustasp au temps de Zoroastre; quelque chose comme l'antique Ariane, telle que la comprenait Strabon disant : « La Bactriane est l'ornement de toute l'Ariane réunie, c'est-à-dire de la totalité des provinces aryennes ». L'Ayriana, qui comprenait également la Bactriane, s'étendait jusques où vivaient des sujets du roi Gustasp, dits Iraniens.

Quelle que fut l'étendue de l'Eerïené-Véedjo, ou royaume iranien, et quel que soit le point géographique du royaume où la première « ville » d'Eerïené-Véedjo ait été bâtie, il est certain qu'à un moment historique absolu, les sujets d'un roi nommé Gustasp reçurent des lois nouvelles; et que ce peuple, à ce moment-là, avait la tradition d'un premier séjour forcément abandonné. Qu'il s'agisse, en conséquence, dans le Vendidad, d'un exode ou d'une énumération de villes frappées, il n'est pas douteux qu'à la date où le Vendidad fut composé, les Iraniens pour qui la loi fut faite, étaient stables, avaient exécuté, avaient accompli leur déplacement. A quelle époque ces choses se passaient-elles?

Max Müller, qui adopte la théorie par laquelle les Aryas primitifs, parlant une langue originelle, et venant sans doute du plateau de Pamire, se séparèrent en deux grands exodes, l'un allant vers l'Inde, l'autre se dirigeant vers l'Europe, dit : « Nos véritables ancêtres reposent ensevelis dans cette patrie centrale de la race aryenne d'où émigrèrent, à une époque bien antérieure au quinzième siècle avant Jésus-Christ, ceux qui apportèrent à l'Inde la langue des Védas, et aux rivages de la mer Egée

la langue des poèmes homériques ». L'exode spécialement iranien ayant suivi la grande séparation des Aryas primitifs, ne pourrait pas s'être accompli plus de quatorze cents ans avant notre ère. « Le livre de Zoroastre, écrit Em. Burnouf, répond tout au plus aux premiers temps du brahmanisme indien. Quelques parties de l'Avesta semblent plus anciennes que le reste du livre, sans toutefois dépasser, ou même égaler en antiquité les plus anciens hymnes indiens ». L'œuvre de Zoroastre ayant nécessairement suivi le mouvement d'exode des Iraniens, savoir à quelle époque un seul mot en aurait été donné, ce serait connaître, sinon la date de l'achèvement de l'exode, au moins celle du commencement de la réforme zoroastrienne.

En faisant « quelques parties de l'Avesta » contemporaines du Rig-Vêda, Em. Burnouf placerait l'œuvre personnelle de Zoroastre entre deux extrêmes : la date des premiers hymnes védiques et la date de l'avènement du brahmanisme, c'est-à-dire entre l'an 3000 et l'an 800 avant notre ère. La seconde de ces données est un maximum de rapprochement chronologique, puisque c'est au neuvième siècle avant notre ère que les Assyriens commencèrent à envahir l'Iran sans rencontrer les Iraniens : « Sauf les Mata, écrit Maspero, Assour-Nazir-Habal ne trouve devant lui que des populations touraniennes ». En conséquence, on peut dire qu'au neuvième siècle avant Jésus-Christ, les Iraniens étaient encore cantonnés à l'est de l'Iran, et que la nation iranienne n'était pas encore constituée.

Anquetil Duperron, s'appuyant sur les opinions concordantes de nombreux auteurs grecs, latins et orientaux, croyait pouvoir fixer au sixième siècle avant Jésus « l'époque de Zoroastre ». Entre l'avis d'Anquetil Duperron et « l'ancienneté fabuleuse » qu'indiquent Hermippe et Eudoxe, Pline voit l'œuvre de Zoroastre s'accomplir aux environs du vingt-cinquième ou du vingt-sixième siècle. Eugène Burnouf, Oppert et Spiegel sont, avec Pline, contre Eudoxe, Hermippe et Anquetil Duperron. « On ne connaît pas la date de la naissance de Zoroastre, a écrit P. Gaffarel. Le premier écrivain grec qui le mentionna est Platon, et il en parle comme d'un philosophe déjà ancien. Xanthus de Lydie plaçait sa naissance vers le douzième siècle de notre ère, Pline le dit de mille ans antérieur à Moïse ; Hermippos, qui traduisit ses livres en grec, le faisait remonter à cinquante, et Eudoxe à cinquante-six siècles avant la prise de Troie. Les érudits contemporains, tout en avouant leur impuissance à fixer une date précise, s'accordent néanmoins à trouver le témoignage de Pline fort vraisemblable. C'est donc vers le vingt-cinquième ou le vingt-sixième siècle avant le Christ qu'aurait vécu Zoroastre ».

L'existence positive de Zoroastre n'a pas encore été prouvée. On a dit, et E. Schoebel l'a répété, que le législateur iranien ne serait qu'un mythe. Le second livre de l'Avesta, l'Izeschné, appelle Zoroastre *dûta*, c'est-à-dire messager de la divinité. « Ce mot, écrit Schoebel, qui est le qualificatif védique d'Agni, joint à la signification du nom de Zoroastre, qui paraît signifier « éclat brillant »,

puis la circonstance que l'Avesta le montre habituellement en rapport étroit avec le feu, nous autorisent presque à conclure que Zoroastre est un autre Agni, le feu personnifié ».

Après la négation vient la pluralité des Zoroastres. Il fut un Mède pour Berose, il fut un Perse pour Pythagore, qui parlait d'après Clément d'Alexandrie. Suidas concilie les deux opinions; pour lui, Zoroastre était un Perso-mède. Justin, Moïse de Khorène et Ammien Marcellin le font roi de Bactriane. Max-Müller, Westergaard, Haug et Oppert attribuent précisément à la haute et ardente personnalité de Zoroastre la grande scission aryenne d'où l'exode résulta, les uns acceptant la réforme, les autres, courroucés, haineux, ayant préféré s'expatrier plutôt que de renoncer à leur foi. Haug, contrairement à Max-Müller sur ce point, retrouve le nom de Zoroastre dans le Rig-Vêda. Schoebel, en admettant que Zoroastre ait existé, ne l'admettrait que comme « moderne », parce qu'il n'est nommé ni dans les inscriptions des Achéménides, ni par Hérodote « qui décrit cependant avec tant d'exactitude le culte des Perses ». Lassen suppose que le nom de Zoroastre fut intercalé dans l'Avesta par les mages, alors qu'ils s'emparèrent des livres iraniens pour en exploiter le fond religieux. L'Avesta fut certainement rédigé, « donné » par quelqu'un, et Anquetil Duperron qui établit la contemporanéité de Zoroastre et des livres zends, écrit, après avoir détaillé son argumentation : « Si l'on trouve que mes raisons ne prouvent pas absolument que Zoroastre soit l'auteur des livres zends, il suffira aux per-

sonnes instruites de jeter les yeux sur les livres mêmes, pour reconnaître qu'ils sont aussi anciens que le législateur perse ».

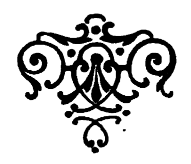
M. de Gobineau, enfin, qui fait Zoroastre contemporain de Darius I, admet que plusieurs autres Zoroastres aient existé avant lui. « La question, écrit-il, n'est pas de rechercher si l'on connaît d'une façon exacte le nom propre et la position personnelle de chaque réformateur de l'Iran antique; il suffit de savoir qu'une croyance a été présentée, pour apercevoir, peut-être obscurément, mais, en tout cas, certainement, l'ombre passante de la grande personnalité de son auteur. Ainsi donc, il y a eu sans conteste plusieurs « astres-d'or », — *zaratoushtra*, — qui ont traversé, en la changeant, la scène religieuse de l'ancien Iran, et de l'effet de leurs influences successives sont résultées les situations qui, au temps de Darius I, ont produit l'ascension du nouvel « astre-d'or » auquel on réserve plus particulièrement le nom de Zoroastre... Nulle affirmation chronologique ne saurait, conclut M. de Gobineau, se rapporter légitimement à un mot qui est moins un nom qu'un titre d'honneur, ou pour mieux dire, une caresse dévote ».

Parmi les « astres-d'or », il en fut au moins un qui commença la série des Zoroastres; celui-là vécut à une époque certainement postérieure, mais de peu de temps, au mouvement d'exode qui s'accomplit plus de 3000 ans avant notre ère.

S'il existe quelque incertitude relativement au point géographique de l'Iran où Zoroastre inaugura sa réforme,

s'il est encore permis de le voir ébauchant des lois sur divers points de l'Iran, et notamment à l'ouest de la mer Caspienne, aux environs du lac Ouroumiyeh, il semble que tout doute s'efface lorsqu'il s'agit de déterminer « le lieu » où sa réforme s'accomplit : C'est à Balkh que la réforme de Zoroastre triompha.

Balkh, ou Bactra, en tant que ville, est peu citée dans les livres zoroastriens. C'est le propre des réformateurs triomphants d'appeler à eux, en les invectivant d'ailleurs, tous les groupes d'hommes qui sont loin du centre de leur réforme, sans songer à maudire, ni à exalter le centre même où se passe l'action. « Le nom de Balkh, dit Anquetil Duperron, paraît à peine dans les livres zends, tandis que l'Iran-Vedj, ses fleuves, ses montagnes y sont souvent rappelés; c'est que ce dernier pays était le berceau de la monarchie, et que le règne de Feridoun et celui de Ké-Khosro l'avaient rendu célèbre, au lieu que la Bactriane ne devait qu'aux irruptions du Touran l'honneur d'être devenu le siège de l'empire ».



CHAPITRE VII

Les Iraniens en Bactriane. — Inauguration de la réforme Zoroastrienne. — But de Zoroastre. — Les croyances antérieures au réformateur. — Le Behescht, ou paradis. — Lutte d'Ormuzd contre Ahriman. — Magiciens, jongleurs et prêtres. — Divisions du pays. — Agriculture. — Troupeaux. — La loi nouvelle. — Sanctification du travail. — Le chien, très important. — Divinisation de l'eau. — Epuration des eaux souillées. — La famille iranienne. — Les femelles.



EN Bactriane, 2500 ans avant notre ère, vivaient des hommes qui se disaient Iraniens parce que la tradition leur apprenait que leurs ancêtres avaient vécu dans une partie de l'Iran-Vedj, Eérïené-Véedjo, où « le dieu capable de création », Ormuzd, avait bâti pour eux, en un lieu plein de délices, une ville qui était un paradis. L'esprit du mal, le démon Ahriman, avait chassé les Iraniens de ce paradis, en y faisant « un insupportable hiver », et les Iraniens, après avoir erré de toutes parts, constam-

ment servis par leur dieu bienfaisant, mais toujours poursuivis par le dieu détestable, avaient enfin trouvé le repos en Bactriane, pays limité au nord par l'Oxus, au sud et à l'est par l'Hindou-Kousch, à l'ouest par la Margiane. Ce n'est pas que les Iraniens des temps antiques fussent absolument cantonnés dans ce territoire restreint : l'Iran s'étendait à l'ouest jusqu'à Caboul, au sud jusqu'au lac Hamoun peut-être, à l'ouest jusqu'en Hyrcanie et en Carmanie; au nord, les Iraniens n'avaient pour frontière que la crainte inspirée par les hordes scythiques, touraniennes ou turkomanes qui les pressaient.

L'extension de l'Iran, la modification de ses limites, est continuelle au regard de celui qui veut voir nettement le champ vrai des évènements iraniens successifs ; mais pour qui lit l'Avesta, en le dépouillant de tout ce qui le surcharge ou le dénature, des interpolations qui y sont insérées et qui le déshonorent, le théâtre de la réforme zoroastrienne se rapetisse, s'isole, jusqu'à ne plus donner que l'impression d'une sorte de village où le réformateur aurait inauguré modestement son action. L'œuvre de Zoroastre, très réfléchie, très travaillée, très pure, très complète, appliquée, essayée, expérimentée sur un groupe d'hommes peu nombreux, se répandra par sa propre valeur d'expansion, charmera, séduira, par le seul exemple de ses effets dans un cadre restreint. Un roi, résolûment, deviendra le sujet très soumis et très dévoué du législateur triomphant.

Zoroastre donc, en Bactriane, commence par donner

sa loi à quelques hommes seulement. Voulant créer une société modèle, il se garde bien des excès d'une révolution. D'abord, il moralisera, il règlementera quelques familles, une tribu, un village, si l'on veut; s'il y réussit, sa démonstration sera faite.

Par ce qu'il défendit, on sait ce que Zoroastre voulut détruire et par conséquent ce qui existait; parce qu'il ordonna, on sait ce qui n'existait pas et ce qu'il voulait. Lorsqu'il légifère, lorsqu'il formule la sanction de ses lois, l'importance des peines qu'il édicte donne la mesure de la profondeur du mal qu'il combat. Ce ne sont pas des brutes qu'il veut élever à la dignité d'hommes, ces Iraniens qu'il vient prêcher; ce sont des hommes déjà, mais des hommes corrompus et tristes qu'il va moraliser et réjouir.

Il y avait une société toute formée là où Zoroastre intervint. Le premier fargard du Vendidad, très simple, quasi puéril, avec son énumération des villes, des « lieux » où vécurent les premiers Iraniens, ne donne que de l'histoire antérieure à Zoroastre. Il existait un dieu nommé Ormuzd, un démon nommé Ahriman, un paradis nommé Behescht. L'idée d'immortalité était dans tous les cerveaux, mais vaguement. La superstition prêtait aux œuvres d'Ahriman des manifestations matérielles, fantastiques; c'est sous la forme d'une couleuvre que ce « dieu du mal » venait au monde détruire les créations d'Ormuzd. Il y avait, sans doute, un culte régulier quelconque, puisque Zoroastre dénonce le faux culte des « démons femelles », et qu'il s'élève violem-

ment contre les prêtres, les magiciens et les jongleurs. Le pays était divisé en villages, villes et districts; dans des forteresses bâties pour la protection des villes, il y avait des guerriers « groupés autour d'un drapeau »; dans les plaines, couraient des cavaliers protecteurs.

Il semble que l'agriculture fut l'occupation dominante des premiers Iraniens. Leurs troupeaux étaient certainement nombreux.—Il y avait une foi, une croyance religieuse ou philosophique, et une morale dont on discutait les bases avec passion; de là ces « disputes », ces « mauvais discours », ces « doutes criminels » dont parle l'Avesta. — Une corruption particulière, générale, monstrueuse, nuisible au développement du groupe Iranien, est l'un des « fléaux d'Ahriman » attaquant Ormuzd, le dieu bon, dans son chef-d'œuvre même : l'homme.

L'ancien Iran, l'Iran primitif, l'Eerïené-Véedjo, avait été célèbre « par ses productions et ses félicités ». Une haute prière à la divinité de l'abondance, à l'ized Aschtad, rappelle « l'éclat de l'Iran abondant en troupeaux, en peuple et plein de choses désirables ». Zoroastre voulant , avant tout, que son peuple de prédilection rende à l'Iran son ancien éclat, fait aimer la terre aux Iraniens. C'est à « la douce terre », à « l'esprit céleste » qui veille spécialement sur les troupeaux, que Zoroastre adresse l'une de ses premières invocations : « Je fais izeschné à Goschoroum, qui a soin des troupeaux, par qui je vis, moi et tous les êtres ». Soigner les troupeaux, c'est gagner le ciel. Il faut procurer aux

bêtes attroupées une vie facile, agréable, et des pâturages abondants; il faut nourrir les troupeaux qui ne trouvent pas de nourriture sous leurs pieds, leur donner un chef qui les conduise. C'est par le ravage des troupeaux que le châtiment de Dieu s'exerce. Le génie des troupeaux, le bon Goschoroum, pleure quand les hommes s'égarent; car il sait, lui, que les pauvres bêtes souffrent, qu'Ormuzd refuse aux troupeaux la pluie aimable et les herbes vertes lorsque « les hommes manquent d'intelligence, cessent d'être stables dans la vérité ». La terre elle-même est frappée de stérilité lorsque Ormuzd est mécontent des hommes. Ormuzd a dit aux laboureurs : « O vous qui êtes la source des biens, si les hommes ne recherchent pas le bien, vos travaux seront inutiles ».

L'œuvre de Zoroastre commence ainsi, et ses moyens d'action sont énoncés dans ses premières paroles. Il entend que par le labour et par les pâturages l'Iran nouveau surpasse l'Iran primitif; il signale, pour la continuation, pour la splendeur de la vie humaine, la nécessité de grands troupeaux paissant de grands prés. En même temps, songeant à moraliser, sachant que les maladies qui déciment les troupeaux sont le désespoir des pasteurs, il n'hésite pas à déclarer que c'est pour punir les hommes qu'Ormuzd frappe les bêtes. Le moyen frauduleux est amplement racheté par la saine grandeur du but.

Cette importance donnée aux troupeaux par Zoroastre, la formule même des soins que l'on doit aux animaux,

deviendront, plus tard, de la part des prêtres, le sujet de pratiques où l'Indou jaune des bords du Gange, excessif et minutieux, se complaira. Zoroastre, par exemple, ordonne que l'on enlève des « lieux où paissent les troupeaux », tout cadavre d'homme ou de chien qui s'y rencontre; les prêtres déclareront impur tout être qui aura touché le cadavre rencontré et fixeront une durée d'impureté.

De l'agriculture dépend le bonheur des peuples : « Lorsque Ormuzd fait aller en avant le laboureur source de biens, tout vient en abondance; lorsque Ormuzd ne donne pas le laboureur, les démons sans nombre se multiplient ». La prière par excellence est celle de l'agriculture. La charrue et la herse, faites avec soin, d'un bois dur, étaient traînées par des bœufs. Dans l'énumération des peines à appliquer à certains criminels, Zoroastre prévoit une série d'objets que le condamné doit abandonner à la communauté, sorte d'amende imposée, de rachat; un crime est énoncé pour le rachat duquel le coupable doit livrer « deux bœufs à un laboureur ».

Zoroastre indique les meilleures règles de labourage. La terre par excellence, « qui marque à l'homme sa satisfaction en le favorisant de ses œuvres », est celle que l'homme « unit bien » et à laquelle, après l'avoir ainsi préparée, il « donne des grains, de l'herbe, des arbres fruitiers surtout »; qu'il arrose « quand elle manque d'eau », et qu'il assèche « quand elle est trop humide ». Il faut se hâter de rendre à la fertilité, par un labour

soigneux, par le jet d'une pure semence, la terre délaissée. « Si l'on a le soin, dit Zoroastre, de remuer la terre de gauche à droite, de droite à gauche, elle sera abondante en toutes choses. Comme un homme qui sert son ami lorsqu'il le voit, et de même que les enfants sont les fruits des embrassements qui s'échangent sur le lit fait de tapis, ainsi la terre donnera ses fruits de toutes sortes ».

Le législateur iranien mélange son code de leçons sévères et de conseils paternels. Il voudrait tout prévoir, tout régler ; non-seulement dicter des lois, mais encore formuler des préceptes, décrire les mille détails de la meilleure vie. Les leçons de morale, très nombreuses dans l'Avesta, y sont d'une énergie qu'accuse davantage la fermeté positive de l'intention. La loi « des mazdéens » complète, universelle, doit, si elle est respectée, ennoblir et enrichir sûrement le groupe humain qui l'aura adoptée. De tout ce que la loi nouvelle contient, ce qui y est dit du travail des champs est le principal. Surexciter la terre, nourrir « la douce Sapandomad », l'aimer comme on aime une vierge, la violenter pieusement, lui imposer les germes, l'obliger à la maternité, est l'œuvre par excellence, l'acte qui suffit pour sanctifier un mortel. — « Juste juge, dit Zoroastre à Ormuzd, quel est le point le plus pur de la loi des mazdéens ? » Ormuzd répond : « C'est de semer sur la terre de forts grains. Celui qui sème des grains et le fait avec pureté, remplit toute l'étendue de la loi des mazdéens. Celui qui pratique cette loi des mazdéens est ainsi que s'il avait

donné l'être à cent créatures, à mille productions, ou célébré dix mille prières ».

Il serait, certes, impossible de mieux sanctifier le travail que ne le fait le Vendidad. L'Izeschné, ce deuxième livre de la loi, confirme absolument, en cela, le premier. Dans un passage, qui n'est d'ailleurs qu'une interpolation, est déclaré Saint « celui qui s'est construit une maison dans laquelle il entretient le feu, du bétail, sa femme, ses enfants et de bons troupeaux. Celui qui fait produire du blé à la terre, celui qui cultive les fruits des champs, celui-là cultive la pureté; il avance la loi d'Ormuzd autant que s'il offrait cent sacrifices ». Semer, c'est détruire le mal, certainement. « Celui qui donne du grain, brise les démons. Lorsqu'on en donne selon le besoin, les démons sont atterrés. Donnez-en encore davantage et les démons pleureront de dépit. Quelque peu de grain que l'homme donne, il frappe et détruit le mal dans le lieu où il donne ce peu. Lorsque le grain est donné en abondance, la vaste gueule et l'énorme poitrine des démons sont comme détruites par le feu ».

Après avoir dit sa leçon de labourage, Zoroastre se préoccupe de la reproduction des troupeaux. Il entend que les couples choisis soient entourés de soins; que l'accouplement ait lieu d'une certaine façon, de telle sorte que les bêtes ne soient ni molestées, ni épeurées, ni même distraites. Une chambre basse doit être creusée dans la terre, au milieu du parc, et c'est là que doivent être conduits « l'animal qui a des mamelles et

son mâle ». C'est une Iranienne, jeune, vierge, qui prépare ce sanctuaire : « Avant, une vierge aura affermi la terre de ce trou, et elle aura mérité, en faisant cela, autant que si elle gardait le feu d'Ormuzd ».

La sollicitude du législateur s'étend sur tous les animaux. Zoroastre relève d'abord le chien : « Que celui à qui un chien est adressé le nourrisse, et il aura toutes sortes de fruits, de l'eau en abondance, et il ne sera point blessé ». Il affectionne les coqs et les poules. Il proscrit, il maudit les souris dévastatrices, les « chats qui voient mieux la nuit que le jour », les couleuvres « qui sont de différentes espèces », et les loups.

Pour faire germer et croître le grain, pour maintenir verts les pacages, l'eau est nécessaire, indispensable. L'eau manquant en Iran, Zoroastre, d'un coup, divinise presque les sources. « C'est par l'eau, dit Ormuzd, que je donne la force, la grandeur, l'abondance, au lieu, à la rue, à la ville, à la province; en invoquant l'eau, on obtiendra l'objet de ses désirs. Et il n'y aura ni vie, ni nourriture, si on ne l'invoque pas bien ». Sans eau, la terre d'Iran, partout, se dessèche, se couvre de sels stérilisants, se fait déserte. L'eau par excellence, idéale, divinisée, c'est la source Ardouisour, qui coule sous le trône d'Ormuzd, qui se distribue par « dix mille canaux », de qui viennent toutes les ondes connues, excellentes, précieuses, se répandant en fleuves sur la terre, circulant en sève dans le bois des arbres verts, vivifiant le corps humain sous une couleur rouge, le sang.

La source Ardouisour, le mazdéen la voit, parce que Zoroastre l'a dépeinte; c'est une personnalité vivante, adorable, splendide, qui règne en haut solidement, et se liquéfie pour se donner, se répandre. Un mystère de bonté perpétuelle préside à sa naissance, à sa transformation, à ses bienfaisantes œuvres. C'est une vierge blonde, créée par Ormuzd, toute pure, toute brillante, toute puissante, et par qui, solidifiée en germe ou liquéfiée en sève, l'homme et les plantes naissent, croissent, vivent.

La déesse se prodigue; elle « étend ses bras » de toutes parts, et ce sont des torrents, des rivières « promptes et vives » sans lesquelles l'Iran se mourrait. Toutes les eaux quelconques sont divines, aussi bien les eaux qui tombent des nuages que celles qui descendent des monts, se précipitant. Toutes les eaux participent à la divinité de la source Ardouisour; les eaux des fleuves, les eaux jaillissantes, les eaux d'irrigation, les eaux sacrées, les eaux dormantes, les eaux vives et fraîches dans lesquelles l'homme se plonge pour dompter l'ardeur de sa chair.

La distribution des eaux par une canalisation savante est un labeur de premier ordre. Creuser des canaux d'irrigation, c'est accomplir un acte religieux; il y faut apporter un soin particulier, une attention persévérante; l'eau qui coule ne doit rien rencontrer qui la puisse troubler. Ceux qui ne respecteront pas la pureté de l'eau, ceux qui ne la délivreront pas des détritus qui la corrompent, seront battus « avec des courroies de

peau de cheval ou de chameau, ou ils payeront deux cents derems », dit la loi.

L'eau a toutes les gloires comme toutes les vertus. Par elle, le mazdéen « aura, dans sa longue vie, des enfants distingués, ce qui est la suprême grandeur ». L'eau est « reine des cieux » et « fille d'Ormuzd ». La semence des jeunes hommes, la fécondité des femmes, le lait des nourrices, qu'est-ce, sinon l'eau divine ?

Cependant l'eau, source de vie, élément de conservation, n'accomplit-elle pas parfois des œuvres de mort ? Ne voit-on pas, sur l'eau des fleuves, descendre les corps inertes des noyés ? Zoroastre pose nettement la question pour y répondre : « L'eau tue-t-elle l'homme, ou non ? » est-il écrit dans le cinquième fargard du Vendidad. Ormuzd répond : « L'eau ne tue pas l'homme » ; c'est celui « qui sépare les os », c'est la mort qui frappe l'homme ; le « courant emporte le cadavre, l'eau le soutient à la surface, l'entraîne en bas, le disjoint et les poissons le dévorent ».

Attenter à la pureté de l'eau fut un grand crime dans cet Iran où les eaux pures étaient si rares. On trouve dans les paroles de Zoroastre, l'indice d'une idée qui ne reçut pas de lui, cependant, sa forme positive. Il eut la pensée d'un génie des eaux, d'une « âme aquatique » de laquelle seraient venus tous les êtres ; ce qui l'impressionna jusqu'à le faire hésiter, ce fut la quantité innombrable des êtres nuisibles ou laids qui hantent les eaux, les couleuvres « qui se replient en elles-mêmes et marchent sur le ventre », les tortues, les grenouilles.

Les cérémonies d'épuration des eaux souillées, eaux de fleuves, de ruisseaux, d'étangs, de citernes, d'abreuvoirs ou de flaques laissées par la pluie, se sont très certainement compliquées de minuties; mais l'idée en est bien zoroastrienne. Le législateur des Iraniens entendait que sa loi fût exécutée, et il employait tous les moyens qui lui paraissaient devoir servir son but. « C'est une action honorable, dit le Vendidad, que de tirer le mort de l'eau, et de mettre le cadavre sur un terrain sec »; c'est se rendre criminel que « laisser dans l'eau des cheveux, des ongles, de la peau ou du sang d'un cadavre ». L'eau souillée par un corps mort corrompt le terrain qui l'entoure, jusqu'à une distance déterminée. Une eau courante touchée par « des matières impures » est corrompue jusqu'à trois gâms de profondeur, « neuf en aval, en amont et sur les côtés ». Zoroastre ordonne aux mazdéens de retirer le cadavre qui souille les eaux, en entrant pour cela dans le fleuve, la rivière, le ruisseau, l'étang ou la flaque, « soit que l'eau couvre le pied, qu'elle aille aux genoux ou au milieu du corps, ou qu'elle soit plus haute que l'homme »; l'eau est pure lorsqu'il n'y reste absolument aucune partie du cadavre retiré. C'est donc une épuration simple et naturelle. Plus tard, ces épurations, ou purifications, se compliqueront au point de devenir impraticables, et la crainte de l'impureté sera le continuel épouvantement du mazdéen. Par exemple, s'il est reconnu que l'écuelle sacrée dont le prêtre se sert pour la libation a reçu de l'eau impure ou touché le cadavre d'un insecte, tout un rite

purifiant est de rigueur : « Si l'écuelle est d'or, on la lavera une fois avec de l'urine de bœuf, on la frottera une fois avec de la poussière tirée de la terre, on la lavera une fois avec de l'eau, et elle sera pure ». La même cérémonie se répète deux fois si l'écuelle est d'argent; trois fois si elle est de fer; quatre fois si elle est de cuivre rouge; six fois si elle est de pierre; « si elle est de terre ou faite de poussière d'arbre (de sciure de bois tassée, sans doute), ou de plomb, l'écuelle ne sera pure qu'à la fin des siècles ».

Cette importance donnée à l'eau s'explique par la nature sèche du pays où Zoroastre légiférait. Il est probable qu'au moment où le législateur inaugurait sa réforme, les Iraniens perdaient le peu d'eau qui leur était donné en laissant s'y corrompre les cadavres des animaux qu'ils jetaient dans les fleuves, les étangs ou les puits.

Le douzième fargard du Vendidad fixe le nombre des prières qui doivent être dites après la mort d'un mazdéen, et par chacun de ceux que tenait à lui un lien de parenté. Cette énumération donne exactement la nomenclature de la famille iranienne. La haute famille comprenait le père, la mère, le fils et la fille; venaient ensuite, le grand père et la grand'mère; puis, les cousins et les cousines, germains. La servante et la fille de la servante était presque de la famille.

. Le grand but de Zoroastre était de reconstituer le peuple iranien par le travail, d'imposer à l'Iran les meilleurs modes d'agriculture, d'assurer l'accroissement des troupeaux, la bonne garde des hommes et des bêtes. La

loi nouvelle donne au chien, dans la société, une place exceptionnelle, très importante. Le chien émane du grand esprit conservateur des êtres et mérite le respect des mazdéens. Il y a plusieurs races ou types de chiens. Le chien Venghâperé, mystérieux, idéal, fantastique, qui lutte contre Ahriman pour Ormuzd, à minuit, et « dont la gueule et la tête sont pointues » ; le chien Orôpesch, « qui a la dent aiguë » ; le chien Oreôpesch, « qui est fort » ; le chien Pesoschoroun, « qui parcourt avec soin le monde et attaque le voleur et le loup » ; le chien Veschoroun, « qui va dans les rues des grandes villes et attaque le voleur et le loup » ; le chien Vohonegaz, errant, sans maître, « qui ne demande que l'entretien de son corps ». Le chien Pesoschoroun qui garde les champs, et le chien Veschoroun qui garde les villes, sont nécessaires à la conservation des mazdéens. « L'âme de celui qui frappe ces chiens, dit Ormuzd, passera dans ce monde un temps plus dur et plus accablant, car la violence des loups augmentera ; et, lorsqu'il mourra, celui-là ne pourra affranchir son âme, le chien protecteur ne le délivrera pas, après sa mort, du monde dur et accablant ». Des peines sévères sont édictées par Zoroastre contre celui qui blesse le chien, « car, dit la loi, le voleur ou le loup qui verra cela, enlèvera des rues l'amitié et l'union, et les rues ne seront plus sûres ». La peine de mort menace le mazdéen qui, frappant plusieurs fois un chien, lui fait une plaie. Et comme s'il n'avait pas suffi au législateur, pour assurer le respect de sa loi, d'ennoblir le chien après avoir signalé ses services, il le fait

presque l'égal de l'homme, édictant contre le chien lui-même des peines spéciales et graduées : « Si le chien blesse un animal domestique, ou un homme, on lui coupera l'oreille droite la première fois » ; la seconde fois, « on lui coupera l'oreille gauche » ; la troisième fois, « on le blessera au pied droit » ; la quatrième fois, « on le blessera au pied gauche ; la cinquième fois, « on lui coupera la queue » ; s'il continue à « blesser ou à déchirer » il sera tué.

Le mazdéen doit « s'approcher promptement du chien qui a faim pour le nourrir ». Ce n'est pas seulement un acte de charité, c'est un acte de précaution : — « Lorsqu'on ne lui donne rien, cela rend le chien plus violent ; il devient méchant et porte au loin les effets de sa rage. Alors, les mazdéens en souffrent, et ils en souffriront encore plus ». Il faut choisir la nourriture du chien. Seront fustigés ceux qui commettront la faute de donner au chien affamé « de la graisse fraîche et humide ». De même que l'accouplement des bestiaux, considéré comme une chose sacrée, doit être entouré de soins, s'accomplir en un lieu qu'une vierge a préparé, ainsi les soins à donner aux jeunes chiens exigent une attention soutenue. « Jusqu'à que le chien ait deux semaines, il faut veiller autour de lui. On doit ensuite en prendre soin pendant l'hiver et dans les chaleurs. Lorsqu'il a six mois, il faut qu'une vierge de sept ans le nourrisse. Cette jeune fille aura autant mérité que si elle avait gardé le feu d'Ormuzd ».

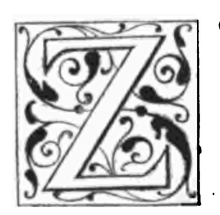
Il est remarquable que le même chapitre de la légis-

tation zoroastrienne énumère les devoirs de la communauté iranienne envers les femmes grosses et les chiennes pleines, envers les enfants abandonnés et les petits chiens. « On doit prendre soin de toutes les femelles, à deux ou quatre mamelles, fille ou chienne. Dans quelque lieu que les femelles portent leurs demandes de secours, les chefs doivent absolument les nourrir ». Est passible du fouet, celui qui frappe une chienne ayant des petits, « fait couler son lait, la fait maigrir, ou lui enlève ses petits ». Sera damné, » celui qui manque de respect à une personne revêtue d'un caractère sacré, celui qui donne aux chiennes de la nourriture trop chaude, ou qui les blesse dangereusement; celui qui frappe une chienne-mère, qui l'effraie ou la pousse dans un trou; celui qui a commerce d'amour avec une fille en état d'impureté ».



CHAPITRE VIII

Le mariage, acte essentiel. — L'engagement. — Cérémonies et formules. — Le père et le « répondant ». — La dot. — Les souhaits. — L'évangile zoroastrien. — Le nékah. — Le nam-zad. — La prière conjugale. — L'œuvre d'Ahriman. — La femme iranienne. — La veuve d'un criminel. — La vie heureuse. — Les impures. — Les amours coupables. — Les devoirs de l'amant et les droits de l'amante. — Le code dénaturé par les prêtres. — Les vagabondes.



OROASTRE poursuit son œuvre. Après avoir fait aimer le travail, après avoir enseigné l'art du labourage, appris à respecter l'eau, assuré la bonne garde des villes et des champs, des hommes et des troupeaux, après avoir hiérarchisé la famille et défini les droits de l'enfant, le réformateur fait du mariage une sorte d'obligation. Dans le Vendidad, l'Iranien sans femme est dit « au dessous de tout ». L'union de l'homme et de la femme est l'acte le plus agréable à Ormuzd. La loi est à ce point formelle, que ses commentateurs, plus tard, croiront devoir

autoriser les unions entre parents trop proches ; ce qui fut un grand sujet de scandale pour Saint-Jean-Chrysostome, auquel Beausobre répondit, d'ailleurs, en dégageant Zoroastre de toute responsabilité.

Le père iranien dispose de sa fille, et le frère dispose de sa sœur. Les livres sacrés ne parlent pas de dot. La jeune fille est donnée à son époux toute parée, « portant des boucles à ses oreilles » ; elle est vierge, et nul, « dans la ville ou dans la province », n'a terni la pureté de ses quinze ans.

La cérémonie du mariage devait être remarquablement simple à l'époque de Zoroastre, puisque malgré l'ardente imagination de ses successeurs, destours et mobeds, la formule de l'engagement est restée simple. Le prêtre s'adresse au père de la jeune fille en disant : « Vous donnez cette vierge nommée *** à ***, selon l'accord ? Consentez-vous à cela ? » Le père ayant répondu « j'y consens, je le veux ! » le mobed s'adresse au fiancé : « Vous prenez *** pour femme, afin d'obtenir d'elle une postérité, selon vos conventions ? Promettez-vous cela ? » Le fiancé répond « je le promets ». « O vous, dit alors le mobed, qui avez promis les choses avec droiture, soyez l'un et l'autre comblés de joies ». Dans l'Inde, chez les Parsis, le père est remplacé par une sorte de « répondant », et le prêtre dit le chiffre de la dot promise, « en monnaie de Nichapour ». C'est une modification apportée aux anciennes formules. Les prêtres sectateurs de Zoroastre vivant en Kirman emploient encore un texte qui doit être original : S'adressant au père de la

fiancée, « vous donnez cette vierge, lui disent-ils, pour la réjouissance de la terre et du ciel; pour être un corps et une âme, maîtresse de maison, chef d'un lieu? Vous donnez cette vierge de la loi des mazdéens à son mari qu'elle aidera et vous dites qu'elle est nubile ? » Le père répond « je la donne », et le mariage étant ainsi fait, le mobed prononce lentement le nékah, ou bénédiction, qui contient, avec les souhaits traditionnels, un résumé moral très important.

Chaque terme du nékah mériterait un examen. Des paragraphes entiers de cette leçon pourraient en être enlevés, qui ont été évidemment ajoutés au texte original; la dédicace elle-même, quasi musulmane, n'a presque plus rien de zoroastrien; mais la trame de ce beau discours est une œuvre vraiment belle, dûe au grand esprit du réformateur iranien; notre évangile ne dira pas mieux :

« Au nom d'un dieu libéral, bienfaisant et miséricordieux!

« Au nom d'Ormuzd secourable!

« Soyez instruits de ce qui est pur!

« Faisant le bien d'une manière convenable, appliquez-vous à penser le bien, à dire le bien, à faire le bien.

« Eloignez-vous de tout ce qui est mal de pensée, diminuez tout ce qui est mal de parole, anéantissez tout ce qui est mal d'action.

« Renversez la magie.

« Etant mazdéen, pensez et faites le bien.

« Dites la vérité au milieu des grands.

« Parmi vos amis, ayez le visage doux et les yeux bienfaisants.

« Ne faites pas de mal à votre prochain.

« Ne vous emportez pas de colère.

« Ne faites pas de mal par honte.

« Ne vous laissez aller, ni à l'avarice, ni à la violence, ni à l'envie, ni à l'orgueil, ni à la vanité, ni à contredire la loi.

« Ne prenez pas le bien d'autrui; abstenez-vous de la femme de votre prochain.

« Faites vos actions avec attention.

« Faites du bien aux purs, aimés de Dieu.

« Ne disputez pas avec l'envieux.

« Ne soutenez pas l'avare.

« N'allez pas avec celui qui fait du mal à son pro-
« chain.

« Ne vous liez pas avec ceux qui ont un mauvais
« caractère, avec ceux qui savent le mal.

« Répondez avec douceur à votre ennemi.

« Soyez aimable à vos amis.

« Ne faites pas de mal en présence des personnes
« simples et ignorantes.

« Parlez avec lumière dans l'assemblée, avec
« mesure en présence des rois.

« Rendez-vous plus célèbre que votre père.

« Ne faites point de mal à votre mère.

« Conservez votre corps lumineux et saint.

« Comme le corps et l'âme sont amis, soyez « l'ami de vos frères, de votre femme, de vos en- « fants. »

La cérémonie du mariage, ou nékah, est maintenant précédée d'une cérémonie des fiancailles, ou nam-zad, qui ne semble pas appartenir aux usages de l'Iran primitif. Les prêtres prononcent une invocation spéciale, qui n'est que la paraphrase de l'invocation nékah. L'imagination des destours, en libre carrière, a donné sa mesure. Il y a deux textes, l'indien et le persan. Dans l'Inde, le mobed qui préside aux fiancailles de deux mazdéens, demande à Ormuzd, pour les futurs époux, « mille années de vie et de joie, le bien-être, tous les plaisirs, la pureté, l'éclat, la grandeur, le commandement, des descendants qui se succèdent sans interruption, et mille millions de bénédictions ». Le nam-zad du Kirman, plus grave, a mieux conservé l'esprit zoroastrien: « Que Dieu soit toujours miséricordieux et libéral à votre égard; qu'il vous donne beaucoup d'enfants, une nourriture abondante, beaucoup de biens, beaucoup d'années, une amitié continuelle. Que la paix soit avec vous. Que le bien ne s'éloigne pas de vous. Vivez longtemps, et unis. Vous pouvez être ensemble. Soyez justes. Consentez-vous verbalement à votre sort? Que le bonheur abonde sur vous deux. Lorsque votre mari, qui aime la justice, vous commandera quelque chose, obéissez-lui. Faites des œuvres justes. Quelque chose qu'il vous ordonne, que cela vous plaise. Aimez-vous tendrement. Que vos

cœurs soient purs et droits. Parlez-vous avec joie, avec plaisir. Recevez mille millions de bénédictions ».

Cette rhétorique cléricale, bruyante, désordonnée, visant l'impossible dans l'Inde, mesurée et religieuse en Kirman, drape de littérature la sincère brutalité de Zoroastre voyant son but social, l'atteignant en peu de mots. Ce qu'il faut à Zoroastre, ce qu'il désire, ce qu'il veut, ce qu'il fait, c'est un peuple nombreux, et il ordonne le mariage. « O dieu, dit hautement le législateur, donnez la force et la grandeur aux héros agissants et vigoureux; donnez à la femme qui n'a pas encore engendré beaucoup d'enfants, brillants, sains; donnez un chef vif et prudent à la fille qui est sans mari ».

La cérémonie du mariage n'est pas dans le Zend-Avesta un rite essentiellement religieux; l'union de l'homme et de la femme n'y est énoncée que comme un fait social, civil, nécessaire au développement, à la grandeur de la nation. L'acte marital, au contraire, doit être sanctifié; une prière le précède : « O Sapandomad, je vous confie cette semence ». Chaque matin, le mazdéen marié doit invoquer Oschen, « qui donne abondamment les germes, qui est généreux ainsi qu'un cheval bondissant, qui distribue la vie humaine, de qui viennent les plaisirs du foyer ».

Parfois Ahriman, l'esprit du mal, combattant le désir suprême d'Ormuzd, la loi sacrée de Zoroastre, tourmente l'homme pendant son sommeil, le jette en des rêves étranges, lui suscite des plaisirs mensongers, l'enveloppe

d'une sorte de chaleur fausse afin que l'arbre de vie, trompé, livre sa sève qui s'épanche, se répand, et se perd en une stérile souillure. Alors, le mazdéen doit se lever, prier douloureusement, afin que le grand Ormuzd fasse vivre dans le ciel l'enfant qu'il avait destiné à la terre. Cette œuvre du démon horrifie le mazdéen, ainsi que le voulait Zoroastre tout à son but.

La femme iranienne, souveraine maîtresse dans sa maison, peut, si elle est pure, intelligente, instruite, obtenir l'autorité, le commandement. Le législateur demande pourquoi « ces femmes supérieures », capables de commandement, éminemment utiles, ne seraient pas honorées au même titre que l'homme peut l'être. La terre, la douce et fructueuse Sapandomad, n'est-elle pas femelle, et ne lui consacre-t-on pas des invocations? « Je fais izeschné, écrit Zoroastre, aux femmes pures, qui sont très saintes de pensée, très saintes de paroles, très saintes d'actions, intelligentes, bien instruites, bons chefs, comme à Sapandomad qui est fille d'Ormuzd ».

Dans ce qui constitue plus particulièrement la partie pénale de la loi, Zoroastre, après avoir édicté la peine de mort contre les mazdéens coupables de certains crimes, se préoccupe de la femme veuve d'un criminel. Il veut qu'après avoir établi la fortune du coupable exécuté, on réserve à sa femme la part nécessaire à son existence, et cela « avant de donner aux prêtres ce qu'ils attendent pour prier Ormuzd en faveur du mort ». La femme est pour Zoroastre la compagne indispensable à l'homme; il n'y a pas, sans elle, en cette vie,

de joie possible, de bonheur complet. Se prenant à énumérer, dans son œuvre, tout ce qui peut constituer la récompense, en ce monde, d'un « mazdéen très saint », Zoroastre dit, avec une simplicité charmante, qu'à cet homme il faut donner : une source d'eau courante, un terrain irrigué, zébré de rigoles, et « tel, qu'on y fasse couler l'eau abondamment deux fois par jour », un parc à bestiaux divisé en neuf parties « closes de murs », une maison haute « avec terrasse », et « une jeune fille, vierge, âgée de quinze ans ».

Sur un point, Zoroastre nuit à la femme, radicalement. Cherchant à faire partout de la pureté, voulant poursuivre, combattre jusqu'à l'excès tout ce qui peut être pour le peuple une cause de corruption morale ou matérielle, il soumet la mazdéenne à la honte d'une séquestration périodique; il la déclare en état d'impureté naturelle une fois par chaque lune au moins. A ce moment, la « maîtresse de maison », fut-elle chef de lieu, trois fois sainte, célèbre, illustre, supérieure à toutes les femmes et à tous les hommes, la loi vient qui la frappe de déchéance, la dépouille, pour un temps déterminé, de sa propre dignité; on la relègue comme un animal immonde en un lieu spécial, où elle subira une désolante détention; vers un lazaret fatal elle sera conduite, où des règles absurdes, de monstrueux détails, d'odieuses pratiques ordonnées au nom d'Ormuzd lui feront une atroce vie.

A lire, dans le Vendidad, le texte du rite de la purification que doit subir la femme avortée, le mal vient

au cœur. Il était admis, chez les Iraniens, que l'urine du bœuf possédait d'étonnants pouvoirs; c'était l'élément purificateur par excellence, le liquide incorruptible et assainissant. La femme en état d'impureté par avortement subissait l'humiliation épouvantable de minutieuses ablutions, plusieurs fois répétées, et faites non point au hasard, mais sur « neuf pierres » placées dans un certain ordre, sur un sol spécialement aménagé. Douze jours de purification sont prévus dans ce code navrant, dont trois au moins passés dans une complète séquestration. Le vêtement même de l'impure est un objet de répulsion; il ne peut être porté que par une autre femme en état d'impureté. « Ormuzd, dit le Vendidad, ne veut pas que d'autres personnes en prennent sur eux un seul morceau, ne serait-ce que la longueur d'un ourlet, ou la mesure d'un derem, ou un fil de la longueur de celui que les femmes tirent et filent sur le rouet ». Sur un terrain nu, couvert de sable, l'impure ne doit voir ni le feu, ni la lueur du feu, car son regard même est impur.

La loi qui a dit comment la femme impure par avortement doit être traitée et nourrie, dit avec la même précision les soins qui doivent être donnés à la femme et à la jeune fille isolées du monde par l'effet d'un état naturel périodique : « On leur portera du grain dans du fer ou du plomb, parce que ce sont les derniers des métaux, avec deux dinars de lait caillé et un dinar de fruits secs ». Des ablutions, sur trois pierres différentes, sont ordonnées.

La séquestration des jeunes filles n'était pas très rigoureuse, puisque le code zoroastrien prévoit le cas où la séquestrée abuserait de la liberté relative qui lui est laissée : Le mazdéen « qui a la hardiesse de s'approcher d'une jeune fille en état d'impureté périodique » doit être fustigé rudement ; s'il pousse sa hardiesse jusqu'à la folie ; si, aveuglé par sa passion, ce mazdéen bravait la loi complètement, il ne pourrait plus être purifié, car il serait « comme s'il avait jeté dans le feu où l'on vient de brûler un cadavre, le propre fils qui serait né de lui ».

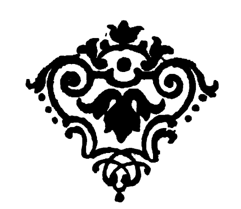
Hors du mariage, l'amour est illégitime. L'homme coupable, en tel cas, si sa complice fut consentante, reçoit huit cents coups de fouet ; il est irrémissiblement damné, « il n'y a plus pour lui d'expiation possible », si la violence a servi sa passion. Ici le Vendidad étonne, parce qu'il est implacable et cruel. Doux et compatissant à la fille-mère qu'il protège, Zoroastre dit les devoirs de l'amant ; et il admet que, si l'amant se dérobe, la mère ait le droit de le frapper de mort. Mais voici que la loi prévoit un cas où la victime subit le sort du coupable, où le fruit de l'amour lui-même doit être frappé. L'amant, la mère, l'enfant et la complice du crime commis doivent mourir par le poison ; « on les mènera devant le prêtre ou devant le roi, qui frappera, détruira, fera périr l'enfant avec du suc d'arbre, et lorsqu'on aura détruit l'enfant, on aura soin d'en faire autant à l'homme, à la fille et à la gardienne ».

Ce que voulait le législateur, c'était l'accroissement des Iraniens; cette hécatombe d'êtres, cette loi terrible qui aboutit au sacrifice de quatre existences pour racheter une seule faute d'amour, est excessive et contradictoire; Zoroastre n'a pas pu dicter ces cruautés. Le même fargard, en effet, dit que l'on tuera la « fille qui détruit elle-même son propre fruit »; que la fille-mère doit être « absolument nourrie » par le père de son enfant, et il se termine par cette catégorique déclaration : « Dans quelque lieu que les femelles portent leurs prières et demandent du secours, les chefs doivent absolument les nourrir ». Il faut donc voir dans ce passage, d'ailleurs obscur, qui édicte la peine de mort contre l'enfant, la mère, le père et la gardienne naturelle de la fille, l'œuvre des prêtres qui succédèrent à Zoroastre.

Le texte dit positivement que les coupables seront menés devant le destour ou devant le roi; ce n'est pas Zoroastre qui aurait désigné de tels juges. Cette intercalation évidente est un acte clérical; il n'y a, au monde, qu'un prêtre qui soit capable d'exiger la mort de quatre personnes, non comme un châtiment en rapport avec la grandeur du crime commis, mais comme une vengeance en rapport avec la colère vaniteuse du juge impuissant et jaloux. Bien autrement bon, et juste, et humain se montre Zoroastre, toujours.

Comment le législateur aurait-il pu déployer tant de sévérité contre une pauvre fille-mère, alors que, dans la loi, rien n'est édicté contre les femmes publiquement amoureuses, « gaies et contentes, qui se tiennent par

les chemins et se nourrissent au hasard de ce qu'on leur donne ».



CHAPITRE IX

Le mazdéen parfait. — Les lépreux. — Les impurs. — Rite de purification. — Le purificateur ; son salaire. — Les arbres assainissants. — Médecins. — Les causes de la mort. — Epreuves médicales. — Chirurgie. — Remèdes. — Magisme. — Importance de la santé. — L'homme moral, c'est l'homme sain. — Sépultures. — Destruction des tombes à ras de terre. — Funérailles des hommes et des chiens. — Horreur des cadavres. — Modifications à la réforme zoroastrienne.



SUIVANT Zoroastre, le mazdéen parfait est « celui qui a l'âme pure et le corps pur ». Les lépreux étaient donc éloignés des centres habités. Mais prenant en pitié ces malheureux, le législateur les console : « Le lépreux, dit-il, qui se gardera de toutes relations avec les autres hommes ne verra pas son mal augmenter » ; et il déclare, en même temps, que la loi ne veut en réalité que « le propre bien de celui qu'elle frappe ». Cela ne suffit pas à Zoroastre ; sa grande bonté s'émeut des obligations qu'il impose;

la condamnation qu'il a prononcée l'inquiète, et il dit alors, résolument, aux lépreux : « Vivez avec intelligence et vous irez ensuite au paradis ».

Tout ce qui peut nuire à la pureté du corps est le sujet de minutieuses ordonnances dans le Zend-Avesta. Le mazdéen ne doit couper ses ongles et ses cheveux que d'une certaine façon, en prononçant une prière, dans une attitude réglée, en prenant des précautions. Le législateur donne le motif principal de sa règlementation. « Par les cheveux coupés, non détruits, jetés au hasard, dans la maison, sous la tente, n'importe où, les bêtes immondes dont le corps de l'homme est la proie se distribuent, se répandent, et vont souiller, et vont infester les approvisionnements et les habits ». Zoroastre a une telle horreur des souillures, qu'il édicte la peine de la flagellation contre « celui qui met le pied dans une flaque d'eau boueuse ». Le mazdéen impur est un sujet de réprobation.

On peut devenir impur de deux manières, suivant le code zoroastrien, directement et indirectement. L'impur *hamrid* est celui qui « s'est mis en contact » avec un être immonde, un cadavre, un objet infect, une corruption quelconque, ou même une rognure d'ongle, un cheveu coupé, ou encore le vêtement d'une femme en état d'impureté. L'impur *pitrid* est, simplement, « celui qui a touché un *hamrid*, volontairement ou non ».

Pour revenir à l'état de pureté, le *pitrid* et le *hamrid* doivent se soumettre à des pratiques purifiantes rigoureusement déterminées par la loi, et qui ne peuvent s'ac-

complir qu'en « un lieu » spécial. Ce « lieu de purification » doit être isolé, sans eau, sans arbre, sans aucune végétation; en un terrain très pur, très sec, le moins proche possible du chemin que suivent les animaux menés aux pacages, loin du « lieu où flambe le feu sacré », où resplendit le culte d'Ormuzd; à distance, enfin, des habitations groupées où vivent les mazdéens. Sur ce terrain propice, de larges et plates pierres ont été symétriquement disposées, sur lesquelles se placera l'impur venant se purifier.

Le purificateur doit être un saint à la parole vraie, apte aux choses sacrées, zélé à s'instruire, surtout habile au remuement des terres. Le rite de la purification, très compliqué, exige un purificateur adroit et intelligent, en même temps ouvrier et prêtre, sachant aménager sur le terrain des rigoles d'écoulement, éviter les flaques stagnantes, répandre l'eau bénite, éviter les éclaboussures, officier enfin avec gravité, pour que le ridicule de la cérémonie ne vienne pas détruire la foi du mazdéen fidèle. Il est, dans certains cas au moins, jusqu'à neuf pierres différentes posées à plat et sur lesquelles « l'impur » doit s'accroupir successivement, nu, pour recevoir les ablutions ordonnées. C'est au moyen d'une cuiller de fer ou de plomb, longuement emmanchée, que le purificateur verse le « liquide purifiant » sur le corps de l'impur. Parfois, l'eau est remplacée par du sable.

La longue cérémonie de la purification n'est pas toujours suffisante. Après les ablutions successives, les stations de pierre en pierre, l'onction de « parfums purs,

de bonne origine, bien préparés, provenant des arbres les plus odoriférants », le mazdéen dont le corps aura été purifié et parfumé, devra « reprendre ses vêtements, ceindre sa ceinture » et ne s'approcher, qu'après avoir vécu comme isolé des autres mazdéens pendant un certain temps, « ni du feu, ni de l'eau, ni de la terre, ni des bestiaux, ni de l'homme pur, ni de la femme pure ».

Le salaire du purificateur est fixé par la loi. Le prêtre s'acquitte « en récitant une prière en faveur de celui qui l'aura purifié » ; le « chef d'une province » doit un chameau; le « chef d'une ville », un cheval; le « chef d'une rue », un taureau jeune et fort; le « chef d'une maison », un taureau plus petit. La « femme d'un chef de province » donnera « un quadrupède plus petit qu'un taureau »; toute autre personne donnera un quadrupède encore plus petit; la jeune fille, le « plus petit des quadrupèdes ». Ces offrandes ne sont pas définitivement obligatoires; le mazdéen a le choix du don, pourvu que la valeur de l'offrande soit à peu près équivalente aux indications de la loi. « Si les mazdéens ne peuvent donner ni un animal domestique, ni un animal pris dans le troupeau, qu'ils portent au purificateur une somme proportionnée ». L'évaluation légale elle-même n'est pas absolument rigoureuse.

Zoroastre a voulu que le purificateur fût satisfait. « Surtout, dit-il, que l'homme qui a purifié sorte du lieu de la purification content, non affligé ». Plus tard, un prêtre voulant accentuer l'obligation du salaire prévu,

épouvanter le mazdéen qui oserait mécontenter le purificateur, déclarera, dans le Vendidad même, que « si le purificateur sort du lieu de la purification mécontent et affligé », un démon s'emparera du purifié immédiatement, et ne laissera plus une seule partie de son corps en repos. Et le destour énumère, avec une grosse voix, l'un après l'autre, les tourments qui assailliront « et le nez, et les yeux, et la langue, etc., de l'avare mazdéen, devenu la proie du terrible Daroudj-Nesoch ».

Il n'y a d'impureté irrémédiable que pour le mazdéen à qui s'est donnée une jeune fille en état d'impureté, et pour celui qui s'est nourri de la chair morte d'un homme ou d'un chien; « cet homme, dit Zoroastre, a beau fondre en pleurs et devenir jaune, se défendre, se désespérer, cela n'empêchera pas le Daroudj-Nesoch de s'emparer de lui depuis la tête jusques aux pieds. Il sera impur tant que les siècles couleront ».

Des prescriptions plus raisonnables, plus mesurées, et qui dénotent plus de calme d'esprit en même temps qu'un sens d'observation très juste, contrastent avec le rite absurde des purifications. Le législateur sait que les grands arbres assainissent l'air et il stimule le zèle de ceux qui ont les moyens de reboiser l'Iran trop nu. C'est Ormuzd qui a créé ces arbres pour la santé des hommes. Cette création a positivement accru la vie humaine; « l'on a vu les maux disparaître à mesure que les arbres croissaient ».

Combattre la mort est un acte essentiellement méritoire; la médecine est un grand art pour le législateur

des Iraniens. La partie du Vendidad consacrée à l'art « de maintenir les corps en santé », n'est pas sans esprit scientifique. Le point de départ est positif : comment meurt-on ? Les causes de la mort de l'homme étant énumérées, Zoroastre dit que l'art de guérir doit s'apprendre; qu'un médecin doit prouver sa science avant d'exercer son métier. L'homme peut mourir de neuf manières : par le chien, par le loup, par la magie, par la maladie, par la frayeur, par la violence, par la misère et par le chagrin. Cette nomenclature explique Zoroastre; son œuvre entier ne fut pas autre chose, en effet, qu'une thérapeutique imposée aux Iraniens, moralement et physiquement.

La morale de l'Avesta, très élevée, très correcte, par conséquent très pure, guérira l'Iranien de la magie, cette plaie; les leçons agricoles et pastorales de l'Avesta donneront aux Iraniens, avec le goût du travail, les jouissances de fortunes bien acquises; l'union des mazdéens en un corps de peuple leur procurera cette sécurité dont l'absence les livrait à tous les effarements de la peur, parce qu'elle les abandonnait à toutes les violences de leurs ennemis, ces nomades du nord dont les incursions continuelles tenaient l'Iran en un perpétuel effroi. Par sa morale et par ses prescriptions, c'est-à-dire par ses leçons et par ses lois, Zoroastre sait qu'il remplira les trois quarts de sa tâche; mais ni ses conseils paternels, ni ses commandements rigoureux, ne pourront rendre à l'Iranien malade « la santé qui prolonge la vie ». Cela, les médecins seuls peuvent le faire. La loi dira, en consé-

quence, ce que doit être un médecin en Iran et par quels témoignages il acquerra le droit d'exercer son art.

Le médecin doit « apprendre à guérir » d'abord, et prouver ensuite « qu'il sait guérir ». Le Vendidad est formel : « Juste juge, dit Zoroastre à Ormuzd qu'il fait intervenir, le mazdéen qui doit rendre la santé, qui doit prolonger la vie, sur qui apprendra-t-il son art avant de l'exercer ? » Ormuzd répond : « Qu'il l'apprenne sur les dewiesnans, et qu'ensuite il traite les mazdéens ». Etait mazdéen déjà, tout Iranien soumis à la loi nouvelle ; était, en conséquence, et par opposition, dewiesnan, c'est-à-dire « serviteur du dew », du démon, tout adversaire des mazdéens. Et comme en Iran bon nombre de dewiesnans venaient vivre, attirés sans doute par l'appât d'un salaire, se livrant à de basses occupations, Zoroastre qui légifère pour les siens, entend que le médecin « apprenne » son art sur un dewiesnan. C'est encore sur des dewiesnans que l'Iranien ayant appris l'art de guérir fait les trois preuves exigées. « Si l'Iranien qui veut exercer l'art de guérir traite une fois un dewiesnan et que le malade vienne à mourir, s'il en traite un second et qu'il vienne à mourir, s'il en traite un troisième et qu'il vienne à mourir, ne sachant pas son métier il ne doit jamais l'exercer ; qu'il n'aille pas ensuite traiter les mazdéens et leur faire du mal » ; et le législateur édicte une peine sévère contre le délinquant. « Mais, continue Zoroastre, si le médecin a guéri trois dewiesnans, il sait son métier et peut toujours l'exercer. Son devoir ensuite est de traiter les mazdéens. Qu'il se

perfectionne, qu'il se rende encore plus habile. Son état est de rendre la santé ».

La médecine comprenait la chirurgie : « Beaucoup de guérisons ne réussissent qu'avec le couteau, ou par les végétaux ». Ici, le texte de Vendidad ajoute, « ou par la parole ». Comment Zoroastre qui vient de s'élever contre les magiciens, comment le législateur très prudent, très positif, qui vient de soumettre le médecin à la seule école de l'expérience pratique, aurait-il admis le traitement des maladies « par la parole » comme aussi efficace que le traitement par les sucs végétaux ou par le fer ? Le Vendidad cependant contient ces mots : « Lorsque le médecin réussit, lorsqu'il guérit par la parole excellente, c'est la meilleure et la plus sûre des guérisons ». Ces lignes, entachées de magisme, ne sont pas de celui qui, ne croyant pas à la vertu des mots, s'appliquait à connaître les effets matériels des choses, pour les combattre. S'il enveloppa de mystères ses leçons de morale, s'il personnifia le bien et le mal, s'il fit des dieux et des démons afin que les Iraniens ignorants et corrompus comprissent promptement sa réforme, Zoroastre se hâte d'être clair, net, précis lorsqu'il légifère, lorsqu'il instruit, lorsqu'il conclut. Ahriman combattant Ormuzd emplit le monde de mauvaises pensées, mais le mal positif vient de l'homme responsable. Le mal a son organe dans le corps humain; c'est le foie qui est le siège des passions; les criminels, sont des malades. Les prêtres, plus tard, voudront guérir cette maladie par des exorcismes ou des évocations.

Pour Zoroastre, l'homme moral c'est l'homme sain. Se bien nourrir est la loi suprême. La nation mal nourrie ne possèdera « ni forts laboureurs, ni enfants robustes ». La misère exclut la liberté de l'esprit, le jeu de l'intelligence; le peuple heureux sera le peuple moral. « Lorsque le grain sera en abondance, alors on lira la parole sacrée avec plus d'attention. Si l'on ne mange rien, on sera sans forces, et l'on ne pourra pas faire d'œuvres pures ».

Au moment où Zoroastre entreprit sa réforme, les Iraniens avaient l'habitude d'enterrer leurs morts peu profondément, partout, et il en résultait des épidémies. Le législateur ordonne véhémentement la destruction de ces cimetières déplorables. Ormuzd récompensera ceux qui procèderont à la destruction des tombes pestilentielles, des dakhmés ou sépulcres construits « à fleur de terre », où pourrissent les cadavres, où pullulent les vermines, d'où s'échappent « par cinquantaines, par centaines, par milliers, par dix-milliers » les innombrables bêtes, rampantes et ailées, qui sont comme les colporteurs des maladies, les ouvriers infatigables de la mort, larves et mouches, insaisissables, et se répandant comme de l'eau.

Cette coutume de placer les cadavres sur le sol, de les couvrir ensuite d'un tertre, était spécial aux Aryas. Il semble cependant que les nomades brûlaient leurs morts. Après avoir ordonné la destruction immédiate des dakhmés, Zoroastre veut que l'on fustige celui qui, par ignorance de la loi, ayant mis en terre le cadavre d'un chien ou d'un homme, aura laissé passer « la moitié d'une

année sans le déterrer ». La peine est augmentée proportionnellement au temps qui se sera écoulé entre l'enterrement et le déterrement; si le Mazdéen laisse passer « plus de deux années entières » sans obéir à la loi, il n'y aura plus pour lui d'expiation possible; il sera banni. A la peine du bannissement, les prêtres, plus tard, substitueront la peine de mort « par la section du corps aux jointures ».

Zoroastre condamne le jet des cadavres dans le feu ou dans l'eau. Les dépouilles de l'homme et de la bête doivent être portées en un lieu tel, que ni le chien, ni l'oiseau, ni le loup, ni le vent, ni la mouche ne puissent rien emporter. Dans un fleuve, le cadavre devient la proie des animaux, et l'eau en est corrompue, « l'eau si nécessaire au pays des mazdéens ». Les tombes seront à la vue du soleil essentiellement purificateur, hors des lieux ombrés, bas, humides.

L'usage de brûler les cadavres était certainement aussi répandu que celui de les jeter à l'eau ou de les enterrer sommairement. Zoroastre proscrit cette coutume qui livre les cendres impures aux vents rapides, transporteurs.

Les nouveaux cimetières seront « bâtis »; les tombes seront « construites » en un lieu élevé, nu, sur un terrain très pur et très sec, loin des temples et des demeures habitées, des routes fréquentées par les hommes et les animaux. Ces prescriptions ne résisteront pas au temps, parce qu'elles deviendront impraticables, ou qu'elles se heurteront à d'invincibles préjugés. Il sera difficile évi-

demment de construire des tombes dans le désert, de créer des cimetières dans les pays, — l'Inde par exemple, — où l'usage religieux d'abandonner les cadavres aux oiseaux se sera maintenu. C'est ainsi que les Perses émigrés dans la péninsule indoustanique, plus tard, ordonneront de porter les cadavres « sur une haute montagne pour les livrer aux vautours », après avoir mis les entrailles à nu, afin que l'œuvre destructive s'accomplisse promptement.

Très respectueux des dépouilles humaines, Zoroastre réglemente les soins dus aux morts. Cette partie du Vendidad pouvant être contradictoire avec d'autres fargards destinés à donner aux mazdéens, dans leur intérêt, l'horreur de toute corruption, le législateur très ingénieux, très prévoyant, formule une loi qui permettra aux hommes d'approcher des cadavres sans devenir impurs. L'impureté d'un cadavre ne rend pas impur le premier homme sur lequel elle se répand. Dix mazdéens peuvent, sans crainte, procéder aux funérailles d'un prêtre, toucher le cadavre, et exécuter les minutieuses prescriptions de la loi. Neuf mazdéens peuvent également, avec la même impunité, procéder aux funérailles d'un guerrier; huit seulement pour le mazdéen qui ne fut ni prêtre, ni soldat.

Et la même règle décroissante s'applique aux cadavres des chiens qu'il faut également porter en un lieu choisi et « bâti ». Le cadavre d'un chien de berger peut être enseveli par sept personnes; le chien du foyer, ou de la rue, par six; le chien sans maître, par cinq; le « chien

compagnon d'un homme juste », par quatre; le chien aveugle, par trois. D'autres types de chiens épuisent la gradation jusqu'à l'unité. Il est un chien, le chien Vizosch, dit « immonde » par le Vendidad, et dont le contact rendrait impure la première personne.

Le cadavre ne doit jamais recevoir un vêtement neuf, « n'y eut-il de neuf qu'un fil », dit le Vendidad. Les mazdéens « porteront le mort, l'un par les pieds, l'autre par la tête », et ils le déposeront dans une tombe assainie par le feu, parfumée, et faite de fer, de pierre ou de plomb, car il importe que ni les chiens ni les oiseaux ne puissent emporter le moindre lambeau de cette pourriture.

Zoroastre a prévu le cas où la construction de tombes en pierres, ou en fer, ou en plomb, serait difficile, et il imagine, alors, un mode de sépulture qui y suppléera. On choisira, dans le pays des mazdéens, un terrain pur et sec; on creusera une fosse, avec soin; on y jettera de la cendre ou du fumier brûlant, sur un lit de pierre ou de ciment, ou de sable; et sur le cadavre étendu, on répandra un liquide purifiant. Plus tard, et nécessairement, les sectateurs de Zoroastre amenderont cette partie de la loi devenue impraticable. Les mazdéens porteront les cadavres sur « une hauteur », hors des atteintes de la hyène et des chiens, à l'abri des pluies dissolvantes, de manière « que la lumière les inonde, que le soleil les voie ». En Kirman, comme dans certaines parties de l'Inde, cette exposition du cadavre que l'air desséchant momifiera est une prescription suffisante et répondant

au vœu du législateur. Zoroastre ne redoutait que les émanations putrides des cadavres en décomposition.

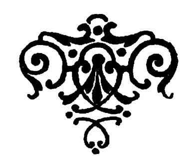
Tous les objets matériels touchés par un cadavre sont soumis à de spéciales purifications. Si le tapis sur lequel est mort un mazdéen est d'une « étoffe faite de poil d'animal ou de quelque autre produit venant de la terre », la partie souillée sera coupée et jetée au loin; le reste sera lavé, purifié trois fois et exposé pendant trois mois « à la lumière du jour ». Si le tapis est un feutre fait avec du coton, il sera soumis à six purifications renouvelées. Le bois sur lequel le cadavre a été porté sera livré à la pluie, et aussi les grains et les pains souillés par un animal, — chien ou oiseau, — devenu impur au contact d'un cadavre quelconque.

Le Vendidad règle la cérémonie des purifications nécessaires lorsqu'un animal, homme ou chien, vient mourir en un lieu que les prêtres ont rendu sacré en y exerçant leur ministère, ou en y déposant les objets du culte.

Un chemin souillé par un cadavre ne sera purement praticable qu'après que les hyènes et les chacals auront dévoré les chairs mortes. Si le cadavre a été vu sur une terre arable, cette terre ne sera labourée et arrosée qu'après un an de repos.

Dégagée de toutes les additions qui l'alourdissent, de toutes les interpolations qui le disjoignent, le texte purement zoroastrien du Vendidad interdit aux mazdéens de brûler, de jeter dans les eaux ou d'ensevelir sommairement les cadavres des hommes et des animaux. Les successeurs immédiats de Zoroastre, embarrassés, don-

nèrent aux paroles du législateur un sens symbolique. Le Feu, l'Eau et la Terre, considérés comme des parties d'Ormuzd, dieu grand-tout, ne devant pas subir le contact d'un cadavre, il suffit d'enduire de cire le mort pour respecter suffisamment la divinité, et l'on put ainsi creuser des fosses partout. Mais, bientôt, l'usage se répandit d'exposer les cadavres en plein air et de les livrer ainsi aux bêtes de proie. C'est actuellement la coutume unique des Parsis de l'Inde de porter les cadavres dans l'intérieur d'une tour, où les oiseaux viennent se repaître des chairs décomposées.



CHAPITRE X

La société iranienne. — La maison. — Les tentes. — Les villes. — Travail de la pierre et du fer. — Ouvrages de défense. — Voyages. — Navires. — Ponts. — Vêtements. — Métiers. — Les gardiens.— Armes et armuriers. — L'armée. — Cavaliers. — Stratégie. — Drapeaux et étendards. — Tribus. — Emblèmes. — Iraniens et Touraniens. — Egalité sociale. — Agriculteurs, prêtres et guerriers. — Les chefs. — Anarchie régularisée. — Le but de Zoroastre ; ses moyens. — Le roi. — Dieu. — Le peuple. — Le droit à la révolution.



UAND Zoroastre vint inaugurer sa réforme, les Iraniens habitaient déjà des maisons de pierre, puisque dans l'énumération de ce qui doit contribuer au bonheur d'un mazdéen, le Vendidad comprend « un endroit bien bâti, avec une terrasse; un bâtiment élevé ». Ces habitations étaient rares sans doute, et les « villes » iraniennes dont parle le Zend-Avesta ne devaient être encore formées que par le groupement de tentes, très lourdes, très solides, très vastes, assurément, mais transportables. Une belle invo-

cation à l'eau divinisée, vue sur un trône resplendissant, dans son palais, donne l'image embellie de la maison iranienne : ce ne sont, en réalité, que de hauts piliers supportant de larges tapis. Parfois, semble-t-il, ces piliers étaient bâtis en nombre; c'était comme une série de colonnes auxquelles de riches étoffes étaient suspendues. La vigueur de Mithra, le « sanglier céleste », est comparée à la solidité « d'un pilier résistant » que l'on frappe en vain pour l'ébranler.

Il a été dit que les premiers Iraniens s'abstenaient de « tailler les pierres », parce que la terre leur étant sacrée, ils n'auraient pas osé l'outrager. Un type de construction iranienne, trouvé près la ville de Damavand, montre un remarquable encastrement de pierres brutes non taillées. Cependant le Vendidad, dans sa partie relative au rite de la purification, ordonne la taille de certaines pierres.

Les œuvres de la terre s'exploitaient. Il est certain, par exemple, qu'avec le fer on faisait des cuirasses, des épées, des lances, des bracelets et des « flèches à tête de bronze »; que le sable, dans certaines circonstances, servait comme d'eau purifiante; qu'il y avait enfin, avant Zoroastre, des forteresses solidement construites en Iran. Il est vrai que ce « travail de la pierre et du fer », sorte de labeur sacrilège, rendant impur, pouvait être confié par les Iraniens à des hommes tenus hors de la foi zoroastrienne, à des êtres méprisables, inférieurs, voués à l'impunité. Au moment où Zoroastre vint en Bactriane, il y avait, en un certain nombre de « lieux iraniens »,

des agglomérations de tentes, avec quelques maisons bâties, que protégeaient des constructions en pierre, murs de défense, tours de surveillance, ou même fortifications.

Un groupement déterminé de « villes » constituait l'Iran zoroastrien. Le législateur déclare, en effet, que tel mazdéen frappé d'impureté, banni, honni, visitera « plusieurs villes sans rencontrer de purificateur ». Or, malgré la gravité de la faute commise, de l'impureté encourue, si « l'impur » subit trois refus dans trois villes différentes, son impureté disparaîtra. Le texte de Zoroastre exprime bien ici l'effort méritant du voyageur, et démontre que les villes étaient relativement éloignées les unes des autres. Rangées en ordre rigoureux, les lignes des tentes, droites, formaient des rues.

De longs voyages s'effectuaient au moyen du cheval et du chameau. Il y avait des navires sur les eaux navigables. Des bateaux accouplés et reliés formaient des ponts sur les rivières. Construire un de ces ponts était un acte très méritoire.

Les Iraniens avaient deux sortes de vêtements, l'un fait de « peaux de bêtes », l'autre d'un « tissu de poil ou de fil ». Les femmes filaient au rouet et tissaient elles-mêmes les étoffes dont elles se revêtaient. Les vêtements de peau n'étaient pas tous tannés.

Parmi les gens de métier que cite plus particulièrement le Vendidad, on trouve des potiers, des étameurs, des batteurs d'or et d'argent, des fondeurs de métaux, des forgerons, — « J'anéantirai le méchant comme sur une

enclume » dit Ormuzd; — des boulangers, des baigneurs, des laquistes. Il y a plusieurs sortes de gardiens : le gardien des champs et des routes, le gardien des villes « qui suit les rues, la nuit », et le gardien des troupeaux, le berger. Des « chefs transporteurs » ou maîtres de caravane sont cités.

Les armes primitives des Iraniens étaient la massue, l'arc et le lasso. Les hommes de guerre portaient peut-être un vêtement spécial destiné à les préserver des blessures, mais ce n'était pas une cuirasse. Au moment de la réforme zoroastrienne, l'armement est presque complet. Questionné sur le « prix de rachat » d'une grande faute commise par un mazdéen, Ormuzd répond que le coupable doit donner à un guerrier « tous les instruments de son état », c'est-à-dire une lance, un poignard, une massue, un arc, une selle « polie au marteau et ornée de trente objets, avec un pommeau d'argent », une fronde ou un « arc à pierres, orné au bout de trente objets », une cotte de mailles, une cuirasse à nœuds, une mentonnière, un casque, une ceinture et des cuissards. C'est une image fréquente dans le Vendidad que celle de la prière « servant d'armure au mazdéen ». Une invocation à l'oiseau fantastique « qui combat les démons », énumère également les armes principales des guerriers : le « sabre long », le poignard, l'arc, la flèche, « la pique qui sert de près » et la fronde.

L'importance des guerriers est évidente dans le Zend-Avesta. L'Iran est en état de guerre, incontestablement. On ne voit pas, cependant, à l'origine, de ces accès de

vanité glorieuse qui font précipiter un roi contre un roi, un peuple contre un peuple. La convoitise naturelle met en mouvement des hordes auxquelles il faut résister. Ces ennemis ont une certaine organisation; leurs troupes évoluent avec ordre, avec mesure, prudemment, suivant les règles d'une stratégie. De leur côté, les Iraniens avaient une armée proprement dite, une infanterie, une cavalerie. Les cavaliers montaient des chevaux et des dromadaires. Dix mille hommes constituaient un corps d'armée, lequel se divisait en centuries ayant chacune un drapeau de ralliement, d'une étoffe riche, lourde, tissée d'or quelquefois. Les stratèges iraniens distinguaient la « gauche de l'armée », de « la droite ». La cavalerie se massait à la gauche ordinairement.

En outre des drapeaux qui servaient à distinguer entre elles les centuries, des étendards nombreux étaient déployés. Ces étendards avaient une importance plus sociale que militaire; chez les Iraniens, comme chez les Touraniens leurs ennemis, ils constataient l'indépendance relative d'un groupe déterminé de guerriers. Chaque tribu chez les Touraniens, et probablement chaque ville chez les Iraniens, avait son étendard sur lequel s'étalait un emblème, taureau, serpent, cheval... On a voulu expliquer par l'effet de ces emblèmes, les imprécations qui abondent dans les livres iraniens contre le Taureau, ou le Cheval, et surtout le Serpent. Il y aurait eu, dans l'esprit des Iraniens, une prompte assimilation entre les tribus détestées et les emblèmes qui servaient à distinguer ces tribus; et, par élision, on aurait maudit le Tau-

reau, le Cheval, le Serpent, pour maudire, en un seul mot, toute la tribu ainsi désignée par son emblême.

Lorsque Zoroastre vint légiférer en Iran, la société iranienne jouissait, comme chose naturelle, d'une complète égalité; la caste y était inconnue. Tout Iranien est agriculteur; il deviendra prêtre ou guerrier, par occasion. Lorsque, plus tard, les évènements sépareront les agriculteurs, les prêtres et les guerriers, on constatera l'unité primitive de la société iranienne en disant, avec Hérodote, que cette division fut l'œuvre des trois fils de Zoroastre.

A défaut de « castes » hiérarchisées, de « classes » même, la société iranienne possède au degré le plus éminent un irrésistible, un despotique besoin d'ordre qu'elle applique à tout, et à tous. Non seulement chaque famille doit avoir « un chef », mais encore un chef désigné doit présider au groupement des familles qui, dans la cité, habitent une même rue; un autre chef préside au groupement des rues qui forment la cité; les cités, groupées à leur tour, auront un chef également. Cette hiérarchie se complique d'une autre organisation qui vient s'enchevêtrer dans la première. Pris en masse, les agriculteurs doivent avoir un chef; aussi les guerriers, aussi les prêtres, et les femmes. Ormuzd veut que chaque maison ait un chef, et chaque rue, et chaque ville, et chaque district. Celui qui a le soin des troupeaux doit être le chef des « mazdéens hommes des champs »; un autre mazdéen « pur et remarquable » doit être le chef des guerriers; celui « qui sait le mieux la loi » doit

être le chef des prêtres. Les femmes doivent avoir un chef, et ce « chef des femmes » doit être, d'après la loi mazdéenne, « un être à deux mamelles, nubile et fécond de corps ».

Ce système social, qui n'était qu'une anarchie organisée, excluait tout despotisme. Des milliers de chefs pouvaient agir individuellement, en pleine autorité, sans que l'un d'eux fût capable d'imposer sa volonté, ou de s'opposer à la volonté d'autrui. C'était un morcellement universel, et qui subsista, vigoureux, rigoureux, pendant des siècles, merveilleusement adapté à la vie belliqueuse, pastorale, agricole, mais non industrielle des Iraniens. Les groupements se groupaient davantage suivant la nécessité, ou se séparaient librement. Longtemps après la mort d'Arbace, ce républicanisme parlementaire distinguait encore les Mèdes. Le groupement principal, le dernier, c'était la nation.

Lorsque le peuple iranien se rassemblait, les chefs de maison, de rue, de ville et de province n'intervenaient pas, car leurs pouvoirs eussent été comme annulés par le pouvoir supérieur du chef de province ou district; c'étaient, sans doute, les chefs des catégories purement sociales, — chef des pasteurs, chef des agriculteurs, chef des guerriers, chef des prêtres, chef des femmes, — qui ordonnaient et menaient le rassemblement. Les routes par lesquelles « les peuples » se rendaient à l'Assemblée étaient sacrées. « Je fais izeschné, dit l'Avesta, au chemin par où va l'assemblée des peuples ».

C'était là un gouvernement, en somme, non point

issu de théories philosophiques, ni de conventions arbitraires, mais de la nature même des choses, de la nécessité. Pour les Iraniens du temps de Zoroastre, les « nécessités gouvernementales » furent les précautions à prendre contre les Touraniens, continuellement menaçants.

Le but de Zoroastre est clair. Il veut instruire, moraliser, organiser les Iraniens, de telle sorte qu'ils puissent devenir habiles, sages, forts, c'est à dire capables de s'enrichir, de vivre heureux, de défendre leur richesse et leur bonheur contre deux ennemis, les Touraniens qui sont à l'extérieur, guettant leur proie, et l'ignorance, à l'intérieur, dissolvant le corps social par le développement de passions nuisibles, le manque de soins matériels. Il est un fargard du Vendidad qui donne, à larges traits, avec le but primordial de Zoroastre, le moyen de réforme qu'il compte employer, son organisation idéale.

La première chose qui plaise à la terre, la rende favorable à l'homme, c'est l'amour de la paix et le défrichement des déserts improductifs; la seconde, c'est la division des terrains, leur appropriation réfléchie et définitive : Ici le temple; là, le lieu des assemblées populaires; ensuite les maisons et les tentes; plus loin, les pâturages; — la troisième, c'est de confier à la terre les graines qui germeront, les herbes qui croîtront, les arbres qui développeront leur verdure assainissante; « l'on donnera de l'eau à la terre qui a soif, et l'on asséchera la terre inondée »; — la quatrième et la cinquième, c'est

de veiller à la nourriture et à la reproduction des animaux domestiques et des troupeaux.

La théorie du législateur est complète. La terre privilégiée, ce sera celle où vivront pacifiquement les mazdéens servant Ormuzd; si cette terre est inculte, Mithra la fertilisera. La société la meilleure, ce sera celle où la sécurité sera garantie à tous, aux hommes, aux femmes, aux enfants, aux assemblées du peuple, aux animaux utiles, par tous d'abord, et ensuite par « un homme puissant et juste », par un chef suprême, chef des chefs, roi.

Zoroastre n'innove pas la royauté en Iran. Le roi iranien, « chef des chefs », est l'inévitable dernier mot de la hiérarchie sociale; il existe fatalement. Ce qui n'existe pas encore, et ce que Zoroastre voudrait, c'est un roi « puissant et juste », bon, doux, charitable. Ce roi nourrira l'affamé; il « poursuivra et chassera les mauvais génies, les mauvais démons prenant la forme de l'homme ». Ce roi, qui donne le pain aux Iraniens misérables, comme Zoroastre donne sa morale au pervers, comme Bahman donne à la terre inculte des sucs fertilisants, vaincra ses ennemis.

Le législateur voit parfaitement le vice irrémédiable de son système, il en prévoit les conséquences, il en sait les périls; mais il n'a pas le loisir de mieux faire. Ce qui lui importe, c'est l'accomplissement de sa mission; il emploiera donc les éléments de succès qui sont sous sa main. Puisque la royauté existe en Iran, il faut la conserver et s'en servir. Les moyens du réformateur sont

excessivement restreints, car il ne peut pas s'emparer d'un peuple extraordinairement morcelé, tout composé d'invidualités indépendantes; il a besoin d'une force, d'un levier, pour élever son œuvre à la hauteur voulue; il n'hésite pas, il se sert du roi. Le législateur prévoit le despote, le tyran, qui voudra son autorité royale supérieure à tout, même à la loi. Ce roi « violent et injuste », s'il règne un jour, ne sera que l'instrument vengeur d'une divinité courroucée. « Sur ceux qui sont injustes et violents viendra s'asseoir un roi qui, de sa propre autorité et par sa volonté s'emparera du trône, et dira : Je ne veux pas qu'après moi on honore dans les provinces de mon empire, ni l'eau, ni le feu; ce roi anéantira toute abondance, frappera continuellement les biens et les fruits de toute espèce ».

Zoroastre accepte un dieu comme il accepte un roi. Il ne crée pas la divinité des Iraniens; il modifie simplement la forme spéciale, la conception du dieu qui existait déjà. En expliquant Ormuzd, il le façonne à son idée, il le complique, ou le complète si l'on veut, comme un habile ouvrier fait d'un instrument connu qu'il perfectionne. Ce dieu, maître des rois, sera la sauvegarde des peuples, après avoir été, pour Zoroastre, une garantie contre le pouvoir humain qu'il va faire énorme et dangereux.

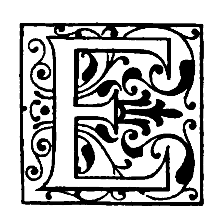
Dieu étant ainsi terminé, le législateur procède hardiment à la construction de son édifice. Les rois, il le déclare, ont en eux quelque chose de particulier; un feu sacré les anime; ils ont été faits pour régner, incontes-

tablement; mais, c'est de Dieu, c'est d'Ormuzd qu'ils ont reçu « l'autorité dont ils jouissent », et ils ne doivent ni s'enorgueillir de leur puissance, ni se servir de leur pouvoir autrement que selon les vues de Dieu. Le roi qui manquerait à sa mission, celui qui abuserait de sa puissance, celui qui, surtout, cesserait de servir la loi nouvelle donnée, serait inévitablement renversé, et c'est Zoroastre lui-même qui exécuterait l'ordre d'Ormuzd : « Que par moi, Zoroastre, s'élève et se répande dans les foyers, dans les rues, dans les villes, dans les provinces, cette Loi qui enseigne à être pur de pensée, pur de parole, pur d'action. Prenez soin du roi qui est juste, ne prenez pas soin du roi infernal. Enlevez le roi qui n'est pas selon votre désir, ô Ormuzd ». Ormuzd a dicté à Zoroastre les formules sacrées qui civiliseront le monde; le roi des Iraniens sera le lieutenant de Zoroastre pour le triomphe de la Loi; mais si le roi manque à sa mission, s'il s'infatue, s'il ment à Dieu, Ormuzd, alors, par Zoroastre, soulèvera le peuple contre le roi, le mènera à la bataille, et le peuple, au nom de Dieu, renversera le roi.



CHAPITRE XI

Le dieu de Zoroastre. — Ormuzd doit mériter son culte. — Ahriman, antagoniste d'Ormuzd. — Une divinité supérieure aux dieux du bien et du mal. — Le « Temps-sans-bornes ». — Attributs d'Ormuzd. — La loi dictée par Ormuzd, inspirée par le dieu supérieur. — La demeure du dieu. — La création. — La parole d'Ormuzd. — Le monde créé en six époques. — L'homme essentiellement progressif. — Le ciel promis aux mazdéens vertueux. — Ormuzd supplante l'Éternel. — Pacte entre l'homme et la divinité.



CLATANT de gloire et de lumière, le dieu de Zoroastre, Ormuzd, « habite un lieu pur » ; son nom, bien prononcé, est une arme victorieuse contre les ennemis, un remède efficace contre les maladies du corps de l'homme. Ormuzd comble les désirs; il « éloigne et détruit tout ce qui est contraire au bien » ; il est le « principe et le centre de tout ce qui existe », le « germe de tout ce qui est bon »; son intelligence est souveraine; il est la science et le pouvoir. Infatigable, « il voit tout, facilite tout » ; fort, bienfaisant, maître, roi, sachant parfaitement

distinguer ce qui est bon de ce qui est mauvais, il est le dispensateur du bien-être comme de la santé. Ormuzd est protecteur, nourrisseur et vêtisseur de son peuple.

Roi supérieur, lumineux, puissant, bon, dominateur, conservateur des choses nécessaires, ennemi du mal, protecteur des êtres, Ormuzd, « très parfait, très excellent, très pur, très fort, très intelligent, saint des saints », ne veut et ne peut vouloir que le bien. C'est un dieu agissant, dont les actes se manifestent. C'est lui qui fait jaillir de la terre les eaux par lesquelles croissent les arbres de tant d'espèces variées; c'est encore lui qui « fait tomber la pluie » sur les grains qui germent pour la nourriture de l'homme, sur les pâturages qui verdissent pour la nourriture de l'animal. Lorsque la grande terre souffre, lorsque la belle Sapandomad, négligée, affamée, altérée, demeure inculte, et que sur elle se répandent les troupeaux inquiets, « comme cherchant en vain une mamelle », Ormuzd, très bon, intervient et donne à la mère un lait fertilisant.

Le dieu de Zoroastre ne s'impose pas à l'adoration ; les Iraniens ne lui doivent qu'un culte relatif à ses mérites. Ses mérites sont réels, car ses bienfaits résultent d'une longue victoire remportée par le dieu sur lui-même. Ormuzd n'est nullement affranchi des passions humaines, encore moins des besoins naturels du corps; la soif le tourmente et le sommeil le tyrannise. Mais il ne dort pas, il ne boit jamais, parce qu'il « veille sur l'Iran », de jour et de nuit, et que le sommeil d'un instant pourrait comromettre son peuple, et que son ivresse pourrait

être exploitée par son ennemi. Comment oserait-il s'en dormir ou s'enivrer le dieu qui doit lutter continuellement.

Ormuzd étant le dieu très fort, exclusivement voué au *bien*, Zoroastre explique le *mal* visible, très répandu, comme l'œuvre d'un démon principal, Ahriman, antagoniste d'Ormuzd, déployant contre son adversaire une puissance presque égale à la puissance du dieu « souverainement bon ». Ahriman fut, pour ainsi dire, en même temps qu'Ormuzd, et comme sa conséquence inévitable. L'idée de l'unité divine, qui est évidemment la première sensation intellectuelle de Zoroastre, son but même, se trouve presque aussitôt compromise par l'antagonisme d'Ormuzd et d'Ahriman. C'est pourquoi le réformateur va se perdre dans la conception d'une divinité supérieure, indécise, suffisamment vague pour être affirmée.

Ahriman, démon, dieu du mal, mais dieu en somme, ne pouvait pas être la créature d'Ormuzd auteur de tout bien. Ahriman et Ormuzd existant, il fallait admettre un être supérieur à ces deux personnalités divines, imaginer une puissance, une force dominante, pour que la théorie eût un sommet inaccessible, définitif. Il y eut donc un « être absolu et impersonnel, en qui tous les êtres vivants et Ormuzd lui-même se résolvaient ». Une démonstration de cet « être » aurait fatalement conduit le théoricien à la formule de quelque autre divinité encore supérieure ; Zoroastre ne fit donc qu'affirmer l'existence d'un « principe éternel », de qui Ormuzd et Ahriman

émanaient, être supérieur, incommensurable, « le Temps-sans-bornes ». Ce dieu, très vaste, très haut, rapidement conçu, vite fait, Zoroastre achève son Ormuzd : Il le qualifie de *Maziçta*, le plus grand; de *Vahista*, le plus excellent; de *Çraesta*, le plus parfait; de *Khrathwista*, le plus intelligent; de *Khraojdiçta*, le plus redoutable; d'*Ashât Apanôtema*, le plus saint; de *Hudhâomanô*, le plus sage; de *Voûrurafnanhô*, le plus heureux; mais il ne le dit pas « sans commencement », il ne le qualifie pas d'incréé. Cette supériorité définitive n'est accordée qu'au « Temps-sans-Bornes », à la « Lumière primordiale ». Ormuzd, dieu secondaire en fait, est cependant le seul qui puisse intéresser les Iraniens, et c'est lui qui deviendra le dieu principal du peuple qu'il choisît et qu'il protège.

Zoroastre s'empare d'Ormuzd et lui fait dicter la grande loi de réforme. Mais Ormuzd ne parle qu'au nom du « dieu supérieur » de qui il émane, divinité incompréhensible, insaisissable, à laquelle il faut rendre un hommage perpétuel, sans toutefois lui prodiguer des adorations; puissance si haute, si loin de l'humanité, que la vouloir chercher serait une ridicule entreprise, la vouloir comprendre une folie, la vouloir distraire un outrage peut-être. Tout ce qu'Ormuzd dira à Zoroastre, sera dit au nom du dieu juste juge », mais c'est Ormuzd seul qui parlera.

Le « lieu de séjour » d'Ormuzd est très élevé. Si le dieu n'est pas absolument, et toujours, par delà le bleu de l'éther, sa demeure est certainement hors de la portée

des regards de l'homme, en des régions invisibles, sur des hauteurs inconnues. Gravir les montagnes c'est se rapprocher d'Ormuzd, matériellement; la prière dite « sur un sommet » sera la meilleure. Il en est de même de l'âme, qui s'épure en s'élevant. L'aspiration morale vers Ormuzd se confond, ici, très noblement, avec l'idée matérielle d'une ascension corporelle; plus l'âme monte et plus elle se dégage. « Éloignez mon âme du séjour des maux, dit une invocation; placez-la sur les montagnes élevées ». Les prières sont toujours ascendantes. « O Ormuzd, qu'elles parviennent en haut, ces prières que je vous adresse continuellement, ô mon roi ». Voilà bien l'Ormuzd personnel, roi des rois, élevé, très haut.

Lorsque, plus tard, développant, réglementant les pratiques du culte, les prêtres voudront consacrer leurs ornements sacerdotaux, l'*évanguin*, ou lien, ceinture, et le *sadéré*, ou robe, surplis, seront considérés comme d'origine céleste, comme « venus d'en haut avec la loi ». Pendant que, « sur les montagnes élevées et étendues », le législateur des mazdéens recevait les paroles de la loi « dans son oreille », Ormuzd, diront les destours, lui indiquait la forme des vêtements sacrés.

La conception première d'Ormuzd épurée et complétée, donne un dieu noble, resplendissant, juste, et créateur dans une certaine mesure. Il n'est pas capable de faire quelque chose de rien, comme le fit le Temps-sans-bornes ou la Lumière primordiale; mais par sa puissance et sa bonté, il peut féconder la stérilité, mettre en œuvre l'improductif, combiner l'utile, réunir ce qui est dispa-

rate, amalgamer ce qui se repoussait. Ormuzd est un dieu paternel, libéral, conservateur et miséricordieux, pourvu que l'homme se repente des fautes qu'il a commises, qu'il pardonne à autrui comme il veut être lui-même pardonné. A cet Ormuzd achevé, très pur et très grand, l'Avesta consacre une belle prière :

« Au nom de Dieu.

« Je vous prie et je relève votre grandeur, Ormuzd, « juste juge, éclatant de gloire et de lumière, qui savez « tout, agissant, seigneur des seigneurs, roi élevé sur « tous les rois; créateur qui donnez aux créatures la « nourriture nécessaire de chaque jour; grand, fort, qui « êtes dès le commencement; miséricordieux, libéral, « plein de bonté, puissant, savant et pur; qui nourrissez, entretenez et conservez; que votre règne soit sans « changement.

« Je me repens de mes péchés, de tous mes péchés; « je renonce à toute mauvaise pensée, à toute mau« vaise parole, à toute mauvaise action! »

La métaphysique de Zoroastre, si elle osait s'affirmer au début, annoncerait un dieu unique, tout esprit, innommé, incompréhensible, insaisissable, incorporel, ayant engendré, ayant envoyé aux hommes Ormuzd individualisé, connu, déterminé, formel, agissant, donnant la vie et l'entretenant.

Alors que « dans le Temps-sans-bornes l'Éternel seul

existait », avant Ormuzd et avant Ahriman, tout n'était encore qu'une immense lumière; « il n'y avait pas de nuit ». L'Éternel fit Ormuzd; Ormuzd, par sa parole, fit le monde, et l'Éternel ensuite créa Ahriman pour combattre Ormuzd. Le monde fut donc par la parole d'Ormuzd. Avant cette parole ordonnatrice, ni le ciel, ni l'eau, ni les animaux à quatre mamelles, ni l'homme à deux mamelles n'existaient. Ormuzd ne créa pas le monde, dans le sens absolu du mot; il exécuta les volontés de l'Éternel en coordonnant, en organisant les choses, en leur donnant une forme. La création d'Ormuzd ne fut qu'un acte par lequel l'agent universel fit apparaître et disparaître tour à tour les formes des choses.

Zoroastre insiste pour que le dieu des Iraniens ne soit qu'une émanation de l'Éternel. Ormuzd n'a fait vivre le monde qu'au moyen de la parole prononcée au nom de la divinité suprême, parole vive et prompte, qui retentit avant la formation du ciel, de l'eau, de la terre, des troupeaux, des arbres, du feu, de l'homme, des démons, « de tous les biens et de tous les germes ».

Ormuzd créant le monde par la volonté de l'Éternel, accomplit son œuvre en six *gâhanbars* ou « époques » distinctes. Il fit d'abord le ciel en quarante-cinq jours. « En quarante-cinq jours, moi, Ormuzd, j'ai donné le ciel; j'ai ensuite célébré ce gâhanbar et lui ai donné le nom de gâh-mediozerem ». Dès l'achèvement de ce premier labeur, avant qu'Ormuzd eût organisé l'alternance des jours et des nuits, il proclama son intention formelle de n'agir jamais qu'en vue du bien. « J'ai dit au

ciel, au commencement, lorsqu'il n'y avait pas de nuit, qu'il fallait être pur de pensée, de parole et d'action; qu'il fallait s'appliquer au bien, être saint, parler selon la vérité et ne pas faire de mal ». Après avoir fait le ciel, après avoir célébré, par un repos sans doute, le premier gâhanbar, Ormuzd fit l'eau en soixante-cinq jours. En soixante et quinze jours le dieu fit ensuite la terre; en trente jours les arbres; en quatre-vingts jours les animaux, « les cinq espèces d'animaux »; en soixante et quinze jours, l'homme. « En soixante et quinze jours, moi, Ormuzd, avec les amschaspands, j'ai bien travaillé, j'ai donné l'homme; j'ai ensuite célébré le gâhanbar ». L'œuvre voulue par l'Éternel était terminée.

Ormuzd fit en même temps, et le couple humain et le principe fécondant, sorte de taureau mystique, vigoureux, libéral, toujours prêt, toujours bon, ardent, robuste, inépuisable. Ces trois choses vivantes, le mâle, la femelle et le germe, ne sont qu'un être : l'homme. Zoroastre classe exactement l'homme parmi les animaux; mais la supériorité de l'homme est consacrée par le législateur qui, le proclamant comme l'animal noble par excellence, lui accorde exclusivement le don de progrès indéfini. L'homme c'est, dans l'Avesta, « l'ami à deux mamelles, vif, pur, élevé, et qui perfectionne tout ce qui existe ».

Ayant expliqué la formation du monde, ayant fait son dieu, ne se préoccupant plus des origines, Zoroastre s'efforce de faire concorder toutes choses avec sa théorie du créateur éternel agissant par Ormuzd, son

émanation volontaire. Ormuzd a reçu en dépôt la parole toute-puissante de l'Éternel, et c'est au moyen de cette parole qu'il a agi. Ormuzd a fait davantage; il s'est servi de cette parole pour dicter à Zoroastre la grande loi, pour en ordonner la propagation. « Voici ce que dit maintenant Ormuzd, affirme Zoroastre; voici ce que dit celui qui a fait le monde entier qui existe : « celui qui, bien « instruit, portera ma parole aux hommes sera grand au « milieu des morts. » A ce moment le ciel s'ouvre, la récompense des disciples fidèles de Zoroastre est trouvée : Les mazdéens vertueux frappés de mort vivront avec Ormuzd, près de l'Éternel, dans le « lieu élevé et délicieux », au *beheschl*, au paradis.

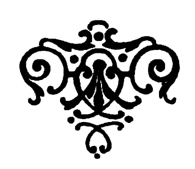
Bientôt, et cela était inévitable, Ormuzd, émanation de l'Éternel, créature du Temps-sans-bornes, supplantera son créateur dans l'esprit des Iraniens. Entre le dieu des dieux, probable, mais immobile et dédaigneux, entre l'Éternel incompréhensible et Ormuzd simple, bon, travailleur, ouvrier du monde, visible, toujours agissant, les mazdéens ne devaient pas longtemps hésiter. Le dieu créé supplante le dieu créateur; le dieu-fils dépasse le dieu-père; Ormuzd, devenu l'égal de l'Éternel, lui sera supérieur, naturellement, puisque son importance personnelle s'augmentera de ce qui avait été attribué d'abord au premier dieu. Alors, de l'Éternel, il ne fut presque plus question; Ormuzd, sans commencement ni fin, devint créateur du ciel, des astres, de la terre, des végétaux, des animaux, de l'homme, de la lumière. L'invocation qui résume cette résolution intellectuelle, décisive,

élève l'homme proprement dit en même temps qu'Ormuzd. On dirait d'un compromis politique où l'homme consent à donner la première place à son dieu, mais à la condition que le dieu, mis en possession de tous les ciels, accorde à l'homme, et définitivement, toutes les terres. Les Iraniens, c'est convenu, n'adoreront qu'Ormuzd ; mais Ormuzd, c'est entendu, livrera le monde aux Iraniens.

Ormuzd a toujours été et sera toujours ; « absorbé dans l'excellence, céleste des célestes », il a voulu ce qui existe ; il veille sur le temps qui lui appartient ; il est fort et savant ; il a fait la lumière, le paradis, la voûte ronde du ciel, le soleil qui échauffe, la lune élevée, les astres germes d'abondance, le vent, les nuées, l'eau, le feu, la terre, les arbres, les animaux, les métaux, l'homme. Il a donné à l'homme la parole et la virilité ; il l'a créé pour être le maître du temps, pour gouverner les peuples, pour faire continuellement la guerre aux démons et les éloigner. Tel est le pacte entre l'humanité et la divinité. L'homme, avec la certitude qu'il a d'exister, admet la possibilité d'un dieu et se précautionne. En effet, celui qui fit le monde, par ordre, doit avoir accepté la mission de le continuer, et il en dispose. Que pèse un peuple dans la main du Tout-Puissant ? et si les Iraniens dédaignaient Ormuzd, qui sait si Ormuzd ne choisirait pas un autre peuple auquel il donnerait le monde tout entier ?

Ormuzd étant possible, probable même, car on n'expliquerait pas sans lui la création et la conservation du monde, il faut exalter Ormuzd. C'est ainsi que, dieu créé,

Ormuzd prend la place de son créateur, de l'Éternel, et sera considéré par les mazdéens, non plus comme l'ordonnateur et le conservateur des êtres et des choses, mais comme leur auteur. C'est ce qui a fait écrire à Spiegel : « La création d'Ormuzd n'est plus, comme dans beaucoup d'autres cosmogonies, la mise en œuvre d'éléments préexistants ; le dieu des Iraniens, par l'acte de sa parole, a tout tiré du néant, esprit et matière ». L'Ormuzd des successeurs de Zoroastre, et peut-être même l'Ormuzd de Zoroastre, vieilli, en déclin, est un créateur parfait, « ayant tiré tout de rien, par sa parole ».



CHAPITRE XII

Dieux et génies. — Les Amschaspands, coadjuteurs d'Ormuzd. — Bahman, premier amschaspand. — Ormuzd menacé. — Les Izeds, surveillants et conservateurs. — Behram, ized principal. — Les Feroüers, inspirateurs et gardiens. — Ahriman; son œuvre, sa destinée. — Démons mâles et femelles. — Magiciens. — Les Darvands, coadjuteurs d'Ahriman. — Péris et Dews. — Ahriman, roi des Touraniens. — Triomphe promis de la loi nouvelle. — Réconciliation future du bien et du mal.



UBSTITUER Ormuzd à l'Éternel, c'était rompre l'équilibre de l'Avesta. Zoroastre, surpris, ne pourra plus effacer ce qu'il a dit, ni reprendre ce qu'il a donné, ni revenir sur ce qu'il a enseigné comme absolument véridique; il devra se soumettre lui-même aux conséquences de son évolution et essayer, à force de génie, de rapprocher les parties disjointes de son édifice. Plein de l'esprit iranien, très ordonnateur, très logique, passionné de hiérarchie, le législateur avait fait un dieu suprême, placé si haut que l'humanité ne devait jamais l'apercevoir. Ce dieu

créait Ormuzd, l'esprit du bien, et ensuite Ahriman, l'esprit du mal, destinés à se combattre. Ainsi s'expliquait très nettement, aux yeux des Iraniens, ces perpétuelles alternatives de choses bonnes et mauvaises qui constituent la vie universelle. Ormuzd, irresponsable, pouvait être éternellement aimé.

Soit qu'il voulût simplifier l'œuvre de la création d'Ormuzd, pour la rendre vraisemblable, soit qu'il se vît forcé d'accepter des types divins ou légendaires existant et auxquels les Iraniens n'auraient pas voulu renoncer, Zoroastre admit qu'Ormuzd n'avait pas « travaillé » seul à la création du monde, qu'il ne veillait pas seul à la conservation, à la continuation « du monde créé ».

Les « coadjuteurs d'Ormuzd dans l'administration du monde », suivant l'expression de Spiegel, les Amschaspands ou *Amesha-Çpentas,* immortels, furent au nombre de six : Bahman, *Vôhou–Manô,* l'esprit bon; Ardibehescht, *Ashavahista,* le très pur; Shahriver, *Khshathra-Vairya,* dont le règne est désirable; Sapandomad, *Çpenta-Armaïti,* parfaitement sage; Khordad, *Haourvatât,* très sain; Amerdad, *Ameretât,* donnant l'immortalité. Ces amschaspands, ces coadjuteurs, n'étaient-ils, à l'origine, qu'Ormuzd lui-même nommé différemment suivant ses actes? Ces épithètes divines se seraient alors personnifiées, prenant leur vol vers le ciel iranien, sous la forme de véritables archanges, et longtemps après Zoroastre? On y a vu l'influence de croyances jéhovistes ou mosaïques.

Il est certain que dans les attributions des amschas-

pands, telles que l'Avesta les énumère, se rencontrent des obligations que Zoroastre n'avait certainement pas prévues. Ce n'est pas le réformateur des Iraniens qui eût fait de Bahman le « dispensateur des profits multipliés » ; de Schahriver, le « protecteur de la gloire extérieure des grands de ce monde » ? mais comment ne pas reconnaître la pure pensée de Zoroastre dans cette divinité très catégorique du « travail de la création », et dans cette répartition très logique de la surveillance postérieure ? Pour Zoroastre, il y a sept amschaspands, et Ormuzd n'est que le premier d'entre eux. « Ormuzd, dit l'Avesta, est le premier des amschaspands; Bahman, génie de la paix, vigilant, secourable, intelligent, instruit, veille sur son peuple; Ardibeheschit, qui aime l'Iran, est fort et bienfaisant; Schahriver, qui préside aux métaux, compatissant, nourrit le pauvre; la pure Sapandomad, aux grands yeux, est vigilante ; Khordad produit les troupeaux et multiplie les grains ». Telles étaient les attributions des sept amschaspands primitifs.

Bientôt, Ormuzd se substituant à l'Éternel, cessant d'être un amschaspand, il ne resta que six « génies » immortels dont les attributions subirent de nombreuses modifications. Bahman, demeurant le génie de la paix par excellence, devint le protecteur des troupeaux de toutes espèces, des pâturages abondants, et le dispensateur de la fortune. Ardibeheschit, « ami de l'Iran », fut invoqué comme le génie de la médecine, le protecteur du feu purifiant, « brûlant et rouge », le destructeur de « l'envie qui parcourt la terre », de tous les ennemis des Iraniens

« prenant la forme de la couleuvre, du loup, ou de l'animal à deux pieds ». Cet amschaspand combat l'orgueil, la présomption, les fièvres, les maladies, le mensonge, la multitude des magiciens, le loup dévorant, le vent violent du nord qui dessèche, et les Touraniens, « ces démons qui prennent la forme d'un animal à deux pieds ; ces dews qui sont par milliers, par dix milliers, qui viennent du nord, abondamment ». C'est parce qu'Ardibehescht a été dit « aimant l'Iran » par Zoroastre, que, plus tard, les Iraniens en firent leur patron principal. Sapandomad « aux grands yeux saints », génie donnant à la terre sa fécondité, devint la terre elle-même, « la douce terre », personnifiée. L'amschaspand Khordad préside à la succession du temps divisé en jours, en mois et en années. Par Amerdad furent « les différents principes de force, les arbres fruitiers et non fruitiers, les arbres abondants en semence, de beaucoup d'espèces, très doux, multipliés sur le haut des montagnes et nourrissant les êtres du monde ». Ormuzd, décemment, devenu dieu suprême, ne pouvait plus être l'égal de ces amschaspands presque condamnés à un perpétuel labeur. Il n'y eut que six amschaspands, et Bahman fut comme leur chef, « le premier d'entr'eux », ce qu'avait été Ormuzd. Les amschaspands gouvernés par Bahman étaient mâles et femelles ; Sapandomad, « la douce terre », reste femelle, uniquement.

Dans la suite des temps, les amschaspands prirent beaucoup d'importance. S'ils ne supplantèrent pas Ormuzd à leur tour, on peut dire qu'ils le dépouillèrent.

Le dieu des mazdéens fut bien près d'aller rejoindre l'Éternel, dans ces hauteurs inaccessibles que dérobent aux regards et à l'adoration des hommes les épaisses nuées de l'oubli. Il y eut, pour les amschaspands, des invocations ardentes, des prières où les mazdéens se donnaient sans restriction : « O Amschaspands, très purs et très bons, je vous abandonne mon corps et mon âme, toute ma vie ».

L'imagination iranienne, livrée à elle-même, multiplia les amschaspands. Ces génies nouveaux, ce furent des Izeds. Les Yazatas, ou Izeds, répandus par milliers dans l'univers, avaient pour mission de veiller à la conservation et au jeu de ses organes. Dans la pure théorie de Zoroastre, les amschaspands sont, en réalité, des izeds supérieurs. Le premier des amschaspands, Bahman, est qualifié dans l'Avesta d' « ized de la paix ». Les successeurs de Zoroastre, ne comptant plus, firent continuellement des izeds. Tout acte eut son ized ordonnateur; tout fait accompli, son ized dirigeant; toute découverte, toute innovation, son ized clairvoyant; de telle sorte qu'il y eut des légions innombrables d'izeds.

En outre des sept izeds principaux, qui étaient les sept amschaspands primitifs, il semble que Zoroastre ait reconnu trente izeds présidant aux trente jours du mois. A Ormuzd appartenait le premier jour; les six jours qui suivaient se partageaient entre les izeds-amschaspands. L'importance des izeds variait à la fantaisie des prêtres. La prééminence fut tantôt à Ader, « le feu », fils d'Ormuzd, éclat de l'Iran, et tantôt à Aban, l'ized des eaux pures et

des sèves; à Khor-Schid, l'ized du soleil, « qui ne meurt pas, éclatant, coursier vigoureux »; à Mah, ized de la lune « gardienne de la pure semence »; à Tir, l'ized des astres divers, « qui recèlent des germes »; à Gosch, l'ized « ami du corps et de l'âme des bestiaux »; à Meher, qui devint Mithra, ized « qui rend fertiles les terres incultes »; à Verehram, ou Behram, ized « grand, vif, très pur, victorieux, très vigilant »; à Ram, ou Rameschné-Khârom, ized fantastique, oiseau « qui agit en haut », être spécial, « absorbé dans l'excellence révolutionnaire du ciel », présidant aux manifestations du « Temps-sans-bornes », maître des astres, ordonnateur de leur marche et les surveillant; à Vad, ized du souffle pur, de l'inspiration, stimulant « par dessus, par dessous, par devant et par derrière, l'homme qui lutte pour le triomphe de la loi »; à Din, ized de la « science juste, exacte et sainte de la loi pure des mazdéens; à Ard ou Ascheschíng, ized de la conscience « pure, grande et droite »; à Asman, ized des récompenses, ized du « ciel », de la « demeure des saints »; à Zemiad, ized de la terre vivante « qui se divise en maisons, en villes, en montagnes »; à Mansrespand, ized de la parole excellente, « par qui fut le Vendidad », ized moderne, évidemment; à Aniran, ized de la « lumière primordiale », préexistante. Ce sont, ensuite, parmi des milliers et des milliers d'izeds, l'ized du pont Tchinevad sur lequel les âmes des Iraniens doivent passer pour se rendre au paradis, route d'épreuve; l'ized du Bordj, ou montagne sacrée, « nombril d'où s'épanchent les eaux pures de l'Iran »; l'ized des libations, etc... Chaque per-

sonnalité marquante, chaque particularité géographique distinguée, aura son ized : ized du feu d'Ormuzd, ized du feu de Ké-Khosro, ized du var de Ké-Khosro, ized du mont Asnévand et du mont Révand, ized du feu spécial qu'allume le mazdéen, ized « des feux », et ized particulier du « feu qui anime les rois ».

Au moment où les livres de l'Avesta cessèrent d'être le sujet de continuelles modifications, dans le texte arrêté que nous possédons, l'ized principal des mazdéens c'est Behram, le victorieux. Zoroastre, sans doute, avait dit de Behram, présidant aux victoires, qu'il était assainissant comme un vent frais, robuste comme un taureau, de pure race comme le cheval dont la queue est droite, docile et fort comme le chameau, terrible comme le sanglier, beau comme un jeune homme de race blanche, vigilant et retentissant comme un coq, au pied sûr et cachant ses armes comme le bélier aux cornes recourbées, sans tache comme l'agneau. Un destour est venu qui, poétisant ces litanies à la façon des dasyous brahmaniques, les a compliquées de raisonnements, les a affadies d'explications, et nous a laissé une nomenclature redondante, alourdie d'emphases et de mots excessifs. La guerre ayant longtemps tenu en haleine les Iraniens, Behram, l'ized victorieux, devait prévaloir, et il a prévalu.

Au sommet vertigineux de la conception zoroastrienne, et s'y estompant jusqu'à s'y effacer, l'Éternel — lumière et parole — se manifeste en deux émanations opposées ayant chacune une mission déterminée. Ormuzd est chargé de créer et de conserver le monde ; Ahriman est

chargé de combattre Ormuzd, de détruire la création, s'il le peut. De la même nature qu'Ormuzd sont les izeds, génies célestes émanés de l'Éternel, dont les attributions spéciales ont été réglées. Six de ces izeds, plus agissants, ayant positivement aidé Ormuzd dans le travail de la création des choses, sont des amschaspands. A l'Éternel, à Ormuzd et à Ahriman, aux amschaspands et aux izeds, Zoroastre ajoute les Feroüers.

L'idée fondamentale du réformateur, décidé à ne rien omettre de ce qui pouvait laisser un vide dans sa théorie, fut de combiner une série de « génies », d'esprits, par lesquels l'homme put se considérer comme ayant en soi quelque chose de divin. Le Feroüer, inévitable à chaque être, doué d'intelligence, était en même temps un inspirateur et un surveillant; inspirateur soufflant la pensée d'Ormuzd au cerveau de l'homme; surveillant, gardien de la créature aimée du dieu. Il semble que les feroüers immatériels existaient par la volonté divine avant la création de l'homme, et que chacun d'eux, à l'avance, savait le corps humain qui lui était destiné.

La mission de ce feroüer était de combattre les mauvais génies produits par Ahriman, de conserver l'humanité. Après la mort, le feroüer demeure « uni à l'âme et à l'intelligence », pour subir un jugement, recevoir sa récompense ou son châtiment. Chaque homme, chaque ized, et Ormuzd lui-même, avait son feroüer, son *fravarshi,* qui veillait sur lui, qui se dévouait à sa conservation. On a pu déduire de certains passages de l'Avesta, qu'après la mort de l'homme le feroüer retournait au ciel pour y

jouir d'une puissance indépendante plus ou moins étendue, suivant que la créature dont la charge lui avait été confiée avait été plus ou moins pure et vertueuse. Parfaitement indépendant du corps humain et de l'âme humaine, le feroüer est un génie immatériel, protecteur responsable et immortel. Tout être a eu ou aura son feroüer. Il y a un feroüer certain, c'est-à-dire quelque chose de divin, dans tout ce qui existe. L'Avesta invoque les feroüers des saints, du feu, de l'assemblée des prêtres, d'Ormuzd, des amschaspands, des izeds, de la « parole excellente », des « êtres purs »,de l'eau, de la terre, des arbres, des troupeaux, du taureau-germe, de Zoroastre « auquel Ormuzd a pensé d'abord, qu'il a instruit par l'oreille et qu'il a formé avec grandeur au milieu des provinces de l'Iran ».

Le monde fut créé bien plus pour les feroüers que pour les hommes; c'est par les feroüers méritants, ayant bien vécu, et récompensés, que le monde subsiste. L'anéantissement prévu de l'esprit du mal, d'Ahriman vaincu, n'arrivera que pour la gloire des feroüers. C'est pour les feroüers, enfin, que « l'eau coule et se répand en abondance, distribuant la vie, que croissent les arbres, que le vent souffle, que la femelle a des petits, que l'on vit et que l'on engendre, qu'il y a des enfants, que les troupeaux nombreux servent de nourriture, que le soleil et les astres marchent ».

Les feroüers des mazdéens vertueux seront la force des Iraniens, car ces feroüers, éternellement glorieux, se dévoueront à la défense de l'Iran. Le culte des

ancêtres résulte de cette conception. De la demeure céleste qu'ils ont méritée, qui est sur l'El-Bordj, la montagne idéale, les feroüers protègent sûrement les Iraniens. C'est une milice de saints, toujours prête à agir, pourvu qu'on l'invoque et que l'on mérite son intervention. Zoroastre a donné la formule de l'invocation. Prenant à la lettre la promesse de Zoroastre, les Iraniens appelèrent les feroüers à leur secours, lorsque leurs ennemis, les Touraniens, les menacèrent.

Les Iraniens ne devront donc s'enorgueillir, ni de leurs mérites ni de leurs succès, car leurs vertus, comme leurs victoires, ils ne les devront qu'à cette parcelle de divinité qui est en eux, à ces feroüers qui les protègent, par lesquels ils agissent. Les feroüers eux-mêmes doivent rester humbles, car c'est par l'aide d'Ormuzd qu'ils accomplissent leurs belles et grandes actions. « Si je ne les avais pas aidés, dit Ormuzd, comment les feroüers auraient-ils fait des actions dignes des régions supérieures ? Je suis le principe de leur gloire et de leur éclat ».

Zoroastre regretta peut-être la part trop belle faite à l'humanité en affirmant que l'Éternel lui avait donné le monde. Par la conception des feroüers, le législateur reprit à l'homme presque tout ce qu'il lui avait accordé de mérite personnel dans la recherche de la gloire et la pratique des vertus. Il inquiète l'homme en cela, il l'humilie, mais il le soumet. Dès lors, il n'y eut plus à craindre ces accès d'infatuation, ces péchés d'orgueil par lesquels le peuple d'Iran nuisait à la splendeur de la théorie zoroastrienne.

Ormuzd, chargé de faire le monde, l'ayant « fait bon et pour le bien », eut pour antagoniste immédiat Ahriman, génie destructeur, *Angrômaïnyou*. L'harmonie de l'univers fut l'agacement perpétuel de ce démon, qui combina les ténèbres, les bêtes et les plantes nuisibles, et, « jaloux de l'homme », le choisit comme le but principal de ses animosités. La conception d'un pouvoir malfaisant dont il fallait se préoccuper, pour le combattre ou pour l'éviter, existait très probablement avant Zoroastre. Il semble même que les Iraniens, avant le législateur, avaient essayé de se rendre favorables les esprits du mal en les honorant. Il y avait des démons mâles — les Yâtous — et des démons femelles — les Péris — qui prenaient la forme humaine et que les Iraniens accueillaient par l'intermédiaire des magiciens. Zoroastre, très catégoriquement, s'élève contre les magiciens et les magiciennes qui exploitaient ainsi la peur des Iraniens.

L'esprit essentiellement symétrique du législateur fait de six Darvands, qu'il désigne, les coadjuteurs d'Ahriman, comme les six amschaspands étaient les coadjuteurs d'Ormuzd. Les péris et les dews, ce sont les izeds et les feroüers de l'esprit du mal. Seront dews, bientôt, non plus seulement ces génies immatériels se manifestant par leurs œuvres destructives, de toutes parts, mais encore les ennemis vivants et palpables des Iraniens ; et les dewiesnans touraniens seront ainsi opposés aux mazdeïesnans ou mazdéens iraniens. Ormuzd reste dieu ; Ahriman, au contraire, prend une forme humaine ; c'est le chef des Touraniens. « Les dewiesnans, dit le Vendidad, adorent

un loup à deux pieds ». C'était déjà l'habitude des Asiatiques vivant en ces régions, de désigner par un nom de bête, de se figurer sous la forme d'un animal immonde ou redoutable, le chef d'une horde ennemie. C'est aussi sous la forme de reptiles hideux que les Asiatiques épeurés se représentent les puissances occultes, nuisibles.

Le premier livre de l'Avesta n'était pas encore terminé, que Zoroastre dénonçait les ennemis des Iraniens, les « gens du nord », comme étant des dews à forme humaine commandés par l'esprit du mal en personne, le maudit Ahriman. Cet Ahriman réel n'était autre qu'un roi de Touran deux fois l'ennemi des Iraniens, et comme vivant de la conquête des territoires enrichis par la réforme zoroastrienne, et comme représentant l'ancienne loi que Zoroastre était venu détruire. Alors le réformateur des mazdéens, jetant sur son ennemi l'inextricable réseau d'une légende, le voue sûrement à la malédiction, à la colère, à la rage des Iraniens endoctrinés.

Zoroastre dit qu'il a rencontré Ahriman, ce chef des démons, venant du nord en défenseur de la mauvaise loi, et que le « maître des maux » a osé questionner le « législateur instruit par Ormuzd »; que la réponse dictée par Ormuzd à Zoroastre a suffi pour convaincre Ahriman du succès définitif de la loi nouvelle, du triomphe des Iraniens. Par un jeu de style purement oriental, la légende prend un tour réel à mesure que son auteur la développe, et bientôt il est affirmé aux Iraniens que, précédemment, à l'époque où Zoroastre vivait auprès de son père Poroschap, le réformateur combattit Ahriman à corps le corps

et le vainquit, lui, son peuple et les génies malfaisants qui le servaient.

Vaincu par Zoroastre, Ahriman n'a pas renoncé à la lutte, puisqu'il menace encore les Iraniens? Son armée infernale n'a pas été détruite, puisqu'elle presse les frontières de l'Iran. A cela, Zoroastre répond que l'on peut vaincre Ahriman, mais qu'il est impossible de le détruire, parce qu'Ahriman est l'œuvre voulue de l'Éternel et que c'est sa mission de tourmenter le bien sur la terre. Quant à l'armée des dews, c'est-à-dire à la foule des maux répandus, il est permis de les « anéantir », mais ils ont une faculté de reproduction extraordinaire; ils s'allient et s'unissent entre eux avec rapidité, sans distinction de sexe; ils se multiplient étonnamment.

Parmi ces dews, qui sont comme les izeds d'Ahriman, il en est qui se distinguent plus particulièrement, dont les noms sont connus, les œuvres déterminées. Il y a le dew Savel, rival de l'amschaspand Shariver; le dew Naonghes, tourmenteur de la terre, la douce Sapandomad; le dew Tarik, destructeur par excellence; le dew Zaretch, qui sème la corruption et produit la famine; le dew Eschen, remarquablement cruel, auteur de l'envie, de la colère et de la violence; le dew Eghetesch, qui fait les durs hivers et rend les cœurs insensibles; le dew Deresch « qui rend pauvre »; le dew Devesch, « qui séduit »; le dew Kesosch, « qui rend petit »; le dew Peetesch, « qui fait mal parler, le plus méchant des dews ».

Zoroastre, par son œuvre, dispersera tous ces démons, et il anéantira les Touraniens. La destruction d'Ahri-

man est impossible, car nul ne saurait détruire l'œuvre personnelle et réfléchie de l'Éternel; mais une époque est prévue et arrivera, où l'esprit du mal ayant rempli sa mission, étant rappelé par l'Éternel, cessant de tourmenter le monde, deviendra l'ami d'Ormuzd et des Iraniens. Les mazdéens doivent combattre Ahriman et ses dews, à outrance, afin que le monde ne soit ni détruit, ni corrompu; mais ils n'oublieront pas, afin que le découragement les épargne, que le triomphe définitif du bien, que l'anéantissement du mal sont choses promises, certaines, inévitables. Les purs mazdéens pourront peut-être, par leurs prières, obtenir que l'époque de la grande paix soit rapprochée : « Que mes bonnes œuvres augmentent! qu'Ahriman, source maudite du péché et du mal, soit éloigné! que le monde soit pur et le ciel excellent! qu'à la fin, la pureté et la sainteté triomphent du mal! que les âmes aillent au paradis d'Ormuzd! »



CHAPITRE XIII

La religion mazdéenne. — Part personnelle de Zoroastre à dégager. — A l'origine, ni culte, ni prêtres. — Réciter le Vendidad est tout. — Excellence de la prière et du travail. — Gaité nécessaire. — Tolérance mazdéenne. — L'athorné, ou prêtre. — Commencements d'un culte. — Influence des mages touraniens. — Temples. — Les feux sacrés. — Formation d'un corps sacerdotal. — Rites. — Oiseaux fantastiques. — La confession des péchés. — La communion. — La prière des agonisants. — Multiplication des prières. — Politique religieuse de Zoroastre.



DANS les livres attribués à Zoroastre se trouve incontestablement la forme originale de la grande religion iranienne. Pour la découvrir, cette forme originale, il faut dégager l'œuvre proprement dite du réformateur, de tout ce que ses successeurs y ont introduit en vue d'un intérêt personnel. Ce travail d'élimination critique étant achevé, deux parts doivent, en outre, être faites du fonds primitif. Il importe de séparer les premières formules du réformateur, de celles que les évènements lui imposèrent, des

idées qu'il dût accepter ou imaginer, soit pour défendre son œuvre attaquée, soit pour la rendre accessible à l'esprit du peuple, ou encore pour l'adapter à l'accueil que recevaient ses leçons. Ainsi réduit à son expression première, peut-être le Zend-Avesta ne donnerait-il pas une religion zoroastrienne dans le sens positif du mot. On n'y trouverait pas de sacerdoce, et en conséquence pas de culte, et pas de prêtres. Ce que veut Zoroastre, avant tout, c'est que l'on connaisse sa loi; aussi ordonne-t-il que chaque mazdéen récite le Vendidad. Si le mazdéen ne sait pas la loi, s'il ne sait pas la réciter, il doit se la faire lire. Réciter, lire ou entendre lire les paroles sacrées, telles sont les bases de la réforme. La récitation, à elle-seule, est une purification, le Vendidad le dit positivement.

Des textes bien formulés, des prières bien dites, suffisent pour détruire les œuvres du démon, matérielles et morales, le mensonge, la corruption du cœur, l'effet des mauvaises pensées, les « douleurs qui obsèdent les jointures » aussi bien que les « obsessions des génies femelles, des péris », et les rhumes qui procurent « une salive pourrie », et les fièvres « qui donnent une sueur nuisible ». La prière enrichit le pauvre, elle accomplit l'égalité sociale, elle « élève le petit à la hauteur du grand, du puissant ». Par la prière, par la connaissance et la pratique de la loi, le roi des Iraniens lui-même verra son royaume agrandi. Si personne ne s'instruit de la parole d'Ormuzd, « la maison, la rue, la ville, la province, tout passera dans l'injustice et dans la mort ».

La prière est l'ennemie victorieuse du démon de la stérilité et du démon des tempêtes. Il faut prier, prier beaucoup, prier toujours. Le citadin, maître de maison, doit prier « au commencement du premier tiers de la nuit » ; le laboureur, « au commencement du deuxième tiers ». La prière de l'aurore est annoncée par le chant du coq ; c'est la meilleure des prières ; « elle procure la victoire et donne la santé ». Le rôle pieux du coq l'a fait animal supérieur dans tout l'Iran. De nos jours encore, en Perse, le coq blanc est un objet de vénération.

Le culte primitif de Zoroastre n'exigeait des mazdéens que des prières à l'Éternel, à Ormuzd, aux Amschaspands, aux Izeds, aux éléments divins, aux êtres épurés, et surtout à la loi, cette « parole sacrée », éloignant les démons. « Aucun de ceux, dit Zoroastre, qui exécutent ce que j'ordonne, ne sera affligé, ni exposé à la mort accidentelle, à l'envie, à la crainte du châtiment ». Il dit à ceux qui prient, comme il a dit à ceux qui travaillent : Vous vivrez !

Les jours de grande prière, qui doivent être célébrés en commémoration d'un grand événement, — les gâhanbars, — sont des jours de réjouissance. Le mazdéen qui travaille et qui prie doit être gai, se bien nourrir, croire au bonheur. Les destours qui succèderont à Zoroastre, les mobeds et les herbeds, compliqueront singulièrement cette simplicité ; ils emprunteront à des peuples corrompus des pratiques bizarres, des rites grotesques, des réglementations sévères, absolues ; mais l'esprit du réformateur brillera toujours d'un éclat très pur parmi tant de sco-

ries, et il sera loisible à tout mazdéen de le reconnaître et d'y revenir. Lorsque les Parses, chassés de l'Iran, feront appel à l'hospitalité des Hindous, ceux-ci leur demanderont, comme gage, d'expliquer la loi, de ne point porter d'armes, d'adopter le langage indien, de laisser leurs femmes libres et non voilées, de célébrer leurs mariages suivant l'usage indoustanique, après le crépuscule. Les mazdéens lurent sérieusement la loi de Zoroastre avant de s'engager, et ils n'y trouvèrent rien qui pût les empêcher de souscrire à ces conditions. Ils satisfirent aux désirs de leurs hôtes, très simplement, très correctement.

Nulle représentation religieuse, aucun dieu sculpté, ni dans la pierre, ni dans le bois. La nature entière est le grand temple des Iraniens; les Perses n'en auront point d'autres; l'image d'Ormuzd, symbolisée dans sa pureté immatérielle, c'est le feu. Et encore l'adoration de « la flamme », du feu, postérieure à Zoroastre, n'était-elle pas inscrite dans les commandements primitifs du Zend-Avesta. Il en est de même de ces holocaustes, de ces sacrifices sanglants dont se rougiront plus tard les mains des prêtres de certaines sectes persanes, et qui sont absolument contraires à l'esprit mazdéen, aux préceptes du législateur.

Le culte, s'il est permis de donner ce nom aux premières pratiques religieuses des mazdéens, est embryonnaire. L'athorné, cet homme plus spécialement chargé, dans la communauté iranienne, de conserver avec la parole sainte, matériellement, la tradition de la réforme en-

tamée, ne jouit d'aucune prérogative, n'est revêtu d'aucun caractère sacré. Lorsque la fin de Zoroastre sera proche, lorsque la réforme, plus religieuse que ne l'aurait voulu le réformateur, aura fait de l'athorné un prêtre véritable, il officiera peu.

Il est une faute pour le rachat de laquelle la loi exige l'offrande à un athorné des ustensiles nécessaires à la célébration du culte. C'est un couteau pour couper la viande, un penom (sorte de jugulaires), du bois pur (pour le feu), un havan (calice), une soucoupe (patène), le hom (du vin), et le barsom (espèce de balai fait de branchettes reliées). La libation par le hom, la communion par le partage de la chair grillée, voilà tout le culte. Le hom de vin, ou de tout autre liquide fermenté, ne semble pas avoir rempli le calice des premiers athornés. Au commencement, l'eau pure, seule, était bue par le prêtre. Nulle autre particularité de costume que « la ceinture » caractérisant l'Iranien au point de vue social et non religieux.

L'athorné sait la loi, et il la conserve; il sait les prières, et il les dit. Lorsque les destours, successeurs de Zoroastre s'étant approprié le monopole du culte, se chargeront de prier seuls pour tous, le formulaire de leurs oraisons conservera le pur esprit zoroastrien. Un officiant, par exemple, — le raspi, — se tournant vers le peuple, les bras levés, exprime le vœu « que la paix soit avec les fidèles mazdéens »; un autre prêtre, — le djouti, — parlant au nom du peuple, « souhaite que la paix soit avec l'officiant ». A l'époque de Zoroastre, certainement,

il n'existait pas d'intermédiaire, de diacre répondant, entre le peuple et l'athorné; l'athorné appartenait au peuple complètement; et c'était un acte simple, naturel, que la prière. « Que la pureté soit avec vous », disait le prêtre au peuple; « et avec vous », répondait le peuple.

L'œuvre de Zoroastre ne fut pas l'exacte réalisation de son rêve; ses coadjuteurs ne durent pas toujours le servir fidèlement. Le souverain qu'il avait choisi comme une force nécessaire, lui imposa des conditions, ou l'obligea, tout au moins, à des modifications prudentes; le peuple eut des désirs immodérés, des excès de zèle, des exigences brutales; la politique elle-même faussa les intentions du législateur. Les superstitions étrangères, notamment celles des Touraniens, eurent une influence sur le développement de l'idée zoroastrienne. Les puissances infernales, les « génies du mal », exigèrent des pratiques entachées de sorcellerie, et les Iraniens n'osaient pas tous renoncer à ces pratiques, encore moins chasser les « mages » qui dressaient des autels au démon, se rendaient processionnellement à ces autels, égorgeaient des victimes, versaient des libations et proféraient de mystérieuses formules. Le mazdéisme tournait au magisme, ainsi, souvent. L'Ormuzd des mazdéens s'accouplait à l'Ahriman des dewiesnans.

L'influence des hordes qui vivaient au nord de l'Iran, des Touraniens, explique les hésitations, les difficultés de la réforme zoroastrienne. Le premier chapitre du Vendidad dénonce comme essentiellement corruptive l'œuvre des magiciennes et des magiciens, l'adoration des

génies mâles et femelles, dews et péris, « la crainte respectueuse » qu'inspire le dieu du mal, Ahriman. Zoroastre veut précisément détruire ces superstitions chez les Iraniens, en même temps qu'il combat les coutumes sociales également empruntées aux Touraniens, et déplorables, telles que l'abandon des cadavres, le dédain des soins corporels, l'oubli de la propreté, le dérèglement des passions, l'abus stérilisant de l'amour, la disparition de l'idée de famille et de peuple, l'habitude des pourritures morales et matérielles.

La critique se demande, parfois, si les mages, ces sorciers qui furent des prêtres, venaient du nord ou de l'ouest, lorsque les Iraniens en furent infestés. Ils ne *venaient* pas, ils *étaient*, au nord, à l'ouest et au sud de l'Iran primitif. Ils vivaient avec les Touraniens; ils pressaient, avec eux, le peuple d'Ormuzd, de toutes parts, s'insinuant continuellement chez leurs adversaires. Zoroastre maudit les sorciers dès les premiers mots qu'il prononce; et son imprécation n'a pas encore frappé les échos environnants, que déjà l'influence pernicieuse des sorciers a dénaturé le ton des invectives qu'il a lancées contre eux, et le sens de la loi. Le réformateur subit lui-même l'influence des mages touraniens. Veut-il exprimer la grandeur de l'ized Seroch « aux yeux d'or », il le place sur un lieu élevé, sur l'El-Bordj, près d'Ormuzd, et il imagine, pour sa demeure, un magnifique palais, « une maison de victoire que cent colonnes différentes soutiennent ». C'est un temple cela, et, certainement, du temps même de Zoroastre, les architectes auraient donné

la forme précise d'un monument religieux à l'idée du réformateur, s'ils eussent eu sous la main, de l'or et des marbres.

S'il est relativement facile de voir, dans le Zend-Avesta, tout ce qui y fut introduit par l'esprit touranien, comment y distinguer ce qui fut accepté, subi par Zoroastre lui-même, de ce que les mages y introduisirent de force, plus tard? Il n'y eut jamais, il n'existe encore qu'un seul type de monument religieux zoroastrien; c'est l'*Atesch-gâh*, le pyrée, foyer où des prêtres entretiennent la flamme d'un « feu sacré »; nul ornement, pas de statues, pas d'images. Quelquefois, cependant, sur les parois du temple, on voit, en gravure grossière, dans un faisceau de roides langues de feu, la face informe d'un Ormuzd.

Zoroastre, personnellement, n'avait sans doute pas désiré que la flamme devînt sacrée; il préférait, avec un sens utilitaire très radical, reporter à l'eau les hommages mystiques des Iraniens; et c'est ainsi qu'il individualisa l'eau suprême, primordiale, la source Ardouisour sortant « du nombril de l'Al-Bordj ». Du feu, le réformateur ne se servit que comme d'une image caractérisée, exprimant l'ardeur réchauffante d'Ormuzd, son émanation, son « fils », textuellement. Mais les mazdéens s'exagérèrent la leçon de Zoroastre, ou bien imposèrent leur préférence au législateur, et le Vendidad consacra l'importance du bûcher. Celui qui osa « porter la main sur le feu » devint coupable, et très méritant fut celui qui entretint le foyer « d'un bois sec », fait pour briller.

Il y eut un feu dans chaque maison, parce qu'il n'existait pas encore de « lieu consacré », de temple, de communauté cléricale s'étant appropriée le dieu pour l'exploiter. Tous les feux reçurent leur consécration. Le Vendidad ennoblit une série de flammes : le « feu avec lequel on cuit les laques » ; le feu « séchant les excréments des animaux employés au chauffage des bains » ; le feu « durcissant, dans les fours, les vases de terre » ; le feu « servant à ceux qui travaillent l'étain, l'or, l'argent, le mélange de fer et d'étain, le cuivre rouge »; les feux allumés par les voyageurs, par les caravanes, et « que l'on rencontre dans les déserts » ; les feux des « hommes qui veillent aux champs », qui « mènent les troupeaux », qui gardent les « rues et les maisons ». Partout, chaque Iranien avait son feu sacré, qu'il entretenait pieusement. Chaque Iranien, donc, était prêtre à l'origine, et son dieu se manifestait à sa volonté.

Il existait probablement autour de Zoroastre des serviteurs, des disciples mêmes que n'animait pas uniquement l'ardeur réformatrice du maître. De très bonne foi, sans doute, ces coadjuteurs ne comprenaient pas une religion sans sorcellerie, ne voyaient dans Ormuzd qu'un « génie » nouveau, meilleur que les autres, mais, comme les autres, sensible aux évocations, aux pratiques bizarres, mystérieuses, magiques en un mot. Ces disciples firent leur « feu sacré » plus brillant que ne l'était tout autre feu ; ils choisirent un emplacement spécial pour y dresser un grand bûcher ; ils se réunirent, ils s'organisèrent pour se distribuer le temps, afin que chacun entretînt à son

tour la splendeur du dieu flambant, et ils se signalèrent bientôt au reste du peuple, par la gravité de leur attitude, la sérénité de leur existence, la persévérance de leur dévouement, la singularité de leurs cérémonies. Les Iraniens eurent pour ces hommes, pour ces prêtres, une sorte de respect inquiet, les préférant aux magiciens du Touran, certes, mais intimidés par les manifestations du rite nouveau.

Ces prêtres ne vivaient que des victuailles apportées par les Iraniens fidèles; ils s'acquittaient envers les Iraniens en répondant de l'ardeur du feu, de la propreté du « lieu saint », de la bienveillance d'un Ormuzd très choyé.

De même que le vulgaire balai fait de branchages au moyen duquel les athornés tenaient en propreté le « lieu saint », devint le signe caractéristique des fonctions sacerdotales, ainsi les viandes apportées, — le miezd, — furent-elles bientôt, sous le nom de *zour*, le sujet quotidien d'un rit particulier. L'athorné consacrait le zour avant de le manger; il lui adressait une prière, debout, en levant au-dessus des victuailles entassées, la main qui tenait le balai ou barsom. Au repas sacré, l'athorné buvait de l'eau, dans un calice à patène. L'eau consacrée prenait le nom de hom, comme les victuailles étaient nommées zour. La prière à l'eau de la libation rituelle était semblable à la prière adressée aux viandes. Plusieurs fois par jour, au moins deux fois, l'athorné, devant le peuple, offrait ainsi le saint sacrifice, communiait, sous les espèces de la chair et de l'eau.

Le sacrifice par l'eau, la libation, devint la communion principale. Le hom prima le zour, et ce ne fut plus seulement de l'eau que les prêtres burent; il y eut deux homs, le hom blanc et le hom jaune. Le hom blanc désignait l'eau pure, ou le lait; le hom jaune, « couleur d'or », était la libation préférée, celle que l'athorné « élevait », qui mettait en joie le buveur.

Des pratiques rituelles des athornés de la réforme, dues vraisemblablement à l'influence des Touraniens ou « magiciens » du nord, il faut peut-être excepter le rit particulier de la libation. Dans l'Indoustan védique, les Aryas, qui buvaient le jus d'une asclépiade, nommaient *soma* le liquide enivrant; chez les Perses, la liqueur garde le nom d'*haoma*. Une invocation de l'Avesta au haoma, ou hom, répète à chaque verset ce cri d'exaltation : « O pur hom! Couleur d'or! » répétition d'allure purement védique. Est-ce le haoma médique, le hom iranien, ce « vin doré de Kachetie » dont s'enivrent encore les Géorgiens? Les athornés ne buvaient-ils, comme les Aryas de l'Inde, que le jus fermenté d'une plante? Quoi qu'il en soit de l'origine du hom, la « liqueur précieuse, couleur d'or », enthousiasmait les athornés, qui la qualifiaient de « grande et victorieuse, belle, principe de santé, très haute, pure et vivante ».

L'arbuste donnant le fruit d'où les prêtres savaient extraire le hom, et qui était un « arbre sacré », jouissait de certains privilèges dans la sévère réglementation du Zend-Avesta. Malgré l'horreur que devait inspirer à un mazdéen tout ce qu'un cadavre avait touché, il est dit

dans la loi que « l'arbre sacré du hom » n'est que partiellement infecté par l'attouchement d'une chose impure. Cet arbuste très précieux, bas, aux branches rampantes, puisqu'un chien pouvait « tomber sur elles et les souiller, » dont il était possible de « couper une partie pour en obtenir une bouture vivante, » ne serait-ce pas la vigne, simplement?

L'entretien du feu est l'objet principal du culte apparent; c'est au feu sacré que les mazdéens offrent le lait, le hom couleur d'or, les grains et la viande dont les athornés communient, se nourrissent. Il est juste d'offrir au feu la dime de ce que le « feu fils d'Ormuzd » donne aux mazdéens.

Le zour comprend tout ce que les fidèles apportent, et il appartient au prêtre, exclusivement. On fustigera le mazdéen qui, n'étant pas prêtre, a « mangé du zour consacré ».

Est prêtre, seulement celui qui, sachant toute la loi, peut la réciter; mais sera prêtre, nécessairement, celui qui saura la loi. Les athornés ne forment ni une caste, ni une classe; ce ne sont que des hommes instruits, réunis, servant Dieu. Peu nombreux, stimulés par l'ambition, envieux de l'autorité des magiciens, abusant du peuple qu'ils ne méprisent pas encore, mais dont la crédulité les impressionne déjà, ils vivent largement, ils s'enrichissent. Ils officient « avec des patènes d'argent, avec des patènes d'or ». Le balai, le barsom, n'est plus qu'un emblême, une marque distinctive; il y en a de trois, cinq, sept, ou neuf branches, « liées », suivant l'impor-

tance de la cérémonie ou le degré d'autorité du prêtre qui le porte. Enfin, le jeu même des rites, qui va se compliquant de plus en plus, donnant à chacun sa place, distribuant à chacun son rôle, aboutit à une hiérarchie déterminée. Il y a le djouti, ou premier officiant ; puis le raspi, « obéissant au djouti », sorte de diacre ; viennent ensuite, dans l'ordre voulu, l'athorné « qui prépare le feu », celui « qui porte tout ce qui est nécessaire » au culte, celui « qui a la charge de l'eau ».

Tous ceux qui assistent au saint sacrifice y participent positivement, dans un certain ordre ; c'est d'abord « le disciple distingué par son intelligence », c'est-à-dire le jeune mazdéen qui étudie la loi, qui se prépare à l'athornat, ou simplement celui qui, sans vouloir s'assujettir au service du feu, aux exigences des cérémonies quotidiennes, sert Ormuzd en propageant sa parole, révélée à Zoroastre, écrite dans l'Avesta. Après le disciple vient le « grand », le « maître », sans doute tel mazdéen pieux que sa situation sociale met au-dessus du peuple. Après le « grand » vient le « fidèle qui fait des œuvres méritoires, qui est bien instruit, qui parle selon la vérité ». Cette énumération n'est pas celle d'un chapitre paroissial, d'un clergé proprement dit, puisqu'elle embrasse tout l'ensemble des mazdéens, depuis le « premier officiant » jusqu'au dernier des « fidèles » ; ce ne sont là que les degrés d'une sorte de droit d'approche, par lequel le « premier prêtre » se trouve placé le plus près d'Ormuzd.

Il est parfaitement humain de vouloir démontrer con-

tinuellement la supériorité qu'on a. Il n'eut donc pas suffi à l'athorné d'affirmer qu'il était l'homme voyant Ormuzd de plus près; il fallait, en outre, que les cérémonies donnassent réellement au premier officiant la place qu'il disait avoir, que la loi sanctionnât définitivement ce droit conquis. C'est alors que le Vispered régla l'ordre des cérémonies, des marches, des processions, des entrecroisements à faire devant, derrière, autour du feu sacré, à la suite de l'athorné principal, chacun portant un objet du culte. Procédant avec gravité à ces sortes de ballets religieux, qui furent les premières manifestations des premiers cultes, les athornés en imposèrent au peuple qui, les voyant de loin, tout illuminés des lueurs rouges du feu d'Ormuzd, les mit dans la grande gloire de Dieu, et avec eux les objets matériels du culte. En conséquence, aux invocations à Ormuzd, aux Izeds, aux Amschaspands, aux Feroüers, vinrent s'ajouter des invocations aux Prêtres, « aux purs destours », aux « trente trois choses qu'ils portent auprès et autour du dieu »; au barsom, au « lait des animaux mis sur la table sacrée », au calice d'argent et d'or, aux « parfums que l'on jette sur le bûcher », au « hom jaune », à la libation, aux victuailles apportées, au zour.

L'esprit de magie hantait le cerveau des Iraniens. Quelque pure que fut la morale de Zoroastre, quelque énergique et violente que sa volonté put être et se manifester, le législateur ne pouvait rien contre cette influence des Touraniens livrant ses meilleurs disciples à l'attrait du mystérieux. Ainsi, Zoroastre aimait le coq chantant

l'aurore, et il l'avait chargé d'annoncer la prière du matin au mazdéen; aussitôt, le coq prit une forme mystique, et il y eut un « coq céleste », bizarre, inquiétant, en imitation du « coq terrestre », vigilant et réel.

D'autres oiseaux, tout à fait fantastiques, partagèrent, avec le coq céleste, — *Houfraschmodad*, — et le coq terrestre, — *Perôderesch*, — la gloire du monde ailé. Le « chef des oiseaux », c'est l'Eorosch, « l'un des quatre oiseaux célestes, éclatant de lumière, qui voit de loin, excellent, intelligent, pur, parlant la langue du ciel, vivant, dont la tête et les pieds ont été créés d'or, plus prompt que le cheval, plus prompt que le vent, plus prompt que la pluie, plus prompt que la nue ». Un indien, seul, a pu concevoir et décrire ainsi cet oiseau merveilleux, réunissant en lui la perspicacité du corbeau, l'intelligence apparente du perroquet, la splendeur du paon. Quel autre homme qu'un Indien ayant été fouetté par l'eau du ciel indoustanique, aurait-il pu citer la nuée d'orage et la pluie comme plus rapides que le cheval au galop, que le vent des cyclones ? Les oiseaux féeriques du Zend-Avesta viennent évidemment de l'Indoustan. Mais, en Iran, ces oiseaux importés perdent leurs couleurs; l'esprit iranien les modifie, ils deviennent blancs. « Cet ized, dit le Vendidad, m'a parlé des quatre oiseaux célestes, de couleur blanche, aux pieds d'or, qui parlent avec pureté, qui sont instruits ». L'Eorosch, l'Houfraschmodad, l'Eoroschasp et l'Achtrenghâd, bêtes éblouissantes en Indoustan, ne sont plus en Iran que de délicieuses colombes.

L'imagination des athornés, surexcitée, fausse le génie iranien. Après avoir institué l'adoration perpétuelle du feu sacré, pour s'arroger le monopole de son culte; après avoir fait d'un balai la marque de l'autorité sacerdotale, et des victuailles nécessaires à l'existence des prêtres, comme de la liqueur indispensable aux libations, les offrandes les plus agréables à Ormuzd; après s'être imposés et s'être enrichis; après avoir imaginé du fantastique afin que les mazdéens missent de l'étonnement et de la crainte dans leur respect, les athornés voulurent s'emparer des mazdéens eux-mêmes, en leur imposant des pratiques religieuses les soumettant au caprice des ministres d'Ormuzd.

Zoroastre voulait que la vie des Iraniens fût partagée entre la prière et le travail; il avait dit, positivement, que le travail suffisait. Lire la loi nouvelle, l'apprendre, c'était en même temps travailler et prier; la lecture de la loi était le premier des devoirs du mazdéen. Réciter le Vendidâd, ou l'entendre réciter, était un acte capable d'effacer une faute commise. Le mazdéen en « état de péché » n'avait qu'à lire la loi avec attention pour se purifier. Les athornés ne jugèrent pas l'expiation suffisante, parce qu'elle éloignait d'eux les pécheurs, et ils imposèrent aux mazdéens la confession verbale de leurs fautes. « Si l'homme avoue le mal qu'il a fait, son repentir en sera l'expiation; mais s'il n'avoue pas le mal qu'il a fait, il aura lieu de s'en repentir jusqu'à la résurrection ».

Après avoir consacré le zour, c'est-à-dire le vin, les

pains et la viande offerts au feu, fils d'Ormuzd, les athornés s'en nourrissaient publiquement. Cet acte, purement matériel, prit une signification mystique; il devint comme une sorte de sacrifice par lequel le prêtre, s'assimilant une nourriture préparée par les hommes mais divinisée par la consécration, réalisait en lui, positivement, visiblement, la sainte communion du dieu et des hommes.

L'intervention continuelle de l'athorné, par la récitation nécessaire du Vendidad, par le saint sacrifice quotidien, par la confession des péchés et par la communion mystique, ne cesse qu'à la mort du mazdéen. L'agonie de l'Iranien appartient encore au prêtre. Trois prières ont la vertu de chasser les démons qui viennent pour s'emparer de l'agonisant. Le prêtre qui, seul, sait les trois formules, se rendra « auprès de celui qui ne peut plus parler, qui est sans espérances », récitera les trois prières « dans l'oreille » du moribond, et aussitôt, épouvantés, les dews, les démons, abandonneront leur proie. Les athornés se sont emparés des hommes comme ils s'étaient emparés d'Ormuzd. Ces choses s'accomplissant sous les yeux de Zoroastre, le réformateur clairvoyant dût les considérer comme inévitables, et ne songeant qu'au succès de sa réforme, peut être donna-t-il à ces pratiques l'autorité de son acquiescement. Faire un dieu, c'était créer des prêtres.

Zoroastre ayant engendré Ormuzd, Ormuzd engendra des athornés, jaloux et fiers de leur puissance, habiles, persévérants, froidement ambitieux, pleins de mépris

pour le peuple qu'ils exploitaient, très corrects, jamais en défaut dans la mise en œuvre de leur exploitation. L'acte principal du sacrifice quotidien, la consécration solennelle de la liqueur enivrante et des viandes apportées, cesse bien vite d'être une banale cérémonie; elle aboutit à la présence réelle du dieu « dans le miezd », dans les offrandes étalées, et ce fut un dogme; les feroüers divins, venus du ciel à la voix de l'officiant, étaient dans les mets consacrés : « Rappelez les feroüers, invoquez-les, ceux qui se trouvent au milieu du miezd, et qui donnent la vie ».

Mille prières, invocations, évocations, sont formulées; les unes doivent être récitées, les autres chantées pendant la cérémonie, pendant le saint sacrifice. « Celui qui, dans le monde existant qui m'appartient, prononcera la pure parole; qui, en la prononçant, la récitera avec les cérémonies ordonnées, ou la chantera à voix haute, je ferai aller librement son âme aux demeures célestes, moi qui suis Ormuzd ». Il n'y a pas seulement des prières pour chaque objet du culte, pour chaque offrande, pour chaque amschaspand, pour chaque ized, pour chaque feroüer, pour chaque période de temps déterminé, pour chaque montagne, pour chaque cours d'eau, pour chaque astre, pour chaque manifestation naturelle, pour chaque idée mystiquement imagée; il en existe pour toutes les circonstances de la vie : quand on voit des montagnes, un cimetière, une ville; quand on s'assemble pour manger; quand on s'éveille ou quand on va dormir; quand on expulse un démon en éternuant;

quand on tue un animal pour le repas et quand on prépare des mets à cuire; quand on allume une lampe et quand elle est allumée; quand on découvre la mer, un fleuve, un étang, une source, un puits, « une grande citerne » ; quand on rencontre « une femme stérile », ou bien une femme « en travail »; quand on se délivre de la vermine; quand on aperçoit un enfant pris de peur, ou « qui a mal aux yeux »; quand on soigne un malade; pour « se concilier la bienveillance des grands »; pour obtenir l'amitié d'un homme ou d'une femme; pour garantir à l'époux « l'obéissance de l'épouse »; pour conjurer les fièvres, « fièvre froide et fièvre chaude, fièvre d'un jour, de deux, de trois, de quatre jours »; pour rendre l'enfant obéissant à son père et à sa mère, « ce dont il se trouvera bien »; pour ramener au foyer conjugal la femme qui s'est enfuie, afin « qu'elle retourne à la maison où son mari la recevra avec bonheur »; pour rendre la raison au fou possédé par Ahriman.

Ces pratiques, ces formules, ces exorcismes sont, en grande partie, sans doute, d'invention récente, mais les destours modernes ont certainement continué la tradition des athornés zoroastriens. L'esprit de superstition que le réformateur avait laissé se répandre en Iran, tout imprégné de magisme touranien, devait entacher de sortilèges le culte naturel d'Ormuzd. Zoroastre lui-même, pour le succès de sa réforme, ne secondait-il pas la politique de Ké-Gustasp, son roi protecteur? et ne livrait-il pas à la haine des mazdéens, au nom du dieu de la ré-

forme, tous ceux qui protestaient contre la loi nouvelle, qui refusaient de se convertir ?

Or, pour compromettre définitivement ceux qui acceptaient la loi nouvelle, pour les tenir, pour les obliger à se déclarer, et pour les reconnaître dans la foule, Zoroastre dut sanctionner certaines manifestations, telles que la « prononciation de paroles sacrées », l'adoption d'une « ceinture » spéciale, l'accomplissement de pratiques rituelles, et notamment la confession des péchés, la communion, la prière des agonisants. La formation d'un clergé devait résulter nécessairement de cette politique réformatrice. Et c'est à ce clergé que Zoroastre devait livrer, inévitablement, ses antagonistes, ses adversaires, ses ennemis. Il arriva que ce « corps sacerdotal » eut ses volontés, ses caprices, ses ambitions, et prétendit collaborer avec Zoroastre au code politique et religieux des mazdéens.



CHAPITRE XIV

Les premiers prêtres ; les athornés. — L'Éternel, créateur d'Ormuzd et d'Ahriman. — Le feu. — L'institution sacerdotale. — Le peuple nourrit le prêtre. — Ambition du clergé. — Libations et repas sacrés. — Prières portatives. — Corruption des premiers prêtres. — Religion naissante. — Mystères. — Divinités. — Dogmes. — Trinité. — Prières du matin et du soir. — *Credo*. — *Confiteor*. — Le corps et l'âme. — Les feroüers. — Œuvre religieuse de Zoroastre dénaturée. — Libre choix du dieu. — Ormuzd au-dessus d'Ahriman. — Le Bien et le Mal. — Morale et hygiène. — Le pur mazdéen, selon la loi.



VANT Zoroastre, les Iraniens n'avaient pas de prêtres proprement dits. Longtemps après la mort du législateur, alors qu'un corps sacerdotal existait, les mazdéens discutaient encore la légitimité du sacerdoce, ayant en eux, très vivant, le souvenir du père de famille intermédiaire unique entre ses enfants et la divinité.

Les athornés, ces premiers prêtres mazdéens, furent la conséquence naturelle, inévitable, du caractère reli-

gieux que le législateur laissa donner ou donna à sa réforme. Lorsque Zoroastre conçut l'idée de l'Éternel, créateur d'Ormuzd le dieu bon, et d'Ahriman le dieu mauvais, le peuple ne comprit pas cette divinité supérieure, adora Ormuzd et craignit Ahriman. Lorsque Zoroastre, admettant un Ormuzd visible, le montra sous la forme du feu, le feu devint l'objet d'un culte. Lorsque, enfin, Zoroastre accepta que certains de ses disciples se missent à entretenir, à servir le « feu sacré », les prêtres furent.

Le réformateur vit nettement ce qui résulterait de l'institution sacerdotale, et il définit le rôle du prêtre pour le limiter. L'Athorné, suivant la loi, est l'homme « qui pense purement, qui agit purement, qui fait le bien, qui apprend aux autres à le faire » ; c'est un instructeur volontaire, un homme qui s'est donné la mission d'enseigner à autrui ce qu'il sait, et rien de plus. Le prêtre instruit, sage, pur, interviendra pour signaler le mal à redouter, pour réparer l'erreur commise, pour redresser le pécheur habituel, mais cette intervention n'est pas un droit; tout homme, pourvu qu'il soit instruit et juste, peut agir au nom d'Ormuzd, et cela jusques à infliger une correction à tel prêtre coupable. « Celui qui est sans péché, dit la loi, corrigera celui qui a commis le péché ; le prêtre corrigera le simple fidèle et le simple fidèle corrigera le simple prêtre ».

Zoroastre admet la nécessité de confier au peuple l'existence matérielle du prêtre qui, tout à sa mission, ne saurait pourvoir à ses propres besoins par le travail.

L'athorné « qui prie constamment pour tous », recevra de tous sa nourriture, parce qu'il est de l'intérêt de tous que le prêtre soit satisfait. « Le prêtre que l'on a satisfait remplit ses fonctions avec pureté ; il récite les prières dans la crainte de Dieu, avec sainteté, avec zèle, au milieu du jour, au milieu de la nuit, ne dormant ni jour ni nuit, récitant tout avec la modulation voulue ».

Le législateur réglemente le « service des prêtres » avec une minutie où se voit la crainte des abus. Ainsi, le prêtre qui sera venu réciter les « prières pour les morts », recevra « de la nourriture et des habits », mais cette donation ne sera faite qu'après que la veuve aura reçu sa part de provisions et de vêtements. Le prêtre iranien n'est en réalité qu'un homme faisant métier de prier pour les autres, et dont le salaire dépend de la générosité charitable de ceux pour lesquels il a accompli son travail pieux. Dans la loi écrite, et continuellement, le prêtre, l'athorné, est l'égal du laboureur, du médecin, de l'artisan, etc.

Mais les athornés ne devaient pas résister à la tentation de s'arroger cette supériorité que leur refusait Zoroastre. En combattant, par ordre du législateur, les magiciens et les sorciers dont l'Iran était infesté, les apôtres de la réforme admiraient sans doute, à mesure qu'ils en découvraient les secrets, les pratiques de ces jongleurs touraniens contre lesquels ils devaient agir résolument. Pour stimuler le zèle de ses sectateurs, Zoroastre avait promis « la victoire et les plaisirs d'une vie facile aux mazdéens zélés, jeunes, pleins de vie, qui marcheraient contre les

magiciens ravageant le monde ». Ces disciples, « jeunes et pleins de vie », obéissant à Zoroastre, courant à la lutte, détruisant les magiciens, préparant le triomphe de la réforme, réclamèrent leur récompense, voulurent jouir vite des « plaisirs d'une vie facile », selon la promesse du législateur. Certes, leur existence matérielle était garantie par les offrandes, mais cela ne devait pas suffire, car ils avaient la passion du pouvoir, de l'autorité, de la domination. Si la loi ne leur livre pas le peuple, ils s'en empareront, en dehors de la loi, par leur propre volonté. Ils n'auront d'ailleurs, en cela, qu'à imiter les magiciens qu'ils ont combattus, que le peuple nourrit et choye, parce qu'ils sont doux en paroles, mystérieux dans leurs actes et d'une menaçante docilité.

Les fidèles accouraient à la voix des prêtres, qui les enlaçaient dans le réseau d'un culte mystérieux, les séduisaient, les soumettaient à l'esclavage de pieuses pratiques et finissaient ainsi par leur imposer comme une obligation, ce qui n'était à l'origine que la manifestation libre et agréable d'un sentiment religieux surexcité. Cette exploitation des âmes eut été supportable, si les prêtres s'en étaient contentés; mais des ambitions réalisées surgissent inévitablement les ambitions nouvelles, comme des sens trop satisfaits naissent les appétences imprévues. Les premiers athornés buvaient le hom simple et mangeaient le zour de viande, très nourrissant; voici qu'il leur faut maintenant des vins choisis, des « vins vieillis », des mets délicats. Prier toujours, continuellement, étant devenu comme un labeur pénible, un athorné imagine

le *tavid*, ou *tahviff*, morceau d'étoffe sur lequel une prière est écrite, et que le mazdéen n'a qu'à attacher à son bras, à sa jambe, à son cou, pour être préservé « des maux du corps, comme des maux de l'âme, et de l'attaque des mauvais génies ». Tandis que l'amulette remplace la piété, la jonglerie prépare le miracle. L'ignorance profonde des destours, ces successeurs des athornés, se dissimulera sous les pratiques d'un charlatanisme éhonté.

Tous les mazdéens ne subirent pas la loi des athornés; un grand nombre, fidèles à la tradition iranienne, n'acceptant que le premier sens des paroles de Zoroastre, entendaient que chaque chef de famille demeurât père et prêtre, qu'il n'y eût pas de clergé. Les athornés, confondant ces mazdéens rebelles à l'autorité du sacerdoce, avec les pires ennemis de l'Iran, les Touraniens, n'hésitèrent pas à les dénoncer. « O Hom ! dit le texte d'une libation, anéantissez, frappez la troupe des violents qui sont sans intelligence. Celui qui, dans son cœur, ne reconnaît ni athorné, ni hom, le hom le méconnaîtra à son tour et l'anéantira ». A l'exclamation succède vite la menace effective. « Celui qui ne témoignera pas exactement de sa soumission aux prêtres, celui qui ne fera pas le *daroun*, c'est-à-dire qui ne viendra pas se faire communier le pain et le vin par l'athorné au moins une fois par mois, celui-là n'aura pas d'enfants ». Le dieu-libation, enfin, que les athornés ont mis au premier rang, s'est prononcé : « Moi Hom, je suis avec celui qui est obéissant ; je ne suis pas avec celui qui n'est pas obéissant ».

Zoroastre vit ces excès, ces abus, et redoutant leurs conséquences, il s'éleva contre ces « serviteurs de la loi pure » qui exploitaient le sacerdoce, qui vivaient dans l'oubli complet de leur devoir. Les athornés ne veillaient plus la nuit pour prier, ils ne pratiquaient pas ce qu'ils ordonnaient aux autres hommes, ils absolvaient les coupables sans repentir, ils négligeaient de se ceindre du kosti, cette marque distinctive du mazdéen fidèle. « Celui qui officie sans être ceint du kosti, avait dit Zoroastre, en impose; il est le ministre du démon, quoiqu'il se dise athorné ». On peut croire que les prêtres d'Ormuzd étaient corrompus dès le commencement de la réforme zoroastrienne. Il est probable que les premiers athornés ne furent, en somme, que des magiciens intelligents, jeunes, ayant pressenti le succès de la réforme et voulant s'emparer du sacerdoce nouveau.

La religion mazdéenne, naissante, s'enveloppe de nuages, s'obscurcit de mystères. Le « feu sacré », visible, est la manifestation matérielle de la croyance iranienne; la garde de ce feu est confiée aux athornés et les justifie. Il faut expliquer cette « idée brillante, se manifestant ». Le feu, ce n'est ni l'Éternel, ni Ormuzd, et cependant, la flamme est divinité. Comment cela? L'athorné, que rien n'embarrasse, va parler. L'Éternel, l' « Être absorbé dans son excellence », fit Ormuzd par l'émanation de sa propre lumière, par le feu; le feu, c'est l'essence d'Ormuzd, et Ormuzd, tout feu, lorsqu'il se manifeste, ne peut se manifester que sous la forme du feu. Le feu est dit « fils d'Ormuzd », comme Ormuzd

lui-même est dit « feu de l'Éternel ». Malgré sa toute puissance, l'Éternel n'a pu faire Ormuzd que par le feu, et Ormuzd, tout dieu qu'il soit, ne peut être que par le feu. Le feu, c'est donc le « principe d'union » entre le dieu-père et le dieu-fils, entre l'Éternel et Ormuzd. Telle fut la trinité iranienne, père, fils et feu, avec ses trois faits distincts et cependant inséparables.

Le prêtre qui vient d'énoncer le dogme iranien principal, déclare qu'il ne peut l'expliquer. Ce n'est pas qu'il avoue son incapacité ou son ignorance; il sait, lui, et parfaitement, ce qui se cache sous son énonciation incompréhensible; il pourrait éclairer les mazdéens, mais il n'a pas le droit de faire participer le peuple à sa clairvoyance. Le peuple doit croire sans comprendre, doit accepter le mystère pour vrai, et voici la prière que l'athorné dira au nom du peuple soumis, en officiant devant le feu : « O vous, Feu agissant depuis le commencement des choses, je m'approche de vous, vous principe d'union entre Ormuzd et l'être absorbé dans l'excellence; mystère dont je ne dis pas l'explication, bien que je la sache ». Prononcer l'incompréhensible formule de sa croyance devait suffire au croyant.

De même que la « prière du feu » énonçait le mystère de la trinité mazdéenne, ainsi la « prière du soir et du matin » était la profession de foi du mazdéen, son *credo*. Le mazdéen devait croire en Dieu, à la rémission des péchés, à la loi, au paradis, à l'enfer, à la résurrection des corps et à l'anéantissement du mal. « O dieu, juge excellent, grand! je me repens de mes péchés; je crois,

sans hésiter, à Dieu et à sa loi; que mon âme ira au paradis, que l'enfer sera comblé à la résurrection, que les démons d'Ahriman seront anéantis ».

Par la confession des péchés et le repentir du pécheur, les fautes commises pouvaient être rachetées. Le *confiteor* actuel des mazdéens, surchargé d'interpolations, devait avoir, à l'origine, la concision du *credo*. « Je me repens de tous mes péchés; j'y renonce. Je renonce à toute mauvaise pensée, à toute mauvaise parole, à toute mauvaise action. Je fais cet aveu devant vous, ô purs. O Dieu, ayez pitié de mon corps et de mon âme, dans ce monde et dans l'autre ».

En ce monde, le mazdéen en « état de péché » était frappé dans sa famille et dans ses biens; ses terres, privées d'eau, se stérilisaient par la volonté d'Ormuzd. Le mazdéen mourant en état d'impureté, sans avoir obtenu la rémission de ses fautes, était privé de son feroüer surveillant et consolateur « pendant la longue nuit d'attente de la résurrection ». L'homme pur, au contraire, ou purifié, est continuellement protégé par son feroüer inséparable, nécessaire, attendant l'heure de la résurrection en plein paradis, près d'Ormuzd. Ces « feroüers lumineux », émanation de la divinité, parties divines accordées aux hommes, aux choses, étaient la cause unique de la vie, de l'existence.

La perte du feroüer, c'était la perte de tout. C'est par le feroüer qui les anime, et seulement par lui, que l'homme, les bêtes, les éléments, toutes les matières créées quelconques tiennent à Dieu. Le corps et l'âme,

c'est-à-dire la chair visible, inerte, et le mécanisme invisible qui met cette chair en mouvement, qui la vivifie, ne sont que des « moyens d'être » donnés par Ormuzd au feroüer prédestiné. « Je ne m'inquiète ni de mon corps ni de mon âme », dit une invocation. Le corps impur mis en terre, y reposera jusqu'à l'heure de la résurrection; l'âme impure attendra, elle aussi, « dans une longue nuit », la fin certaine de l'obscurité qui l'épure. Mais de son feroüer, cet élément divin qui est en lui, le mazdéen s'inquiète énormément, parce que le feroüer courroucé lui retirerait sa protection. Rien n'existe sans feroüer, puisque tout a quelque chose de divin en soi. Ormuzd a son feroüer personnel, comme la maison bâtie a le sien, et la rue, et la ville, et la province; et le ciel, et l'eau, et la terre, et les animaux, et la femme, et la mère, et la jeune fille, et le jeune homme, et le laboureur. La grande prière des morts n'est qu'une invocation aux feroüers.

Les feroüers c'est encore l'armée de Dieu, par laquelle le monde se défend, subsiste. L'Éternel anéantirait le monde s'il rappelait à lui les feroüers. L'impureté matérielle et morale blesse essentiellement les feroüers; par l'exécution de la loi révélée à Zoroastre, et seulement, les Iraniens pourront plaire à la partie divine qui est en eux. Chaque mazdéen sera puni ou récompensé, en ce monde et dans l'autre, suivant qu'il aura fait de son âme et de son corps des choses pures ou impures, par le respect ou le dédain de la loi donnée.

Tandis que le peuple, ne comprenant pas la leçon de

Zoroastre, faisait d'Ormuzd, ce dieu secondaire mais agissant, un dieu principal, les athornés, les prêtres, tout imprégnés de magisme, organisaient le service divin, réglementaient les prières, donnaient une hiérarchie au clergé. L'œuvre religieuse de Zoroastre, qu'il voulait saine, fut donc dénaturée dès le commencement, et ce serait s'égarer que chercher dans les textes de l'Avesta relatifs au culte, la pure pensée du réformateur. Zoroastre n'apparaît seul, mais tout entier, que dans l'exposition de sa morale, dans l'énonciation des obligations qu'il impose à l'homme ennobli.

De la théorie religieuse devenue dominante, bien malgré lui sans doute, Zoroastre fera jaillir sa morale, qui est son but. D'Ormuzd, dieu plus conservateur que créateur, tout dépend. L'homme qui cesse de plaire à Ormuzd cesse d'être le protégé du dieu, et les démons innombrables, acharnés, s'emparent de ce malheureux pour le tourmenter, et le détruire, finalement. Donc, si l'Iran n'était peuplé que d'Iraniens désagréables au dieu bon, à Ormuzd, l'Iran deviendrait la proie d'Ahriman. Servir Ormuzd, lui plaire, c'est obtenir son concours tout puissant contre les mauvais génies, les démons, les dews, les darvands. Ormuzd est « l'ennemi des dews qui veulent constamment diminuer le nombre des enfants mâles et femelles ; il est l'ennemi des voleurs et des violents, des magiciens, de tous les darvands, quels qu'ils soient ».

Les Iraniens demeuraient libres de choisir le dieu leur convenant. Zoroastre disait, en quelque sorte, à

ceux qu'il prêchait : Choisissez, entre Ormuzd qui vous soutiendra, qui vous défendra, qui vous conservera, avec lequel vous vaincrez sûrement, et Ahriman, qui vous corrompra, qui vous absorbera, pour vous détruire. Mais, si vous choisissez pour maître le grand Ormuzd, sachez qu'il faudra lui plaire, « le servir comme il veut être servi », obéir à la loi qu'il m'a chargé de vous donner, qu'il m'a dictée de sa propre bouche, que j'ai « reçue de lui, par l'oreille ».

Les Iraniens d'alors, comme les Malgaches, les Malais et les Indiens d'Amérique de notre temps, se préoccupaient surtout de « l'esprit du mal ». Le dieu bon, inaccessible à la vengeance, ne pouvait se perdre dans une flagrante contradiction, s'employer à de mauvaises œuvres. Et puis, l'expérience des choses ne démontrait-elle pas la continuelle supériorité du mal sur le bien ?

Ahriman, ce « serpent infernal », œuvre du Très-haut, de l'Éternel, au même titre qu'Ormuzd, a droit à l'immortalité ; il faut le redouter, au moins le craindre. S'il laisse, parfois, le bien se répandre dans le monde, c'est que cela lui plaît de voir ce bien, par curiosité sans doute, par bonté peut-être ? Il faut le toucher, ce dieu méchant, l'apitoyer, obtenir de lui comme une neutralité intermittente pendant laquelle Ormuzd, passionné pour le bien, agira. Lorsque le mal cesse, lorsque le bien se répand, c'est qu'Ahriman est « neutre » ; mais il revient à son œuvre, « se mêle au monde vivant », s'acharne contre l'eau et contre le feu, poursuit, frappe les animaux et les hommes, « endolorisant leurs jointures, essayant de

les disloquer, de leur ravir l'existence » ; et c'est lui « qui jette l'impureté sur les vêtements, dans la nourriture, sur les arbres, sur les herbes et dans les métaux ». Tout meurt par Ahriman ; lui seul ne meurt pas.

Cette immortalité du démon inquiétait beaucoup les Iraniens. Zoroastre avait mis trop d'égalité entre Ormuzd et le serpent infernal. Pour comparer la puissance réelle de ces deux divinités, l'homme n'ayant que l'expérience de ses plaisirs et de ses douleurs, devait nécessairement attribuer à Ahriman un plus grand nombre d'œuvres qu'à Ormuzd. Le réformateur vit cette inquiétude, et corrigeant sa théorie, déclara que les coadjuteurs d'Ahriman n'étaient pas, eux, absolument voués au mal comme leur maître ; qu'Ahriman lui-même n'était pas incapable de bonnes œuvres ; qu'enfin son immortalité divine ne s'étendait pas à sa personnalité vivante de « serpent infernal » envoyé au monde pour le tourmenter, pour lutter contre Ormuzd. Un jour devait venir, sûrement, où, « délivré par l'Éternel », ayant rempli, ayant achevé sa mission, Ahriman retournerait auprès de son créateur, cesserait de nuire, deviendrait bon, seulement bon. Les serviteurs d'Ahriman, les légions de mauvais esprits, de souffles impurs, de démons, de dews, de darvands à ses ordres, devaient eux-mêmes revenir à la bonté, adorer Ormuzd. « Le plus méchant des darvands deviendra pur, excellent, céleste. Oui, il deviendra céleste, ce menteur, ce méchant ! il deviendra saint, céleste, excellent, ce cruel ! Ne respirant que pureté, il fera publiquement un long sacrifice de louanges

à Ormuzd ». Ahriman, s'absorbant dans le sein de Dieu, devait finalement participer à la lumière. L'immortalité de l'esprit du mal ainsi corrigée, devenait moins inquiétante; Ormuzd demeurait seul positivement immortel. C'est pourquoi Ormuzd fut dit *Asha*, vrai dieu, créateur, source de vérité, essence de vie, et *Paourvîm*, c'est-à-dire « premier », tandis qu'Ahriman fut *Aka*, c'est-à-dire négation, néant, « non-être », suivant Schoebel; « non-action, inutilité », suivant Anquetil.

Pour Zoroastre, faisant acte de législateur, tout au monde est bien ou mal; il n'existe pas d'œuvres indifférentes; chaque chose est agréable ou désagréable à Ormuzd et à Ahriman; la nature est partagée entre ces deux principes. Le bien et le mal s'accomplissent de trois manières : par pensée, par parole, par action.

Une parole encourageante domine la loi; il est dit que « les justes sont en grand nombre sur la terre ». La multiplicité de la race humaine, pour le bien, dans la joie, dans la force, voilà le but. « Ce que je désire, c'est que l'homme fasse le bien, de cœur; que le germe de l'homme se multiplie; que son corps soit grand ». Le bien doit être fait publiquement, et la récompense sera publiquement accordée. Le sectateur de Zoroastre, l'ami d'Ormuzd, le mazdéen fidèle, respectueux de la loi, sage, pur, religieux, doit jouir de la vie et parler sans crainte. « L'homme fidèle à la loi, peut, sans crainte, formuler ses vœux, demander les plaisirs de ce monde et la gloire du ciel ». Le réformateur fait de la tristesse une faute, des privations un châtiment. Une vie longue, bien rem-

plie, toute agréable, toute gaie, est la première des récompenses. « Je vous demande, ô Ormuzd, les plaisirs, la pureté, la sainteté; accordez-moi une vie longue et bien remplie. Donnez aux hommes, ô Ormuzd, des biens purs et saints; nourrissez-les; qu'ils vivent longtemps, toujours engendrant, toujours dans les plaisirs ». Tout le culte zoroastrien, toute la religion iranienne se résume en un mot : plaire. « Faites en sorte de plaire au feu-dieu, de plaire à l'eau, de plaire à la terre, de plaire aux bestiaux, de plaire aux arbres, de plaire à l'homme pur, de plaire à la femme pure ». La grande prière de ce catholicisme souriant, la voici : « Venez dans ce lieu, âmes des saints, donner l'abondance aux villes. Venez d'en haut. Faites que les générations se multiplient longtemps, conformément à la loi qu'Ormuzd à donnée à Zoroastre. Faites que les troupeaux ne diminuent pas, que l'humanité pure ne diminue pas, que les sublimes leçons d'Ormuzd ne diminuent pas. Faites que la terre s'élargisse, que les fleuves s'étendent, que le soleil soit toujours élevé. Eloignez les méchants. Faites que l'ized de la paix nous protège contre l'ennemi de la paix, l'ized de la libéralité contre l'esprit d'avarice, l'ized de l'humilité contre le maître de l'orgueil. Favorisez celui qui dit la vérité, contre celui qui prononce le mensonge; le pur contre l'impur. Et versez la lumière ».

Avant de formuler son code, avant de légiférer, Zoroastre a tracé les grandes lignes de sa morale, défini le but de ses leçons. L'homme qui veut être heureux, en ce monde et dans l'autre, doit être sage; la sagesse

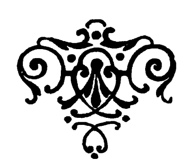
consiste à n'enfreindre aucune des lois de la morale et de l'hygiène. Le mazdéen propre, consciencieux et travailleur, jouira de la santé du corps, de la santé de l'âme, et il verra sa famille, ses troupeaux, ses biens de toutes sortes croître et prospérer. La première règle à observer par l'homme pur, s'il veut éviter les embûches d'Ahriman, c'est de « vivre selon la loi et la justice, dans la condition où il se trouve ». Le législateur vante ensuite l'amitié, et il la recommande. « Moi-même, Ormuzd, je prononce des bénédictions sur celui qui nourrit un ami et qui fait du bien; sur le pur qui se rend encore plus pur; sur l'ami dont l'amitié est vive ». L'homme charitable, lui, est digne de la royauté. « Vous établirez roi, ô Ormuzd, celui qui soulage et nourrit le pauvre ».

Après avoir voulu la splendeur du bien, après avoir placé Ormuzd au-dessus d'Ahriman, après avoir rendu à l'homme tout son courage en affirmant que les œuvres du mal ne seraient pas éternelles, après avoir fait de sa morale un code positif, après avoir donné une théorie agréable de la vie terrestre, le réformateur pourra se montrer sévère, multiplier les péchés, accumuler les interdictions, abuser des pénitences; qu'importe! la loi plaira parce que le but plaît. Le mazdéen doit avoir un corps sain et une âme pure, afin que son feroüer, satisfait, le serve avec joie, suivant sa mission. Les formules sont simples. Le mazdéen, avant tout, doit « bien se nourrir » pour « bien prier »; cela, « parce que le corps vigoureux rend l'âme plus forte », parce que l'homme qui « n'é-

prouve aucun besoin » lit la parole divine avec plus d'attention, a plus de vigueur pour entreprendre une bonne œuvre, plus d'énergie et de persévérance pour l'accomplir. Le jeûne est rigoureusement interdit. Le mazdéen purifiera son corps, constamment, par des ablutions répétées ; il détruira, sur lui-même et partout, les insectes, les reptiles, les bêtes venimeuses ou malfaisantes ; il pratiquera le travail, la prière et l'aumône ; il aura l'horreur du péché, surtout du mensonge ; son devoir principal sera d'aimer, afin que l'humanité d'Ormuzd se perpétue, que l'œuvre du dieu bon s'accomplisse.

La loi donnée par Ormuzd, révélée à Zoroastre, n'est faite que pour le bonheur des hommes. Ce que sera la vie du mazdéen fidèle, ce que le mazdéen fidèle pourra demander à Ormuzd, ce qu'il aura le droit d'obtenir comme le prix de sa pureté, une prière très complète l'indique. « O Ormuzd, toujours brillant, éclatant de lumière, pendant le temps long de la durée de ce monde et jusqu'à la résurrection, donnez-moi une vie heureuse et brillante. Donnez-moi promptement de la nourriture, des enfants, le bonheur ; un éclat abondant, une nourriture abondante, des enfants en grand nombre. Donnez-moi une science excellente, une langue douce et moelleuse, une imagination, une conception, une intelligence qui comprennent l'avenir. Donnez-moi des enfants célèbres, de mérite, qui seront chefs dans les assemblées, qui me feront gagner le paradis, qui me délivreront ainsi de l'oppression, moi qui veux le bien avec intelligence.

Faites que mon âme soit éternellement heureuse ». La récompense du mazdéen pur est immédiate; elle ne dépend que de lui; aucun prêtre ne saurait la lui ravir, si elle est méritée, et sa durée peut être indéfinie.



CHAPITRE XV

La loi révélée à Zoroastre. — Rachat des péchés par la prière, le pardon des offenses, les bonnes œuvres, les pénitences et la contrition. — Délivrance des damnés. — Jubilés. — Confession des péchés. — Vie déplorable des pécheurs, en ce monde et dans l'autre. — Jugement des âmes. — Résurrection générale des corps. — Égalité des hommes devant Ormuzd. — L'enfer. — Le paradis. — Le code pénal. — Péchés capitaux. — Peines encourues. — Exploitation du code zoroastrien par les prêtres parses.



S'INSTRUIRE, connaître la loi, s'en pénétrer, est le premier devoir du mazdéen. L'auteur de la loi, c'est Zoroastre, mais Zoroastre inspiré, intervenant au nom de la divinité suprême. Son rôle ne fut pas restreint à celui d'un auditeur à qui la loi aurait été révélée; il n'a pas seulement entendu, « reçu par l'oreille » la volonté de Dieu; il a compris les vœux d'Ormuzd, il a formulé « avec sa propre science et son intelligence naturelle » les ordres de la divinité bienfaisante. La grande lumière de l'Éternel éclairait le législateur, lorsque Zoroastre « prononçait

l'Avesta » ; son œuvre était réellement divine, car quel homme eut pu, comme Zoroastre, avoir en un même instant, la connaissance du passé, du présent et de l'avenir. Sa mémoire était pleine des choses que les générations disparues avaient accomplies, et il voyait les siècles à venir nettement. « Zoroastre, qui apporta au monde la connaissance de la loi, la lumière, savait, par son intelligence propre et par le canal de son oreille, tout ce qui avait été, tout ce qui était, tout ce qui devait être ». Zoroastre ayant donné sa loi, ayant promulgué sa science, livré aux Iraniens le grand secret d'Ormuzd, la plus grande faute que pourra commettre le mazdéen sera le « refus de s'instruire ». Parmi les maux qui sévissaient en Iran et tendaient à corrompre définitivement les Iraniens, le Vendidad cite avec véhémence « la surdité et l'aveuglement de l'esprit ».

L'homme, selon le code pénal de l'Avesta, peut pécher par pensée, par parole ou par action; sa faute peut être réfléchie ou irréfléchie. Quelle que soit l'importance de la faute commise, et la cause de cette faute, que le péché résulte d'une pensée, d'une parole, ou d'un acte, qu'il y ait eu entraînement ou calcul, Zoroastre affirme qu'une seule prière du pécheur, bien dite, suffira pour calmer l'irritation de Dieu; mais à la condition absolue qu'en demandant un pardon à Ormuzd, le mazdéen pardonnera, lui, à tous ceux qui l'ont offensé.

Le pardon efface le péché, rend au pécheur sa pureté totale. La théorie zoroastrienne est formelle. L'homme fut fait par Ormuzd pour le paradis, et si des impuretés

viennent le rendre indigne de son destin, la bonté d'Ormuzd est capable de lui rendre sa pureté première, et il ne conservera aucune trace de sa souillure. « Celui-là est pur qui se purifie par la sainteté de la pensée, par la sainteté de la parole, par la sainteté de l'action. C'est la loi ». Le mazdéen en état de péché peut racheter ses fautes par l'accomplissement de bonnes œuvres ou par l'exécution de pénitences matérielles. Zoroastre donne aux pécheurs tous les moyens possibles de se réhabiliter. Le vœu charitable des mazdéens sera constant. « Rendez, ô Ormuzd, tous les pécheurs éclatants de sainteté ». Zoroastre fait plus encore. Le pécheur qui n'aura pas racheté ses fautes par de bonnes œuvres, ou par des pénitences, ne doit pas se désespérer; il lui suffira, pour qu'après sa mort il puisse « passer le pont » qui mène au paradis, d'avoir eu, ne fût-ce qu'un instant, l'intention, le désir du bien. « Oui, il est certain, a dit Ormuzd à Zoroastre, que celui dont les dispositions sont pures, dont les désirs sont purs, passera le pont. Ainsi que l'eau, par sa propre force, emporte au loin le cadavre qui est dans son sein, de même cet homme, par la force de son élan vers la pureté, éloignera les noirceurs cachées de son âme ».

Les mazdéens vivants, purs, peuvent racheter les fautes des mazdéens qui sont morts en état de péché, les délivrer du châtiment infernal, terrible, en « récitant des passages de l'Avesta », en « faisant de bonnes œuvres ». Chaque année, pendant cinq jours, tous les mazdéens ont le pouvoir de « vider l'enfer » des âmes qui y souf-

frent, pourvu que ces âmes se repentent des fautes qu'elles expient. Ce jubilé annuel deviendra, plus tard, le sujet d'une fête publique. Les sectateurs de Zoroastre visiteront les tombes, vêtus d'habits neufs, récitant l'*Afergan*, cette « prière pour les morts », portant aux âmes de la nourriture et des vêtements; car ces pauvres âmes vont « sortir de l'enfer pour passer le pont », affamées et nues.

Mais l'afergan de la délivrance n'a de vertu que lorsqu'il est dit par un parent de l'âme damnée. Les enfants prieront pour leur père et pour leur mère; le père et la mère prieront pour leurs enfants; le frère pour la sœur, la sœur pour le frère; les petits enfants pour le grand-père ou la grand-mère; le grand-père pour son petit-fils, la grand-mère pour sa petite-fille. Jusqu'au quatrième degré, les parents se peuvent ainsi secourir. La servante et le fils de la servante sont admis à délivrer, par la prière, l'âme du maître ou de la maîtresse qu'ils ont servis.

La confession, par laquelle le mazdéen pouvait également obtenir la rémission de ses péchés, est dans l'Avesta un simple aveu de repentir. « Je me repens de tous mes péchés, j'y renonce. Je fais cet aveu devant vous, ô purs ». Plus tard, longtemps même après Zoroastre, ce moyen de réhabilitation deviendra très important; la « confession des péchés » sera la force des prêtres et la faiblesse des mazdéens humiliés. L'article de la loi sanctionnant l'innovation porte ce titre hardiment : « *Patet* de la honte, composé par Aderbad Mah-

respand ». L'auteur de ce patet est le trentième descendant direct de Zoroastre.

Les peines encourues par le pécheur non réhabilité l'atteignent en ce monde et dans l'autre. Le mazdéen coupable, en état de péché, abandonné par son feroüer mécontent, assailli par les dews que cet abandon encourage, verra la stérilité dessécher sa femme et son champ; il sera sans arbres, sans herbes, sans troupeaux, sans enfants. Au contraire, le dieu mauvais, le déplorable Ahriman, veut-il frapper le mazdéen fidèle et pur dans ses biens et dans sa personne, Ormuzd, par le feroüer même du mazdéen, interviendra victorieusement. « Si, ô victorieux Behram, la colère, la profanation ou la tromperie viennent avec violence agir contre les troupeaux, versez la pluie malgré les dews, prenez soin des troupeaux, que la protection ne les abandonne pas, que les dews ne soient pas puissants contre eux ». C'est évidemment contre la sécheresse qui brûle les pâturages, contre les invasions des Touraniens qui dispersent les troupeaux, qu'Ormuzd promet l'intervention de son ized le plus vigilant en faveur de sa créature bien aimée. La protection d'Ormuzd est assurée dès ce monde au mazdéen fidèle, quel qu'il soit, grand ou petit, roi ou laboureur, instruit ou ignorant. « Le roi saint et pur qui saura me plaire, à moi et à vous, ô grand Ormuzd, qu'il reçoive une grande récompense pendant sa vie; veillez sur ce chef ».

Dans l'autre monde, le mazdéen sera également traité suivant ses œuvres. La théorie zoroastrienne, très pré-

cisée après lui, était déjà suffisamment esquissée par le législateur lui-même, pour que ses contemporains en fussent fortement frappés. Après la mort du mazdéen, l'âme errait dans le voisinage de sa dépouille, pendant trois jours. Dès l'aube du quatrième jour, cette âme se rendait d'elle-même en « un lieu » où l'attendait un juge infaillible, « n'écoutant que le témoignage de la propre vie du mazdéen », pesant ses actions bonnes et mauvaises, l'acquittant ou la condamnant avec justice. L'âme, ensuite, était conduite à « l'entrée du pont Tchinevad » jeté sur l'enfer, menant au paradis. L'âme condamnée, alourdie du poids de ses fautes, tombait dans l'abîme, devenait la proie d'Ahriman ; l'âme pure, aidée par un bon génie, allait jusqu'au trône d'Ormuzd pour recevoir de Bahman un mot glorieux de bienvenue, s'entendre assigner la place où elle devait attendre le corps qui lui reviendrait le jour de la résurrection. « L'âme du juste ira au ciel, et son corps sera très au large sur la terre ».

La résurrection des corps est un fait certain. Tout ce qui fut, et qui n'est plus, sera de nouveau, entièrement. L'homme et la femme purs, l'homme et la femme impurs, les bons et les mauvais, les mazdéens fidèles et les darvands adorateurs des démons, les sources taries, les fleuves disparus, les végétaux qui ont cessé de vivre et qu'on ne voit plus, tout reviendra, « tout ressuscitera ». En attendant la restitution des corps, l'âme impure gémira dans l'enfer, l'âme pure jouira, dans le ciel, de sa délivrance. Bahman, se « levant sur son trône

d'or », dit aux âmes qui ont mérité de passer le pont, « comment êtes-vous venues ici, ô âmes pures? comment êtes-vous venues du monde des maux pour entrer dans ces demeures où l'auteur des maux n'a aucun pouvoir? Soyez les bien-venues, ô âmes pures, près d'Ormuzd, près des amchaspands au milieu desquels sont les saints ».

L'examen sommaire que subit l'âme, trois jours après la mort du mazdéen, et duquel résulte une récompense ou un châtiment immédiat, n'est pas un jugement définitif. Le jour de la résurrection générale des corps, Ormuzd « examinera » de nouveau tous les hommes, par lui-même, afin de séparer les mazdéens des non-mazdéens. Il semble que, dans la pensée de Zoroastre, le jugement dernier d'Ormuzd doive être dicté par l'Avesta, par la loi promulguée. Le grand-juge n'aura pas à apprécier, à juger réellement; il constatera les faits et il appliquera la loi. Cette résolution est terrible, car elle est destructive de tout espoir. Le dieu, de parti pris, jettera aux enfers les adorateurs des dews, des démons, les non-mazdéens. Les mazdéens qui n'auront pas pratiqué la loi, qui n'auront pas « prié », seront damnés, évidemment, mais Ormuzd ne prononcera pas de condamnation contre eux; il oubliera simplement de ranger ces « impurs » parmi les mazdéens fidèles. Il y a ici, dans le texte, une méchanceté. Les purs, voyant l'oubli des impurs, équivalant en somme à une condamnation, ne pourront pas dissimuler leur joie; ils applaudiront à l'effet de la justice divine silencieuse. « Ceux qui ne sont pas pécheurs,

crieront après l'impur en frappant des mains. » Ces lignes ne peuvent pas être de Zoroastre.

Il n'est pas certain non plus que Zoroastre ait édicté la définitive condamnation du mazdéen mort en état de péché. Le jour du jugement dernier, sous le regard d'Ormuzd, un châtiment corporel devait atteindre le pécheur et le délivrer. Les mazdéens les plus purs devaient infliger le châtiment mérité. Un grand sentiment d'égalité domine cette théorie singulière. A la résurrection générale des corps, tous les mazdéens se trouveront réunis, les uns pour recevoir leur récompense, les autres pour subir leur peine, et les premiers seront chargés de fustiger les seconds devant le trône d'Ormuzd. Ce jour-là, il n'y aura plus de roi, ni de sujet, ni de prêtre ; le juste châtiera le pécheur, quelque grand qu'ait été le pécheur, quelque petit qu'ait été le juste. « Celui qui est sans péché châtiera celui qui a commis le péché. Le destour châtiera le simple Parse et le simple Parse châtiera le destour ».

L'enfer de Zoroastre, — le *douzakh*, — est une série d'immenses cachots noirs, « lieux de ténèbres, germe des ténèbres les plus épaisses », et qu'empliront les darvands. Les tourments de ce « lieu sombre » sont faits de remords, de regrets, d'envie et d'obscurité. Le paradis, « demeure des saints », est « en haut » ; c'est le séjour de la lumière et du bonheur. Tantôt, ce « lieu étendu, éclatant de lumière et de gloire », est vu par Zoroastre bien au-dessus du firmament, et tantôt son imagination le place sur « une montagne élevée, que

couronne un plateau, qu'environne une lumière éblouissante ». Toutes les joies imaginables seront données aux mazdéens purs, élus, dans ce ciel promis. La femme et l'homme jouiront également de ces délices, par leurs âmes et par leurs corps, par la pensée et par l'action, considérablement.

La récompense du mazdéen fidèle à la loi commence dès ce monde ; le bonheur céleste qui l'attend n'est pas tel qu'il puisse jeter en lui le désir de la mort. Le mazdéen très pur aime la vie. Vivre sainement, sans ennuis, longtemps, et compter sur le paradis le jour où la mort fatale le surprendra, tel est le vœu complet du mazdéen. « Accordez-moi, ô Ormuzd, que jamais mon corps ne soit chagriné, et s'il est ordonné que je ne vive pas, que selon votre désir, Abâm et Bahman me portent dans le lieu de délices ; que je sois céleste ; que malgré les dews envieux, je sois pur et vive longtemps ! »

Le paradis promis aux justes, comme l'enfer réservé aux impurs, étaient suffisants aux hommes de nature douce que Zoroastre avait choisis pour expérimenter son organisation. Aux Iraniens timides, dont les magiciens avaient affaibli les esprits, le réformateur affirmait la vertu suprême de la parole d'Ormuzd, laquelle, prononcée d'une certaine manière, chassait et détruisait les mauvais génies, les démons, les péris, les dews. Aux Iraniens plus exigeants, Zoroastre promettait, en ce monde, la santé, les plaisirs, le bonheur. Zoroastre disait vrai ; sa loi, respectée, devait délivrer les Iraniens des maladies continuelles qui les décimaient, par l'assainisse-

ment de leurs demeures, de leurs rues, de leurs villes, de leurs champs, par les ablutions purifiantes que le Vendidad ordonnait ; favoriser l'épanouissement joyeux des pensées iraniennes, en arrachant les esprits au joug terrifiant des magiciens ; enrichir « le peuple d'Iran », en lui donnant des leçons pratiques d'agriculture, en faisant du travail assidu l'acte le plus noble et le plus méritant. Mais il y avait, en Bactriane, des Iraniens que ne devait séduire aucune promesse, et contre lesquels il était important de se garantir. Pour ceux-là, Zoroastre énuméra les actions condamnables qu'il importait d'interdire et il sanctionna son énumération par l'énoncé des peines qui devaient atteindre les coupables.

L'avarice, l'impureté, l'onanisme, la luxure et le mépris de la loi, préparent le triomphe d'Ahriman par l'anéantissement des hommes aimés d'Ormuzd. La prière et les bonnes œuvres peuvent racheter la faute commise par l'avare, qui « thésaurise les biens qu'il a acquis », sans en rien distribuer ; par l'impur qui, sans précaution, souille la terre au hasard de ses besoins naturels ; par le mazdéen semeur d'hommes et qui laisse se perdre sa semence ; mais l'Iranien qui méprise la loi, qui dédaigne de porter le kosti, cette ceinture caractéristique des mazdéens, et l'Iranien, âgé de plus de quinze ans, — c'est-à-dire majeur, n'ayant pas l'excuse de sa jeunesse, — et qui se commet avec une femme de vie irrégulière, il n'est pas de prières, il n'est pas de bonnes œuvres qui soient capables de compenser le mal que ces pécheurs ont fait. Si la majorité des Iraniens s'abandonnait à ces deux

péchés impardonnables, l'Iran cesserait d'être, certainement. Il semble que le législateur se sente impuissant à concevoir une peine proportionnée à l'impureté de l'homme qui méprise la loi et du libertin. Zoroastre voudrait qu'un sentiment d'horreur éloignât les Iraniens de ceux qui affaiblissent, ou détruisent, ou n'utilisent pas les germes sacrés de reproduction que le dieu créateur et conservateur mit dans l'homme.

Le législateur, le réformateur, le « faiseur de peuple », dévoué à son œuvre, s'élève d'abord contre tout ce qui est une déperdition quelconque des forces par lesquelles son œuvre sera. Fustiger deux mazdéens surpris en contact honteux, c'est acquérir un mérite « égal à celui que vaut la destruction de tout un ancien cimetière »; cet acte de réparation rachèterait, le plus grand des péchés, le « péché d'idolâtrie ». Les œuvres néfastes du libertin sont effroyables. Lorsque le peuple d'Iran souffre cruellement, il n'en faut pas douter, c'est que le libertinage s'est répandu. Zoroastre est lui-même surpris des effets désastreux que produit le dévergondage de la chair. L'envie devient audacieuse, les maux de toutes sortes se répandent, les mazdéens se nuisent entre eux, les sources se tarissent, les fruits se dessèchent, la terre se stérilise, les hommes meurent; les libertins font œuvre de serpents venimeux, de loups déchirants, de grenouilles visqueuses envahissantes. « Quand le libertin commerce avec des personnes du peuple saint, ou qui n'appartiennent pas au peuple saint, avec des personnes qui adorent les démons ou qui ne les adorent pas, les eaux et les

sources qui coulent, et sur lesquelles le libertin a jeté un regard, diminuent d'un tiers; les arbres qui étaient grands et en abondance, purs, dorés, diminuent d'un tiers; la terre, protégée par Sapandomad, et couverte de fruits, perd un tiers de sa fécondité; et le nombre des hommes purs et saints, grands, victorieux, très purs, diminue d'un tiers ».

Après l'énumération passionnée des fautes capitales, le réformateur légifère patiemment, avec minutie, définissant les crimes et les délits, édictant des peines savamment graduées, proportionnées à l'importance des fautes commises. Ces peines sont de deux sortes; la peine de l'enfer, après la mort; le peine du fouet, pendant la vie, en ce monde, au moyen d'une sorte de lanière durcie, en forme de cravache. Chaque année d'enfer méritée, et que l'âme du coupable subira dans l'autre monde, lui vaut immédiatement, sur cette terre, un coup de fouet. Les coups peuvent être remplacés par une amende; un coup vaut un *derem*, poids qui servait d'unité monétaire aux Iraniens primitifs. Les parents du criminel purent également, plus tard, racheter les « années d'obscurité infernale » encourues par le mazdéen infidèle, à raison d'un derem par an.

La loi dit six fautes capitales, très graves, qui coûtent de trois cents à mille ans d'enfer, de trois cents à mille coups de courbache, ou trois cents à mille derems. Ces péchés capitaux, très sévèrement punis, dénoncent l'horreur qu'avait Zoroastre du mensonge, de la mauvaise foi, du non accomplissement de la parole donnée. « Les hommes

qui mentent sont plus méchants que ne le sont les neufs chefs des démons ». Six cents ans d'enfer et six cents coups attendent le mazdéen qui, « sans bonne foi, aura mis ses mains l'une dans l'autre, dans le dessein de tromper ». Ce geste était, chez les Iraniens, le signe d'engagement.

Sept cents ans et sept cents coups à celui qui, ayant « promis une récompense à un serviteur ou à un animal domestique », l'aura fait de mauvaise foi, ne tiendra pas sa promesse. Huit cents ans et huits cents coups à celui qui ne donne pas aux bestiaux ce qu'il leur doit. Neuf cents ans et neuf cents coups à celui qui, sachant qu'il mentait, aura promis une récompense au maître qui l'instruit. Mille ans et mille coups, enfin, au mazdéen qui, « sans bonne foi, a promis une récompense aux villages et les en prive ensuite ».

La violence, dans l'ordre des fautes, vient après le mensonge. Cinq coups de fouet ou l'amende de cinq derems, pour le mazdéen qui « a pris la résolution de frapper »; dix coups « s'il a frappé »; quinze coups « s'il a frappé par envie ou par jalousie », ou si la victime est blessée; trente coups si l'agresseur a frappé la victime lâchement, « par derrière »; cinquante coups si le sang a jailli, « si la blessure a coulé »; soixante et dix coups s'il y a eu fracture d'os; quatre vingt-dix coups s'il y a perte de membre. Chacune de ces peines est augmentée proportionnellement au nombre de fois que le mazdéen se sera rendu coupable du même crime. Le mazdéen qui, par colère, frappe un homme dont « il compromet

un membre », reçoit quatre vingt-dix coups la première fois et deux cents coups la seconde ; s'il se rend coupable du même crime une troisième fois, il doit être banni : On le dépouille de ses habits, on le sépare de sa femme, on l'expulse de l'Iran, et « on prie ensuite pour lui ». La victime prend les biens du banni, mais seulement après avoir assuré l'existence de la « veuve ». Il y a augmentation du nombre des coups, lorsque le coupable « ne reconnaît pas sa faute ».

La peine du bannissement atteint le voleur, le magicien, « celui qui enterre un mort autrement que le veut la loi », le criminel incorrigible, celui « qui a commis un irrémissible péché », le débiteur de mauvaise foi, ou qui, « par orgueil, retient ce qu'il a emprunté ». Zoroastre assimile au voleur l'emprunteur manquant à sa parole, ne restituant pas au jour prévu la chose empruntée. « L'homme qui demande et ne rend pas ce qu'il a demandé, sa demande même est un vol. Quand même celui qui a prêté serait riche, il n'en faudrait pas moins penser jour et nuit aux moyens de le satisfaire ».

Le mazdéen qui osera toucher à un cadavre contrairement à la loi, c'est-à-dire sans prendre toutes les précautions voulues; qui, par maladresse ou par négligence, souillera la terre par le contact impur du cadavre tout entier, recevra mille coups de courbache; la peine diminue proportionnellement à l'importance de la souillure.

Le mazdéen qui n'aura laissé choir « qu'une partie de cadavre d'homme ou de chien égale à la grande divi-

sion du petit doigt », ne recevra que cinquante coups, le minimum.

Une peine spéciale, — le *tanasour*, — qui semble devoir atteindre l'homme dans l'autre monde, surprendre son âme et la navrer au moment même où elle se présentera pour passer le pont qui mène au paradis, est édictée contre ceux qui auront commis l'une des « cinq actions » par lesquelles le mazdéen ne peut plus « être reçu d'Ormuzd ». Est puni de tanasour, celui « qui parle d'une manière peu convenable, dit Ormuzd à Zoroastre, à un personnage saint tout occupé de moi et de ma loi, et celui qui marchera suivant son propre esprit »; celui qui n'a pas, pour le chien, tous les soins ordonnés par l'Avesta, ou qui blesse la bête; celui qui frappe, ou « épouvante », ou effraye seulement une chienne-mère, jusqu'à la faire « tomber dans un trou, dans un puits, dans un précipice, dans une rivière, ou d'un bateau dans l'eau, si la bête est blessée »; celui qui ose s'approcher d'une jeune Iranienne en état d'impureté, ou d'une mère qui nourrit encore son enfant.

La grande volonté de Zoroastre domine hautement ces minuties; elle les éclaire d'un tel jour, que les détails en disparaissent et que l'œuvre se dégage avec son beau caractère d'unité. Le législateur, partout, toujours, avec entêtement, rêve et prépare l'accroissement du peuple, son développement dans la plus large des prospérités. Il poursuit, il laisse sans repos, il accable de malédictions, de châtiments, tous ceux qui, en Iran, se refusent à utiliser leurs forces productives. Il condamne, et sans rémission,

ceux qui volent, ceux qui trompent, ceux qui souillent, ceux qui manquent à leur parole. Le mensonge et la mauvaise foi avaient sans doute rongé la morale iranienne, comme l'apathie et la malpropreté avaient détruit le peuple iranien ? Zoroastre assainit le corps et l'âme de l'Iranien totalement corrompu. Il n'est pas de fléau comparable aux effets lents et sûrs de l'impureté ; il n'est pas de désastre qui équivale aux conséquences rapides et inévitables du mensonge et de la mauvaise foi ; mais ce qui est plus abominable, c'est le libertinage et la lubricité, qui corrompent, qui énervent, qui stérilisent, qui tuent ; ce qui est sacré, c'est la femme, parce que la femme sera mère et que tout l'avenir est dans ses flancs : Il faut qu'un respect légal l'entoure, qu'un châtiment exemplaire atteigne le mazdéen capable de la violenter.

A ces crimes, bien définis, les destours ajoutèrent un grand nombre de fautes, d'ailleurs rachetables à prix fixés, et qui sont sans relation aucune avec la pure morale zoroastrienne. Le Parse péchera, en ne disant pas certaines prières, en ne célébrant pas certaines fêtes, en ne communiant pas, en n'apportant pas son offrande au prêtre, etc. « Celui qui ne prie pas, qui ne fête pas le gâhanbar, qui ne mange pas le miezd, ou qui ne donne pas, que sa prière ne soit pas reçue au milieu des mazdéens ; Dieu ne l'agréera pas ». Pour racheter ses fautes, pour « effacer ses péchés », le Parse doit les confesser, les payer, et plus il tardera, plus forte sera la somme qu'il aura à compter aux prêtres. « D'un gâhanbar à l'autre, dit la loi nouvelle des destours, le péché du maz-

déen augmentera de cent quatre-vingts sters » ; soit « sept cent vingt derems forts », suivant l'interprétation d'un autre destour.



CHAPITRE XVI

Le Zoroastre légendaire. — Zoroastre à Balkh. — Gustasp, roi des Bactriens, réformé. — Origines du réformateur. — Les « astres d'or ». — La famille de Zoroastre : sa femme, Hoüô ; son oncle, Djamasp ; son cousin, Medionah ; ses enfants. — Conception de Zoroastre ; sa mère, Dogdo. — Théorie de la réforme. — Dynastie des Kéaniens : Ké-Kobad, Ké-Kaous, Ké-Khosrou, Ké-Lohrasp, Ké-Gustasp. — Lutte perpétuelle des Aryas et des Touryas : Djemschid, le forgeron Kaveh, Ferydoun, Gustasp. — Iran contre Touran, Ormuzd contre Ahriman. — La triple réforme de Zoroastre, politique, religieuse et sociale.



La légende iranienne fait de Zoroastre un être issu de race royale et choisi par Dieu comme « la bouche devant proclamer la loi aux hommes ». Dès son enfance, le Zoroastre légendaire luttait d'instinct « contre le mal ». Son génie supérieur ne se manifesta que lorsqu'il atteignit sa trentième année ; un esprit céleste vint à ce moment lui révéler sa mission et le conduisit devant Ormuzd. Fièrement, Zoroastre adressa cette question au dieu : « Quelle

est la meilleure des créatures terrestres ? » Ormuzd répondit : « La meilleure des créatures terrestres est celle qui a le cœur pur ». Zoroastre apprit ensuite d'Ormuzd « le nom et la fonction » de chacun des génies innombrables créés par l'Éternel, ou par son ordre, et dont le monde est rempli, visibles et invisibles, bons et mauvais, se querellant, se disputant les hommes et les bêtes, et les végétaux, et les matières inertes, et produisant ainsi successivement, continuellement, partout, du bien et du mal.

Après avoir reçu d'Ormuzd, « par l'oreille », le texte de la loi, — l'Avesta, — Zoroastre revint vers les hommes, « sachant qu'il allait subir, entre ciel et terre », de terrifiantes épreuves, destinées d'ailleurs à affirmer les intentions réelles d'Ormuzd, le « caractère divin » dont il serait lui-même revêtu. Zoroastre traverse impunément une montagne toute en feu, et il boit, sans en souffrir, du plomb fondu. Ces épreuves lui valent cette confiance en soi dont se forme une grande partie du génie humain actif.

Donc, tout à sa mission, pleinement résolu, le réformateur se rend à Balkh, où régnait Gustasp, roi des Bactriens. Il veut d'abord exposer la loi nouvelle, en démontrer l'excellence. Il discute, pendant trois jours, contre soixante sages expressément réunis, « trente à sa droite, trente à sa gauche ». Ces savants Bactriens, rassemblés par le roi Gustasp, s'étant inclinés devant la sagesse supérieure de Zoroastre, le réformateur victorieux peut dire qu'il a vu Ormuzd et réciter l'Avesta. On

admire la loi nouvelle, on applaudit à sa révélation, on se dévoue à son triomphe; ce fut un enthousiasme.

Les succès de Zoroastre ne tardèrent pas à lui susciter des ennemis. On le qualifie de magicien; on l'accuse d'avoir séduit les doctes et les sages par des moyens repréhensibles; on le dénonce comme un impie ayant imaginé de faux dieux; on le poursuit, on le traque, on s'ameute, et le peuple, un instant, se prononce contre le réformateur. Mais Zoroastre a pour lui le roi des Bactriens, le majestueux Gustasp, qu'anime une foi véritable, un courage calme, et Zoroastre, triomphant, légifère avec autorité. Sa vie se prolonge au milieu d'un peuple très respectueux, très reconnaissant. La mort légendaire de Zoroastre est diversement racontée. Les uns disent qu'il mourut frappé de la foudre à Balkh; les autres, qu'il succomba sous les coups d'un soldat touranien. Les chroniqueurs pour qui Zoroastre fut militant, compliquent sa légende de quelques détails singuliers qu'il importe de citer, parce qu'ils concourent à donner une impression d'ensemble plus satisfaisante que ne le serait l'affirmation de certains récits préférés.

Ainsi, à l'âge de trente ans, Zoroastre n'aurait pas été transporté devant Ormuzd; il se serait retiré dans « l'antre d'une montagne », où le dieu devait venir le visiter. Zoroastre attendit Ormuzd pendant vingt-cinq ans, dans une retraite absolue et laborieuse, préparant son oreille à entendre la « grande parole », ses yeux à voir la « grande lumière ». Il ne se rendit à la cour du roi Gustasp que lorsqu'il se sentit bien instruit, et c'est

par des miracles, alors, qu'il convertit le roi des Bactriens, lutta contre les traditions invétérées, tenaces, qu'il ne put détruire entièrement. Dévoué aux Bactriens, aux Iraniens de la Bactriane, il se battit pour eux, souvent, et mourut sur le champ de bataille, un jour que les Touraniens prirent et saccagèrent Balkh, « profanant les temples du feu ». Suivant la version que Justin emprunte à Trogue Pompée, Zoroastre aurait gouverné la Bactriane comme « chef politique et religieux ».

Les origines du réformateur sont encore très obscures. Pour Berose, Zoroastre était Mède; Pythagore, d'après Clément d'Alexandrie, le dit Perse; Suidas le qualifie de Perso-Mède; Justin, Moïse de Khorène, Ammien Marcellin le croient Bactrien. Parmi les modernes, Anquetil Duperron fait naître Zoroastre à Urmi, ville de l'Aderbeidjan, ce qui, suivant lui, expliquerait à la fois les qualificatifs de Mède, de Perse et de Perso-Mède donnés au réformateur. Le mot Zoroastre lui-même pouvant se comprendre comme un attribut, un titre, — *astre d'or*, — et la chronologie des légendes donnant des dates inconciliables, l'existence d'une série de Zoroastres, de réformateurs successifs, a été admise, parfois, au moins comme une simplification. Le dernier de ces Zoroastres aurait été le contemporain de Darius Ier. Il est probable, il est presque certain qu'immédiatement après le premier « astre d'or », le premier Zoroastre, le premier législateur de l'Iran primitif, d'autres « astres », des imitateurs, s'emparèrent de la loi zoroastrienne pour l'adapter à leurs caprices, leurs consciences ou leurs

convoitises. Il y eut autant de Zoroastres que de prêtres vivant du feu sacré, que de courtisans défenseurs séculiers de la loi, que de mazdéens en situation d'imposer leur influence. Mais le Zoroastre organisateur du peuple Iranien, moralisateur excellent, réformateur pratique, sachant son but et le voulant, fut unique. La légende peut impunément envelopper sa mémoire de nuageuses fictions, obscurcir son œuvre, vouloir l'en dépouiller, Zoroastre demeure comme un homme ayant accompli la mission qu'il s'était donnée, énergiquement.

Était-ce un Bactrien? un Iranien même? C'est douteux. Bactrien, Zoroastre eut combattu pour la vieille foi aryenne. Né au nord-ouest extrême de l'Iran, sur la frontière de la Médie septentrionale, connaissant à fond les pratiques des magiciens du Touran, pris de pitié pour ces malheureux Iraniens qui s'émiettaient, tant la pourriture morale était en eux; mû par ce grand besoin de s'affirmer qui est le stimulant du génie; concevant en lui tout un système d'administration sociale et brûlant, de l'expérimenter, Zoroastre, cherchant un théâtre pour ses exploits, s'arrête à Balkh, parce qu'il juge que là sa parole sera retentissante, son succès certain. Tout réformateur, quel qu'il soit, doit venir de loin ou descendre de haut, car la décadence des peuples n'est visible qu'à une grande distance. Le Boundehesch, qui veut établir sérieusement la généalogie de Zoroastre, lui donne pour ancêtre le grand Ferydoun qui n'était certainement pas un Bactrien.

De la famille du réformateur on sait trois fils, Ese-

devaster, Orouetour et Khorschidtcher; sa femme, Hoüô; sa mère, Dogdo; son père, Poroschasp; son oncle, Arasp, frère de Poroschasp; son neveu, Medionah, fils d'Arasp. C'est par son père Poroschasp que Zoroastre pourrait descendre de Ferydoun :

La femme de Zoroastre, au moment de sa mission, c'était Hoüô; le législateur, relevant le mariage en cela, la considérait comme participant à l'œuvre divine de la réforme. « Que Hoüô et moi, dit-il, soyons grands comme vous, ô Ormuzd, qui êtes le premier des êtres ». Dans sa famille, toute dévouée à son œuvre d'ailleurs, se produisent des discussions, se manifestent des vues différentes; il y a, par exemple, à un moment grave, une divergence d'opinion entre sa femme, Hoüô, et l'oncle de sa femme, Djamasp. « Lorsque, dit-il en s'adressant à son dieu, j'annonce ce que vous avez prononcé, ô Ormuzd, que Djamasp ne dise pas le contraire de Hoüô ». Djamasp, ce pourrait être, ainsi qu'on le croit, ce ministre du roi bactrien Gustasp, ce savan — Djâmâspâ — auquel les chroniqueurs attribuent de grands travaux.

Les membres de la famille de Zoroastre furent ses premiers disciples déterminés; le roi des Bactriens, Gustasp, fut le premier réformé convaincu. Parmi les disciples, le plus vaillant, un cousin du législateur, Medionah, s'en allait par les villes iraniennes, expliquant la loi nouvelle, la faisant aimer. Pratiquant avec sévérité ce qu'il enseignait aux autres, Medionah prêchait d'exemple. Zoroastre déclare que Medionah avait appris la loi le

premier. « Ce Medionah, je fais izeschné à son saint feroüer, lui qui le premier a appris par l'oreille la loi de Zoroastre... Rendez grand, ô Ormuzd, ce Medionah excellent, lui qui fait exécuter votre loi, qui pratique tout ce que vous avez ordonné dès le commencement ».

De quelques indications rencontrées çà et là dans le texte des livres sacrés, il ne serait pas absolument téméraire de supposer qu'avant d'épouser la nièce de Djamasp, Hoüô, Zoroastre aurait eu, d'une ou même de deux autres femmes, des enfants dont il s'occupait avec affection. « Et vous, Poursischt, dit une invocation, vous qui êtes de la famille d'Hetchedasp, et qui vivez, la plus excellente des filles de Zoroastre, marchez avec pureté de cœur sous le chef que le saint Ormuzd vous donnera ». Cette prière, qui n'est évidemment pas de Zoroastre, constaterait qu'à la mort du législateur une de ses filles, au moins, était encore sans mari, sans chef. Mais, peut-être donnait-on déjà le nom glorieux de « fille de Zoroastre » à ces femmes enthousiasmées qui se dévouaient à l'œuvre du réformateur. A toutes époques, de nos jours encore, les femmes de l'Iran se distinguent par la virilité de leurs sentiments, la persévérante énergie de leur volonté.

La mission de Zoroastre est aussi nettement définie dans la loi que s'y trouve affirmée l'intervention directe d'Ormuzd dans la conception matérielle du réformateur, au rein paternel d'abord, au sein maternel ensuite. Dieu fit le père et la mère de Zoroastre purs, excellents, pour qu'ils conçussent un fils selon les vues de l'Éternel.

« Dans ce monde excellent, moi, Ormuzd, j'ai donné le père qui agit avec pureté de cœur, et la pure Dogdo qui fait le bien, qui est humble, et ne se laisse pas séduire ».

Mis au monde, ayant reçu par l'oreille le précieux dépôt de la « parole sainte », Zoroastre questionne longuement, minutieusement Ormuzd, afin que tout lui soit bien dévoilé. Pleinement instruit, il entreprend avant tout de convaincre le roi Gustasp; il fixe son but, il formule sa théorie, il fait sa politique. La théorie immédiate du missionnaire est séduisante : Le mal envahissant le monde, le bien sera fatalement anéanti si Dieu n'intervient pas en faveur des hommes contre les démons victorieux. Zoroastre a demandé à Ormuzd par quels moyens ils pourront vaincre les démons, ces hommes, ces Iraniens qui, par leurs fautes, sont devenus ou seront eux-mêmes des démons, des darvands? » Ormuzd répond à Zoroastre, que c'est précisément pour qu'il y ait, au monde, quelqu'un « exécutant la parole divine », qu'un homme et une femme ont été faits, purs et humbles, afin que d'eux un homme très pur naquît pour exécuter la loi. Ormuzd parla ainsi à Zoroastre : « Maintenant je parle clairement, prêtez l'oreille; je parle de ce qui est récent et de ce qui est ancien. Non, toutes mes œuvres, il ne les détruira pas, ce démon qui ne sait que le mal et qui désole le monde. Je parle clairement. Au commencement, Ahriman me dit : « Vous êtes l'excel-
« lence? Je suis le crime. L'homme ne sera pur, ni dans
« ses pensées, ni dans ses paroles, ni dans ses actions;

« il n'y aura donc ni intelligence, ni exécution de vos « ordres, ni par parole, ni par action; il n'y aura ni loi, « ni âme vivante... » Je dis, moi, Ormuzd, qui sais tout, je dis que s'il n'y avait pas, comme vous, ô Zoroastre, quelqu'un qui exécutât ma parole, qui fût pur dans ses pensées, dans ses paroles, le monde serait maintenant à sa fin ». Le roi Gustasp, qui voyait son peuple s'affaiblir, et son pouvoir disparaître, et son trône s'isoler au centre d'une société s'effondrant, devait être séduit par cette théorie réformatrice, recevoir le réformateur, l'encourager, le servir. Zoroastre promet au roi, en ce monde, la splendeur de sa royauté, et après sa mort, comme récompense, une gloire de toute éternité pour son âme immortelle.

Le roi Gustasp, roi en Bactriane, — Ké-Gustasp, Vistaçpa en zend, Hystaspe en grec, Goustasp en persan, — continuait la dynastie des kéaniens fondée par Ké-Gobad, qui donne successivement à l'histoire les noms de Ké-Gobad, de Ké-Khosrou, de Ké-Lohrasp et de Ké-Gustasp. Les traditions excessives, les légendes extravagantes, les grandes chroniques où ces légendes et ces traditions sont recueillies, forment, avec les livres de l'Avesta continuellement modifiés, un mélange dans lequel se confondent, s'emmêlent, s'enchevêtrent inextricablement, les hommes et les choses, les êtres et les temps. Les pères y succèdent aux fils, les faits antiques y suivent les faits modernes, les héros les plus récents s'y éclairent des gloires les plus anciennes, et les ancêtres, quelquefois, par contre, s'y parent des mérites de leurs

descendants les plus éloignés. Mais ce qui demeure intact et dominant, depuis l'Avesta jusqu'à Firdousi, quels que soient les noms intervertis ou dénaturés des acteurs qui y figurent, c'est la cause unique de tous les évènements racontés. De Zoroastre jusqu'à Firdousi, c'est la perpétuelle lutte entre les Iraniens et les Touraniens, entre les Européens orientaux, pourrait-on dire, et les Asiatiques, qui explique tout.

Lorsque Zoroastre voulut relever l'Iran qui se dissolvait, moralement et matériellement, la Bactriane était le territoire iranien le plus exposé aux invasions touraniennes, car au nord immédiat de Balkh commençait le Touran. C'est le propre des terres-frontières de conserver encore un viril sentiment de résistance alors que le reste de la nation, corrompu, épuisé dans l'indifférence, se meurt d'apathie. Zoroastre voulut, de préférence, parmi les Iraniens, réformer d'abord les habitants de la Bactriane, parce que les sujets du roi Gustasp, toujours en alerte, l'œil ouvert, l'oreille au guet, encore vivants, étaient capables de comprendre et d'agir. Le but de Zoroastre était de moraliser, de refaire les Iraniens, de telle sorte que, par le nombre et par la vigueur, ils pussent un jour, sûrement, vaincre, refouler au nord les hordes du Touran très menaçantes, prochainement victorieuses. Homme d'action, le législateur vint naturellement prendre sa place là où campaient des troupes d'avant-garde, là où vivait le groupe iranien le plus menacé, le mieux ému, le seul organisé peut-être ?

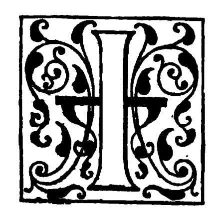
Le triomphe définitif des Iraniens sur les Touraniens,

— des Aryas sur les Touryas, — a inspiré le Schah-Nameh à Firdousi, qui vivait au xe siècle de notre ère. Dans cette épopée nationale, le Persan patriote fait revivre tout le passé, avec ses confusions, mais avec ses grandeurs. Les héros s'y pressent jusqu'à devancer leur temps, affirmant leurs légendes, n'admettant leurs œuvres impossibles que comme vraies; mais dans le Schah-Nameh, comme dans l'Avesta, la grande histoire se manifeste, des héros se dressent : c'est Djemschid, l'antique et fabuleux organisateur de la société aryenne; c'est le forgeron Kaveh, dont le tablier de cuir devint un emblème national, c'est Ferydoun, et enfin Gustasp, ces vainqueurs des Touraniens abhorrés. A l'antagonisme de race qui ameutait, les uns contre les autres, les Iraniens et les Touraniens, Zoroastre ajouta la haine furieuse d'un antagonisme religieux. Les sujets des rois de l'Iran étaient, naturellement, les ennemis des sujets des rois du Touran; Zoroastre fit que les Iraniens, menés par leurs prêtres, serviteurs d'Ormuzd, détestèrent les Touraniens serviteurs d'Ahriman, menés par leurs magiciens. Conseiller du roi de la Bactriane, chef des prêtres d'Ormuzd, et révolutionnaire, Zoroastre accomplit une triple réforme : politique, religieuse et sociale.



CHAPITRE XVII

L'empire de Ver ou Vara. — Les ennemis des Iraniens. — Société djemschidite. — Règne glorieux de Djemschid, fils de Vivenghâm. Ormuzd et Djemschid. — Destruction de l'empire. — Révolte contre les successeurs de Djemschid, incapables. — Zohak, étranger, de la dynastie des Adites, est appelé à gouverner les Bactriens ; les Bactriens lui résistent et, vaincus, se retirent dans les montagnes. — Zohak victorieux, règne. — Ferydoun, djemschidite, fils d'Abtin, et le forgeron Kaveh soulèvent le peuple, battent Zohak, rendent l'Iran aux Iraniens, rétablissent la dynastie iranienne. — Règne magnifique de Ferydoun.



Il ne semble pas, au point de vue purement historique, que l'exode des Iraniens dont parle l'Avesta dès ses premières pages, et qui est demeuré le seul début religieusement consacré des mazdéens, ait été le premier mouvement d'émigration. Les légendes, la tradition, les chroniques, l'Avesta lui-même, rapprochés et comparés, laissent voir, bien antérieurement au grand exode, un

roi, — Djem, — sous le règne duquel une sorte d'empire s'était formé déjà, assez vaste, en terre d'Iran.

Les seize provinces sous la domination des Iraniens gouvernés par Djem, ou Djemschid, formaient ensemble le Ver, ou Vara. Ces provinces ajoutées avaient été au royaume de Djemschid par la violence. Les djemschidites, menés au combat, s'étaient heurtés à des occupants qu'ils méprisèrent, tant ils leur parurent laids. Le souvenir de ces hommes inférieurs était encore dans les mémoires lorsque Zoroastre, reconstituant la nation iranienne, dût faire revivre le passé. Il fit de ces hommes qu'expulsèrent les djemschidites le type des démons d'Ahriman, des dews malfaisants. Les dews du Vendidad, de haute stature, aux dents blanches, longues et saillantes, aux oreilles larges et « sortant de tête », ne sont autres que ces « hommes noirs, avec des oreilles d'éléphants » que les djemschidites refoulèrent au sud de l'Iran, d'où ils étaient venus sans doute en envahisseurs, et dont le type se retrouve sur les monuments assyriens. Les dews du système de Zoroastre furent ainsi, comme l'avaient été les ennemis des djemschidites, querelleurs, menteurs, malsains, paresseux, féroces, « détruisant ce qu'ils prenaient », essentiellement nomades, affamés, malfaisants. C'est le propre, d'ailleurs, des sociétés en formation, et qui doivent conquérir leur aire par la force, de croire leurs ennemis suscités par l'esprit du mal, menés au combat par un démon. Il en fut des Iraniens comme des Aryas de l'Inde védique, traitant de *Rakshasas* les premiers occupants qu'ils spolièrent.

Les premiers Iraniens nomment leurs ennemis, Païrikas, Agro-Maynyous, Drouyas, Noubys, Siyahs, Bedjdjehs, Daēvas, Dyws, Afryts, Dynns. Ces qualificatifs divers se forment de plusieurs idées; ils désignent des « êtres », des « démons » ayant la forme humaine, « premiers occupants d'un sol vierge », et se distinguant par « la couleur noire de la peau ».

La supériorité des djemschidites sur ces nomades s'affirmait par un état social relativement parfait en soi. La famille, — *nmana*, — formait l'unité; le clan — *viç*, — résultait de la réunion de plusieurs familles; quelques clans, volontairement associés, formaient le *zantou*; le territoire qu'occupaient un certain nombre de zantous alliés avait nom *daqyou*, ou *daghou;* le *daghouçaçti*, enfin, c'était la confédération libre de plusieurs daghous, ou provinces, pour la défense commune. Il semble que le clan était, alors, l'unité politique principale. Le chef de clan — *païti*, — n'exerçait le pouvoir, bien que ce pouvoir fût héréditaire, que sous l'autorité des chefs de famille. Il est probable, en outre, que des chefs de clans, remarquables, exerçaient une influence sur le gouvernement des païtis qu'ils avaient eu l'occasion de servir. Spiegel croit que cette influence s'exerçait positivement, au moyen de délégués que le païti principal, sorte de roi en cela, envoyait auprès des païtis influencés, comme un suzerain fait avec ses vassaux. Parmi ces païtis influents, que distinguaient des surnoms caractéristiques, — *Vehrkana,* qui tient le loup; *Douyak*, le dur; *Sughdà,* le purifiant, etc., Djemschid fut très séduisant et très ambitieux.

Djemschid parlait bien, et il agissait promptement. Il guerroya pour les Iraniens contre les dews-hommes, noirs, qu'il vainquit, et il agrandit le royaume à mesure qu'il acquérait le droit de le gouverner seul. « Djemschid règnant, dit Zoroastre, l'effet suivait promptement ce qu'ordonnait sa langue sublime ». Et faisant parler Ormuzd : « Je donnai à Djemschid, ainsi qu'à son peuple, la nourriture, l'intelligence et la vie longue. Je donnai à Djemschid une arme d'or, et le roi Djemschid la prit. Alors le roi Djemschid s'avança sur trois cents portions de territoire, qui furent remplies d'animaux domestiques, de bestiaux, d'hommes, de chiens, de volatiles et de feux rouges et blancs. On ne voyait auparavant, dans ces lieux excellents, ni animaux domestiques, ni bestiaux, ni hommes. Ce fut le pur Djemschid, fils de Vivenghâm, qui les y fit paraître, qui remplit cette terre d'animaux domestiques, de bestiaux, d'hommes, de chiens, de volatiles et de feux rouges et blancs ».

Le roi victorieux conquit d'abord son empire ; il le divisa ensuite en trois parties qu'il peupla successivement. Le premier tiers était absolument inculte ; « on ne voyait auparavant, dans ces lieux, ni animaux domestiques, ni hommes, ni bestiaux » ; le deuxième et le troisième tiers, déjà cultivés, furent améliorés par le conquérant. « Le roi Djemschid marchant ainsi sur cette terre, en rendit le troisième tiers meilleur qu'il n'était auparavant. Alors coururent dessus, en foule, les animaux domestiques, les bestiaux et les hommes ». les Iraniens peuplèrent l'empire nouveau.

Un hiver rigoureux surprit les Iraniens dans leur conquête. « La terre fut frappée par le froid violent et qui gâtait tout; elle fut couverte d'une neige abondante. Ce fléau s'étendit sur les trois parties du territoire sur lesquelles Djemschid avait fait aller les animaux; mais, soit sur le sommet des montagnes, soit dans les fonds où étaient les villages, l'hiver apporta de l'herbe en plus grande quantité et l'eau coula avec abondance ». Djemschid bâtit Ver, « dont la place, fort étendue, était carrée » et où se réfugiaient, pendant l'hiver, « les germes des animaux domestiques, des bestiaux, des hommes, des chiens, des oiseaux, des feux ». Ver fut fortifié; des travaux d'irrigation y furent exécutés qui rendirent le territoire environnant délicieux; « là, Djemschid fit couler en abondance l'eau, jusques aux pieds de la forteresse. On y voyait des oiseaux; et des champs toujours dorés y portaient tout ce qui est bon à manger. Les jeunes gens y vivaient modestes et respectueux, gras et bien nourris. Cette terre était excellente; elle était semblable au paradis ».

Djemschid donna aux Iraniens du nouvel empire l'exemple d'un gouvernement paternel. Monarque incontesté, nul ne fut molesté par son chef de clan; l'autorité suprême du roi des rois ne fut lourde à personne. Dans leur liberté, les Iraniens se virent parfaitement heureux. Il n'y eût, en Ver, ni mendiant, ni magicien, ni fourbe, ni despote; les hommes, que nulles catégories sociales ne divisaient entr'eux, y prospéraient, s'y multipliant; les femmes elles-mêmes, que l'esprit du mal n'atteignait

pas, n'y subissaient plus l'humiliante loi naturelle qui périodiquement les afflige et les souille. Djemschid créa des voies de communication, proportionnellement à l'importance des groupes ; il fit « neuf passages dans les grands villages, six dans les villages de moyenne grandeur, trois dans les petits ». Il se construisit, enfin, un palais « élevé, entouré de murs, et dont les séparations intérieures étaient bien éclairées ».

Si le tableau que donne Zoroastre de l'antique Ver suffit pour qu'on se l'imagine, la narration ne permet pas à l'historien de délimiter le royaume de Djemschid en Iran. « Djemschid, dit le législateur, s'avança vers la lumière ». Il n'est pas possible de supposer que, par ces mots, Zoroastre ait voulu dire que Djemschid étendit ses conquêtes vers l'Orient. Tout indique, au contraire, que les premiers Iraniens se dirigèrent vers l'ouest. Il est certain, en outre, qu'à l'époque de Zoroastre, « la terre de Ver », illustrée par Djemschid, n'appartenait plus aux Iraniens, puisque le réformateur demande à Ormuzd, « par qui les habitants du Verefschoûé seront convertis ». Ormuzd répond que la loi nouvelle sera portée victorieusement aux « habitants du Verefschoûé », par Paschoutan, fils du roi Gustasp, et qu'elle leur sera prêchée par son propre fils Orouetour. L'empire de Djemschid, le pays de Ver, le Verefschoûé était donc à l'ouest de la Bactriane, et il s'étendait vraisemblablement jusqu'à la mer Caspienne. La légende parle des « vaisseaux que fit construire en grand nombre le grand roi ».

La légende politique de Djemschid se complique d'une

tradition religieuse que Zoroastre utilisa du mieux qu'il pût. Le Vendidad laisse deviner qu'Ormuzd voulut d'abord donner à Djemschid, comme « au premier ouvrier des intentions célestes », le texte de la loi nouvelle, avec la mission de l'appliquer ». L'ouvrier, — car, ici, la personnalité de Djemschid s'estompe, s'efface presque, — ne se charge pas de remplir les vues morales d'Ormuzd. Alors, Ormuzd se contente de confier « la protection, la nourriture et la surveillance du monde » à Djemschid, qui sera victorieux, bon, guerrier puissant, administrateur habile. Mais si Djemschid ne se chargea pas d'exposer, de prêcher la loi nouvelle, il n'enrésulte pas qu'il l'ignorait. Le « roi des rois », Djemschid, connaissait entièrement la parole d'Ormuzd; il fut le premier homme qui la connut.

Le refus de Djemschid s'explique par un scrupule de conscience. Il ne se crut ni assez instruit, ni assez appliqué, ni assez pur, pour comprendre la loi d'Ormuzd, pour l'exécuter, pour la prêcher dignement. Ormuzd, ému, touché des loyales paroles du fils de Vivenghâm, lui confia simplement le bonheur du peuple Iranien, ce que n'accepta Djemschid, d'ailleurs, que sous certaines conditions. Il ne s'engagea à remplir la mission patriotique que lui confiait Ormuzd, que si le dieu s'engageait, lui, à éloigner des Iraniens les démons du froid et du chaud excessifs, de la corruption matérielle, des maladies épidémiques. Djemschid ayant ainsi fait un pacte d'alliance avec son dieu, conduisit son peuple, qu'il aima et qu'il servit, dans cette partie de l'Iran où le climat était le

plus doux; ni au sud, en conséquence, où des chaleurs torrides déciment les hommes, ni à l'est où se dressent les monts inaccessibles de l'Hindou-Kousch, ni au nord où vivaient les Touraniens. — Le pacte fut conclu à l'ouest de l'Iran.

Le règne de Djemschid fut glorieux. Zoroastre était sincère lorsqu'il se donnait comme le continuateur des œuvres de Djemschid. Ce que la tradition racontait du royaume de Ver, le réformateur des Iraniens se proposait de le réaliser à nouveau. Djemschid est donc le véritable précurseur de Zoroastre. Faut-il croire, ainsi que quelques auteurs l'ont pensé, que sous le règne de Djemschid déjà la réforme accomplie plus tard par Zoroastre avait été inaugurée ? On s'expliquerait, dans ce cas, comment ce fut un Iranien de l'ouest qui vint regénérer les Iraniens de l'est. C'est à l'ouest de l'Iran, en effet, que les traditions de l'empire de Ver devaient s'être le mieux conservées. Mais, d'autres historiens, au contraire, feraient plutôt contemporains de Djemschid, des espèces de prêtres qui auraient préparé la rapide décadence de l'empire de Ver, par l'abus de pratiques religieuses. Ces prêtres, après avoir « inventé » les jeûnes et les prières de nuit, avaient sanctifié le feu, l'eau, les pierres, si bien que, par crainte de sacrilège, les Iraniens de l'empire de Ver, très religieux, cessant d'utiliser les forces principales de la nature, cessaient de vivre. Zoroastre commit quelques fautes semblables, subissant en cela l'influence traditionnelle des prêtres djemschidites. Quoi qu'il en soit, Hyde a pu dire que « le nom de Gjem, ou

Djam, ou Djem fut, dans tout l'Orient, dès les temps les plus reculés, la qualification de la puissance et de la sagesse ». Les chroniqueurs Persans appellent Salomon, Djem.

Au point de vue historique, Djemschid, longtemps considéré comme un personnage fabuleux, vit positivement depuis Anquetil Duperron : « ce monarque, dit-il, est le premier qui ait réglé, chez les Perses, la forme de l'année sur le cours du soleil; sous son règne, l'année a commencé à l'équinoxe du printemps ». M. C. A. Moreau de Jonnès croit que Djemschid c'est l'Ouranos des Grecs, sorte de pontife venu d'Egypte, et qui règnait « sur les peuples de l'Euxin ». Les chroniqueurs Orientaux donnent la généalogie du « roi splendide », Djem-Shyd. D'après le Heya-el-Molouk, à Keyoumers succédèrent Syamek, Ferawek, Adyh ou Awyh, Sedjehry, Wydjoun et Djemschid. La chronique du Fars, qui fait également descendre Djemschid de Keyoumers, dont le nom signifie « roi du pays », intercale un roi dans sa liste et modifie quelques noms : Keyoumers, Syamek, Ferwal, Housheng, Ashkehed, Anykched, Aboum-Djehan, Djemschid. Un chroniqueur donne les noms des trois fils de Djemschid qui succédèrent à leur père : Bawalyk, Houmayoun et Ylyoun. L'Avesta de Zoroastre qualifie Djemschid de « créateur », en ce sens qu'il « fit l'empire d'Iran ». Il ne cite, des prédécesseurs du grand monarque, qeu Keyoumers, Housheng et un Tekhmourasp dont ne parlent pas les chroniques. Une prière invoque Djemschid, fils de Vivenghâm, comme « fort, père du peuple, de

« l'assemblée nombreuse », qui a chassé, qui a fait disparaître de ce monde tous les dews; qui a semé les grains, qui a brisé l'auteur des maux; « chef d'un peuple nombreux, élevé au comble de la gloire ».

Zoroastre donne ce que l'on pourrait appeler le dogme de Djemschid, en faisant pour le père de ce roi ce qu'il a déjà fait pour son propre père. Le réformateur, sans doute obsédé par cette crainte, que les Iraniens pourraient, un jour, ne voir en lui qu'un homme né d'un homme et nier l'origine céleste de la loi, affirme que Poroschap, son père, avait été choisi par Ormuzd comme le plus saint des hommes, pour donner au monde « celui à qui la parole divine serait révélée ». Il procède de même pour expliquer Djemschid. Dans un izeschné, Zoroastre demande « quel est le premier mortel » qui, dans le monde existant, ayant invoqué Dieu et s'étant humilié, en a obtenu ce qu'il désirait ? Le dieu répond : « Vivenghâm est le premier mortel qui, m'ayant invoqué dans le monde existant et s'étant humilié devant moi, ait obtenu ce qu'il désirait, lui qui a engendré un fils distingué, Djemschid, père des peuples, le plus brillant des mortels nés à la vue du soleil » ; et Zoroastre décrit encore une fois le règne merveilleux de Djemschid. « Sous le règne de ce prince, les animaux ne moururent point; l'eau, les arbres fruitiers, les choses que l'on mange, ne manquèrent pas. Il n'y eut ni froid, ni chaud, ni mort, ni passions déréglées, ni démons. Les hommes, frais et éclatants, paraissaient n'avoir que quinze années. Et les enfants crûrent de toutes parts, tant Djemschid gou-

verna bien, ce père des peuples, ce fils de Vivenghâm ». Zoroastre promettait un royaume pareil aux Iraniens, s'ils consentaient à apprendre, à exécuter la loi.

L'empire du sage et brillant Djemschid ne résista pas à l'œuvre destructive des prêtres. Les uns, très sincères, ne songeant qu'au ciel, se dédaignant eux-mêmes, croyaient mériter Dieu, le gagner, en se mortifiant; les autres, voyant Dieu partout, poussant leur respect jusqu'à la folie, n'osaient toucher ni à l'eau, ni au feu, ni aux matières qui sont le monde. Les Iraniens, affaiblis par les jeûnes et les prières, abêtis par la crainte superstitieuse, somnolaient, ce qui est la pire agonie des peuples. Ces prêtres n'étaient pas les seuls. Il y avait, en outre, dans l'empire de Ver, des magiciens venus du nord, ou du sud, de races différentes, et qui s'étaient immiscés aux choses religieuses. Il y eut, en conséquence, des innovations et des renaissances, de la jonglerie et des disputes, de la passion et du dégoût, du scepticisme et de l'effroi, çà et là; partout un grand dérèglement de pensées.

La légende, qui confond le présent et le passé, et qu'il ne faut entendre que comme un écho confirmant un bruit, donne bien l'idée de la dislocation de l'empire, en caractérisant l'erreur mortelle de chaque ville. C'est Merw, qui se rendit « fameuse par son esprit de controverse »; c'est Niça, qui « cessa de croire »; c'est le Seystan, qui « s'abandonna aux querelles meurtrières »; c'est Ragha, « qui lutta avec Niça pour la témérité de ses doutes ». Hérat, « rongée par la paresse, fut envahie

par la pauvreté »; sur Ourva « s'étendit la souillure »; l'Hyrcanie tomba dans la débauche crapuleuse, « confondant les sexes » ; l'Arachosie et Chakha perdirent tout sentiment de dignité et d'hygiène, en brûlant ou enterrant les morts.

Les Iraniens, épouvantés, se révoltèrent contre les successeurs de Djemschid qui laissaient ainsi l'empire se détruire. Les chroniqueurs, d'accord sur le fait, diffèrent entre eux quant à l'origine de la révolte. Azerpizouh nomme Khesrau, un guerrier, comme l'organisateur du premier complot ourdi contre la dynastie des djemschidites; d'autres chroniqueurs disent qu'Asfiyour, frère du djemschidite régnant, Djouy-Zeher, voulut s'emparer du trône. La tradition dit positivement que les Iraniens appelèrent Zohak, « qui était célèbre », pour les délivrer des fils de Djemschid, devenus incapables.

A l'ouest de l'Iran, presque en Mésopotamie, vivait, alors, un groupe d'hommes que la tradition qualifie d'Adites, du nom de Ad, leur souverain. Dans son Rouzet-essefa, — jardin de pureté, — Myrkhond donne deux listes généalogiques de la dynastie à laquelle Ad appartenait. Dans la première liste, Ad est fils d'Aous, et Aous est fils d'Armend ou Aram; dans la seconde liste, Ad est fils d'Aous, Aous est fils de Sam, et Sam est fils de Nouh. La Bible cite Nouh comme chef d'une dynastie, lui donne pour successeurs, Sam, Aram, et s'arrête à Hous. Zohak, appelé par les Iraniens révoltés, aurait été le neveu du chef des Adites, — Ad, — sous la suzeraineté duquel il gouvernait une partie du sud-ouest

iranien, — la Perside, et probablement la Susiane, — lorsque l'empire de Ver lui confia ses destinées.

Zohak marcha contre le Ver, ou Vara. Diodore énumère les succès de Zohak. « Dans un espace de dix-sept années, il réduisit à l'obéissance les Caduses et les Tapyres, habitants des rives méridionales de la Caspienne, les Hyrcaniens et les Drangiens, les Derbikkes, les Carmaniens, les Choramniens, les Borcans et les Parthes, tous les peuples du nord, en un mot, sauf les Bactriens ». Diodore ajoute que l'envahisseur établit également son autorité en Perside et en Susiane. Zohak n'aurait donc pas été, déjà, gouverneur de ces provinces? La Bactriane résista longtemps aux efforts de Zohak, parce que les Bactriens n'étaient pas absolument corrompus, et parce qu'ils prétendaient être gouvernés par un véritable descendant de Djemschid.

Il a été dit que Zohak était Ninivite, et que par ses victoires les Assyriens s'emparèrent de l'Iran pour la première fois. Il a été écrit, d'autre part, que Zohak, guerroyant pour son propre compte, n'était qu'un simple aventurier, très audacieux, au sang mêlé, mi-Iranien et mi-Scythe, venu du Caucase. Les auteurs Orientaux ont échafaudé la généalogie de Zohak suivant l'origine qu'ils avaient le désir de lui faire. Les chroniqueurs Arabes n'hésitent pas à se l'approprier, en le faisant descendre de Medjouyh-al-Temyz, par Abyd et par Oulevan. Les Iraniens, qui l'avaient appelé comme un libérateur, affirmaient qu'il descendait de Keyoumers, autant que Djemschid: « Keyoumers eut pour fils Pyshy, Pyshy eut Syamek,

qui eut Newarek, qui eut Taz, qui eut Wyzersenk, qui eut Denykan, qui eut Aroundasep, qui eut Peyourasp, qui eut Zohak ».

Les Bactriens ne voulant pas reconnaître Zohak, le combattirent; mais, vaincus, ils se retirèrent dans les montagnes, emportant avec eux leur droit. La partie de l'El-Bourz où les Bactriens vécurent en défiant Zohak, est nommée Hœreberezeyty; c'est l'Hebyreh des livres zends. La terre sacrée d'Ormuzd, alors, ce ne fut plus l'Iran, puisque les Iraniens, complètement corrompus, avaient livré la patrie à un étranger. L'Hebyreh, l'asile des Bactriens fidèles et courageux, fut l'Iran véritable. « Iran, dit le Koush-Nameh, n'était pas alors le nom de la terre d'Iran; c'est Hebyreh que l'appelait l'homme de la loi pure ».

Zoroastre méprise Zohak et maudit le nom de ce « maître des ambitions déréglées ». — « Ayez, dit-il, en faisant revivre la tradition, ayez mille forces contre les Zohak, contre les soutiens de la mauvaise loi. Malédiction à Zohak victorieux, qui a trois bouches, qui est chef des dix mille provinces, continuellement tourmenté pour ses crimes ». Peut-être faut-il voir dans les mots « qui a trois bouches », cette pensée que, par ses conquêtes, Zohak tenait les trois deltas des trois grands fleuves iraniens, le Sir-Daria, l'Amou-Daria et l'Helmend? La puissance de Zohak, imagée par Zoroastre, devint monstrueuse. « Zohak, aux trois bouches, aux trois ceintures, aux six yeux, aux mille forces, est plus violent, plus puissant que les dews, que les

daroudjs livrés au mal ». La tradition persane veut que le règne de Zohak ait duré mille ans.

Pendant que Zohak régnait, la pure descendance de Djemschid croissait dans les hauteurs de l'El-Bourz, inaccessibles. Quoique sans royaume, chaque successeur recevait à son tour le titre de Chef-royal et s'anoblissait d'un qualificatif. Le chronique du Fars cite, et dans l'ordre, après Djemschid, Abtiyan-Byferoust, Abtiyan-Remy-Gaw, « taureau de combat » ; Seher-Gaw, « taureau vigilant » ; Asfyd, « taureau blanc » ; Siyah, « taureau noir » ; Kour, « taureau furieux »; Bour, « taureau gris »; Zour, « taureau rouge »; Fyl, « taureau éléphant »; Per, « taureau fort ». Le fils d'Abtiyan-Per, Abtyn, crut le moment venu de combattre Zohak, de venger Djemschid, de reprendre Balkh. Abtyn partit avec ses Iraniens montagnards, défia Zohak, fut battu et dût fuir vers le nord, « non pas découragé, mais réduit à l'impuissance ». Abtyn pourrait bien personnifier simplement la série des héritiers de Djemschid qui essayèrent, sans succès, de reprendre la Bactriane.

Abtyn, de qui naîtra le fameux Ferydoun, prend une grande importance dans les légendes orientales. Vaincu, le descendant de Djemschid est accueilli par un prince, le roi Behek, bon, hospitalier, mais incapable de fournir au vengeur des Iraniens le moindre moyen de batailler contre Zohak, étant menacé lui-même dans sa puissance. Abtyn se rend auprès du roi Tyhour, qui régnait à l'ouest de l'Iran, épouse la fille de ce roi, et va au secours du roi Behek. Abtyn, victorieux, infatué, se dé-

clare contre les ennemis de l'Iran, suppléant à l'infériorité de sa troupe peu nombreuse, par une accumulation de ruses, d'embuscades, de surprises qui déconcertent ses adversaires. Sa réputation de bravoure téméraire, d'ingéniosité très active se répand, et c'est pendant le cours glorieux de ses continuelles petites victoires que son fils Ferydoun vient au monde.

La légende passe d'Abtyn à Ferydoun, avec le même merveilleux. Ferydoun eut deux nourrices iraniennes, « belles, pures, fortes et pieuses », scrupuleusement choisies. Son éducation militaire est confiée à Selkat, un Iranien devenu célèbre par sa résistance énergique aux soldats de Zohak. Une autre légende veut que Ferydoun ait été remis, dès sa naissance, à un berger dont les vaches étaient magnifiques. Zohak, inquiet, essaye de surprendre Ferydoun, se rend en personne là où paissaient les vaches nourricières, tue « de rage » le troupeau, mais ne peut frapper le fils d'Abtyn. S'alliant alors au roi de Hamadan, qui va battre le roi Behek, franchir la Caspienne et tenir en échec le roi Tyhour, Zohak rencontre Abtyn à la tête d'une poignée d'Iraniens, le brave et le tue, ainsi que deux de ses fils qui le servaient.

Ferydoun succède nécessairement à son père Abtyn, impitoyablement massacré par Zohak. Un incident ne permit pas au fils de retarder l'heure de la vengeance. Dans un village de l'Iran subjugué, « là où se trouvait Ispahan », disent les chroniqueurs Arabes, un forgeron, qui avait perdu deux de ses fils enrolés de force dans

les armées de Zohak, fut pris de colère violente lorsque l'ordre lui fut donné de livrer son troisième fils, Garem, aux officiers recruteurs. Ce forgeron, nommé Kaveh, prit une lance à la pointe de laquelle il lia son tablier de cuir, et parcourut la ville en brandissant cet étendard nouveau, appelant les Iraniens à la révolte. L'Iran bondit à cet appel. Ferydoun et Kaveh, le premier vengeant la mort de son père, le second vengeant la mort de ses fils, conduisirent l'insurrection formidable, dispersèrent les « étrangers » et s'emparèrent de Zohak.

Ici les chroniqueurs Orientaux, qu'emporte leur enthousiasme, ne se résignent pas à terminer leur simple récit par ce grand fait. L'un affirme que ni Ferydoun ni Kaveh n'osèrent mettre à mort Zohak, de leurs mains, parce que Zohak, rude à ses ennemis, soldat cruel pendant la bataille, n'avait jamais voulu le mal hors des heures du combat : « Zohak n'ayant jamais violenté une femme, fut attaché à la bouche du volcan du mont Damavand ». C'était une noble mort que lui accordaient là ses ennemis. Un autre poète, donnant à Zohak la forme réelle d'un serpent monstrueux, invulnérable, le fait clouer par Ferydoun « aux flancs d'une montagne brûlante ». Enfin, la tradition affirmait, à l'époque de Zoroastre, que Zohak n'avait été qu'un homme, mais un homme effrayant; qu'il portait, « soudés à ses deux épaules », deux serpents qu'il fallait nourrir « avec la chair de jeunes Iraniens ». Ces serpents réclamaient deux victimes par jour. Les bourreaux, pris de pitié, laissaient s'échapper une des deux malheureuses créatu-

res condamnées, et ces Iraniens fugitifs, cachés dans les montagnes du Kurdistan, furent les premiers Kurdes.

La défaite de Zohak mit en joie les Iraniens; mais combien d'Iraniens étaient encore en Iran le jour de la délivrance ? Les Touraniens, les Arabes, les Hindous, les Nègres, qui s'étaient largement installés dans l'empire de Ver, et qui y vivaient sous la protection de Zohak, redoutèrent les conséquences de la victoire de Ferydoun. Cependant, les villes étaient iraniennes en majorité, et le rétablissement sur le trône de la dynastie de Djemschid, par une révolution populaire, dut faire naître un patriotisme irrésistible dans les cités. Les races diverses, très mélangées, manquaient de cohésion. Zohak mort, nul lien n'était capable de les réunir. Il n'en était pas de même, toutefois, dans les environs de l'Helmend, dans l'Haëtoumat, qui est à peu près le Seistan actuel. Le Vendidad de Zoroastre reproche encore aux habitants de l'Haëtoumat leur amour « de la violence, des querelles armées, des blessures et des meurtres ». Il y avait là un groupe important d'hommes, Iraniens fortement métissés de Touraniens, d'Arabes et peut être d'Hindous, qui se distinguaient par leur turbulence et possédaient une organisation. On nommait ces hommes les Çamides, et on tenait grand compte de leur alliance. Les Çamides avaient la réputation de se prononcer toujours pour le vainqueur. Ils se prononcèrent pour Ferydoun vivant, contre Zohak mort.

Le règne de Ferydoun renouvela presque les merveilles du règne de Djemschid. L'Avesta accorde à Fe-

rydoun seul le suprême qualificatif de « vainqueur » ; il le fait succéder à Djemschid, immédiatement. « Le fils d'Athvian, le fort Ferydoun, qui s'est servi de l'étendard de Kaveh, a anéanti Zohak. Ferydoun, le fils d'Athvian, a chassé la faim, la soif, les maux ; il a chassé le maître des ambitions déréglées, qui faisait le mal ». Le successeur victorieux de Djemschid se fit aimer des Iraniens, en revenant au fédéralisme primitif. Le roi de Rey, — Nestouh, — le roi du Damavand, le forgeron Kaveh, et les autres vassaux sans doute, ne devaient à Ferydoun qu'un hommage en temps de paix. Or la paix fut profonde sous ce règne. « Ferydoun, dit Zoroastre dans son Vendidad, est le premier parmi les hommes de la première loi. Il est le premier qui ait chassé l'envie, tué la mort, banni le feu brûlant du corps de l'homme ». Djemschid, en effet, par Ormuzd, avait occupé, après l'avoir conquis, une partie de l'Iran délivrée du froid, du chaud, des éléments de mal. Ferydoun, lui, eut à reconquérir la terre abandonnée par les successeurs de Djemschid, à en chasser les ennemis envieux, les guerriers semant la mort, et à l'assainir. « Fort et puissant, continue Ormuzd parlant par Zoroastre, Ferydoun obtint tout ce qu'il souhaitait. Alors s'éloigna l'envie, la mort, les maux, la fièvre, la faiblesse, le dew qui rend faible, les passions déréglées, la surdité et l'aveuglement volontaires de l'esprit, la couleuvre, le mensonge, la femme de vie mauvaise, la méchanceté, la corruption, l'impureté ». Zoroastre prête ses propres intentions à Ferydoun.

D'après Hérodote, Ferydoun règna pendant vingt-deux ans et mourut sur un champ de bataille; les chroniques persanes, qui lui accordent un règne de cinq cents ans, le font abdiquer en faveur de son petit-fils, pendant que ses officiers combattent pour l'Iran, au loin.



CHAPITRE XVIII

Les fils de Ferydoun : Iredj, Tour et Selm. — Règne de Menoudjer, fils d'Iredj. — Paix entre Menoudjer, roi d'Iran, et Afrasiab, roi de Touran. — Moouzer succède à Menoudjer. — Afrasiab, descendant de Tour, envahit l'Iran. — Antagonisme définitif entre l'Iran et le Touran. — Le Çamide Zow, ou Zal, vient régner en Iran, défait Afrasiab. — Retour des Touraniens. — Zal et Roustem vont à la recherche d'un héritier direct de Ferydoun.— Fin de la dynastie des pichdadiens. — Ké-Gobad, descendant de Djemschid, commence la dynastie des keïaniens, rétablit l'Iran. — Ké-Nabyeh. — Ké-Kaous. — Ké-Siavakhsch. — Ké-Khosrou. — Guerschâsp.



'APRÈS les chroniques persanes, Ferydoun avait trois fils : Iredj, que lui donna la fille d'un prince Iranien; Zour et Selm, qu'il eut d'une fille de l'usurpateur étranger, Zohak. Iredj ayant été tué par ses deux frères, Tour et Selm, son fils Menoudjer « lui succéda dans l'amour de la nation pure ». Selm marcha contre son neveu, du côté de l'ouest, pendant que les Touraniens, venant du nord, descendaient en masse vers l'Iran. Menoudjer se retrancha sagement

sur les hauteurs de l'El-Bourz, harcela les Touraniens « par mille entreprises diverses », leur rendit insupportable le séjour de l'Iran, et lorsqu'il les vit abandonner leur proie, il se précipita contre son oncle Selm, qu'il défit et tua.

Vainqueur, Menoudjer offrit une paix durable au chef des Touraniens, à Afrasiab « descendant de Tour », lui proposant de tracer une frontière séparatrice du Touran et de l'Iran. Menoudjer et Afrasiab s'entendirent, sauf sur un point : Jusqu'à quelle limite s'étendrait, à l'est, l'Hyrcanie iranienne. Le prince qui régnait eu Hyrcanie, consulté, dit qu'il monterait au sommet du Damavand, qu'il lancerait une flèche du côté de l'Orient et que là où la flèche tomberait, serait la frontière. Le roi Aresh prit une flèche « faite d'un bois léger, et courte », tendit son arc; le trait partit en sifflant, « vola dans l'air, dit la légende, depuis le lever du soleil jusqu'à midi, et vint tomber sur la rive de l'Oxus ». C'est ainsi que sous Menoudjer, l'Hyrcanie toute entière demeura acquise à l'Iran. L'Avesta fait succéder Menoudjer à Ferydoun, dans sa courte liste des grandes âmes : « Menoudjer, qui fut Iranien, issu de Ferydoun », dit le texte.

Noouzer, qui succéda à Menoudjer, fut détesté. Il était avare, injuste, faible. Le chef des Çamides intervint « par la parole » entre le peuple révolté et le roi. Mais de graves dangers se manifestèrent, qui réunirent tous les princes Iraniens dans un intérêt de commune défense. Manquant au traité qu'il avait fait avec Me-

noudjer, le chef des Touraniens, Afrasiab, envahit l'Iran. Noouzer, dont le territoire avait été ravagé, disputa l'Iran à Afrasiab, tantôt soutenu par les Çamides venus du sud, tantôt par les Gawides venus de l'ouest. Le Shah-Named dit qu'il guerroya pendant sept années, qu'il fut pris par Afrasiab et qu'il eut la tête tranchée. Le but des Touraniens était évident; ils entendaient s'approprier la terre iranienne. Jusqu'à ce moment, des races distinctes avaient occupé les territoires géographiquement indécis que limitent l'Oxus et l'Yaxartès au nord, l'Helmend au sud. Le caractère du Touranien s'accommodait mal du caractère de l'Iranien; d'anciennes querelles surexcitaient les uns contre les autres les serviteurs d'Ormuzd et les serviteurs d'Ahriman; un sentiment de répulsion naturelle tenait en division les hommes du Nord et les hommes du Sud. Cependant les nécessités de l'existence et les attraits de faciles amours avaient, sur quelques points, — autour du lac Hamoun, par exemple, — mélangé le sang des deux races jusques au point de constituer une sorte de type mixte, plutôt Iranien que Touranien toutefois, et quelque peu Arabe.

A la mort de Menoudjer, lorsque le chef des Touraniens vit les sujets de Noouzer se révolter contre leur roi, la pensée de prendre l'Iran vint naturellement à son esprit. Ce fut la première déclaration de guerre proprement dite du Touran contre l'Iran, lutte formidable, qui ne devait plus cesser. Les Touraniens, exclus politiquement de l'Iran par la gloire de Ferydoun et par l'habileté de Menoudjer, regrettaient cette « terre bénie et fruc-

tueuse » dont ils avaient joui longtemps, et qu'ils exploitaient encore par leurs magiciens, partout répandus. Afrasiab, redoutable en ce qu'il représentait admirablement les convoitises de tout un peuple, devint aussitôt, pour les Iraniens menacés, une bête malfaisante, un monstre abominable, un « serpent » hideux, œuvre du démon. Zoroastre dira simplement qu'Afrasiab c'était Ahriman en personne, menant au combat ses innombrables dews ayant pris la forme de Touraniens. Le Nord, c'est-à-dire le Touran, devint la patrie des démons, comme le Sud, l'Iran, demeura la patrie des mazdéens, des « purs ».

Fut Touranien, tout ennemi des Iraniens, indépendamment de la race, des mœurs, des religions, et même du point géographique occupé. Les Afghans, de nos jours, appellent encore Touryas les Nègres et les Hindous, qu'ils détestent, et qui ne vivent cependant pas en Touran; ils nomment Sour, les Touraniens, Turcs, Uzbeks ou Mongols, qui sont au nord de l'Iran, désignation dans laquelle ils comprennent, d'ailleurs, les Syriens et les Européens, tous les hommes ayant la peau blanche ou jaune. Pour les Iraniens, le mot Tourany désignait l'ensemble de tous leurs ennemis, quels qu'ils fussent. Afrasiab étant leur adversaire principal, devint, en fait, le « maître des Touranys », et le pays qu'il occupait, la « terre des Touranys » par excellence, le Touran. Afrasiab régnant au nord de l'Iran, la tradition fit du Nord le séjour d'Ahriman, de la « couleuvre touranienne ». Lorsque Zoroastre voudra rappeler le souvenir glorieux de

Ké-Khosrou, qui prit Afrasiab et le fit jeter, chargé de chaînes, dans un cachot triangulaire, Zoroastre dira : « Offrez un sacrifice à Hom, pour qu'il ne vous lie pas comme Ké-Khosrou a lié la couleuvre touranienne Afrasiab, au milieu de trois murs, l'ayant lié lui-même avec du fer ». Ce souvenir était tel dans la mémoire des Orientaux, que les historiens Parses finirent par personnifier Hom, qui avait livré Afrasiab vivant à Ké-Khosrou. Ces chroniqueurs eurent le sentiment de l'importance historique d'Afrasiab. A leurs oreilles, les mots Touraniens et Iraniens exprimaient si peu deux races différentes, qu'ils faisaient remonter la généalogie d'Afrasiab jusqu'à la pure source de Ferydoun.

Des trois fils de Ferydoun, — Iredj, Tour et Selm, — Iredj seul était de sang iranien.

A la mort de leur père, Iredj, Selm et Tour se disputèrent sa succession. Selm et Tour firent assassiner Iredj ; mais le fils d'Iredj, Menoudjer, succéda immédiatement à son père par la volonté du peuple. Tour s'en fut au nord de l'Iran, avec la réputation que lui valait le nom de Ferydoun, et il soumit facilement à sa domination toutes les hordes nomades qui vaguaient au nord de l'El-Bourz. Afrasiab descendait, par Tour, de Ferydoun.

D'après le Nasekh-Attevarykh, Afrasiab était fils de Pesheng, qui était fils de Shanpasch, fils de Wershyb, fils de Terk, fils de Zow, fils de Sherwan, fils de Tour, fils de Ferydoun. La chronique de Fars, adoptant un même point de départ, donne une liste différente : Fery-

doun, Tour, Tourekh, Tourshesb, Asanyaseb, Bourek, Rayermen, Fash et Afrasiab.

Afrasiab s'empare, par la force, de ce qu'il considère comme un héritage lui revenant depuis la mort des frères Iredj et Selm; il se proclame roi d'Iran. Les princes Iraniens, nombreux, qui redoutaient le gouvernement d'Afrasiab, opposèrent à l'envahisseur, immédiatement, le chef des Çamides, le roi Zow, ou Zal, brave, intéressé à vaincre, déjà pressé par les Touraniens au nord immédiat de ses États, et ils le firent « roi des rois, » comme héritier direct de Menoudjer. Le Nasekh-Attevarykh justifie cette déclaration par une généalogie : Menoudjer, Noouzer, Maysoun, Roumeh, Hywaseb, Kendjehouberz, Tasmasp et Zow.

Le roi Zow, purement djemschidite, s'opposa hardiment aux volontés d'Afrasiab. Zoroastre place Zow, fils de Tasmasp, parmi les grands ancêtres des Iraniens : « Zow, guerrier actif, s'est avancé avec force, dit-il, et il s'est placé au-dessus de tout, le corps robuste et sain, protégeant soigneusement le monde contre les malfaisants, frappant les ennemis, anéantissant sur-le-champ les menteurs, les ennemis ». Zow, par des prodiges d'intelligence, alors que la famine et les maladies décimaient l'Iran, finit par lasser Afrasiab, l'obligeant à traiter de la paix. Zow, satisfait, parcourt l'Iran, dans le but de conserver le droit de suzeraineté que les princes lui avaient octroyé en vue d'un intérêt commun.

Afrasiab, manquant à sa parole, recommence la lutte. Zow, semble-t-il, fit un appel aux Hindous, qui vinrent

combattre pour les Iraniens. Ce furent, en Iran, une panique et un désordre tels, que les chroniqueurs n'ont jamais pu reconstituer ce moment historique. Les uns laissent mourir Zow, après neuf ans de règne, dans les troubles d'un envahissement touranien, lent, mais continuel, et que favorise une anarchie nationale généralisée; d'autres, nommant Zow, Zal, ou bien, sans le dire positivement, faisant intervenir Zal comme fils de Zow, admettent que le roi des Çamides, découragé, abandonna l'Iran aux Touraniens, se dévouant, avec son fils Roustem, à la recherche d'un descendant véritable de Ferydoun, seul capable de sauver l'Iran.

Mort ou déserteur, Zow, ou Zal, cessa de régner en Iran et termina la dynastie spéciale des monarques primitifs que les Orientaux connaissent sous le nom de Pychdadiens. Le règne de cette dynastie avait été interrompu par l'usurpation temporaire des Zohakides.

Pendant qu'Afrasiab ravage l'Iran, le roi des Çamides et son fils Roustem découvrent, dans la montagne d'El-Bourz, un descendant certain de Ferydoun, nommé Gobad. Les chroniqueurs orientaux admettent que Zow, ou Zal, descendait de Djemschid, bien qu'indirectement, et que son gouvernement était légitime; mais ce souverain reconnut, lui, que pour délivrer l'Iran envahi, la descendance directe de Djemschid était la seule capable d'intervenir victorieusement. Zal ne descendait de Djemschid que par une Caboulistane nommée Loulou — la perle, — que le monarque, fuyant son royaume, avait obtenue du roi Koujenk. De cette union naquit Touj,

qui eut Shydasep, qui eut Tourek, qui eut Schem, qui eut Ezret, père de Kershasep et de Tourenk, contemporains de Ferydoun. Tourenk eut pour fils Neriman, qui eut Çam, qui eut Zal, père de Roustem « et ses frères ».

Le descendant direct de Djemschid, par Ferydoun, que Zal et Roustem découvrirent dans l'El-Bourz, était Gobad, fils de Dad, fils de Nourkan, fils de Mansou, fils de Noouzer qui avait régné en Iran. Zal honora le nom de Gobad du titre royal de *kava*, ou *ké*, *keï*, et ainsi fut inaugurée la dynastie djemschidite des Keïaniens.

Ké-Gobad, acclamé par les Çamides d'abord, ensuite par les Iraniens désespérés, vainquit Afrasiab, battit les Touraniens et rétablit dans toute leur intégrité les frontières iraniennes tracées par Menoudjer. Ké-Gobad régna cent ans, disent les chroniqueurs; il laissa son trône glorieux à son fils Ké-Nabyeh. La tradition orientale oublia presque Ké-Gobad pour vanter l'héroïsme de Roustem. Roustem deviendra le sujet de nombreux poèmes où les impossibilités, seules, accomplies, sont des œuvres dignes du héros.

Des quatre fils que John Malcoln donne à Ké-Gobad, — Kaous, Aresh, Roum et Armen, — le premier reçut le titre de *ké* et exerça le pouvoir. Les écrivains orientaux, qui accordent un règne de cent cinquante ans à Ké-Kaous, le glorifient de toutes les victoires qu'obtinrent plus tard, et qu'avaient obtenues avant lui les rois iraniens. « Soyez célèbres par votre intelligence comme Kaous », dit Zoroastre aux mazdéens.

Ké-Khosrou continua Ké-Kaous. L'Avesta nomme, entre Ké-Kaous et Ké-Khosrou, un Ké-Siavakhsch qui ne se fit pas remarquer. Ké-Khosrou, « éclatant de lumière », était fils de Ké-Siavakhsch « pur de corps et sans péché ». Les livres parses, et l'Avesta lui-même, nomment Ké-Khosrou, Kershasep ou Guerschâsp. La dynastie des Keïaniens, en effet, ne devient définitivement iranienne qu'à partir du règne de Ké-Khosrou, vainqueur enfin du Touranien Afrasiab; et c'est alors que les noms des rois se modifient. L'opinion a cependant été émise qu'il y eut, en même temps, un Ké-Khosrou et un Ké-Guerschâsp; que Ké-Khosrou, comme Ké-Kaous et Ké-Gobad, n'étaient pas des princes iraniens, mais des étrangers qui s'étaient emparés de la couronne de Djemschid. Une grande famille iranienne, devenue glorieuse en Iran, aurait, sans effort, repris le trône des Keïaniens.

Zoroastre célèbre Ké-Khosrou et Ké-Guerschâsp, qu'il honore des mêmes victoires. Par Ormuzd, Ké-Khosrou « lia la couleuvre touranienne, Afrasiab », et étendit, vers le nord, le royaume d'Iran. Lorsque Zoroastre invoque la grande âme de Ké-Khosrou, il s'exprime ainsi : « Je fais izechné au saint ferouër de Kéan-Khosrou, qui ne s'est appliqué qu'à faire le bien; qui n'a pensé qu'à faire le bien; qui, sans se lasser, a toujours fait le bien; dont les enfants brillent dans l'assemblée des provinces; dont la semence, comme une source, a délivré ceux qui étaient dans l'oppression; qui, pur, roi du monde, humble de cœur, a vécu longtemps avec

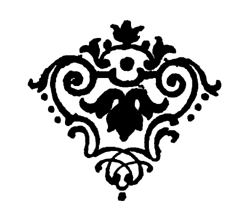
l'accomplissement de tous ses désirs; qui a éloigné les magiciens, les péris; qui affaiblissait ceux qui rendent sourds et ceux qui rendent muets; qui a éloigné ceux qui, dans le monde, font le mal ». Le législateur des Iraniens invoque ensuite le « vaillant Guerschâsp », comme le « héros qui a anéanti la couleuvre dévorante; qui a frappé le venin qui coulait dans le zaré Voorokesché; qui a rendu les lieux forts, les a mis en bon état; qui a fait les chemins éclatants, libres et étendus au loin ».

Ainsi, Ké-Khosrou et Guerschâsp, célébrés par l'Avesta pour avoir vaincu et « détruit » Afrasiab, pourraient être considérés comme un seul et même personnage, nommé en deux idiomes différents. Mais, certains passages du livre sacré s'opposent à cette solution. Une page de l'Avesta exalte, et l'une après l'autre, l'âme de Kéan-Khosrou et l'âme de Sâm, père de Guerschâsp, « armé de la massue à tête de bœuf, qui a chassé, avec un bras fort et vigilant, l'armée nombreuse et impure; qui a arboré avec fierté une multitude de grands étendards; qui a éloigné celui qui fait beaucoup de mal, qui a multiplié la frayeur; qui l'a frappé à coups redoublés et sans compassion ».

Ké-Khosrou et Guerschâsp régnaient, sans doute, chacun sur une partie de l'Iran; le premier dans les environs du lac Hamoun, le second en Caboulistan. Ké-Khosrou continuait régulièrement la dynastie des Keïaniens, non absolument iranienne. Guerschâsp, fils de Sâm, qui appartenait à la troisième génération directe de Djemschid, était, lui, un Iranien incontesté. Il semble que les deux

souverains combattirent pour la même cause, Ké-Khosrou comme le plus puissant, Guerschâsp comme le plus brave. Les États de Ké-Khosrou s'étendaient au loin, probablement jusqu'aux monts Zagros, à l'ouest; les États de Guerschâsp, à l'est, restreints, s'ennoblissaient des hommes de pure race qui l'occupaient. Ké-Khosrou représentait la gloire des Iraniens; Guerschâsp continuait Djemschid par Sâm, qui eut deux fils, Orouâkhsch le juste et Guerschâsp le brave.

Zoroastre place Guerschâsp bien au-dessus de Ké-Khosrou, puisqu'il fait de Sâm l'un des « quatre mortels » à qui Ormuzd donna le germe pur des héros prédestinés. Le premier fut Vivenghâm, père de Djemschid; le second fut Athvian, père de Ferydoun; le troisième fut Sâm, père de Guerschâsp; le quatrième fut Poroschasp, père de Zoroastre. Les merveilles accomplies par Guerschâsp, allié ou vassal de Ké-Khosrou, éclipsèrent le dynaste keïanien, et, probablement, sans révolution, par la force même des évènements qui se produisirent, le fils de Sâm, de la dynastie pichdadienne, continua la dynastie keïanienne.



CHAPITRE XIX

Règne pacifique de Ké-Lohrasp. — Ké-Gustasp, roi d'Iran ; Ardjasp roi du Touran. — Confédération iranienne. — Zoroastre en Bactriane. — Les Bactriens. — Premières lois. — Nécessité d'un dieu pour la réforme. — Mazdeïesnans et Dewiesnans. — Les religions bactriennes. — Zorastre fut-il réformateur ou créateur ? — Vœux des mazdéens. — Société bactrienne. — Laboureurs et guerriers. — La femme. — Hiérarchies sociales. — Le roi. — Réforme nécessairement religieuse et politique. — Ardjasp menace Gustasp. — Zoroastre marche à la bataille ; il s'approprie la victoire et prophétise la destruction des ennemis. — Période audacieuse du réformateur.



LORSQUE Ké-Gustasp succéda à Ké-Lohrasp, qui avait succédé à Ké-Guerschâsp, comme « chef » ou roi de l'Iran, Ardjasp était chef du Touran, ayant succédé à Afrasiab. « O Ormuzd, lit-on dans le Vendidad, si Ardjasp se présente pour anéantir Gustasp, issu d'un pur germe keïanien ; s'il veut me frapper, moi Zoroastre, et les provinces de l'Iran, qui sont au nombre de cinquante, de cent, de mille, de dix mille, innombrables, ne lui accordez pas ce qu'il désire ».

Ké-Gustasp, en Bactriane, est un seigneur satisfait de son fief restreint, très glorieux de sa généalogie. A son avènement, l'Iran n'est qu'une quantité de petits royaumes indépendants, prêts à s'unir lorsqu'un danger sérieux se manifeste. Alors, tel roitelet parfaitement inconnu peut devenir, par sa vaillance ou par sa sagesse, le maître des destinées iraniennes, commander avec l'autorité d'un empereur. Le souvenir de Djemschid et de l'empire de Ver favorisent cette organisation. Pendant la bataille, nul ne dispute au généralissime son commandement; la guerre est-elle terminée, chaque héros retourne à sa province, et du « chef des chefs », du « roi des rois », il n'est positivement plus question. Ké-Guerstâsp ayant vaincu les Touraniens, son fils Ké-Lohrasp, qui lui succéda, jouissant d'une paix profonde, régna obscurément. La paix était encore en Iran lorsque Ké-Gustasp succéda à Ké-Lohrasp.

Zoroastre vint dans le royaume pacifié de Ké-Gustasp, en Bactriane, plein de zèle, avec l'ambition de reconstituer le peuple iranien. Ké-Gustasp était un roi selon les vœux du réformateur, et les Bactriens avaient cet avantage sur tous les autres Iraniens, d'être tenus en éveil par les menaces des Touraniens. La Bactriane, en effet, terminait l'Iran, et les hommes du Touran passaient continuellement cette frontière.

La supériorité des Bactriens n'était que relative; leur décadence morale égalait leur décadence matérielle. La plupart des terres de la Bactriane étaient devenues incultes; de vastes « plaines sèches » y succédaient à d'imprati-

cables marais. La stérilité faisait la famine, et la famine tuait lentement les Bactriens. Des maladies de toutes sortes décimaient le peuple et les troupeaux; les cadavres des hommes et des bêtes étaient négligemment abandonnés sur les routes; près des villes, les morts n'étant enterrés qu'à fleur du sol, de mortelles puanteurs infectaient le pays. Tout sentiment de dignité humaine avait disparu; chacun livrait son corps à toutes les souillures. Les seules passions étaient la colère, l'avarice et l'orgueil. les deuils bruyants dénonçaient le dessèchement des cœurs; les vivants se lamentaient d'une façon excessive, se couvraient la tête de cendres, bien qu'irrespectueux, et cela jusqu'à dérober aux tombes les offrandes apportées aux âmes des morts. Les voleurs étaient innombrables, et des bandes de magiciens exploitaient ce pauvre peuple agonisant.

Zoroastre entreprit courageusement la régénération de ce peuple. Il fit, d'abord, de l'assainissement des marais et du défrichement des terres incultes, la première loi, « toute la loi »; il ordonna la destruction des cimetières pestilentiels; il régla la cérémonie des funérailles, de telle sorte que les morts cessèrent d'empoisonner les vivants; il rétablit le culte nécessaire du corps humain, en édictant des ablutions et des purifications; il s'éleva contre le mensonge, contre la mauvaise foi, contre l'hypocrisie; il écrivit un code minutieux, afin que chaque faute, que chaque crime connût son châtiment; il protégea enfin, autant que les hommes, les animaux utiles, et il poursuivit les magiciens de toutes ses forces, résolûment.

Pour s'assurer la protection du roi Ké-Gustasp, Zoroastre dut le séduire. Les Touraniens, qui recommençaient à s'enhardir, s'étant rapprochés de la Bactriane, Ké-Gustasp s'inquiétait, avec raison, des velléités de ses ennemis et de l'affaiblissement de son peuple. Zoroastre affirma que le dieu Ormuzd l'avait précisément envoyé pour « délivrer le descendant de Djemschid », pour régénérer son royaume, pour asseoir sa domination, et cela parce que Ké-Gustasp était un homme juste. Dans le Vendidad, Ormuzd, parlant à Zoroastre, s'exprime ainsi : « Vous m'avez d'abord parlé de l'homme juste ; vous m'avez parlé ensuite des amschaspands, des izeds du ciel, et vous m'avez dit qu'ils délivreraient cet homme juste des démons du mensonge qui viennent du Nord ; du démon de l'envie, de la colère et de la violence ; du méchant, de celui qui frappe, de l'auteur du péché ; de l'armée nombreuse et impure dont les étendards sont nombreux et fièrement levés ; de l'homme dont les conseils sont une cause de faiblesse, de l'homme qui tue avec le poignard, de l'homme qui est fatigant, du magicien ; du démon femelle ; du faux ami hypocrite qui paraît suivre la voie des saints, et du faux ami qui marche dans la voie du mal ».

Tel fut le programme de la réforme proposée au roi des Bactriens par le législateur. Si Ké-Gustasp est juste, s'il sert les volontés d'Ormuzd, il verra toutes les lèpres bactriennes se guérir, la santé et la force revenir à son peuple, le repos et le calme descendre dans son propre esprit ; Zoroastre le délivrera des mauvais conseillers et

des faux amis, autant que la Bactriane sera purgée des impuretés de toutes sortes, des démons de toute nature qui viennent du Nord et qui abondent. Et Ormuzd a ajouté : « O Zoroastre, faites de vous-même des efforts; appliquez-vous avec zèle à votre mission, et alors la grande âme de Ferydoun frappera la partie de la terre qui est au Nord... et alors le démon n'augmentera pas son empire, ce démon du mensonge, qui détruit et qui heurte, qui blesse, qui brise ».

Zoroastre est donc venu en Bactriane, par l'ordre d'Ormuzd, pour la gloire de Ké-Gustasp. Si Ké-Gustasp écoute et comprend, son triomphe sera certain; par lui l'Iran sera agrandi et lumineux. « Si le chef des villes de l'Iran agit avec clairvoyance et pureté, le vent mauvais qui viendra et se fera entendre, se présentera à lui en victorieux, et il frappera suivant son désir; il brisera et anéantira le méchant, l'ennemi des villes de l'Iran. Ce chef, non assujetti à un tribut, à une surveillance, au mal, sera plein de pureté ».

Les magiciens menant le peuple, en réalité, Zoroastre ne crut pas possible une réforme qui ne serait pas basée sur un système religieux. Il était bon, d'ailleurs, que le réformateur s'imposât au roi Ké-Gustasp comme l'exécuteur d'une volonté supérieure; or, cette volonté supérieure ne pouvait être que celle d'un dieu, parce que les Iraniens ne concevaient, à cette époque, rien de plus haut que la divinité. Dans tout l'Iran, les races et les religions diverses se confondaient; en Bactriane, l'influence du système religieux des Touraniens était la plus

forte. Aussi, lorsque Zoroastre aura formulé son dieu, constitué sa religion, — le mazdéisme, — ne verra-t-on, chez les Bactriens, que deux groupes : les mazdéens ou mazdéïesnans, et les adorateurs des démons, des dews, les dewïesnans. « Quiconque, dit le Vendidad, adore les dews, qu'il soit affligé, détruit dans son corps, ou dans son bien, ou dans son âme. Celui qui désire le mal, qu'il le reçoive! Celui qui désire le bien, qu'il en jouisse! » Zoroastre entend ici, par le bien, que le mazdéen peut saintement désirer les joies de ce monde autant que celles de l'autre : « Celui qui désire le bien, qu'il en jouisse! S'il désire une femme, qu'il en ait une; s'il désire des enfants, qu'il en ait en ce monde ». Le ciel d'Ormuzd sera la récompense du mazdéen qui aura, en même temps, aimé son âme et son corps. « Celui qui conserve son corps dans la pureté sera céleste; celui qui aura soin de son âme ira parmi les justes ».

Avant Zoroastre, la religion des Bactriens, celle que Ké-Gustasp avait reçue de son père Ké-Lorasp, et qui venait de Djemschid, bien que modifiée, reposait sur l'idée d'un maître supérieur conduisant tout, sorte de dieu mécanicien, absolu, manifestant sa présence dans le ciel par le jeu des astres. Quelques familles bactriennes avaient conservé la pure religion d'Ormuzd, s'entretenaient avec Dieu sans aucun intermédiaire; d'autres, suivant en cela un système djemschidite que l'on considérait comme amélioré, honoraient Dieu, mais sans culte déterminé, respectant les éléments, observant les fêtes établies par Djemschid, admirant les étoiles.

Cette religion facile aurait été celle de Gustasp ? Le plus grand nombre des Bactriens partageaient la religion du souverain ; mais, tenant le seul visible pour vrai, ceux-ci, négligeant Dieu, adoraient simplement les astres. Il y en avait qui, par prudence, honoraient le dieu bon de Djemschid et le dieu méchant des Touraniens. Beaucoup de Bactriens, enfin, complètement dévoyés, avaient adopté la religion, ou plutôt le culte des Touraniens, l'adoration du dieu mauvais, d'Ahriman. Peut-être quelques idoles représentaient-elles l'idée que les Touraniens se faisaient des démons, et adressaient-on des prières à ces images ? Mais, de tous ces systèmes religieux, pas un seul qui eût un but moral.

Zoroastre fut-il un réformateur, ou bien créa-t-il une religion nouvelle ? La réponse est encore controversée. « Il est certain, écrit Em. Burnouf, que la doctrine du Zend-Avesta est née d'une réforme ; qu'elle s'est mise, à certains égards, en opposition avec les anciennes croyances des Aryens ». Y eut-il schisme ? « La réforme même, dit Em. Burnouf, et la lutte d'où elle est née, attestent qu'une scission, qu'un schisme s'était produit au sein de la société aryenne lorsque Zoroastre fonda la religion d'Ormuzd ». Eug. Burnouf avait vu un rapport « entre le nom de Zoroastre et la réforme religieuse de l'ancienne société iranienne ». Spiegel dit : « Ce rapprochement n'est confirmé par aucun texte de l'Avesta ». C. Schoebel, qui reproduit cette déclaration, ajoute : « cela est vrai ». L'Avesta, en effet, ne montre en Zoroastre, ni le réformateur, dans le sens strict du mot,

d'une religion existante, car il ne pouvait pas être le réformateur d'une morale religieuse qui n'existait pas; ni le schismatique conservant une religion après l'avoir épurée. L'œuvre de Zoroastre est originale; elle emprunte au passé tout ce qui peut servir à l'édification du monument nouveau, mais elle ne repose pas sur le passé. Zoroastre est un parfait révolutionnaire.

Le fait capital de l'œuvre de Zoroastre, c'est la constitution de la nation iranienne. L'Iran, c'était, au moment où le législateur apparut, une indication vague, un point géographique indécis, tour à tour limité dans l'empire de Ver, étendu jusqu'au lointain des convoitises les plus vastes, ou restreint au territoire d'un principicule vaniteux. Désormais, l'Iran sera partout où se trouveront des Iraniens. La révolution zoroastrienne étant accomplie, on dira : le « pays des mazdéens », la terre de « ceux qui prient Ormuzd », — *Mazdé*, Ormuzd; *iesnôésch*, prière; *mazdéiesnôésch*, mazdéens. — L'idée de nation se confond avec l'idée de dieu; le citoyen, c'est le fidèle; la vie civile et la vie religieuse ne se distinguent plus; l'Iran de Djemschid devient le « pays des adorateurs d'Ormuzd ». Obéir à Dieu et respecter la loi, c'est tout. « Le saint homme, ô Zoroastre, qui est fidèle à la loi des mazdéens, efface pleinement ce qu'il y a de mauvais dans ses pensées, dans ses paroles, dans ses actions, comme un vent qui souffle au loin nettoie promptement la terre sur lequel il passe ».

Vivre purement, ce n'est point se morfondre, s'abîmer en Dieu, subir la vie terrestre et ne désirer que le

ciel; le mazdéen instruit, sage, pur, doit jouir au contraire des biens de ce monde, gaiement, saintement. Il peut demander à Ormuzd « une longue vie, de beaux enfants nombreux et forts, le pain quotidien et des amis ». Les Iraniens mazdéens, tirés de la corruption où ils se mouraient, régénérés, croyants, fidèles, formulent des vœux qui résument bien l'idéal du réformateur : « La première grâce que je vous prie de m'accorder, ô Hom qui éloignez la mort, c'est d'aller dans les demeures excellentes des saints, éclatantes de lumière et de bonheur; la deuxième, que mon corps soit toujours en parfaite santé; la troisième, de vivre longtemps; la quatrième, d'être toujours honoré, heureux et puissant sur la terre, de briser le mal, d'anéantir l'impureté; la cinquième, de me protéger victorieusement, de multiplier pour moi les biens de la terre, de briser le mal, d'anéantir l'impureté; la sixième, de voir le voleur et le loup détruits, avant que le loup ou le voleur ne me voie; qu'aucun être malfaisant ne me voie avant que je l'aie vu; que je prévoie tout ».

On juge du réformateur par les réformés. Zoroastre a donné à l'Iran des hommes convaincus, sains, gais, relativement religieux, avant tout sincères, aimant la vie. Certes, le mazdéen qui prie Ormuzd supplie le dieu de lui accorder, plus tard, dans l'autre monde, le séjour céleste des saints; mais à peine ce vœu principal est-il formulé, comme une bonne précaution prise, que le suppliant demande aussitôt, en ce monde, et pour un long temps, la santé, la joie, les honneurs, la puissance, la

pureté, la paix, l'abondance, la sécurité et la prévoyance.

Au moment où Zoroastre légiférait, la société bactrienne ne connaissait ni castes, ni classes, ni catégories. Les hommes se distinguaient en laboureurs ou en guerriers, mais sans qu'un privilège fût attaché à l'un ou à l'autre état. Zoroastre, dès le premier jour de son œuvre, vanta les mérites du laboureur, qu'il mit au-dessus du guerrier. L'Avesta, continuellement, parle de la sollicitude d'Ormuzd pour le « laboureur, source de biens ». Dans le Vendidad, il est écrit que le travail de la terre est à lui seul l'exécution de toute la loi. Le réformateur poursuivait ainsi la mise en culture de toutes les terres abandonnées, très vastes.

L'homme ne se croyait pas supérieur à la femme. La Bactrienne était considérée comme capable d'exercer un pouvoir au même titre que le Bactrien. Une hiérarchie sociale, très complète, s'appliquant à tout, faisait que chaque Bactrien, pour ainsi dire, exerçait un commandement. Chaque maison, ou tente, avait son « chef »; chaque série de tentes ou de maisons, formant une « rue », était comme gouvernée par un « chef de rue »; l'ensemble des tentes ou maisons obéissait à un « chef de ville »; la série des villes formant une sorte de district avait un gouverneur, un « chef de province »; l'ensemble des provinces avait pour chef le roi. L'autorité du « chef » pouvait être parfaitement exercée par une femme, ainsi qu'en témoigne le Vendidad, dans un appel aux mazdéens. « Que le chef de maison se présente; que

le chef de rue se présente; que le chef de ville se présente; que le chef de province se présente; que les jeunes gens se présentent; que les femmes pures se présentent, celles qui sont très saintes de pensées, de paroles et d'actions, intelligentes, bien instruites et bons chefs ».

Il semble, toutefois, que la réforme zoroastrienne ait compromis l'égalité de la femme en affirmant la supériorité de l'homme dans le travail. De même qu'en exaltant le laboureur, Zoroastre avait, en quelque sorte, rabaissé le guerrier; de même, en plaçant au-dessus de tout le travail de force immédiatement productif, le législateur avait préparé la déchéance de la femme. Ce qui confirmerait cette impression, c'est la pitié vigilante dont Zoroastre est animé envers les veuves; il veut qu'un partage soit fait des biens qu'a laissés le mort, et il ordonne sévèrement aux distributeurs d'assurer la « pleine existence de la veuve » avant tout, avant même que le prêtre reçoive sa part privilégiée.

La hiérarchie bactrienne, lien réel, faisait un corps unique de l'ensemble des citoyens. Le roi, dernière expression hiérarchique, représentait la nation. Par degrés successifs, correctement, la masse des Bactriens venait se résumer, en définitive, dans la personne souveraine, unité nationale par excellence. Mais nul gouvernement autoritaire n'était possible, précisément à cause de la dissémination graduelle, inévitable, de l'ordre donné. Le roi pouvait parler en maître aux chefs de provinces, qui étaient tenus, non pas d'exécuter l'ordre royal, mais de

le transmettre aux chefs des villages, qui le transmettaient aux chefs des rues, qui le transmettaient aux chefs de tentes ou de maisons; de telle sorte que chaque Bactrien, pris individuellement, avait son plein pouvoir de refus et d'exécution.

Ce n'est pas tout. Dans la hiérarchie sociale allant du peuple au roi, s'entrecroisaient d'autres systèmes hiérarchiques, lesquels, en supposant que l'ordre souverain fût jugé bon et exécutable par chaque Bactrien pris individuellement, soumettaient encore l'ordre royal à l'examen des mêmes juges pris collectivement. Chaque corps d'état, en effet, avait son chef spécial, tout à fait indépendant des autres chefs. Evidemment, lorsque Zoroastre vint en Bactriane, les rois y règnaient très laborieusement; la volonté du peuple y dominait la puissance royale. Ne voyant donc pas comment il mettrait le peuple dans sa main, Zoroastre imagina, pour le succès de son œuvre, une religion et un dieu. Par la proclamation de la divinité et par l'organisation d'un culte, le réformateur donna aux Bactriens le lien d'un sentiment commun, d'une idée supérieure au roi, supérieure à la nation; et c'est ainsi que la réforme zoroastrienne fut à la fois religieuse et politique.

La reconstitution de l'union bactrienne était urgente, car le chef des Touraniens, le redoutable Ardjasp, ce « grand gagneur de chevaux », descendait du nord vers l'Iran, avec sa horde envahissante. Zoroastre, dont l'œuvre jusqu'alors toute pacifique donnait de magnifiques fruits, ne put pas s'abstenir. Ardjasp marchait contre

l'Iran, non pas en conquérant, mais en vengeur; il prétendait, comme descendant de Djemschid, punir Gustasp qui avait osé, renversant les dieux anciens, faire un dieu nouveau. La lutte entre l'Iran et Touran prit, cette fois, un caractère religieux. Zoroastre ne pouvait pas abandonner Gustasp, dont il était devenu le conseiller. Il venait d'épouser Hoüô, fille de Freschoster et nièce de Djamasp, ministre du roi, Bactrien illustre, savant, auquel ont été attribués, par les chroniqueurs Persans, d'importants travaux astronomiques. Zoroastre se dévoue à l'Iran, à la gloire de Ké-Gustasp par qui l'Iran vaincra le Touran. C'est à ce moment, sans doute, que le réformateur, écouté, dénonça les Touraniens comme des démons véritables ayant revêtu la forme humaine, menés à la guerre par le serpent Ahriman, incarné dans Ardjasp. Par la grâce d'Ormuzd, les Iraniens repousseront les Touraniens, Ké-Gustasp vaincra Ardjasp, partout, sur toute la ligne frontière que tiennent les hordes ennemies, c'est-à-dire depuis l'Hindou-Kousch jusqu'à la Caspienne, du Caboulistan au Mazendéran.

La religion d'Ormuzd et la gloire de l'Iran sont désormais deux entreprises solidaires. Si les Iraniens sont de fidèles mazdéens, leur victoire sera certaine, l'Iran triomphera en même temps qu'Ormuzd. Si les Iraniens sont infidèles ou lâches, s'ils n'ont ni la bravoure ni la foi, les Touraniens victorieux détruiront l'Iran, et le dieu suprême, se voilant la face, laissera la terre en proie aux démons. Il faut donc vaincre pour Ormuzd et pour l'Iran, pour Dieu et pour la Patrie. Si Ké-Gustasp, fidèle et

brave, menant bien les Bactriens au combat, fait « briller » la loi donnée d'Ormuzd par Zoroastre, sa récompense sera certaine dans ce monde et dans l'autre; il vaincra les Touraniens, il « passera le pont qui mène au ciel », sûrement, après sa mort. « Que le roi, ô Ormuzd, aime la pureté, et que, de toute manière, il fasse régner votre loi avec éclat, et ce jusqu'à la résurrection des corps. Prenez soin du roi, de son corps royal; qu'il détruise la force de cet homme qui désole le monde. Et, pour lui-même, lui qui a rendu son âme intelligente par la loi, que lorsqu'il arrivera devant le pont Tchinevad pour le passer, que toutes les impuretés disparaissent aussitôt. Frappez avec grandeur l'orgueilleux Touranien qui afflige et tourmente le juste. Ce prince, qui désire l'amitié du pur Zoroastre, ce Ké-Gustasp, remplissez ses vœux, selon votre parole ».

Zoroastre dût suivre le roi Gustasp à la bataille. Il participa donc, en personne, à l'entreprise guerrière des Bactriens. Sa parole ne fut pas sans animer les combattants, car sa présence assurait l'intervention d'Ormuzd. Vaincus, les Bactriens auraient traité Zoroastre d'imposteur, ainsi que le Touranien Ardjasp l'avait qualifié, et le mazdéisme eut vécu. Les Bactriens vainquirent les Touraniens, en présence de Zoroastre; Zoroastre fut donc reconnu comme le véritable envoyé de Dieu: Sa révolution était faite.

Le premier livre sacré de l'Avesta, le Vendidad, consacre l'évènement dans une page d'histoire où la vérité toute pure, toute blanche, se colore insensiblement d'un

ton mystique, se fait fausse pour servir les vues du narrateur. Il ne sera plus permis de croire que les Touraniens furent des hommes, que leur chef était un roi; Ardjasp, c'est positivement Ahriman menant une armée de diables. « C'est de la partie du Nord, c'est de différentes terres qui sont au nord qu'accourt Ahriman, ce chef des démons. Il court continuellement, plein de mort, ce maître de la mauvaise loi ». Par la prière, par la pratique du culte d'Ormuzd, par l'exécution stricte de la loi, les mazdéens tiendront en respect cet Ahriman « continuellement en haleine pour le mal ». C'est à la présence de Zoroastre qu'est due la grande défaite d'Ahriman. « Cet impur, ce superbe Ahriman, il n'avait pas vu le saint Zoroastre plein de gloire. Ce dew infernal, auteur de la mauvaise loi, vit en pensée Zoroastre, et il en fut anéanti. Il vit que Zoroastre l'emporterait et marcherait d'un pas victorieux ».

La victoire remportée par les Iraniens sur les Touraniens n'est pas seulement matérielle; l'œuvre principale, bien commencée par Zoroastre, mais qu'il ne faut pas considérer comme terminée, c'est la destruction des « mauvais génies », mâles et femelles, des dews et des péris d'Ahriman, dont tout le nord de la terre est infesté. Zoroastre termine donc son récit historique, très sérieux, très vrai, par une prophétie dont personne n'osera douter : « Les mauvais génies, qu'il faut combattre sans relache, seront détruits, dans l'avenir ». Zoroastre est dans une période audacieuse.

CHAPITRE XX

Adversaires de Zoroastre. — Période de lutte. — Le réformateur en appelle au roi, qu'il menace.— Nouveaux démons.— Les darvands.— Zoroastre reprend toute son autorité, devient impérieux, violent. — Ses fils continueront son œuvre. — Les prêtres se constituent en corps spécial. — Caractère du réformateur. — Zoroastre essentiellement conciliant. — Attaque soudaine des Touraniens, menés par Ardjasp. — Isfendiar, fils de Gustasp, vainqueur d'Ardjasp. — Ké-Gustasp soupçonne son fils et l'emprisonne. — L'armée se révolte. — Ardjasp envahit la Bactriane et détruit Balkh. — Mort de Zoroastre. — L'œuvre zoroastrienne, religieuse, sociale et politique.



YANT le génie du succès, Zoroastre avait été plus que prudent ; son habileté, toute faite de patience et de mesure, venait d'être compromise par l'éclatante victoire remportée sur les Touraniens et que le réformateur s'était appropriée. La faute commise ne tarda pas à donner ses inévitables résultats. Les magiciens d'origine touranienne, dont l'Iran n'avait pas encore été délivré et que Zoroastre combattait avec violence, détestaient le révo-

lutionnaire triomphant et dénonçaient volontiers son ambition. Le roi Gustasp, privé de la gloire que la défaite des Touraniens devait lui procurer, dût ressentir quelques étreintes de jalousie; dans tous les cas, les conseillers du souverain dûrent s'inquiéter de l'infatuation de Zoroastre. Les athornés eux-mêmes, ces serviteurs du culte d'Ormuzd, que le législateur subissait, et qui voyaient nettement leur situation précaire, désiraient secouer la direction religieuse du triomphateur. Le peuple, enfin, agité par les ministres de Ké-Gustasp, et par les prêtres, et par les magiciens, commençait à éprouver quelques méfiances.

Zoroastre, à ce moment, douta du succès définitif de sa réforme. Ses prières à Ormuzd devinrent suppliantes; il dénonça aux colères de la divinité ceux qui refusaient d'apprendre sa loi, et ceux qui, la connaissant, ne la pratiquaient pas. Lui qui avait osé dire un jour à Ormuzd, « ô vous, qui existez depuis le commencement, donnez-moi le roi que je désire », le voici qu'il s'adresse au roi, à Ké-Gustasp, pour réclamer sa protection.

Les attaques contre le réformateur sont devenues directes; on discute sa parole, on examine ses commandements, on commente sa loi, « la Loi »! C'en est trop; Zoroastre est impatienté. Il crie contre ceux qui le tourmentent. « Qu'elle ait cours, qu'elle déploie sa force et brise le darvand, cette loi dont la pureté est manifeste! Que celui qui fait violence à mon âme soit damné! Qu'il n'y ait pas de chemin pour celui qui veut tourmenter le juste! » Le premier appel fait au souverain

par le réformateur avait été respectueux, habile, politique; maintenant Zoroastre n'admet plus d'hésitation. Ké-Gustasp doit se prononcer. Et qu'il y prenne garde, ce souverain qu'Ormuzd voulait glorieux, et qui semble vouloir compromettre sa gloire ! Ké-Gustasp ne sera le protégé d'Ormuzd, que s'il vit purement, humblement, charitablement, avec intelligence; s'il soutient l'homme choisi par Dieu pour enseigner la loi. La prudence exige une décision prompte et définitive, car le dieu, essentiellement bon, pourrait, non point faire le mal, mais « laisser le mal agir » et susciter un « roi rival ». La prière pour le roi selon le vœu de Zoroastre est catégorique : « Que le roi pur commande. Que le roi méchant ne commande pas. Que celui-là soit mon roi, qui s'applique à être pur, qui agit avec humilité, qui règne avec intelligence. Comment, ô Ormuzd, moi qui ai des fonctions à remplir au milieu des hommes, aurai-je l'avantage sur le corps et sur l'âme de celui qui fait commettre le crime ? Comment serai-je intelligent contre le méchant roi des provinces ? Ormuzd, le roi prudent qui se présente avec humilité, nourrissez-le ; le darvand qui blesse avec cruauté, anéantissez-le ».

Surexcité, Zoroastre vient d'imaginer un nouveau type de démon, le *darvand*. Ahriman, c'est le rival d'Ormuzd, le maître du mal, expressément « créé » pour tourmenter les hommes. De même qu'Ormuzd a les amschaspands pour collaborateurs, et « l'armée innombrable » des izeds pour le servir, Ahriman a, comme coadjuteurs, ou comme exécuteurs de ses ordres nui-

sibles, les dews, les péris, etc., et, avec eux, des milliers de génies malfaisants. L'humanité était divisée en deux seules catégories d'êtres : ceux qui avaient admis la loi, les adorateurs d'Ormuzd, les mazdéens, ou mazdéïesnans; ceux qui ne servaient pas Ormuzd, les adorateurs des dews, ou dewiesnans. Les premiers étaient généralement des Iraniens; les seconds, des Touraniens. Voici que des mazdéens, que des Iraniens, et des Iraniens de la Bactriane, agissent comme des adversaires de la loi nouvelle, comme des ennemis du législateur, comme des antagonistes d'Ormuzd. Ces hommes ne sont, certes, ni des dews, ni des dewiesnans; que sont-ils donc? Zoroastre va le dire.

A l'origine des choses, Ahriman fut invité par Ormuzd à « reconnaître, à pratiquer la loi nouvelle »; Ahriman dût « reconnaître l'excellence de la loi d'Ormuzd, mais refusa de la pratiquer », et il se donna la mission d'inciter les hommes à « ne point pratiquer la loi » après l'avoir reçue. Ces hommes sont très coupables, plus coupables que les ignorants, et leurs âmes seront damnées, car c'est par orgueil, par jalousie, par méchanceté qu'ils agissent contre Ormuzd. Et qu'ils ne s'imaginent pas, ces hommes, ces mazdéens ingrats, impardonnables, qu'Ormuzd ne saura pas les retrouver au jour du suprême jugement, au jour de la résurrection des corps; ce jour-là, on les remarquera « autant que l'on remarque un animal noir dans un troupeau blanc ». Ces hommes, ce sont des Darvands.

Les premiers darvands, ce sont ces jaloux, ces envieux

qui déclament contre Zoroastre et contre la loi; qui « parlent contre l'homme grand et fidèle, contre le taureau pur et lumineux » ; qui « s'élèvent contre les œuvres d'Ormuzd ». L'esprit du mal, le redoutable Ahriman, parle par la bouche de ces darvands; il agit par eux, il est en eux. Conduit, dominé par le dieu détestable et acharné, le darvand ne sera laissé en repos que lorsqu'il aura complètement achevé, « par sa langue et par son regard », la destruction à laquelle son orgueilleuse envie le condamne. Le darvand, par Ahriman, c'est-à-dire malgré lui, fera que « l'eau ne coulera plus, que les biens disparaîtront, que les troupeaux périront, que le soleil donnera moins de lumière, que les pâturages s'effaceront, et avec eux tout ce qui avait été créé d'excellent ».

Zoroastre impressionna les Iraniens et le roi Gustasp, beaucoup plus qu'il ne l'aurait espéré. Le roi le craint et le peuple l'écoute. Sa puissance le déconcertant presque, il veut s'expliquer le trouble passager dont il a souffert, et il l'attribue à l'affaiblissement de son corps mal nourri. « O Ormuzd, si vous ne donnez pas en ami la nourriture au corps de votre esclave, l'âme de votre esclave ne sera heureuse, ni dans ce qu'elle fera, ni dans ce qu'elle dira ». Rassasié, mais congestionné sans doute, le législateur reprend sa mission providentielle. Instrument de la divinité, il écrit que tout lui est permis. Sa patience l'abandonne, son intelligence s'obscurcit, la contradiction le met en colère, l'ivresse du succès s'empare de lui; il usera de la violence s'il le faut; le roi sera l'exécuteur de sa volonté ou cessera de régner en Bactriane, en Iran.

Il y aura des bourreaux qui tortureront les infidèles, les contradicteurs, les adversaires de la nouvelle loi. Les hommes pratiqueront le culte d'Ormuzd ; s'ils ne se soumettent pas au législateur divin, ils seront blessés « avec un couteau de fer », ils seront frappés de mort, ils iront pourrir « sous la terre ».

Le roi Gustasp choisira : s'il consent à servir Zoroastre, Zoroastre le servira puissamment; s'il l'abandonne, le réformateur l'abandonnera. L'élu de dieu, lui, ne saurait périr, puisque sa mission, Ormuzd l'a déclaré, doit être continuée par ses fils. « Je vous ai élevé au-dessus des hommes, ô Zoroastre ; ordonnez, lorsque vous aurez vu votre femme, qu'il naisse de vous des enfants purs qui étendront au loin le nom de l'Iran. Frappez les ennemis et brillez ». Cette parole devint prophétique ; il fut admis que les fils de Zoroastre continueraient la mission de leur père, avec la même autorité, au nom et par la volonté du même dieu. Lorsque les successeurs purement humains de Zoroastre, les prêtres parses, voudront ajouter des livres nouveaux aux livres anciens, souder leurs œuvres aux œuvres du législateur antique, ils le feront en invoquant les promesses formelles de l'Avesta. Zoroastre n'a-t-il pas déclaré que trois prophètes, « issus de lui », donneraient au monde des « œuvres nouvelles », au moyen desquelles les hommes « compléteraient leur salut » ? N'a-t-il pas dit que le monde durerait jusqu'à la résurrection ? et qu'à la résurrection les ténèbres disparaîtraient devant la lumière, la mort devant la vie, le bien devant le mal ? qu'Ahriman lui-même finirait par recon-

naître la souveraineté d'Ormuzd? et que la perfection, règnerait?

En même temps que le réformateur s'affermissait ainsi en Bactriane, les athornés qui servaient le culte d'Ormuzd se constituaient en corps spécial. Le roi Gustasp, subjugué, effrayé peut-être, était à la discrétion du réformateur. Alors, certainement, Zoroastre gouvernait les Bactriens.

Le révolutionnaire triomphant, glorieux, blasé, rêvat-il, comme on l'a cru, de continuer Djemschid, de refaire l'empire de Ver, d'étendre l'Iran jusqu'à ses plus extrêmes limites? Quelques lignes de l'Avesta peuvent être lues qui favoriseraient cette opinion, sans doute; mais beaucoup plus importantes sont les pages de la loi qui montrent un prophète en Zoroastre, plus conservateur que conquérant. Ses accès de colère, ses fautes, ses infatuations ne doivent pas détruire l'admirable ensemble de sa réforme. Un sens très droit, un jugement très sain, une application persévérante des choses conçues, paraissent caractériser surtout Zoroastre. Il ne s'arrête pas devant les obstacles; on le voit qui les tourne ou les utilise. Il est conciliant, en somme, pourvu que son but soit respecté. Il avait fait un dieu suprême, un « Très-haut », par qui Ormuzd et Ahriman avaient été créés? Les Bactriens s'étant mis à adorer Ormuzd de préférence, le réformateur accepta Ormuzd. Il avait énergiquement poursuivi les magiciens, et ce n'était pas son intention qu'un clergé nouveau, desservant un culte, se mît à exploiter le peuple délivré des magiciens? Les premiers

disciples du législateur s'étant organisés en corps spécial, un autel ayant été dressé sur lequel les athornés avaient allumé le feu sacré, le peuple ayant pris goût à ce culte, et les offrandes apportées aux prêtres étant abondantes, Zoroastre accepta cette organisation. Il ne sortit de son calme habituel, de sa prudence, de son rôle, que lorsque le roi Gustasp parut lui échapper pour obéir aux adversaires de la loi nouvelle. Alors Zoroastre eut comme peur; il contraignit le peuple et le roi à le servir, et il abusa de son influence acquise, non seulement envers son souverain, qu'il menaça des colères du peuple devenu fanatique, mais encore envers le peuple, qu'il menaça de la colère du souverain.

La crise étant passée, la loi d'Ormuzd étant sauve, Ké-Gustasp et les mazdéens étant domptés, Zoroastre revient à lui-même. Ses paroles sont douces, ses promesses sont pacifiques, ses moyens sont irrépréhensibles. L'Iran sera glorieux et enrichi, pourvu que la loi d'Ormuzd soit observée; « la santé viendra en abondance, tous les biens arriveront instantanément, les armées fuiront des provinces ». Il suffira aux habitants des provinces de l'Iran de prier régulièrement Ormuzd, pour que « ni Ardjasp, qui prend la forme de la couleuvre, ni le dew, ni le darvand qui ne prononce pas la parole pure, ni Ahriman puissent détruire le monde ».

Mais s'il était permis à Zoroastre de faire aimer la paix aux Bactriens, il ne lui était pas possible de contenir les hordes touraniennes, furieuses, avides, jalouses, impatientes de se venger. Menés par Ardjasp, les Touraniens

fondirent sur la Bactriane, tout d'un coup. La légende raconte, ici, que le maître de l'Iran, le roi Gustasp, surpris, envoya son fils Isfendiar contre les ennemis, pensant que ce premier choc serait favorable aux Touraniens, mais que leur marche en avant subirait un arrêt, et qu'avec Zoroastre il aurait ainsi le temps d'armer tous les Bactriens, et, victorieux, de refaire l'empire.

Isfendiar vainquit les Touraniens. Son père, aussitôt, soupçonnant son fils de vouloir constituer l'empire à son profit personnel, le fit enlever et emprisonner. Les troupes qui avaient bravement combattu avec Isfendiar se mutinèrent, et le roi des Touraniens, instruit de ce trouble, revint en toute hâte, franchit la frontière disputée, traversa le Khorassan, prit la Bactriane, s'empara de Balkh, et livra les mazdéens à la fureur de ses guerriers. La haine religieuse que Zoroastre avait mise au cœur des Iraniens, les Touraniens la ressentaient davantage, car les magiciens, poursuivis, traqués, expulsés, avaient dû mettre en pleine rage les sujets d'Ardjasp. Victorieux et déchaînés, les Touraniens massacrèrent dans Balkh tous les prêtres d'Ormuzd, et avec eux Zoroastre, alors âgé de soixante et dix-sept ans, suivant les commentateurs les plus autorisés de l'Avesta.

Courageusement dévoué à son idée, Zoroastre, surpris de son propre succès, de l'étendue de son influence, de la grandeur de son œuvre, avait fini par croire lui-même à la supériorité de son génie, à l'intervention de la divinité dans l'éclosion de ses pensées et l'accomplissement de ses actes. Législateur révolutionnaire à l'origine, il

devint despote impérieux, et il prophétisa dans la menace et dans l'orgueil; mais en aucune circonstance il ne s'offrit comme ayant en lui une parcelle de la divinité. Il ne se présenta pas davantage comme prêtre vivant de son apostolat. En réalité, il fut un inventeur convaincu, de grand génie, et qui accepta à l'avance, pour accomplir toute sa mission, le mensonge d'une révélation divine impliquant l'affirmation d'un dieu. Plus tard, le réformateur vit sa réforme si solidement assise, qu'il se demanda si l'erreur qui en formait la base n'était pas une réalité. Et comme ce qui importait surtout au révolutionnaire, c'était l'achèvement de sa révolution, il laissa sa raison admettre Dieu comme possible et la révélation de sa volonté comme probable.

Zoroastre laissa l'Iran sans castes séparatives; il fit, cependant, que les prêtres, les guerriers et les laboureurs se distinguèrent les uns des autres davantage. D'autre part, l'effet de la régénération sociale que le législateur avait entreprise, par l'hygiène et l'enrichissement, avait été d'imposer aux Iraniens la division du travail. Il y eut donc des artisans et des ouvriers, en dehors des laboureurs.

Aux devoirs que les hommes se devaient entre eux, dont le sentiment n'était, en somme, qu'une impression d'égalité saine, le législateur substitua une sorte d'échelle graduée indiquant, avec une précision mathématique, le *moins* et le *plus* des devoirs que se devaient entre elles certaines catégories d'individus. Chaque mazdéen dut à son « chef », à son roi, un état « d'amitié et de disposi-

tions bienveillantes », que le législateur porte à son maximum, « dix mille degrés ». Les chefs de rue, de ville et de province se doivent entre eux le minimum des devoirs sociaux, « vingt degrés ». Entre ces deux chiffres, Zoroastre gradue l'intensité des devoirs de l'homme envers l'homme, suivant l'importance du lien social qui les unit. Les chefs de rue, de ville et de province se doivent entre eux « comme vingt degrés d'assistance et d'amitié » ; les êtres divers créés par la bonté de Dieu, et faits bons, se doivent entre eux « trente degrés » ; les grands d'un État, « quarante degrés » ; les mazdéens, comme coreligionnaires, « cinquante » ; le mari et la femme, « soixante » ; les disciples et le maître, « soixante et dix » ; le lévite et le clerc, « quatre-vingts » ; les prêtres, « quatre-vingt-dix » ; les frères, « cent » ; le père et le fils, « mille » ; les habitants du pays et leur chef, « dix mille ».

Ce décret singulier éclaire d'un jour franc l'œuvre politique de Zoroastre. Cette graduation du sentiment d'amitié, du devoir d'assistance que se doivent les hommes, est le mètre au moyen duquel se mesure exactement l'intention sociale du législateur. Lorsque, par exemple, Zoroastre place aux deux extrémités de son échelle, les habitants de l'Iran et les antiques chefs de rue, de ville et de province, pour dire des premiers, qu'ils se doivent « dix mille fois à leur chef » ; des seconds, que la loi les dispense presque de s'entr'aider, l'intention du législateur est manifeste ; Zoroastre, sans aucun doute, préparant l'empire, détruisait l'autorité des chefs Iraniens en les ravalant, rehaussait l'éclat de la couronne en assujettissant tous les mazdéens

à son service. Zoroastre substituait le gouvernement absolu de Ké-Gustasp à l'indépendance des Iraniens.

Au point de vue de la famille, la graduation zoroastrienne est remarquable. Le père doit à son fils, et le fils à son père, pour « mille degrés d'assistance et d'amitié » ; les frères viennent ensuite, puis les époux. Sa hiérarchie religieuse, complètement faite, veut au sommet les « grands-prêtres », et au-dessous, se devant entre eux des devoirs réciproques, les serviteurs du culte et les simples prêtres, les disciples et le maître, l'ensemble des purs mazdéens. Les Iraniens honorés d'un ancien titre, ou remplissant une ancienne fonction, ceux que l'Avesta nomme « les grands d'un État particulier », sont au bas de l'échelle ; ils ne se doivent entre eux que des devoirs restreints. Évidemment, Zoroastre ne veut qu'un prince, et, au-dessous de lui, immédiatement, la masse des sujets, tous égaux, tous obéissants.

Peut-être Zoroastre rêva-t-il, un instant, le pouvoir suprême, et avait-il ainsi légiféré pour détruire l'autorité des milliers de chefs qui se partageaient la conduite des hommes en Bactriane ? Ou bien, mal servi dans sa réforme par ces milliers de petits maîtres, s'était-il simplement vengé de leur dédain ? « Les états de l'homme, dit un izeschné, sont celui de l'athorné, celui du guerrier, celui du laboureur et celui de l'artisan ». Ce même izeschné dit : « Les chefs sont celui de maison, celui de rue, celui de ville, celui de province, et Zoroastre est le cinquième ». Était-ce une tentative qui avorta ? était-ce un ordre qui ne fut point obéi ? et, courroucé, le législateur imagina-

t-il alors son échelle des devoirs, par laquelle le peuple, définitivement livré au roi, était arraché à ses chefs innombrables? Il y eut, en effet, une profonde modification en Iran.

Jusqu'alors, les Iraniens s'étaient distingués entre eux par la nature de leurs réelles occupations; il y avait l'homme vivant du culte, l'homme vivant de ses armes, l'homme vivant du travail des champs et l'homme vivant du travail des villes, l'artisan, l'ouvrier. Une nouvelle classification apparaît, s'impose, comme absolument logique, inévitable résultat de l'organisation sociale faite. Qu'y a-t-il désormais? Un souverain, des gouverneurs de provinces et de districts qui exécutent ses ordres, des prêtres, et le reste des Iraniens, le peuple. Le Vendidad édictant une peine contre ceux qui maltraiteront des chiens, et graduant la peine suivant l'importance sociale du coupable, prévoit quatre classes : les chefs d'un « grand endroit », les chefs d'un « lieu de moyenne grandeur », les prêtres et le peuple. « Lorsque, dans ce monde qui existe par ma puissance, dit Ormuzd, une personne du peuple — *daman* : être de peu d'importance, — osera prendre sur elle, avec la hardiesse, etc. » Le législateur devient insolent.

Pendant que Zoroastre livre le peuple à Ké-Gustasp, les prêtres qu'il a institués achèvent leur organisation. L'orgueil est partout, semble-t-il. Ces bons serviteurs d'Ormuzd, qui devaient seulement connaître la loi pour l'apprendre aux autres, la conserver pieusement, ont parfaitement réglementé le culte du dieu. Ils peuvent, main-

tenant, afficher leurs prétentions. Les athornés se sont déchargés sur des « servants » de l'exercice matériel du culte, préparation et entretien du feu sacré, réception des offrandes, etc., pour se livrer à des spéculations intellectuelles, pour donner à leur système religieux la base d'une théorie, pour envelopper de métaphysique, en un mot, leurs trop flagrantes exploitations.

Le Zend-Avesta porte les marques indélébiles des émotions successives que ressentit son auteur. Commencée pour le peuple, la réforme se trouva faite au profit du roi. Le dieu qu'avait imaginé Zoroastre, dieu bon s'il en fut, ses propres prêtres s'en emparèrent pour l'exploiter, en le dénaturant.

Le réformateur très puissant, qui avait bien conçu son œuvre, était devenu, en somme, le jouet du roi Ké-Gustasp et des athornés. Il laissa quelque chose comme un champ défriché d'une main robuste, dans les sillons duquel le laboureur, trop faible, vit des étrangers semer de mauvais grains. La morale très purement pratique de l'Avesta demeurera; mais à combien de nécessités royales et religieuses elle devra répondre, cette morale! Les souverains de l'Iran y chercheront l'excuse de leur despotisme, les successeurs des athornés y trouveront les germes de leur culte lucratif.

CHAPITRE XXI

Le Boundehesch, œuvre de Zoroastre résumée et corrigée. — Dogmes de la divinité : l'Éternel, Ormuzd, Ahriman. — Création, organisation et conservation du monde. — Influence indienne. — L'armée céleste. — L'armée infernale. — Combats d'Ormuzd et d'Ahriman. — L'humanité : Kaïomorts et le taureau mystique. — Division du monde en Keschvars. — Astronomie. — Cosmogonie. — Le premier homme et la première femme, Meschia et Meschiané, tentés par le démon. — Fautes et condamnation du premier couple humain. — Les races humaines, diverses, répandues, ayant peuplé la terre.



LE cinquième livre de l'Avesta, — le Boundehesch, — n'appartient pas, ou n'appartient plus à Zoroastre. C'est le recueil de toutes les conséquences du mazdéisme original. Dans ce livre, se trouvent réunies, et en plein épanouissement, en complète fructification, toutes les idées que le législateur de l'Iran jeta aux hommes, et toutes celles que les hommes imposèrent au législateur et qu'il laissa germer complaisamment dans les sillons. Le premier livre de l'Avesta, — le Vendidad, — étant le

« principe » et le « fondement » du mazdéisme, le Boundehesch en serait le résultat.

Zoroastre eut-il jamais la pensée de reprendre son œuvre, pour la résumer, pour la condenser, pour l'unifier en un « livre » tel que le Boundehesch, sorte de *manuel* où toute la doctrine, tous les dogmes, toutes les règles du mazdéisme se coordonnent logiquement, avec l'autorité d'une affirmation réfléchie et formulée? le Boundehesch, au contraire, n'est-il que le « formulaire » du mazdéisme tel que les prêtres le désiraient, et tel qu'ils le firent après la mort du législateur? Entre ces deux opinions extrêmes est la vérité, probablement. Le Boundehesch est l'œuvre des prêtres, des destours, des mobeds, des herbeds, des « successeurs », en un mot, de Zoroastre; mais le fond du Boundehesch est purement zoroastrien, et c'est la pure pensée du réformateur qui y repose. Certes, l'héritage du moralisateur merveilleux, du grand révolutionnaire, fut rudement et vite exploité par les héritiers. Se couvrant du nom de Zoroastre, les prêtres, parmi lesquels se trouvaient encore des magiciens, nombreux, imposèrent aux mazdéens les capricieuses lois de leurs prétentions personnelles, une religion selon leur désir, un culte selon leur besoin, un dieu selon leur commodité; et ils combinèrent, même, une philosophie satisfaisante.

Le Boundehesch est donc comme la « résultante » de la réforme zoroastrienne; le lire, l'apprécier, le juger, c'est, en quelque sorte, terminer le procès de Zoroastre, responsable, évidemment, de l'audace des prêtres qu'il

laissa se constituer, et de la condescendance des mazdéens. Mais, quelque grande que soit l'audace des destours, quelque faible que se surprenne l'esprit des mazdéens exploités, l'œuvre admirable du réformateur, persistante, se dégage continuellement de tous les mystères, de tous les brouillards, de toutes les ombres l'enveloppant ; le moralisateur par excellence, l' « astre d'or » de l'Iran, demeure pur au centre de toute cette spéculation, et son influence s'impose à ses exploiteurs.

Dès la première ligne du Boundehesch, le rédacteur se présente comme interprétant, comme résumant l'œuvre de Zoroastre : « Le Zend-Avesta nous apprend, etc. » Le premier paragraphe établit nettement, correctement, loyalement, la vraie doctrine zoroastrienne. « Le Zend-Avesta nous apprend que l'être a d'abord été donné à Ormuzd et à Ahriman, ensuite comment le monde a été donné depuis le commencement jusqu'à la fin, au rétablissement des corps. Ainsi qu'il est dit clairement dans la loi, Ormuzd, très haut, était avec la science souveraine, avec la pureté, dans la lumière du monde. Ce trône de lumière, ce lieu habité par Ormuzd, est ce qu'on appelle la Lumière première, et cette Science souveraine, cette Pureté, production d'Ormuzd, est ce qu'on appelle la Loi ».

Le mazdéen qui rédigea le Boundehesch fit, en réalité, du mazdéisme de Zoroastre, une religion en même temps simplifiée et complétée. La pensée du législateur, quelquefois vaguement exprimée, prit un corps dans le livre nouveau, devint compréhensible et naturelle. Les

dogmes furent bien définis et séduisants : — Au sommet, l'Éternel; Ormuzd et Ahriman créés par ce dieu innommé, tout souverain, tout pur, toute lumière; un monde visible, organisé par Ormuzd, émanation du dieu principal et supérieur dans ce monde qui a eu un commencement et qui aura une fin; des hommes ayant en eux une parcelle de la divinité, mais libres; une résurrection générale qui rendra la vie à tous, et un jugement des hommes selon leurs œuvres; les œuvres divisées en « bonnes » et « mauvaises », les premières agréables à Ormuzd, les secondes agréables à Ahriman; une loi, révélée par Ormuzd à Zoroastre, disant les œuvres utiles et les œuvres nuisibles. Telle fut la base du zoroastrisme dans le Boundehesch, ou mieux, son cadre.

Cette théorie est absolument conforme aux vues de Zoroastre; rien n'y figure que le réformateur n'ait indiqué; mais l'intervention du rédacteur, ici, se manifeste par la logique de l'exposition, l'ordre des faits, la rectitude de la conclusion bien placée. Zoroastre, lui, légiférant suivant les circonstances, suivant les nécessités de sa mission, donnait à sa pensée le tour qui lui paraissait convenir le mieux au questionneur, imaginant ses théories à mesure que les questions se formulaient. Ainsi s'explique la matière désordonnée du Vendidad. Zoroastre n'aurait voulu que faire un code national, Iranien; c'est malgré lui qu'il dogmatisa ou prépara des dogmes.

Il y a une influence indienne dans le texte du Boundehesch. On sent la main d'un brahmane devenu destour dans cette phraséologie où chaque fantaisie obtient un

classement rigoureux, où toute bizarrerie devient acceptable, ou la plus petite formule s'augmente d'un revêtement excessif, où d'un mot, d'une lettre, d'un accent, d'un rien, surgit et se développe tout un système, toute une théorie prenant de soi les mâles allures de la vérité. Le rédacteur du Boundehesch, sûr de lui-même, procède par affirmation.

Donc, l'Éternel, le « Temps sans bornes », fit Ormuzd et Ahriman. Ormuzd et Ahriman ont été, sont et seront éternellement. Ormuzd, esprit du bien, issu de la lumière première, a pour antagoniste Ahriman, esprit du mal, issu des ténèbres premières. Ormuzd et Ahriman ayant l'omniscience, organisèrent tout ce qui existe, donnèrent une forme à tout ce qui est; le premier, auteur de « tout ce qui est bon », le second, organisateur de « tout ce qui est mauvais ». Ormuzd est voué à la conservation de son œuvre excellente, que le maudit Ahriman cherche à détruire par la corruption. L'homme, « œuvre excellente », appartient à Ormuzd; l'humanité, c'est le « peuple d'Ormuzd » assujetti par Ahriman aux souffrances et à la mort, mais qui ressuscitera un jour, « par le rétablissement des corps ». C'est par la résurrection que « le peuple d'Ormuzd sera sans fin », vivra « pendant le cours perpétuel des êtres ».

Les démons, les mauvais génies, les dews, les darvands, qui sont l'armée malfaisante d'Ahriman, disparaîtront le jour de la résurrection des corps, et avec eux tous les maux. Ahriman survivra à sa troupe, « sera sans fin »; immortel par essence, émanation du Dieu

suprême, de l'Éternel, Ahriman n'aura fait qu'exécuter la volonté de son créateur; sa mission détestable étant terminée, il partagera avec Ormuzd toutes les splendeurs de la gloire céleste.

Au commencement, Ormuzd, plus intelligent qu'Ahriman, pressentit, comprit, « les désirs destructeurs » de l'esprit du mal. Pour le combattre, il créa d'abord une armée céleste, il fit les astres et le jour, par l'envahissement de la lumière. Ahriman vit ce qu'Ormuzd avait fait, et il s'élança contre « la blancheur pour la ternir »; mais « la beauté, l'éclat et la grandeur de la lumière » l'éblouirent, et il retourna vers les « ténèbres épaisses », son royaume, pour y faire une armée nuisible, aussi importante que l'était l'armée bienfaisante d'Ormuzd. « Ahriman fit un grand nombre de dews et de daroudjs, qui devaient tourmenter le monde ». Les deux armées marchèrent l'une contre l'autre : la troupe d'Ahriman « effrayante, puante, mauvaise »; la troupe d'Ormuzd, lumineuse, pure, excellente ». Ormuzd, souverainement bon, offrit la paix à Ahriman. Ahriman refusa, disant: « je tourmenterai ton peuple tant que les siècles dureront ». — « Ormuzd ne put rien opposer à cela », écrit l'auteur du Boundehesch.

Cependant Ormuzd sait que les entreprises d'Ahriman auront une fin; que le Bien vaincra le Mal, en définitive. Cédant à sa nature excellente, il veut expliquer à son adversaire l'inutilité de ses efforts, l'inévitable limite de son règne néfaste. Il dit à Ahriman lui-même, que le mal ne doit pas durer plus de neuf mille années; et voici son

explication : Pendant une période fixe de trois mille ans, Ormuzd accomplira seul, et facilement, d'excellentes choses, et il semblera qu'Ahriman n'existe pas. Pendant une seconde période de trois mille ans, les œuvres d'Ormuzd, continuées, se mélangeront, et par quantités égales, aux œuvres d'Ahriman. Pendant une dernière période de trois mille ans, les œuvres d'Ahriman seront dominantes, presque exclusives ; mais à l'expiration de ces trois mille ans, Ahriman, épuisé, impuissant, ne pourra plus rien contre l'humanité, contre le monde. C'est par la prière, par la « prononciation correcte de la parole sacrée » qu'Ormuzd sera victorieux. Ahriman devenu « sans force », les dews disparaîtront, et c'est ainsi qu'à la résurrection des morts, au rétablissement des corps, le monde se trouvera délivré d'Ahriman pour la durée indéfinie des siècles. Ce récit prophétique d'Ormuzd ayant « accablé l'esprit du mal », le « dieu du bien » redit sa prophétie, et Ahriman « tomba sur ses genoux ». Alors Ormuzd répéta cette « vérité » vingt et une fois, « toute entière », et Ahriman, épouvanté, brisé, se précipita dans ses ténèbres épaisses. Ce fut le commencement de la première période de trois mille années pendant laquelle Ormuzd, en paix, « produisit des êtres » ; il fit les amschaspands, les izeds, le ciel, l'eau, la terre, les arbres, les animaux et l'homme. Simultanément, dans son enfer obscur, Ahriman, pour l'avenir, fit ses démons, ses dews, ses darvands, ses daroudjs.

Ormuzd, continuant ses œuvres, délivré d'Ahriman, « forma la lumière qui est entre la terre et le ciel »,

ensuite les étoiles, puis la lune, puis le soleil. Les étoiles fixes, divisées par Ormuzd en douze constellations, furent comme « douze mères ». Deux troupes, l'une de six mille, l'autre de quatre cent quatre vingt mille étoiles, aux ordres des « constellations-mères », furent groupées pour protéger l'homme contre Ahriman. En dehors de cette armée céleste, Ormuzd mit « aux quatre côtés du ciel » quatre astres surveillants et forts : Taschter à l'est, Satevis à l'ouest, Venand au sud et Hastorang au nord. Au « milieu du ciel » brilla Rapitan, « qui protège le midi lorsque l'ennemi vient en grand nombre ».

Après avoir organisé l'armée céleste des étoiles, Ormuzd fit les âmes qui devaient occuper les corps des humains, et il leur dit : « quel avantage ne retirez-vous pas de ce que, dans le monde, je vous donnerai d'être dans un corps ? Soyez et combattez les daroudjs ; faites disparaître les mauvais esprits ; et à la fin je vous rétablirai dans votre premier état ».

Les démons faits par Ahriman dans les ténèbres, les dews, darvands et daroudjs, impatientés dans leur inaction, tourmentent leur maître pour qu'il inaugure ses méchancetés. Chaque démon disait à Ahriman, « levez-vous avec moi, qui vais faire la guerre à cet Ormuzd et à ces amschaspands ». Ahriman compta et ne se leva pas, les trois mille ans d'impuissance prédits par Ormuzd n'étant pas écoulés. Mais Ahriman se complut alors à énumérer toutes les souillures, toutes les corruptions qu'il répandrait. « Que de maux je vais verser sur l'homme pur, et sur le bœuf qui travaille !

Après ce que je leur aurai fait, ils ne pourront plus vivre. Je corromprai leur lumière; je serai dans l'eau, je serai dans les arbres, je serai dans le feu d'Ormuzd, je serai dans tout ce qu'Ormuzd a fait ».

La première période de trois mille ans étant terminée, Ahriman « compta, bondit de joie, baisa la tête du démon qui se nommait Djé, et lui demanda quelle récompense il voulait ». Djé voulut, pour lui, un jeune homme de quinze ans, l'obtint, et l'emporta avec sa pensée impure. Le démon Djé, affolé de joie, courut sur la terre, y parvint avant Ahriman, et son premier exploit fut d'assujettir toutes les femmes à de périodiques impuretés.

Ahriman, quittant ses ténèbres épaisses, « sous la forme d'un serpent », pénètre d'abord dans le ciel avec tous ses démons, et « saute » ensuite du ciel sur la terre, en « inclinant vers le sud ». Il prend mille formes pour tourmenter les hommes, pour souiller la création. Mouche, « il court sur tout ce qui a été donné »; chaleur intense, « il brûle tout, dans le sud »; corps opaque, « il obscurcit le soleil » et fait que « tout est noir comme pendant la nuit »; couleuvre, scorpion, crapaud, « déchirant et venimeux », il mord et il tue; vermine, il ronge les plantes et « il les dessèche jusqu'à la racine », et « rien ne peut lui résister ». Il accable de maladies « le Taureau et Kaïomorts », c'est-à-dire la bête et l'homme.

Kaïomorts, c'est l'humanité essentielle, à l'état de principe, de projet, de type recélant en soi la forme humaine. C'est comme « essence de l'homme », et non comme

« premier individu », que Kaïomorts dit à Ahriman : « Tu es venu en ennemi, mais, malgré toi, tous les hommes sortiront de ma semence, et ils feront des œuvres pures, des œuvres méritoires ». Voyant que la protection dont Kaïomorts, dont l'humanité s'enorgueillissait, lui venait du ciel, Ahriman attaque les izeds célestes. « Les izeds célestes, pendant quatre-vingt-dix jours et quatre-vingt-dix nuits, combattirent dans le monde contre Ahriman ». Ahriman, vaincu, fut précipité dans le *douzakh*, son enfer ; mais « il perça la voute infernale » et vint ravager la création, « bouleversant tout, se mêlant à tout, paraissant partout, cherchant à faire du mal dessus et dessous ».

L'humanité, — Kaïomorts, — était issue du taureau mystique, existant seul d'abord, et qui mourut lorsque l'homme venant de lui fut fait. « Dans le moment où le taureau unique mourut, Kaïomorts tomba de son bras droit ». Du bras gauche du taureau sortit Goschoroum, prototype des bêtes, « âme des troupeaux ». Goschoroum se plaignit à Ormuzd des victoires d'Ahriman, de la mort du taureau, et il lui rappela l'une de ses paroles. Ormuzd avait dit en effet, qu'il donnerait « un homme qui apprendrait aux autres hommes à se garantir du mal ». Ormuzd répondit à Goschoroum que ce Messie était réservé « pour une autre terre et pour un autre temps » ; et montrant l'âme du feroüer de Zoroastre, « je donnerai ce feroüer au monde, ajouta le dieu, et ce feroüer apprendra au monde à se préserver du mal ». Goschoroum, « dans la joie », dit « qu'il veillerait sur les créatures du monde » en attendant le Messie.

Après avoir expliqué Ormuzd, Ahriman, le ciel, la terre, l'homme et les bêtes, et ayant annoncé Zoroastre, l'auteur du Boundehesch décrit le monde visible. La montagne qui « entoure le monde », l'El-Bordj, parut tout d'un coup. C'est autour de l'El-Bordj que le soleil accomplit sa révolution quotidienne. « Chaque jour, le soleil vient sur la montagne, apportant la lumière, et c'est un jour ». L'année ordinaire se compose de trois cent soixante de ces jours. « Le soleil est cent quatre-vingts jours dans l'est et cent quatre vingts jours dans l'ouest ». L'année est divisée en deux grandes saisons par les équinoxes. « Chaque année, les jours et les nuits sont égaux deux fois ».

Le monde est divisé en sept *keschvars*, ou parties; trois sont à l'est, trois sont à l'ouest; la septième, — le *kounnerets-bâni*, — est centrale. « Lorsque le soleil apparaît à l'horizon, il échauffe les keschvars Schavé, Frédédafsché, Videdafsché, et la moitié du Kounnerets; quand ce côté est dans les ténèbres, il échauffe et éclaire les keschvars Arzé, Voboresté, Vorodjresté et la moitié du Kounnerets ». Ces sept keschvars sont évidemment toute la terre. Le soleil, indépendant du ciel, se mouvant dans l'espace, tourne autour de l'El-Bordj; l'ombre de la montagne fait la nuit. La terre est immobile; le ciel se meut. Lorsque Ahriman voulut attaquer les izeds célestes, le Ciel, acceptant la bataille, attendit le serpent infernal résolument, « comme un guerrier qui a endossé sa cuirasse », et Ormuzd, étant au « ciel ferme qu'il habite », voyant la tentative du démon, envoya des

secours « au ciel qui tourne ». Il y avait plusieurs ciels; le ciel des astres était le seul qui fut mobile, tournant.

Des constellations spéciales veillaient à la régularité de la saison des pluies et du grossissement des rivières. Le Boundehesch attribue aux étoiles un grand nombre de faits, comme l'origine des mers intérieures, « qui sont salées », des fleuves et des rivières. Après un mois de grande sérénité, affirme le Boundehesch, période pendant laquelle l'étoile Taschter « brilla en haut d'une lumière pure », il survint tout à coup une pluie « dont chaque goutte était large comme une soucoupe ». La terre fut couverte d'eau « à la hauteur d'un homme », et toutes les bêtes malfaisantes périrent. L'eau pénétra dans les profondeurs de la terre. Un vent céleste s'étant ensuite élevé, « de même que l'âme se balance dans le corps, ainsi le vent agita la terre comme il fait des nuées », et de toute cette eau répandue, réunie par Ormuzd, fut formé le grand fleuve Voorokesché. La terre fut ainsi délivrée de l'eau qui la couvrait, mais les cadavres innombrables des bêtes qui avaient été noyées, empestèrent l'air. Taschter vint, sous la forme d'un cheval blanc, pour assainir la terre; mais aussitôt accourut un démon pour combattre Taschter. « Ormuzd envoya du secours à Taschter, qui vainquit le dew ». Voici que pour assainir l'Iran, Taschter dut « retirer l'eau » emportée du Voorokesché, mettre le fleuve à sec, et les hommes, privés d'eau, se mourant, Taschter rendit vite cette eau à la terre sous forme de pluie. « En quelle prodigieuse quantité il plut! Il plut par gouttes grosses

comme la tête d'un taureau, comme la tête d'un homme; certes plus grosses que le poing, que la main ouverte ». Furieux, le démon de la sécheresse, Apevesch, vint affronter de nouveau Taschter; mais Taschter lança la foudre sur le dew Apevesch qui, « frappé par cette massue, jeta un cri affreux ». La pluie continua. « Il plut pendant dix nuits et dix jours » ; les cadavres des insectes noyés restèrent dans la terre, pourrirent, et « cette pourriture se mêlant à l'eau la rendit salée ». Le vent, soufflant pendant trois jours, « chassa ces eaux nouvelles de tous côtés », les distribuant, et il en résulta « trois grands fleuves, et trois petits ».

Pendant qu'Arhiman empestait la terre, et que les bas-fonds croupissaient, Ormuzd fit surgir les montagnes. Il y eut d'abord l'El-Bordj ; les autres montagnes ne furent que des ramifications du « grand mont premier ». L'El-Bordj mystique s'étant étendu comme le font « les racines des arbres et les veines de l'homme », toutes les montagnes se développèrent en « cent soixante ans ». Cette œuvre excellente d'Ormuzd mit en rage Ahriman, qui avait imaginé l'humidité nauséabonde des terres plates, les eaux stagnantes des marais puants et les maladies de toutes sortes qui s'aspirent avec les brouillards jaunes.

Ormuzd vit se former les montagnes très saines, et voulut, en outre, donner aux hommes le moyen d'assainir les terrains bas, de guérir les maladies décimant le peuple. Il mit, pour cela, dans le Zaré-Voorokesché, « le germe de l'arbre Gogard » qui croît dans l'eau puissam-

ment, et se développe « comme le cheveu sur la tête de l'homme ». De cet « arbre premier » sortirent dix mille espèces « d'arbres-mères », ayant en eux « dix mille essences capables de combattre dix mille maladies « produites par Arhiman ». De ces dix mille « arbres-mères » issurent « cent vingt mille espèces différentes », assainissant l'air empesté et fournissant aux hommes des remèdes.

Les arbustes et les plantes « dont l'homme et les bêtes se nourrissent » avaient été données, semble-t-il, avant l'arbre Gogard. Le jour où le dieu du mal, le terrible Ahriman, frappait de mort le taureau mystique, ce jour-là, dans la semence répandue, et fructifiante, se trouvèrent « cinquante cinq espèces de plantes à graines » et « douze espèces d'arbustes bons pour la santé ».

La semence du taureau, recueillie par les izeds célestes, confiée à la garde de la lune, contenait les germes de tout ce qu'Ormudz voulait donner à son peuple. Cette semence, souillée par Arhiman, fut purifiée « dans la grande lumière blanche » de la lune, et c'est ainsi que furent donnés, purement, et « au nombre de deux cent quatre-vingt deux espèces différentes, les oiseaux qui sont dans les nuées et les poissons qui sont dans l'eau ».

C'est après la grande pluie dont se forma le Zaré-Voorokesché, que la « terre se divisa en sept parties », avec le Khounnerets-Bâni au centre. « La partie qui se trouve au milieu des six parties, on l'appela le Keschvar-Khounnerest, et toutes les parties furent séparées l'une de l'autre ». Le keschvar Schavé était à l'est, le keschvar

Arzé était à l'ouest, les keschvars Vèdédafsché et Frédédafsché étaient au sud, les keschvars Voroberesté et Vorodjeresté étaient au nord. « Au milieu d'eux est le Khounnerets, qui a le Zaré. De ces sept keschvars, le Khounnerets est celui où Ormuzd a mis tout ce qui est en plus grande abondance ». C'est dans le Khounnerets que Zoroastre devait prêcher la foi nouvelle, et c'est dans le Khounnerets qu'Ahriman combattit les œuvres d'Ormuzd avec le plus d'acharnement. « Dès le commencement, Ahriman s'attacha particulièrement à frapper le Khounnerets, parcequ'il vit que là règneraient les rois kéïaniens; que là serait donnée la loi, d'où elle serait portée aux autres keschvars ».

Le mont El-Bordj, important, primitif, est en même temps la voie par laquelle la terre communique aux ciels, le réservoir des forces cosmogoniques, le centre énorme vers lequel tout converge, d'où tout vient, limitant tout. L'El-Bordj mit quinze ans à s'élever, huit-cents ans à développer ses ramifications, deux cents ans à atteindre le ciel des étoiles, deux cents ans à atteindre le ciel de la lune, deux cents ans à atteindre le ciel du soleil, deux cents ans à atteindre « la lumière première », le ciel d'Ormuzd, le dernier et suprême ciel. De l'El-Bordj, se ramifiant, furent formées, en deux cents années, deux cent quarante-quatre montagnes principales et « d'autres petites, fertiles, pures sources de joies ». Le Boundehesch décrit avec complaisance chaque montagne. L'El-Bordj, lui, « entoure la terre, s'unit au ciel; et devant lui, et en dedans de lui, paraissent et disparais-

sent les astres, la lune, le soleil, recommençant leur révolution ».

Le fleuve principal, le Zaré-Voorokesché, « qui coule du côté du midi », vient de l'El-Bordj. Ce zaré a mille canaux, et chaque canal, large ou étroit, est tel, de longueur, « qu'un homme à cheval n'en parcourait les circuits qu'en quarante jours ». L'eau de ce fleuve, fraîche, pure, est la meilleure de toutes les eaux ; sa source, c'est la source Ardouisour, qui sort du milieu, du « nombril » de l'El-Bordj, et se distribue par « cent mille canaux d'or ». Au sommet de l'El-Bordj se trouve un *var*, — source, lac, marais, étendue d'eau quelconque. — Dans ce var « est une eau purifiante », qui va se répandre au loin, et tombe en cascade d'une hauteur de « mille hommes ». Une partie de cette eau, allant au Zaré-Voorokesché, le purifie » ; une autre partie, s'évaporant, se condense en nuées et vient à la terre en pluie « donnant la santé, détruisant la sécheresse ».

Après avoir classé, conformément à l'ordre de l'Avesta, les animaux issus du taureau mystique, l'auteur du Boundehesch dit comment de Kaïomorts, ce prototype de l'humanité, issu du taureau lui aussi, se formèrent le premier homme et la première femme, — Meschia et Meschiané; — quelles fautes ils commirent; quel fût leur châtiment ; quelles souffrances ils endurèrent ; par quels incidents successifs ils donnèrent au monde les germes de toutes les races dont la terre se peupla.

Kaïomorts ayant cessé d'exister, la semence mystique dont il était le dépositaire, et qu'Ahriman avait souillée,

fut recueillie par l'ized du feu, Neriosengh, et purifiée dans le soleil. Ensuite, Neriosengh ayant divisé la semence en trois portions, en conserva deux et déposa la troisième « au sein de la terre », la douce Sapandomad.

Après quarante années de fermentation, la semence donna un jet plein de vie, ayant la forme d'une « colonne », jeune, forte, ardente. Cet arbre mystérieux, dont le dessin emprunte ses lignes roides au palmier, n'est en réalité qu'un jet de chair, sorte de fœtus extérieur, formé de deux corps, de deux êtres, de deux jumeaux, mais tellement pressés l'un contre l'autre, tellement unis, à ce point accouplés, qu'ils sont au regard comme une pure unité charnelle. L'un, dit le Boundehesch, avait la main dans l'oreille de l'autre, lui était uni, faisait un même tout avec lui ; et ils étaient si bien unis tous les deux, l'un à l'autre, qu'on ne voyait pas quelle était la femelle ». Ces deux êtres, si étroitement entrelacés, avaient été faits complets par Ormuzd, et prêts à recevoir, chacun, le feroüer qui lui était destiné.

Par le choix et par l'envoi des deux feroüers à qui les « deux corps créés » devaient servir d'enveloppe, Ormuzd conçut et exécuta « l'action de vie » avant que la chair eût mis en œuvre « l'action de vivre ». Lorsque l'arbre mystique, issu de la semence de Kaïomorts et sorti de terre, eut transformé ses fibres ligneuses en chair, Ormuzd reprit à Neriosengh les deux portions de semence pure que cet ized du feu avait conservées, et le dieu, avec cette semence, ennoblit les deux premiers corps

grossièrement formés, en leur donnant ce par quoi, dans la vie, ils penseraient, ils agiraient et se multiplieraient. « Lorsque chacun de ces deux êtres eut été transformé de corps d'arbre en corps d'homme, la main donnée du ciel y fut placée et l'âme s'y mêla sur-le-champ ». Une simple parole d'Ormuzd suffit pour animer les deux premiers corps. « Ormuzd parla de Meschia et de Meschiané, et l'homme fut, et le père du monde fut ». L'arbre de chair, que le sein de la terre avait conçu, vivifié, portait en lui, dès son premier élan, les germes de plusieurs races différentes. « L'arbre avait crû en haut, portant pour fruit dix espèces d'hommes ».

Meschia et Meschiané avaient été voulus par Ormuzd pour être parfaitement heureux sur la terre et jouir ensuite du ciel pleinement. Le dieu ne demandait au premier couple que l'humilité du cœur, le respect de la loi divine, la pureté de pensée, de parole et d'action. Au commencement, leurs pensées, leurs paroles et leurs actions furent pures ; ils exécutèrent saintement la volonté d'Ormuzd « en s'approchant l'un de l'autre » ; ils reconnurent, ils proclamèrent Ormuzd seul créateur de l'eau, de la terre, des arbres, des bestiaux, des astres, de la lune, du soleil, de « tous les biens ayant une origine pure, venant d'un fruit pur ». Mais Ahriman vint, et se donna à Meschia et à Meschiané comme le véritable « créateur de toutes choses ». Meschia et Meschiané, séduits, trompés, crurent à l'affirmation d'Ahriman, et devenus impurs, damnés, darvands, « leurs âmes furent vouées à l'enfer jusqu'à la résurrection ». Meschia et

Meschiané, coupables, sont livrés à Ahriman, leur vainqueur. Condamnés à la nécessité de nourrir leurs corps, ils épuisèrent, « en un mois de trente jours », les fruits de la terre qui étaient à proximité de leurs mains. Condamnés au froid, tourmentés de la faim, ils se revêtirent « d'habits sombres » et s'en furent chasser les bêtes. Condamnés à la soif, ils burent le lait d'une chèvre blanche, mais ayant abusé de ce breuvage, ils en éprouvèrent de vives souffrances.

La faim étant le supplice continuel de Meschia et de Meschiané, un démon leur apporte un fruit dont ils s'emparent, qu'ils mangent avec avidité ; une grande impuissance les envahit aussitôt, et ils perdent, sauf une, toutes les facultés de joie qu'Ormuzd avait mises en eux. « De cent avantages dont ils jouissaient, il ne leur en resta qu'un ». Meschia et Meschiané, toujours affamés, prennent « un mouton gras » et lui coupent l'oreille gauche, qu'ils font cuire sur un feu de branches, allumé « en frottant le bois », et qu'ils attisèrent de leur souffle. « Tous deux mirent le feu à l'arbre, et ils firent briller le feu avec leur bouche ». Ayant fait trois parts de la chair grillée du mouton, un oiseau vint qui en emporta un tiers. La faim fut le premier châtiment de l'homme tenté et vaincu par Ahriman.

Le second châtiment, ce fut le froid. « Ayant mangé de la chair du chien, — car les démons avaient substitué un chien au mouton gras, — Meschia et Meschiané, frileux, se couvrirent de la peau de la bête ; ils se livrèrent ensuite à l'œuvre de la chasse, et se firent des habits avec

les poils des bêtes fauves ». Les rudes nécessités d'une existence ainsi tourmentée rendirent l'homme industrieux. Ayant fait « un trou dans la terre », Meschia et Meschiané en tirent du fer « qu'ils frappent avec la pierre, faisant une hache ». Avec cette hache, ils attaquent un arbre au pied, le coupent, en arrangent les parties, et bâtissent ainsi la première demeure, le premier abri. Mais, « ils arrangèrent les parties de cet arbre, dit le Boundehesch, sans remercier Dieu ». Ce nouvel acte d'ingratitude permit aux dews de violenter extrêmement Meschia et Meschiané, sans qu'ils eussent à redouter la moindre intervention d'Ormuzd. Les démons de toutes sortes, donc, déchaînés, accourus, se disputèrent leur proie. Le dew de l'envie l'emportant, ce démon hideux « s'assit sur son trône », et l'homme l'adora. Les dews étant devenus tout-puissants, Meschia et Meschiané, horriblement malheureux, tombèrent dans une indifférence absolue, vécurent pendant cinquante années sans une seule pensée d'amour.

Après cinquante ans d'impuissance, passés sous le triple châtiment de la faim, du froid et de l'insensibilité, Meschia s'approcha de Meschiané, « ainsi qu'une couleuvre ardente, fière, plus droite que la hampe d'un drapeau ». Meschiané, étonnée, mais intelligente, reçut Meschia comme au sortir d'un long rêve triste, et la joie du réveil, excessive, prolongée, fut le troisième châtiment.

De Meschiané, vouée aux douleurs, naquit, après neuf mois de troubles, « un couple mâle et femelle ». — « La

mère nourrit l'un et le père l'autre », dit le Boundehesch. Sept fois Meschiané mit au monde des couples pareils, mais sept fois Ormuzd enleva leurs enfants au premier homme et à la première femme. « Chacun de ces couples engendrait à cinquante ans et mourait à cent ans ». De l'un de ces sept couples issurent toutes les races dont la terre fut peuplée. « De ces sept couples, l'un fut Siahmak, nom de l'homme, et Veschak, nom de la femme. Il naquit d'eux un couple : Frevak, nom de l'homme, et Frevakein. De ce couple naquirent quinze couples, et chacun de ces couples forma une espèce particulière ». C'est à ces couples, aux générations sorties de chacune de ces quinze espèces, qu'est dû le peuplement de la terre. Le narrateur distribue les diverses races. Les sept keschvars de l'Iran sont exclusivement peuplés d'hommes qui viennent de Frevak, « qui venait lui-même de Siahmak ». Frevak ayant mis au monde quinze espèces d'hommes différents, et le père de Frevak ayant produit, lui, dix autres espèces d'hommes, le Boundehesch remarque avec exactitude, que « comme il y a eu dix espèces d'hommes, et que quinze espèces sont sorties de Frevak, cela fait vingt-cinq espèces, toutes venues du germe de Kaïomorts ».

Le classificateur méticuleux qui rédigea le Boundehesh cite quelques « espèces d'hommes » qu'il lui répugne, semble-t-il, d'accepter dans la descendance directe, par Kaïomorts, du taureau mystique, et qui cependant existent humainement devant ses yeux : c'est « dans les villages de Salem », l'homme sauvage, l'homme *aroun*,

« sans chef » ; c'est, du côté de l'Inde, « l'homme qui n'a qu'une oreille, qu'un œil, qu'un pied », et celui « qui a des ailes comme le démon » ; c'est, dans le désert, « l'homme à queue, et qui a du poil sur le corps ».



CHAPITRE XXII

Suite du Boundehesch. — Les lois de la génération. — Les feux. — Les corps et les âmes.— Les animaux.— Les eaux.— Les hommes monstrueux. — Les chefs. — Division du temps. — Mesures. — Les arbres et les plantes. — Les démons. — Confédération iranienne après Zoroastre. — La destinée humaine. — La fin du monde. — La résurrection des morts. — Le rétablissement des corps. — Le jugement dernier. — Ormuzd cesse d'agir. — Ahriman cesse de tourmenter. — Fin de toutes choses.



N chapitre du Boundehesch, qui pourrait être de Zoroastre, mais avec quelques singularités insérées, çà et là, par un mobed indien, traite des lois de la génération. Tout, au monde, se divise en mâles et femelles, sauf « huit choses » qui sont exclusivement mâles ou femelles, c'est-à-dire fécondantes ou fructifiantes, les unes ne pouvant que « donner le germe », les autres ne pouvant que « donner le fruit ». Le ciel, les métaux, le vent et le feu sont mâles et ne seront jamais que mâles ; c'est-à-dire qu'ils ne peuvent et ne pourront rien enfanter par eux-

mêmes. L'eau, la terre, les arbres, la lune sont femelles et ne seront jamais que femelles, c'est-à-dire qu'ils peuvent recevoir des germes et les faire fructifier, mais ne pourront jamais en produire. Un paragraphe explique l'accouplement et la multiplication des poissons dans l'eau des rivières. Ce récit, d'une précision remarquable, très vrai, semble donné par le rédacteur du Boundehesch comme un exemple de l'observation patiente, très scientifique d'ailleurs, avec laquelle le législateur a mûri ses lois. Cette démonstration étant faite, cette preuve étant fournie, le texte du Boundehesch, simplement affirmatif, dit par quels moyens, et sûrement, l'Iran se peuplera d'hommes ou de femmes, à la volonté des mazdéens.

Ce qui frappe, c'est le laconisme positif de l'observateur, enthousiaste et respectueux. « La semence du mâle, dit-il, vient de la moëlle et de la tête »; et aussitôt, comme pour racheter tout ce que cette déclaration décisive a de froidement fonctionnel, l'imagination du narrateur savant, forcé de se taire sur la destinée obscure du germe émis, ennoblit et poétise, et divinise même ce tabernacle mystérieux, « plein de grandeur », — *Kadergah*, — ce « siège » où l'avenir qui vient d'être émis se repose, ce « trône » sur lequel resplendit la volonté multiplicatrice d'Ormuzd. Il appartient aux mazdéens instruits et fidèles de remplir saintement, utilement, toutes les vues de Dieu, en pratiquant la loi qu'ils auront apprise et comprise. Ils peuvent, ils doivent donc maintenir le peuple d'Ormuzd dans une juste proportion d'hommes, de femmes et d'enfants. Les mères seront

purement fécondes si, conformément à la loi, elles restent loin du foyer, en un lieu de retraite prévu, pendant que le dew de l'impureté accomplissant son œuvre périodique, les blesse, les déchire, les ensanglante. Lorsque le dew criminel et nauséabond a cessé de tourmenter sa proie, l'épouse, purifiée, charmante, soumise, retourne à l'époux. Alors commence cette période mystérieuse de dix journées, pendant laquelle les âmes en attente savent, en haut, que des corps excellents, très purs, très sains, sont formés pour elles, en bas.

Le même esprit d'observation guide le rédacteur du Boundehesch classant les feux. Il en signale « cinq sortes » : Le feu visible des bûchers et des cassolettes, « qui brûle devant Ormuzd et devant les rois », le feu par lequel les hommes et les bêtent vivent, le feu par lequel les arbres croissent, le feu des volcans, les feux des foyers domestiques. De ces cinq feux, dit le Boundehesch, l'un « consume l'eau et la nourriture », c'est le feu qui est dans l'homme et par lequel il brûle et s'assimile tout ce qu'il mange et tout ce qu'il boit; l'autre, « boit l'eau et ne consume pas de nourriture, et c'est celui des arbres qui vivent et croissent dans l'eau », le végétal boit et ne mange pas; « un autre consume la nourriture et non l'eau », c'est le feu des bûchers sacrés consumant les victuailles offertes aux dieux, et le feu des cassolettes dévorant les gommes embaumées; « un autre ne consume ni l'eau, ni la nourriture », c'est « le feu des volcans ». Le Boundehesch dit ensuite le mérite des divers feux.

C'est dans l'énumération des feux que se trouve exprimée, avec une netteté formelle, la théorie mazdéenne de l'âme et de sa destinée. La phrase, courte, affirmative, est sans aucune atténuation. « Lorsque le corps de l'homme est formé dans le ventre de la mère, l'âme, venue du ciel, s'y établit. Tant que le corps est en vie, l'âme le conduit. Lorsque le corps meurt il se mêle à la terre, et l'âme retourne au ciel ». Cette âme est une ardeur, un souffle brûlant, un feu.

Les animaux décrits dans le Boundehesch sont tantôt réels et tantôt imaginés. Parmi ces derniers, il est une sorte d'âne « à six yeux, à neuf bouches, à deux oreilles », et qui porte une corne unique sur le front. Cette bête fantastique a l'importance de l'El-Bordj dominant le monde; des « milliers de moutons peuvent tenir sur ses pieds, aller autour et dessous »; le plus petit de ses pieds est tel, que « mille hommes avec mille chevaux pourraient y être ». On peut songer au pic de Damavand, qui sépare l'Iran de la Mer Caspienne, et dont les gorges sont un séjour délicieux pour les troupeaux. Vu d'une certaine façon, ce pic a peut-être la forme d'un âne aux pieds énormes, portant au front, comme une corne, son pic que la neige blanchit. « Cet âne, dit le Boundehesch, entoure le Mazenderan; il donne la vie au chameau, au cheval, à l'âne grand ou petit ». Après l'âne-montagne, qui braît terriblement, volcanique, et qui donne son eau purifiante, sainement épanchée, au grand fleuve iranien, au Voorokesché, il y a le taureau Hezeiosch, « qui rendra les hommes à la vie au moment de la résurrection »;

l'oiseau Tchamrosch « qui donne, un à un, les grains »; le perroquet Kareschsat, « qui sait parler », qui a prononcé l'Avesta dans la langue des oiseaux ». Parmi les animaux réels, c'est le « bœuf aquatique »; l'aigle, « qui va d'une extrémité du monde à l'autre, en se balançant »; le Kehrkâs, « qui a été créé pour manger les corps morts »; les chiens « donnés contre les loups, pour garder les différentes espèces de bestiaux »; le coq Halka, « ennemi des dews et des magiciens »; le « cheval du sud », le cheval arabe, « qui par une nuit très obscure, s'il y a un obstacle sur son chemin, trou ou branche, le voit ».

Dans son énumération des *rouds* ou fleuves, l'auteur du Boundehesch sort de l'Iran. « Ormuzd a fait couler du côté du Nord, du côté de l'El-Bordj, et de l'El-Bordj, deux rouds, l'un à l'ouest, l'autre du côté de l'est; après eux, il a fait couler dix-huit rouds; et le reste des eaux se répand sur les nombreux royaumes de la terre ». Toutes ces eaux, ainsi réparties, se réunissent de nouveau dans un lit unique, profond, faisant « le tour de la terre », et retournent à leur source. Dans cette page purement géographique, l'auteur du Boundehesch dissimule mal son embarras, sinon son ignorance, sous une accumulation de détails où la fausse précision des termes se heurte à des impossibilités flagrantes, à d'inconciliables contradictions. Les fleuves de l'Asie et de l'Afrique, — le Nil, l'Indus, l'Amou-Daria, l'Helmend, et peut-être le Tigre et l'Euphrate, — sont tour à tour, et ensemble, désignés, décrits sous des noms différents. Les eaux sont

divisées et classées, comme les feux. il y en a « dix-sept espèces » : La sève, « l'eau des arbres »; l'eau des rivières « coulant des montagnes »; l'eau de la pluie; l'eau des puits, « l'eau creusée »; les émissions liquides, bestiales et humaines, de toutes sortes; l'eau sacrée des libations, « purifiante »; le lait; la gomme; etc. L'eau purifiante, l'eau de la libation, le zour, a le pouvoir d'assainir les fleuves. On trouve, dans l'énumération des eaux iraniennes, certaines indications qui font songer aux eaux thermales. L'eau du var Tetcheschté, « chaude, n'engendre point d'animaux »; l'eau du var Şovbar, « pure, est abondante et libérale ». Il y a le var Khâressen, qui « donne les biens, la puissance, le profit et le bonheur de l'âme »; le var Fresdân, dont les eaux « reçoivent ce qui est pur et rejettent ce qui n'est pas pur »; le var Aseoûest, qui « fait concevoir », — c'est dans l'eau de ce var, « qu'à la résurrection les morts seront rétablis ». Il y a enfin le var Satevis, « qui engloutit les vivants et expulse ensuite les cadavres »; ce fleuve, œuvre d'Ahriman, vient de l'enfer.

Le Boundehesch parlant d'une invasion d'hommes noirs, dont l'Iran souffrit, imagine des monstres donnés au monde par Ahriman trompant Djemschid, ce fondateur glorieux de l'empire iranien. « Il est dit des hommes de montagne, que Djemschid, ayant déjà une femme, prit un génie femelle, sœur d'un démon, et qu'il donna en mariage à ce démon sa propre sœur Djemak ». De cette union naquirent les « hommes des montagnes, effrayants, qui ont une queue, et les autres espèces de

darvands ». C'est en abusant d'un accès de passion qu'eut Djemschid, que l'esprit du mal « donna au roi une femme infernale », et à la sœur du roi, « un homme infernal ». Ainsi furent faits ces « hommes de montagnes, infernaux, impies, noirs ». Ferydoun, recouvrant les villes de l'Iran, les purgea de ces monstres.

L'idée zoroastrienne, dominante, d'un « chef » donné à chaque espèce d'êtres, comme à chaque catégorie d'objets, est respectée dans le Boundehesch. Le chef de l'espèce humaine, c'est Kaïomorts, « brillant, blanc, et dont les yeux regardent en haut ». Ce qui caractérise l'homme, parmi les autres animaux, c'est qu'il a, seul, la glorieuse faculté de regarder le ciel avec ses yeux, naturellement, sans inflexion de cou; les bêtes regardent la terre. Il y a le chef des boucs, le chef des chameaux, le chef des taureaux, le chef des chiens, etc. Les chefs des bêtes fauves, œuvres d'Ahriman, ne sont pas désignés. Il y a le chef des rivières, le chef des montagnes, — l'El-Bordj d'où sort l'eau bouillante de la source Ardouisour, — le chef des arbres, le chef des céréales, le chef des vêtements, qui est la ceinture nationale, le kosti.

Sous leurs chefs incontestables, certains êtres et certaines choses peuvent se distinguer. La meilleure des prières aux génies des eaux est celle qui s'adresse aux eaux des zarés, ou fleuves; le meilleur des hommes, « le plus grand aux yeux d'Ormuzd, est celui qui est le plus instruit, qui parle avec le plus de droiture ».

La classification des êtres est suivie de la division du temps. L'année iranienne, qui était de trois cent soixante

jours, s'est complétée de cinq jours à l'époque de la rédaction du Boundehesch. « Ormuzd dit : j'ai fait les productions du monde en trois cent soixante-cinq jours, et c'est pour cela que les six gâhs gahanbars sont renfermés dans l'année ». L'année est divisée en six périodes, ou gâhs gahanbars. Le jour et la nuit sont une unité de temps. Le jour a précédé la nuit. « Il faut compter premièrement le jour et ensuite la nuit, parce que le jour a été d'abord et la nuit ensuite ». Deux saisons, l'été et l'hiver. « Le plus long jour d'été est égal aux deux plus courts jours d'hiver; la plus longue nuit d'hiver est égale aux deux plus courtes nuits d'été ». La période de temps formée d'un jour et d'une nuit est divisée en dix-huit *hesars*, ou heures. « Le jour d'été est de douze hesars, la nuit de six hesars; la nuit d'hiver est de douze hesars, le jour de six ». Peut-être la période entière jour-nuit se divisait-elle en vingt-quatre hesars, dont trois hesars d'aube et trois hesars de crépuscule, fixes, la nuit et le jour proprement dits se modifiant en durée suivant la saison. Douze mois dans l'année, dont sept chauds et cinq froids. « A la fin du mois Sapandomad, le jour est égal à la nuit. Du mois Farvardin (premier mois de l'année), le jour Ormuzd (deuxième jour du mois) compris, jusqu'au mois Meher, le jour d'Aniran compris, cela fait sept mois de chaud; du mois Ovan, le jour d'Ormuzd compris, jusqu'au mois Sapandomad, y compris les cinq jours ajoutés (pour compléter l'année de trois cent soixante-cinq jours) à la fin, cela fait cinq mois d'hiver ». Le jour supplémentaire des années bissextiles est expli-

qué : « La seconde année ne s'accorde pas exactement, dans la révolution des mois, avec la première année. C'est par cela que le mois qui a trente jours est de trente et un temps, et cela une fois en quatre temps annuels. De cette manière, tout s'écoule dans l'ordre ». L'année est donc purement solaire. « Le soleil met dans son cours trois cent soixante-cinq jours et cinq petits temps, ce qui fait une année, et revient ensuite au même endroit ».

Les mesures sont basées sur le temps qui s'écoule, comme appréciation ; sur la distance, comme donnée ; sur la longueur de la main de l'homme comme unité. La hauteur de l'homme est de huit *vetasts* de la main. Un *hesar* de la terre est égal à un *farsang*, mille *gâms*, deux pas. Le farsang est égal « à la distance d'où un homme qui a la vue longue aperçoit une bête de troupeau et distingue si elle est blanche ou noire ».

Les arbres, au commencement, étaient sans épines et sans écorce ; ce fut Ahriman qui les dénatura. Ormuzd avait donné cinquante-cinq espèces de plantes à graines, douze espèces d'arbres « bons pour la santé », dix mille espèces d'arbres-mères, et « cent mille espèces diverses, multipliées ». Les œuvres d'Ahriman les plus nuisibles furent celles qu'il accomplit au moyen des arbres que son esprit infernal avait arrachés et corrompus. « Le mal que font les arbres est au-dessus de tout par le poison qu'ils renferment, et qui donne la mort à l'homme et à l'animal s'en nourrissant ». La multiplication des végétaux utiles, sur le sol béni de l'Iran, est due à un oiseau qui

prend les germes, et les transporte, et les disperse. L'astre Taschter, ensuite, « enlève de l'eau » et la « verse en pluie sur les keschvars », ce dont les arbres sont nourris.

Le Boundehesch signale les végétaux bons ou mauvais : c'est le *Dar*, « ou famille des arbres impropres à nourrir l'homme », et de longue durée, cyprès, platane, peuplier blanc, etc. ; le *Miveh*, ou arbre à fruits, et qui dure plus d'une année, dattier, myrthe, vigne, cognassier, pommier, oranger, grenadier, pêcher, figuier, noyer, amandier, etc., le *Djordah*, famille des végétaux qui « servent à la vie humaine, portant beaucoup de fruits », mais qui se dessèchent par la racine et qui doivent être « cultivés par labour », blé, lentilles, etc. ; le *Saperem*, ou famille des herbages « excellents », cultivés par l'homme ; le *Goul*, ou famille des plantes odoriférantes, cultivées, « paraissant de saison en saison, s'épanouissant en répandant une bonne odeur, dont la racine est persistante », rosiers, narcisses, jasmins, églantiers, tulipiers, coloquintes, safraniens, violettes, etc. Ce sont, enfin, et nettement qualifiées, les herbes des pâturages, les graines donnant de l'huile, les plantes tinctoriales, ou odorantes. Chaque fleur, chaque plante, chaque arbre, est donné comme l'emblème d'un amchaspand, ou d'un ized, ou d'un astre, ou d'un élément. Ormuzd a le jasmin rosé.

Le chapitre des daroudjs nomme les démons principaux. « Il est ici question de la connaissance des daroudjs », dit le rédacteur. Le dew Tarmar « donne

l'orgueil à l'homme »; Areschk est le dew de l'envie; le dew Eschem « agit plus particulièrement contre le peuple d'Ormuzd » ; le dew damnateur, c'est Odjesch, « qui est assis à la porte de l'enfer » ; le dew tentateur, c'est Odé. « Le dew Odé frappe l'homme à l'épaule et l'incite à se souiller, pour que cette âme d'homme n'aille pas aux demeures pures ».

Une liste des « sept parties ou keschvars de l'Iran » donne des « chefs » à chacun d'eux. Zoroastre est le chef du Khounnerets. Les chroniqueurs orientaux firent, plus tard, de ce keschvar central, l'Iran proprement dit et tout entier. Modjmel el Tavarikh donne exactement les frontières de cet Iran, « placé au centre du monde », borné au nord par l'Oxus, la mer Caspienne et l'Arménie, à l'ouest par l'Euphrate, au sud par le golfe Persique, à l'est par le Caboulistan. L'auteur du Boundehesch fait de l'Iran, immédiatement après Ké-Gustasp, et par conséquent après Zoroastre, une confédération de princes : Paschoutan, fils de Ké-Gustasp, a le Kanguedez, « qui est du coté du Khorassan » ; — le prince fils d'Aguerirets a le Saôkâvestâ, « le pays où l'on prononce bien la parole sacrée » ; la Bactriane, sans doute ? — « la terre Saôkâvestâ est sur le chemin du Turkestan » ; — Parschidyâ tient le désert Peschïansé, qui confine au Caboulistan, — « le désert Peschïansé est dans le Caboulistan... Il y a, dans le Caboulistan, un territoire élevé qui est le Peschïansé ; ce territoire est très chaud, mais dans l'endroit le plus élevé la chaleur ne se fait pas sentir » ; — Khéembié règne en Iran-Vedj ; — Oroûetour, fils de Zoroastre, a

le Vardjemguerd, province limitrophe du grand désert persan.

De la fin du monde, de la résurrection des morts, il est longuement parlé dans le Boundehesch. La destinée du premier homme et de la première femme règle la destinée de toute l'espèce humaine. Meschia et Meschiané, « issus de la terre », et qui ne s'étaient nourris d'abord que d'eau pure, se nourrirent ensuite du fruit des arbres, du lait et de la chair des animaux; mais, bientôt, épuisés par l'âge, vieillis, ils finirent par ne plus boire que de l'eau, comme à l'origine, et ils moururent. Les hommes qui sont venus de Meschia et de Meschiané et qui se continuent, vivront, comme le premier homme et la première femme, de chair, de lait et de pain; ils « prendront, un jour, le parti » de ne plus vivre que d'eau, et le monde finira.

Quant à la résurrection des corps, inévitable, annoncée, certaine, Zoroastre a demandé à Ormuzd comment elle se ferait. Ormuzd a répondu par une déclaration positive : « C'est par moi que le ciel lumineux est dans l'espace, lui dont la mission est de répandre au loin la lumière qui était cachée. C'est par moi que la terre existe, qu'elle a été tirée du monde subsistant. C'est par moi que le soleil, la lune, les étoiles élèvent dans les nuées leur corps lumineux. J'ai donné le grain qui, passant dans la terre, croît de nouveau et se multiplie abondamment. C'est moi qui ai fait, dans les arbres, les fibres de différentes espèces. C'est moi qui ai mis, dans les arbres, et dans les autres êtres, un feu qui ne les brûle pas.

C'est moi qui mets, et selon son espèce, l'enfant dans la mère qui le porte; qui donne séparément à tous les êtres, la peau, les ongles, le sang, le pied, l'œil et l'oreille. C'est moi qui donne l'eau en bas, pour qu'elle coule, et en haut, pour ce monde, la faisant tomber en pluie. C'est moi qui donne l'homme dont l'œil voit, dont la force est dans la respiration. Que celui qui fait le mal paraisse et qu'il essaye d'opérer la résurrection des morts. En vain aiderait-il les choses à se rétablir... On la verra certainement cette résurrection ! Les veines seront de nouveau rendues aux corps, et lorsque la résurrection sera faite, il ne sera pas nécessaire de la recommencer, car, alors, de la terre bénie viendront les os, de l'eau viendra le sang, des arbres viendront les poils, du feu viendra la vie, comme cela se fit à la création des êtres ».

Le rétablissement des corps s'opèrera dans un certain ordre, arrêté. Kaïomorts ressuscitera le premier; Meschia et Meschiané ressusciteront ensuite, « et après eux les autres hommes ». Le travail de reconstitution des corps durera cinquante-sept ans. Qu'ils aient été purs ou impurs, tous les hommes reviendront à la vie. Les corps dispersés dans le monde entier seront rétablis, et tels qu'ils étaient. La pure lumière éclairera puissamment ce grand œuvre; les âmes chercheront leurs corps. « L'âme reconnaîtra son corps, disant : c'est là mon père, c'est là ma mère, c'est là mon frère, c'est là ma femme, et enfin ce sont là mes proches, tous mes parents ». Les hommes, complètement ressuscités, étant ainsi assemblés, chacun verra nettement « le bien ou le mal qu'il aura fait ».

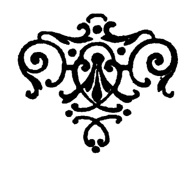
Le pécheur, l'impur, le darvand, se distinguera autant « qu'un animal blanc, dans un troupeau, se distingue de bêtes noires ». Les impurs qui auraient eu pour amis des mazdéens fidèles, se mettront en face d'eux, disant, « pourquoi, lorsque j'étais dans le monde, ne m'avez-vous pas appris à agir avec pureté ? C'est parce que vous ne m'avez pas instruit, ô vous pur, que je suis exclu maintenant de l'assemblée des bienheureux ». En effet, les justes étant séparés des darvands, les premiers seront admis dans le ciel d'Ormuzd ; les seconds seront précipités « de nouveau » dans l'enfer. « Le jour que les purs seront séparés de darvands, quiconque paraîtra taché ira en bas. Le père sera séparé de la mère, la sœur du frère, l'ami de l'ami ; il sera passé à chacun selon ses œuvres. Les purs pleureront sur les darvands et les darvands sur eux-mêmes ; car le père aura un fils darvand, et de deux sœurs, l'une sera pure, l'autre damnée. Il sera fait à chacun selon ses œuvres ».

Lorsque l'heure de la résurrection des corps sera venue, des phénomènes extraordinaires se produiront, des « signes » seront manifestes, l'univers tout entier tressaillera. La comète Gourzscher tombera sur la terre, et la terre « sera semblable à la brebis qui tremble de frayeur devant le loup ». La chaleur intense de l'astre tombé fera fondre les métaux, et l'on verra « couler les grandes et les petites montagnes ; car les métaux en fusion seront sur la terre comme des fleuves ». Les hommes devront passer dans cette eau ardente pour se purifier : « les purs s'approcheront et passeront dans ces métaux coulants,

comme dans un lait chaud; les darvands seront également tenus de passer dans ces fleuves, et c'est ainsi que, dans le monde, tout passera par le métal en fusion, et que de cette manière tout homme, purifié, deviendra excellent et heureux ». Ces cataclysmes, précédant l'œuvre du rétablissement des corps, se produiront avant la fin du monde, avant la mort de la dernière génération; ils surprendront les vivants, mais après que tous les corps auront été rétablis, après même que le jugement dernier aura séparé les justes des darvands, et après que les darvands auront achevé la peine de leur condamnation. Zoroastre a toujours dit que les pécheurs seraient châtiés, mais non pas éternellement. Un jour arrivera où, la bonté d'Ormuzd étant complètement victorieuse, toutes les âmes et tous les corps épurés, et les démons eux-mêmes, et Ahriman, iront se reposer et jouir de la grande paix, au sein de la grande lumière, dans le paradis resplendissant. Les morts étant donc ressuscités, les darvands coupables ayant racheté leurs fautes, « effacé leurs taches », dans l'enfer, les hommes encore vivants s'épureront en traversant un fleuve de métal fondu, et le ciel pourra s'ouvrir à tous les êtres; « les âmes étant ainsi purifiées, dit Zoroastre à Ormuzd, celles qui auront été justes comme celles qui auront été darvands, qu'arrivera-t-il ? » Ormuzd répondit : « Tous les hommes seront unis dans une même œuvre; ils feront avec joie une grande et même prière à Ormuzd et aux Amschaspands». — « A ce moment, Ormuzd ayant achevé toutes les productions ne fera plus rien », conclut le Boundehesch.

Ormuzd cessant d'agir, la terre cessera d'être. L'humanité toute entière, reconstituée, vivra dans le ciel, parfaitement, définitivement heureuse. Les hommes, « immortels et grands », recevront du taureau mystique, par une sorte de libation, l'essence reconstituante d'une céleste virilité, incompréhensible, mais certaine et procréatrice.

L'esprit du mal, le rival du dieu bon, le « daroudj Ahriman », resté seul hors du paradis, « retournera de nouveau dans le monde d'Ormuzd ». Se croyant le maître du monde abandonné, il se fera prêtre. Mais, frappé bientôt dans son isolement, par l'inutilité même de ses œuvres, puisque le monde ne sera plus qu'un désert, Ahriman « courra au pont qui mène au ciel ». Il sera précipité de nouveau dans les « ténèbres épaisses de l'enfer » où tomberont, alors, tous les fleuves de métaux fondus. Ahriman sera brûlé « par ces métaux coulants », dans sa forme de « couleuvre voleuse » ; toutes les impuretés dont l'enfer était plein seront détruites par le feu, et l'Infernal reparaîtra, pur, digne du ciel. Ce sera la fin de tout.



APPENDICE

ARYAS ET IRANIENS

APPENDICE

ARYAS ET IRANIENS



SI l'histoire ne devait être qu'une nomenclature de faits, étiquetés chacun à sa date, et seulement inscrits lorsque le chronologiste en aurait définitivement fixé le classement, un corps d'historiens brevetés pourrait administrer suffisamment cette science, en exposer les résultats. Une histoire ainsi voulue, qui serait privée du stimulant des hypothèses, qui devrait tenir dans le cadre étroit d'un programme, que lierait cette obligation de « dater » tout fait cité, serait condamnée dans son projet même, puisque c'est le propre des commencements historiques d'apparaître à l'historien éclairés d'abord par une lueur d'intuition que des études viennent ensuite fixer.

Faudrait-il exclure d'une famille tel membre qui serait incapable de dire la date exacte de sa naissance? ou d'une nation, tel groupe devenu complètement ignorant

de ses origines ? Devrions-nous laisser dans l'ombre l'histoire de nos ancêtres de l'Inde, parce que nous ne savons pas encore la date de leurs premières œuvres historiques ? Et les Iraniens de la Bactriane, faudrait-il feindre de les ignorer, parce que l'historien n'ose pas affirmer, dans le temps, le moment précis où Zoroastre légiféra ? Les auteurs du Rig-Vêda et du Zend-Avesta ne nous ayant pas dit les heures exactes de leurs inspirations, les chronologistes disputant encore de l'époque vraie de Zoroastre, comme du moment précis où les Aryas du nord-ouest de l'Inde improvisèrent leurs premiers chants, abandonnerons-nous au silence les merveilleux poètes du Sapta-Sindhou et le grand réformateur de l'Iran ? Il en est des Aryas védiques et des Iraniens de la Bactriane, — avec le Rig-Vêda et le Zend-Avesta, — comme des Égyptiens et des monuments de l'antique Égypte, dont on mesure exactement la grandeur, dont on sait les lois architecturales, mais qui n'ont pas encore livré tous les secrets de leur exécution. Pendant que l'ingénieur les étudie, l'historien les lit couramment, et l'histoire en résulte.

De la supériorité de la race Aryenne, de l'influence qu'elle eut, qu'elle a sur le développement civilisateur de l'humanité, nul n'a plus le droit de douter; et cette vérité historique, dont Hérodote eut l'impression, s'affirme chaque jour davantage. Faudrait-il être moins affirmatif, parce que l'origine et les exodes de ces Aryas, de ces Aryens, de ces ancêtres de la famille indo-européenne, sont encore des problèmes discutés ?

Deux faits dominants, incontestés, nous disent les commencements de la vie historique de ces ancêtres. Le Rig-Vêda nous livre les Aryas du nord-ouest de l'Inde; le Zend-Avesta nous éclaire sur les Iraniens de l'Iran oriental; et nous savons que ces deux groupes très importants étaient, dans une large vue, à peu près contemporains. Connaître exactement la vie de ces deux groupes, dans les siècles qui précédèrent l'installation des uns dans le Pendjâb, des autres dans la Bactriane, ce serait éprouver une immense satisfaction, mais cela ne détruirait ni une page du Rig-Vêda, ni une ligne du Zend-Avesta, et les Aryas et les Iraniens demeureraient à nos yeux ce qu'ils ont été, naturellement.

Les recherches à la découverte de ces « Aryas primitifs », non encore divisés en Aryas de l'Inde et en Aryas de l'Iran, ont déjà valu à l'histoire des amoncellements d'idées, ingénieuses, bizarres, excessives, ou folles.

Jusque dans nos contes populaires, on a trouvé la trace de la grande origine aryenne; les héros de l'imagination sont devenus les héritiers directs des divinités primitives; tout, un moment, a eu sa parcelle d'aryanisme démontrée. Zoroastre apparaît, avec son Zend-Avesta original, maître d'un groupe, légiférant comme dans l'ignorance de la vie des Aryas védiques; l'on supposera cependant que sa prédication fut la cause de la séparation des Aryas primitifs. Dans l'Inde, les Aryas donnent les hymnes du Rig, en sanscrit; en Iran, Zoroastre donne l'Avesta, en zend; l'on prendra les deux livres, et tandis que les uns, avec Roth et Haug, vou-

dront interpréter l'Avesta zend par le sanscrit des Védas, les autres expliqueront les Védas au moyen du zend de l'Avesta.

L'analogie des mots et des syntaxes grammaticales a permis de constituer une famille de langues indo-européennes comprenant le sanscrit, le persan, le grec, le latin, le celtique, l'allemand et le slave. On a pu relier le texte de la Bible en gothique d'Ulfilas, au texte des hymnes védiques et des livres de Zoroastre ; et si l'avenir nous restituait des poèmes druidiques, on ne doute pas qu'ils ne fussent facilement rapprochés, comme langue, des Védas et de l'Avesta. Il est vrai que d'autres chercheurs, des linguistes, ont trouvé une base sémitique au fond de langues indiennes, comme des historiens ont fait emprunter aux livres mosaïques les légendes du Zend-Avesta.

De toutes ces divergences ressort ce fait principal de deux « groupes humains » séparés par l'Indus et les monts Soliman, à peu près contemporains l'un de l'autre, et ayant eu chacun sa langue, ses mœurs, sa religion, son « livre ». Le livre védique, le Rig-Vêda, ne nous parle que des Aryas du Sapta-Sindhou; le livre iranien, l'Avesta, ne nous parle que des Bactriens réformés par Zoroastre.

Aux Aryas de l'Inde et aux Iraniens de la Bactriane nous tenons par de tels liens, notre civilisation a tant emprunté à ces civilisations antiques, que notre histoire n'est, en réalité, que la continuation de la grande vie historique des Aryas et des Iraniens. Aux uns et aux

autres nous sommes redevables d'une telle somme d'impressions, de pensées, de tendances, qu'il importe de restituer sa part à chaque donateur.

C'est vers le *trentième siècle* avant notre ère que les chronologistes voient la séparation des Aryas primitifs en trois groupes principaux, dont l'un se serait dirigé vers l'Inde, l'autre vers l'Iran, pendant que le troisième venait en Europe. Ces Aryas primitifs, exclusivement pasteurs, auraient vécu au plateau de Pamire, ou dans le Caucase. D'autre part, il est constaté qu'au VIe siècle avant Jésus, le mazdéisme de Zoroastre, complet, était publiquement prêché hors de l'Iran; les inscriptions cunéiformes établissent qu'au IXe siècle les Assyriens ignoraient les Iraniens, et nous savons qu'au VIIIe siècle des Israélites transportés en Médie connurent les divinités zoroastriennes. De l'isolement des Iraniens en Iran jusqu'au VIIIe siècle, il résulte que Zoroastre vécut entre l'an 3000 et l'an 800 avant notre ère. — Le législateur des Iraniens opéra sa réforme en Bactriane au plus tôt vers l'an 2000, ou 2200, avant Jésus-Christ. — Vers l'an 2000, les Bactriens, relativement organisés, se trouvaient prêts à recevoir la réforme. C'est à ce moment que commence l'histoire proprement dite des Iraniens. Aristote fera la « religion iranienne » antérieure à la religion égyptienne; des historiens modernes ne verront Zoroastre qu'après Moïse; d'autres le qualifieront de « juif »; on écrira même qu'il vécut après Jésus-Christ; mais ces hypothèses intéressées ne sauraient prévaloir. Dire que la réforme zoroastrienne s'opéra entre l'an

2500 et l'an 800 avant notre ère, c'est poser honnêtement les termes du problème chronologique dont les données nous échappent encore, bien que nous en possédions complètement la solution.

Or, c'est entre l'an 1800 et l'an 800 avant notre ère, que les Aryas du Nord-Ouest de l'Inde, que les Aryas védiques, accomplirent leurs destinées, donnèrent leurs hymnes, vécurent leur civilisation. La contemporanéité de ces deux groupes permet de fructueuses comparaisons.

L'Arya védique, cantonné en Sapta-Sindhou, heureux, satisfait, séparé du reste du monde par les Himalayas, l'Indus, les monts Soliman et les monts Vindhya, qui sont pour lui comme d'infranchissables barrières, se multiplie sainement, à ce point que la terre védique lui devient trop étroite, et qu'il se voit forcé de s'étendre au loin, nécessairement vers l'ouest, seule frontière ouverte à ses yeux. L'Inde exhubérante lui réserve de terribles surprises. Les orages fertilisants du Pendjâb deviendront d'épouvantables cyclones sur les bords du Gange ; les eaux bienfaisantes des Himalayas, et que les sept rivières distribuaient, s'étendront en marais pestilentiels au Téraï ; les vents délicieux de l'aurore souffleront en effroyables ouragans ; la lune, aimable, sera perfide ; les animaux, doux à l'homme, le tourmenteront, et il passera, de son paradis devenu trop étroit, à « la terre indoustanique », violente, tourmentée, fiévreuse, excessive, où les bêtes, les hommes, les éléments, semblent n'exister que pour se combattre. Intimidé, mais intelligent, l'Arya acceptera,

de cette nature vigoureuse, tout ce qu'elle produit, supportera patiemment ses caprices, subira docilement ses avanies, et vivra, docile et persévérant, battu par les cyclones, jauni par les fièvres, entouré de vermines, ne se plaignant guère, ne jouissant que de sa patience très digne et de sa bonté souvent lâche.

L'Iranien, lui, a tout à créer. L'Iran, c'est bien la «terre», et rien que la terre, ingrate, paresseuse, mal placée, rebelle, quasi nue, et se résignant à sa nudité. Il y a bien, çà et là, quelques montagnes aux fronts neigeux et d'où s'échappent, au printemps, les eaux bleues des glaces fondues ; et, plus loin, des espaces de terre brune, très fertiles, où croissent vigoureusement les céréales et les arbres fruitiers ; et encore, des jardins délicieux où chantent les rossignols, où vivent en paix les cigognes. C'est Nichapour, ce paradis ; c'est Balkh, dont les cultures furent célèbres ; c'est Chiraz, ce grenier ; c'est Ispahan au ciel toujours pur, au climat d'une égalité parfaite. Mais, au centre, comme une immense plaie cicatrisée, c'est le désert de Khaver, impraticable, s'opposant à toutes communications, et détruisant, par son impassibilité souveraine, jusqu'à l'idée d'un territoire unifié.

Autour de cette « mer vidée », de ce désert fatal, les hommes pourront se mouvoir de droite à gauche, de gauche à droite, ou s'éloigner du centre ; ils n'iront pas en face d'eux, parce que cela serait inutile, aucune relation permanente ne pouvant s'établir entre les hommes des rivages opposés.

Et comment l'Iranien du Nord s'unirait-il à l'Iranien

du Sud ? celui de l'Est à celui de l'Ouest ? De l'Arménie jusqu'à Pamire, du nord-ouest au nord-est, des froids insupportables, des ouragans de neige, des fleuves gelés, avec des étés intolérables, des vents meurtriers et des « brouillards secs », irrespirables ; au sud, la fièvre du Kirman, qui rend fou, le « mauvais vent » qui expulse l'homme, le grondement continuel des feux souterrains, les déjections volcaniques partout étalées ; à l'ouest, les monts Zagros, où les saisons se succèdent avec une brutalité inouïe ; à l'est, Caboul et Djellalabad, ces points géographiques si près l'un de l'autre, et cependant si dissemblables : Caboul, inhabitable l'hiver ; Djellelabad, inhabitable l'été. Des rivières indécises, capricieuses ; des lacs qui augmentent, ou diminuent, ou disparaissent, ou se forment. Tel est, tel fut l'Iran.

L'Inde, énorme, aux reliefs puissants, à l'ossature monstrueuse, a du moins, dans sa flore et dans sa faune, une grande, une véritable unité. Du nord au sud, les plantes et les bêtes y modifient leurs feuillages ou leurs pelures, mais c'est toujours la fleur indienne qui s'épanouit, c'est toujours la bête indienne qui se meut. En Iran, nulle unité. C'est encore l'Europe, évidemment, avec ses noyers, ses érables, ses sorbiers, ses genévriers, ses arbres à fruits de toutes sortes, ses pins, ses fougères, ses fraises, et cela jusqu'à Pamire, au Karatéghin, au Haut-Oxus, dans l'Hindou-Kousch, en Afghanistan. Mais, à côté, et aussitôt, des graines venues d'Arabie, bien fructifiées ; des plantes et des bêtes purement asiatiques, et vivant bien. C'est le chameau, le dromadaire des steppes

turkomanes, le léopard venu de Ceylan, les hémiones du Nord, les onagres de l'Hindou-Kousch, indomptables. C'est aussi, à l'ouest, des peuplades d'écureuils, le mouton à large queue de Syrie, le lynx roux, puant, qui vécut si longtemps aux Pyrénées. Peu d'oiseaux, ceux de l'Inde, lors de leur émigration annuelle, ne faisant que traverser l'Iran. Sont Iraniens, peut-être, plus spécialement, le lion sans crinière, le porc-épic, le hérisson, le chat, le chien ; et encore le lion appartient-il à la Mésopotamie, le chat au Caucase, le chien à l'Afghanistan. Le coq et la poule pourraient être exclusivement Iraniens ? Le hérisson caractérise bien l'Iran.

L'Indien, du cap Comorin aux Himalayas, comme de Calcutta à Bombay, du Gange à l'Indus, bien que très mélangé souvent, et ayant en soi de l'Arya, du Mongol et de l'Arabe, donne cependant l'impression d'un type généralisé. L'Iranien, du Caucase aux monts Soliman, de la mer Caspienne à la mer Persique, s'est tellement croisé, qu'il est devenu presque impossible de déterminer les caractères du type primitif. On a cru le retrouver en plein Caucase, chez les Ossêthes, puis en Afghanistan, un peu partout enfin. Mais en nul lieu ne s'est encore signalé, mort ou vivant, un type absolument pur de la race iranienne.

Minorité dans la quantité des animaux de toutes sortes qui tiennent la péninsule, les Indiens se sont en quelque sorte coalisés pour résister à l'envahissement, et il en est résulté, dans le temps, une généralisation de mœurs, qui a produit une généralisation de type. Disséminés

sur une terre ingrate, les Iraniens n'ont pas ressenti la nécessité de s'unir, sont restés divisés en tant que groupes, entourés de races diverses, se livrant sans scrupules à toutes les tentations de leurs amours faciles, à tous les caprices de leur désœuvrement invétéré. Et c'est ainsi que le Touranien, cet ennemi irréconciable de l'Iranien, a son importance dans la classification ethnologique de l'Ivan.

Unis par cet esprit de convoitise qui les poussait à la conquête de l'Iran, les Touraniens descendaient du nord au sud, en masse, organisés, avec leurs chars aux toits d'osier, véritables maisons roulantes, et déployant au soleil leurs énormes étendards bariolés. Dans leurs rangs se trouvaient des prêtres, des jongleurs, des magiciens, qui se répandaient parmi les Iraniens, venaient les séduire et demeuraient. La confusion ethnographique de l'Iran n'a pas épargné le Touran ; les envahisseurs se sont tellement mélangés, que le « type », même théorique, de la race touranienne ne saurait être arrêté. Il en est, actuellement, dans le Ferghanah et le Kohistan par exemple, qui ont des cheveux blonds et des yeux bleus. Les princes de Faïzabad, en Badakchan, et ceux de Kila-Khouneb, en Dariwaz, se vantent de leur origine grecque, se donnent comme les descendants du grand Alexandre. ce qu'admettent des anthropologues érudits.

Les différences entre les Aryas et les Iraniens sont bien autrement importantes, si l'on compare le développement de leur civilisation, les manifestations de leur goût, les conséquences de leur vie historique. La société iranienne

primitive, celle que nous montrent les textes les plus anciens de l'Avesta, ne connaissait pas le groupement par villes, ne pratiquait aucun échange, vivait au hasard d'une vie incertaine, les familles se transportant d'un point à un autre, chassées par la rigueur d'un hiver ou l'intense chaleur d'un été. Ces nomades menaient avec eux leurs troupeaux, et nulle idée de patrie n'avait encore germé dans leurs esprits. Parmi eux, des magiciens, des devins, des directeurs, des prêtres en un mot, vivaient à leurs dépens, ainsi que des guerriers appelés à défendre les troupeaux, ou à s'emparer de pâturages nécessaires. L'Arya primitif du Sapta-Sindhou, au contraire, essentiellement agriculteur, déjà groupé en communes parfaites, sans prêtre, presque sans Dieu, tient au sol, aime la terre passionnément, ne sait pas de bonheur supérieur à celui que donne une vie paisible dans un centre bâti. C'est pourquoi, d'une part, Zoroastre donnera aux Iraniens les règles du labourage qu'ils ignorent, leur fera aimer la terre qu'ils dédaignent, tandis que les Brahmanes, pour secouer l'Arya, relègueront l'agriculteur presque au dernier rang des castes, et feront du labour comme une œuvre vile.

L'Iran ne connait ni la caste, ni la classe; le sacerdoce y est ouvert à tous; l'égalité dans l'inutilité y règne généralement. Cette anarchie préoccupant Zoroastre, il hiérarchise tout pour arriver plus vite à un groupement national. Ce fut une grande difficulté sans doute, et le réformateur ne réussit que médiocrement, car ce n'est qu'à l'époque de Dejocès qu'une centralisation iranienne

se manifeste pour la première fois. Jusqu'alors, chaque roi n'est qu'un despote, comme avant Zoroastre chaque maître de famille, de cercle, ou de tribu ne devait être qu'un tyran. Heureux dans leur indépendance, les Aryas védiques n'avaient jamais songé à se donner un souverain; les Iraniens, dans leur passé, avaient eu leur empereur glorieux, Djemschid. Ainsi, d'un côté, à l'est de l'Indus, une quantité de communes se suffisant à elles-mêmes, vivant presque dans l'ignorance des communes voisines; et de l'autre côté de l'Indus, en Iran, dans le passé le plus lointain, bien avant Zoroastre, une manie de hiérarchie telle, que le législateur des Iraniens n'aura qu'à sanctionner ce qui existe pour énumérer une multitude de chefs. Il est vrai que les communes védiques seront prises une à une par les prêtres et livrées au roi qu'ils auront sacré, tandis que les Iraniens, si complètement hiérarchisés, conserveront l'indépendance de chacun de leur groupe, et cela absolument, même aux époques où le despotisme le plus accentüé aura la prétention de les tenir sous le joug. Dès le principe, on voit les Iraniens, — ainsi que les Touraniens d'ailleurs, — désigner par un étendard spécial chaque tribu indépendante, tandis qu'en Aryavarta, au deuxième exode seulement des groupes se forment, préparant les tribus que commanderont les rajahs, une féodalité s'organise, un clergé s'impose, un roi est désigné par les prêtres, un contrat intervient entre les brahmanes et le souverain; et lorsque les exodes sont terminés, la monarchie indienne est faite, le bonheur des Aryas est détruit. Les

Iraniens, malheureux, corrompus, ont des prêtres et des rois depuis longtemps, très écoutés, très respectés, mais incapables de tenir le peuple en exploitation, parce que le peuple n'est pas groupé, qu'il n'y a que des individualités sur la terre iranienne, et pas de nation. Zoroastre trouvant un roi l'accepte, parce que c'est une force d'abord, et ensuite parce que ce roi est logique, la hiérarchisation iranienne ne pouvant qu'aboutir à un souverain. Mais faisant un peuple, préparant une nation, le réformateur établit un dieu supérieur au roi, et c'est au nom de ce dieu, l'inspirant, qu'il prendra le peuple, en lui donnant des droits, en lui dictant des devoirs. Le souverain est un maître, mais le serviteur, mais l'Iranien, mais le « sujet », peut juger le maître et le dénoncer, et le chasser.

Il faut noter que l'extension des Aryas védiques s'accomplissant vers l'est, la conquête les livre à la race jaune tenant le haut bassin de la Djumna, et à la race noire maîtresse alors des territoires qui sont entre la Djumna et la Sarasvati. L'influence de ces races ne modifiera pas beaucoup le type Arya, mais elle suffira, coalisée avec les éléments redoutables de l'Orient indoustanique, pour énerver, et lasser, et anéantir l'esprit des Aryas, assez pour qu'ils acceptent la domination des brahmanes. Les Iraniens, eux, pressés au nord par les Touraniens, arrêtés par l'Hindou-Kousch à l'est, s'étendant vers l'ouest ou vers le sud, ne trouveront, à l'ouest, que la mer de Khaver, impraticable; au sud, que des territoires surchauffés, un insupportable climat.

Donc, comme condamnés à se mouvoir dans un espace relativement restreint, les Iraniens ne subiront pas l'influence d'une race spéciale, d'une civilisation déterminée ; ils s'assimileront, plutôt, une quantité de races diverses venues du nord et du sud, du Touran et de l'Arabie ; de l'est et de l'ouest, de l'Afghanistan, de la Mésopotamie, du Caucase. Les Aryas védiques, absorbés, n'existeront plus après l'épanouissement du brahmanisme ; les Iraniens, devenus introuvables, quant au type, seront partout quant à l'esprit, et l'histoire nous montrera, souvent, la grande idée zoroastrienne dominante, et le caractère iranien, pur, noble, grand, imposant le respect.

Il faut ajouter que les Aryas védiques, menés par leurs prêtres, marchant vers l'est, envahirent des territoires occupés, tandis que les Iraniens, n'ayant pas en eux le moindre désir de conquête, durent se défendre continuellement contre les Touraniens voulant les envahir. L'offensive aryenne donnait la prépondérance aux guerriers, corrompait le peuple par la distribution des butins, formait des princes par la nécessité des commandements, préparait l'avènement d'un sacerdoce maître de tout par l'inévitable généralisation de la misère qui devait succéder à l'organisation d'une féodalité. La défensive iranienne justifiait l'emploi de guerriers toujours armés, veillant à la frontière, loin du peuple, ou guerroyant avec le peuple pour la défense du territoire préféré, mais exonérait le peuple des hontes de la victoire conquérante, de la prépotence des guerriers victorieux. Ce

furent les guerriers et les rajahs qui menèrent les Aryas védiques jusques au Gange, et ce furent les brahmanes qui jouirent des conséquences de ce succès. En Iran, nul ne profita de la victoire, lorsque, et combien de fois ! les hordes touraniennes, battues, durent abandonner le territoire envahi.

Enfin, autre contraste, Zoroastre vient aux Iraniens alors que, corrompus, affaiblis, prêts à succomber sous eux-mêmes, leur roi, l'héritier du grand Djemschid, le roi Gustasp, n'est presque plus qu'un souverain nominal. Par ses leçons, par sa morale, par sa législation, le réformateur espère rétablir l'empire glorieux de Ver. Les Iraniens, sentant cela, non sans enthousiasme, obéiront à la loi donnée, marcheront au combat avec Zoroastre, et après lui, dans la suite des siècles, vainqueurs, ils livreront une morale au monde ; vaincus, ils feront admirer leur caractère et leurs mœurs. En Sapta-Sindhou, les prêtres, eux, ne verront qu'un peuple heureux à exploiter, et joignant à leurs paroles séductrices toutes les ruses, toutes les hypocrisies d'un cléricalisme ambitieux, ils feront tomber ce peuple dans l'affadissement d'une religiosité bête, dans le brahmanisme des lois de Manou. C'est ainsi que de nos jours encore, en plein Indoustan, le sectateur de Zoroastre, vaincu, exilé, — le Parsi, — est aux yeux des Indiens eux-mêmes le type par excellence de l'homme loyal et pur ; tandis qu'en Iran, du côté de la mer Caspienne, surtout à Bakou, les Iraniens entachés de brahmanisme, — les Guèbres, — vivant à côté en marchands vulgaires, vendent aux pèlerins, avec leurs

prières, les pétroles jaillissants qui viennent de leur servir de divinité.

Labourer la terre, y semer des grains, y planter des arbres pour assainir l'air, améliorer ainsi la vie de l'homme, équivaut, dira Zoroastre, à des milliers de prières. Soigner les troupeaux, ajoutera-t-il, c'est gagner le paradis. L'utilisation de toutes les forces de la nature sera la règle dominante du grand législateur. Aux Aryas, les brahmanes prêcheront l'inutilité de la vie, la commodité de la soumission, les joies de l'anéantissement, et les laboureurs, et les pasteurs, et les artisans, et les travailleurs de toutes sortes, — Vaiçyas, Parias, — ne seront bientôt plus qu'une caste reléguée dans l'ignominie, incapable de secouer jamais sa honte. Les brahmanes qui perdirent l'Inde n'ont aucune affinité avec Zoroastre, qui prit l'Iran tombé et le releva en l'ennoblissant par la morale et le travail. Les Aryas du Sapta-Sindhou seraient-ils de la même origine que ces hommes de la Bactriane qui, au moment de leur corruption la plus accentuée, et malgré les mages touraniens, avaient encore la farouche passion de leur indépendance? si bien que Zoroastre lui-même dut accepter leur dieu et leur roi, modifier profondément sa théorie réformatrice pour en assurer l'adoption, lutter, un instant, contre le peuple.

La réforme zoroastrienne est l'œuvre d'un homme, se donnant comme un inspiré de Dieu il est vrai, n'ayant fait qu'émettre « avec intelligence la parole divine », mais n'étant qu'un homme, « le premier des hommes ». Ormuzd a dicté la loi, évidemment; mais Zoroastre l'a

« rédigée », l'a appropriée aux besoins de l'humanité, en a discuté quelque peu, avec Ormuzd, certains passages, est resté le maître, dans tous les cas, des meilleurs moyens à employer pour la faire triompher, assurer le bonheur, « en ce monde et dans l'autre », du peuple d'Ormuzd. L'unité de main imprime au Zend-Avesta un grand caractère, donne de la sécurité au lecteur, de la tranquillité au sectateur. L'œuvre des brahmanes, collective, inquiétante en ce qu'elle laisse voir les intentions variées du corps sacerdotal, livre la loi aux interprétations de toutes sortes, des esprits différents ayant apporté à l'édifice des parties diverses, souvent disparates, et difficiles à coordonner.

Certes, dans le Zend-Avesta Zoroastre a laissé placer des ordonnances et des affirmations s'écartant du but principal qu'il poursuivait. Il est certain qu'après le réformateur, et vite après lui, des interpolateurs vinrent obscurcir des passages entiers de la loi nouvelle, dénaturer des leçons très nettement écrites. Mais, l'idée dominante subsiste, et l'ensemble de la réforme se perpétue. Le sectateur, le mazdéen, a une règle définie, un but certain, une religion, une morale, une conduite. Personne, jamais, n'osera réformer Zoroastre ; il est et sera définitif pour le mazdéen. Les brahmanes, passionnés par chaque détail de la loi qu'ils rédigeaient, parce que chacun de ces détails était, pour eux, d'intérêt personnel, n'ayant pas d'autre but que celui de consolider, de réglementer, de fixer une influence, une autorité, un pouvoir, en un mot, acquis par la force et l'intrigue plutôt que

par la persuasion, pouvaient s'assujettir un peuple, vigoureusement, mais non se donner des sectateurs. Bouddha viendra réformer cette réforme ; il y aura des bouddhistes, nombreux, comme il y eut des mazdéens; mais il n'existe pas de « brahmanistes ».

Et comment y aurait-il eu des brahmanistes, alors que le brahmanisme aboutit au dédain de l'homme et de la nature, au mépris du corps humain ? Il y a des mazdéens, parce que Zoroastre s'occupe surtout de l'humanité, et, aimant l'homme, le relève. Il pousse le respect de la dignité humaine, de la forme humaine, du corps, jusqu'à lui imposer, — culte excessif, — de déplorables obligations. Il veut le développement parfait de « la création la plus parfaite d'Ormuzd », au sein d'une nature appropriée à ce développement; des hommes gais, bien nourris, se multipliant sur une terre toujours en travail.

Tout ce qui est souillure, corruption, puanteur, doit être redouté, expulsé, détruit. Pas un cadavre ne sera livré à la terre, ni jeté à l'eau ; il faudra chasser, poursuivre, anéantir les bêtes immondes, voraces ou dangereuses : rats, fourmis, serpents. Tuer un serpent est un acte pieux. Le brahmaniste doit respecter tout ce qui existe, tout ce qui vit; il sera supertitieux comme un ignorant, craintif comme un esclave, lâche comme un exploité. Et les vermines pullulantes rappelleront continuellement à l'Indien, pour la plus grande puissance du brahmane, l'infimité de l'homme dans la création, le mépris du créateur pour la créature, la nécessité du prêtre,

en conséquence, intervenant pour obtenir à l'homme les faveurs d'une dédaigneuse divinité.

On peut mesurer, dans le Rig-Vêda, la distance énorme qui sépare les premiers chantres des derniers brahmanes. Les premiers hymnes sont d'une inspiration si naturelle, d'une telle rectitude d'expression, que leur poésie même a comme un caractère scientifique d'observation juste, de définition correcte. Le peuple, charmé, écoutait ces improvisations, les trouvait exactes, disant bien les spectacles frappant les yeux, les émotions ressenties. Ces émotions étaient vives, nettes, accentuées, brutales parfois, mais vraies. Lorsque les chantres, devenus brahmanes, au cœur endurci, au cerveau fatigué, cessèrent d'éprouver les saines impressions des premiers temps, ils voulurent, par la réflexion, par le raisonnement, par l'étude même, arriver au secret de l'émotion, et, par une rhétorique imitative, exprimer cette émotion. C'est alors que les philosophes de l'Indoustan apparurent, et que Dirghatamas, notamment, chercha Dieu. L'imagination du brahmane, vite lassée, s'égara dans le fantastique. L'esprit indien, ayant perdu le goût de la précision, ne sachant plus qu'imaginer de l'extraordinaire, énuméra des formules étonnantes, et se complut dans son propre étonnement.

Le Zend-Avesta nous montre l'Iranien quasi-dédaigneux de la poésie. Si les premières œuvres iraniennes — les *gâthas*, — sont susceptibles de laisser découvrir en elles des intentions de rhythme, l'exception n'aurait qu'une valeur d'opposition faisant ressortir davantage cette vérité,

que les livres iraniens, depuis le Vendidad jusqu'aux œuvres les plus modernes, ont un fond essentiellement utilitaire, grave, réel, et que sous les légendes les plus extravagantes des poètes iraniens les moins soucieux de la tradition, il existe toujours une réalité cherchée, trouvée ou pressentie. Tout ce qu'il y a d'historique dans l'Avesta est précis; l'erreur elle-même, souvent monstrueuse, s'y forme de détails vrais, s'y ennoblit d'une intention loyale; la sincérité de l'historien ne se dément pas. Il y a du merveilleux, certes, dans le texte racontant la mission de Zoroastre, mais rien de légendaire n'y est affirmé quant à la personne du réformateur.

Zoroastre, en somme, avec le Zend-Avesta, fait un peuple; les brahmanes, malgré le Rig-Vêda, détruisent l'Inde védique définitivement. Zoroastre trouve en Iran une religion acceptée; il l'accepte à son tour, et la modifie pour l'approprier à sa réforme, mettant en quelque sorte les divinités existantes dans son camp, pour agir mieux dans l'intérêt des Iraniens. Les brahmanes créent une religion et imaginent des dieux, pour s'en servir, dans l'intérêt exclusif du corps sacerdotal.

Zoroastre ne fit donc pas une religion; il utilisa, autant qu'il le put, la théorie religieuse que les mages touraniens avaient importée en Iran; et cependant les Touraniens n'étaient que des « brigands » pour le rédacteur du Vendidad, et les mages, des imposteurs, des corrupteurs abominables. Mais le réformateur est tout à son but principal, « national » faudrait-il dire, et la partie religieuse de sa réforme, secondaire, le préoccupe sans l'absorber.

Dans l'Avesta, tout est réforme; dans le Véda, tout est inspiration. Ce sont deux œuvres, deux choses, deux faits absolument indépendants l'un de l'autre, et sans aucun lien, sans aucun rapport entre eux. Un homme est l'auteur de l'Avesta; d'une collectivité de poètes est né le recueil d'hymnes formant le Rig-Vêda. Aucune relation de forme ni de fond. L'idée védique, effacée par les brahmanes, remplacée par l'idée brahmanique aboutissant à la désolante « loi de Manou », est la poésie même; l'idée zoroastrienne, toute pratique, aboutit au Zend-Avesta, qui est un code, simplement. Ce n'est pas que le texte de l'Avesta soit prosaïque, dans le sens dédaigneux du mot; il y a de la cadence dans les gâthas, de belles pages sont à lire dans le Vendidad; mais, alors même que l'Iranien revêt sa pensée d'une forme, la pensée, nette, intentionnée, impose sa netteté et son intention aux mots qui vont l'exprimer. Le soleil de l'Inde, divinisé, c'est Indra agissant, visible, nu, avec sa longue barbe bleue, sur son char aux larges roues, aux rayons lumineux, éblouissant, armé, régnant, maître de tout, traversant l'espace en héros. Le soleil iranien, ce n'est que l'astre purifiant la terre par sa chaleur, ennemi des ténèbres, et par conséquent du mal, des démons. L'Arya, émerveillé, n'ose pas regarder Indra, ne se l'imagine que sur un char de victoire; l'Iranien aime le soleil, sait ce qu'il peut, et se conformant aux prescriptions de Zoroastre, il confiera à la chaleur solaire, aux rayons de l'astre épurant, les cadavres des hommes et des animaux qu'envahissent les pourritures liquéfiées.

Pour l'Arya, la nature est la mère de toutes choses, le dieu « grand Tout » ; et l'homme, partie infinitésimale de ce « Tout », ne pouvant rien dans l'administration formidable du monde, doit se résigner à son rôle, bien qu'il ignore le but de ses agissements. L'Iranien, élu, choisi, a reçu d'Ormuzd la jouissance de tous les biens, et la nature, telle que le créateur la combina, telle qu'il la continue, est donnée à l'homme, entièrement. L'homme est donc, en Indoustan, instrument fatal de la divinité, l'égal de la plus petite bête malfaisante, ne pouvant « ni faire ni ne pas faire » hors de la volonté du dieu. L'Iranien, libre sur son domaine, jouira de tout ce que son travail aura fait fructifier, ou supportera la peine de sa paresse, Ormuzd ayant promis aux hommes, dès ce monde, la récompense de leurs mérites et de leurs vertus.

Dans le développement de la civilisation aryenne en Indoustan et de la civilisation iranienne en Bactriane, quelles oppositions ! Pour le sectateur de Zoroastre, la morale, systématisée, se résume en un mot : plaire; s'éclaire d'une seule lueur, s'alimente d'une seule flamme : la vérité. La vérité est la compagne inséparable de la lumière, comme le mensonge est l'œuvre des ténèbres, toujours. Le respect de la foi jurée, du serment prononcé, poussé jusqu'à l'héroïsme, émerveillera les Grecs combattant les Perses, comme elle est encore l'admiration des Indiens traitant avec les Parsis. Le devoir du mazdéen, c'est de développer continuellement son intelligence, d'exercer la charité envers les hommes,

de respecter l'humanité dans sa personne et dans ses biens, d'adorer Ormuzd pour le remercier de ses bienfaits, d'obéir à sa loi, de la conserver, de la propager; de maintenir le corps et l'âme dans l'état de la plus grande pureté, par les ablutions et les repentirs. Dakiki, le poète guèbre, trois siècles après Mahomet, citait encore comme étant les « quatre choses excellentes au monde », et préférables, « les lèvres couleur de rubis, le son de la harpe, le vin couleur de sang et la religion de Zerdouscht », la religion de Zoroastre. De nos jours, en Orient, partout où la morale zoroastrienne a persisté, les voyageurs sont frappés de la franchise et de l'honnêteté des hommes.

Le mazdéen en était arrivé à une telle conception de la morale, et du pouvoir, du charme, du bonheur de l'homme moral, qu'il considérait le criminel comme un malade, ou un malsain, une sorte d'infectionné par contact, comme le pestiféré, ou de condamné par ascendance, comme le lépreux; et de même que le législateur, en parquant les lépreux, les approvisionnait d'espérance en ouvrant le ciel à leurs corps assainis par l'isolement, de même il ne ferme le paradis qu'aux criminels non guéris, non repentants.

La morale des Aryas védiques, qu'est-elle devenue? Où sont-ils les Aryas du Sapta-Sindhou? Qui, dans l'histoire, les rencontrant, les a vantés? Et ces amours védiques, délicieuses, si naturelles, si pures, si vraies, qui expliquaient à elles seules toute l'admirable société des Aryas! Les chastes amours naissantes des pre-

miers temps; les droits de la vierge choisissant son fiancé; les longues fiançailles; les unions si simplement consacrées; les familles nouvelles si complètes dans leur dualisme d'abord, dans leur trinité ensuite, par l'enfant venu, fille ou fils, également aimés! Tout cela disparaît, ou se complique, ou se corrompt, à mesure que les exodes se prolongent. Les mariages deviennent solennels, excessifs, coûteux; les unions se négocient comme une affaire; la jeune fille reçoit l'époux qu'on lui a destiné; la jeune femme cesse d'être fière de son corps, et se lamente lorsqu'une fille lui est donnée. La race jaune a prévalu, déjà, et la femme, qui était la dispensatrice de la gloire, qui chantait des hymnes en Sapta-Sindhou, n'est presque plus qu'un instrument de plaisir après le cinquième exode.

En Iran, à l'origine, certes, la femme est loin d'égaler celle du Sapta-Sindhou. Zoroastre, réglementant ses droits, l'assujettira à de dures obligations; mais ces droits lui seront acquis, et elle ne subira jamais aucune déchéance. L'Aryenne, sur les bords du Gange, ne sera plus qu'une servante, tandis que l'Iranienne conservera la droite de son mari. Zoroastre, légiférant, ne voit que l'accroissement de la nation iranienne, ne veut qu'un peuple robuste, sain, gai, parfait; il rend donc le mariage obligatoire, il poursuit cruellement les amours déréglées, il impose à la femme, dont il souligne les impuretés, des purifications continuelles, rigoureuses, avilissantes; mais, femme ou veuve, la loi la protège et lui réserve des commandements. Chez les Aryas, les serviteurs

étaient « traités comme des amis » ; Zoroastre fait de la servante et de la fille de la servante, des membres réels de la famille iranienne. Toute femelle quelconque est pour Zoroastre un champ de vie qu'il importe de défendre contre tout contact impur, et de livrer ensuite, le plus tôt possible, à une culture intense. C'est pourquoi, parlant haut, le législateur interdit le jeûne et les macérations, ordonne le bien-vivre et la gaieté, déclare que les justes sont en grande majorité sur la terre, fournit aux pécheurs tous les moyens de réhabilitation, ouvre largement le paradis aux âmes, fait de la jouissance des corps, en ce monde, la récompense des vertueux, dicte enfin, — puisqu'une religion était inévitable, — le Zend-Avesta, ce catholicisme souriant, servant si bien la morale austère que voulait fonder le réformateur.

L'Avesta n'est pas un « traité de religion » ; c'est une réglementation, une conduite, un code protecteur. Si Zoroastre y inséra des prescriptions religieuses, c'est qu'il y fut forcé, d'abord pour combattre des pratiques déplorables telles que les jeûnes et les macérations, épuisant le peuple ; ensuite parce que le peuple à réformer, influencé par les mages, n'eût pas compris une réforme sans dieu. C'est pourquoi la partie dogmatique du Zend-Avesta est hésitante parfois, souvent contradictoire, même attristante en quelques points. Ainsi, l'Avesta est tour à tour polythéiste, dualiste et monothéiste. Zoroastre était monothéiste ; sa théorie devait aboutir à un dieu unique, comme elle sanctionna un « roi des rois », le souverain défendant le dieu de qui son pouvoir émanait,

le dieu se protégeant contre le roi, par le peuple. Le réformateur dut subir le dualisme imposé par les Touraniens, les hommes de l'Iran ayant la crainte du « dieu mauvais » qu'il fallait d'abord satisfaire. Acceptant donc le dualisme, — Ormuzd et Ahriman, deux dieux, — Zoroastre, tenace, mit un « être » supérieur, mystérieux, incompréhensible, au-dessus des deux divinités acceptées. Il arriva que les Iraniens confondirent Ormuzd avec ce « dieu supérieur », et qu'Ormuzd devint la divinité principale. Zoroastre accepte encore. De telle sorte que la religion mazdéenne, ou, pour dire mieux, la partie religieuse du mazdéisme contenue dans le Zend-Avesta, n'est pas iranienne, encore moins aryenne. Au sommet le dieu supérieur, le « Temps-sans-Bornes », l'« Éternel » ; au-dessous, Ormuzd, le dieu bon, et Ahriman, le dieu mauvais; autour de ces divinités, partout, des génies, des esprits, des êtres coadjuteurs des divinités : amschaspands, izeds, feroüers, servant Ormuzd ; darvands, dews, péris, servant Ahriman.

Les divinités des Aryas du nord-ouest de l'Inde, dont on suit la lente et régulière formation dans les hymnes du Rig-Vêda, ne viennent d'aucun principe antérieur, ne procèdent d'aucune théorie préexistante, ne tiennent à aucun système. Les dieux védiques naissent spontanément, suivant le caprice ou le besoin du prêtre, et telle divinité absolument principale au jour de sa naissance, devient inférieure et dédaignée tout d'un coup, sans autre motif que son abandon. Tout n'est pas dieu en Sapta-Sindhou, ni même en Aryavarta, mais tout peut être

dieu, peut le devenir : le feu, la foudre, l'orage, le vent, une montagne, une rivière, un prêtre, etc... La peur elle-même, un instant, se divinise en Yatoumâvan.

Ormuzd ne sera jamais représenté matériellement aux yeux des mazdéens, avec une forme arrêtée; les dieux brahmaniques, idoles grotesques, aux membres bifurquants, recevront les adorations stupides de tout un peuple fanatisé. Les éléments eux-mêmes, dans l'Inde, seront sculptés. Bien autrement pure est la conception iranienne, avec son respect des éléments, et ne revêtant sa divinité décrite que de la lumière du soleil.

En Iran, comme en Sapta-Sindhou, la chaleur, le feu, la lumière, devaient impressionner les esprits en même temps qu'ils réchauffaient et réjouissaient les corps. Les Aryas védiques disaient leurs poésies devant un bûcher, et le bûcher devint leur première divinité bienfaisante; la flamme, divinisée, reçut les adorations du peuple dès le début du culte védique. En Iran, les mazdéens de Zoroastre n'adorèrent pas le feu, emblème perpétuel, manifestation ingénieuse d'Ormuzd, et non divinité. L'Arya produisait le feu à sa volonté, en frottant les deux pièces de bois de l'*Arani*; le mazdéen, plus respectueux, n'osait pas provoquer la flamme, mais il l'entretenait pieusement lorsqu'elle s'était manifestée dans sa maison.

La cosmogonie védique, quasi-brahmanique, attribue à la chaleur l'éclosion de « l'œuf » contenant Virâdj, c'est-à-dire la matière primordiale; la cosmogonie iranienne fait naître le monde dans la lumière, qui est

comme le sein du créateur. Pour l'Arya, tout est feu, chaleur; pour l'Iranien, dieu seul est lumière.

Théorie de la résurrection, promesse d'un paradis, importance des oraisons; principes et formules, dogmes et prières, rien de semblable, si l'on compare le livre des Aryas védiques et le livre des mazdéens. Pour le mazdéen, l'homme, venu au monde impur, avec une tache originelle, doit être purifié, dès sa naissance, par un liquide consacré touchant ses lèvres; le péché vient souiller l'homme de nouveau, mais des pratiques religieuses lui rendront la pureté qu'il aura perdue : confession des péchés, prières, offrandes, etc. Après sa mort, l'âme du mazdéen subit un jugement sommaire; un jugement définitif l'attend au jour de la résurrection générale des corps. L'Arya védique ignore absolument ce dogme de la résurrection; mort, il peut ressusciter parfois, mais c'est par miracle, pendant que le monde existe, et pour recommencer une nouvelle vie.

L'âme de l'Arya, délivrée de son corps, s'élève vers les hauteurs, va séjourner au sein de Dieu; l'âme de l'Iranien reprendra son corps au jour de la résurrection générale, et jouira positivement, éternellement, si sa vie a été selon la loi d'Ormuzd, ou gémira éternellement, positivement, dans les ténèbres, si le mazdéen est mort impur, et si nul parent n'a racheté les fautes du condamné. Les conséquences de ces deux théories différentes furent, dans l'Inde, un mépris absolu du corps, prison de l'âme; en Iran, la glorification du corps uni à l'âme indissolublement. Par son âme, par son feroüer, l'Iranien a en soi

une parcelle de la divinité ; l'Arya, honteux de lui-même, c'est-à-dire de l'enveloppe mortelle, qu'il est, d'une âme immortelle, n'aura que l'inquiétude du rôle que la divinité lui a départi. Et cependant, aux origines, avant les dogmes et les mystères brahmaniques, combien l'Arya aimait son corps, et de quel respect attendri il entourait les cadavres des hommes ! En Iran, c'est le contraire, absolument. L'Iranien primitif abuse de ses sens, jouit de ses passions, et ne sachant rien au delà de la vie, est sans respect pour les morts, jusqu'au jour où Zoroastre lui révèle la résurrection certaine de ces corps. Pour l'Arya, la vie céleste devant être, et de beaucoup, supérieure à la vie terrestre, le dédain de l'existence poussera l'homme à désirer l'annulation prompte de ses facultés, la diminution des jours de vie qu'il doit vivre. Pour l'Iranien, la deuxième existence, dans le séjour des dieux, n'étant que la continuation de l'existence première, vivre d'abord, et dignement, pour mériter le ciel, est son vœu principal. L'esprit de secte viendra détruire la consolante théorie de Zoroastre ; les destours qui succéderont au législateur des Iraniens, édicteront des peines terribles, en ce monde, contre les mazdéens non soumis, et en cela ces destours ne vaudront pas mieux que les brahmanes ; mais les mazdéens ne se soumettront pas tous, et l'esprit zoroastrien subsistera dans le temps. Les prêtres parses n'oseront pas toujours, comme le firent les brahmanes, organiser un sacerdoce industriel, vendre des prières à l'encan, se transmettre, par héritage, les fonctions sacrées devenues ouvertement lucratives.

Ainsi, ni par les dieux, ni par les dogmes, ni par le culte, ni par les prêtres, la religion des Aryas ne ressemble à la religion des Iraniens. Continuant le Rig-Vêda, les brahmanes ont divinisé la nature, la font adorer, tandis que les mazdéens, aimant la nature, mais portant leurs pensées au-delà de ce monde, atteignent à la conception d'un dieu satisfaisant. La religion védique demeure naturelle, pendant que la religion mazdéenne, basée sur la raison, essentiellement doctrinale, revêt de formes précises jusqu'à ses plus vagues aspirations.

S'il est facile de rapprocher tel détail védique d'un détail semblable inséré dans l'Avesta, il serait puéril d'y voir la démonstration d'une origine identique. L'idée de dieu, par exemple, ne peut guère, au fond, se concevoir de deux façons, et il n'est pas davantage surprenant que le brahmane buvant le *soma* sur les bords du Gange, et l'athorné buvant le *hom* en Iran, se servent de la même épithète pour exprimer le plaisir particulier que leur procure la libation. Cependant, la libation du culte brahmanique est sans rapport avec la libation du culte iranien; l'une donne l'ivresse, l'autre est une communion.

Code et récit, le Zend-Avesta contient beaucoup d'histoire dans l'exposé des justifications ou des explications dont le législateur fait précéder ou suivre ses ordonnances. La nécessité de combattre les Touraniens, de bannir les magiciens, résulte de faits énumérés, de même que les règles données disent nettement le but pratique du réformateur. Les Iraniens, tourmentés par

les ennemis qui sont à leur frontière septentrionale, démoralisés par les magiciens qui les exploitent, sont nomades et par conséquent exclusivement pasteurs. Zoroastre va leur dire l'importance de la terre cultivée et les attacher au sol. De là ces leçons de labourage, d'ensemencement, d'aménagement des terres qui sont la base du Zend-Avesta. Les hypothèses elles-mêmes ont, dans les livres de Zoroastre, un sens utile. Le commencement de l'humanité, tel que Zoroastre le raconte, ou tel que les destours le raconteront, complété, après lui, concourt à la réforme sociale que Zoroastre a entreprise. Le premier homme et la première femme, — Meschia et Meschiané, — trompés par le démon, par le serpent Ahriman, condamnés par le créateur à une vie laborieuse, vaudront à l'humanité une souillure originelle dont l'homme devra se purifier, par des prières, par de bonnes œuvres, par le travail surtout et la connaissance de la loi. Cette déchéance de l'humanité, générale, et cette origine unique de tous les hommes conçus dans la faiblesse, dans le péché, valent aux Iraniens un sentiment d'égalité que rien au monde ne pourra détruire. L'homme ayant la conscience de sa force en même temps que la conviction de sa destinée, ne comptant que sur lui, s'apprête au combat de la vie, à la lutte pour l'existence. L'Indien, connaissant mal son origine, ne voyant que des classifications d'êtres issus d'une source plus ou moins rapprochée des dieux, subit nécessairement l'influence de sa croyance, se fractionne comme de lui-même en castes inconciliables et désespérantes. L'Iranien, libre,

ouvrier de sa destinée, tient cependant à Dieu, a une parcelle de la divinité par le feroüer ; l'Indien, isolé, va au fatalisme, ne lutte, et ne luttera, ni contre les exigences de ses prêtres, ni contre le despotisme de ses vainqueurs, ni contre les fléaux de son territoire ; il n'élèvera pas de digues contre les inondations, il ne chassera pas les fauves, il ne songera jamais, aux jours de disette, de famine, — si fréquents ! — quand la terre lui donne une double moisson. Les livres brahmaniques ne sont en réalité qu'un tissu de désespérances et de résignations. Le Zend-Avesta, positif, précis, belliqueux même, arme la vie contre la mort, le bien contre le mal, ordonne la lutte et contient une proclamation des droits du peuple, telle, que les despotes Perses, ayant des peuples vaincus à leurs pieds, ne seront que les chefs acceptés d'une nation libre ayant sa loi contre son souverain. Il fut facile aux brahmanes, dans l'Inde, de substituer au Rig-Vêda les lois du « code de Manou », parce que le Rig-Vêda, recueil d'hymnes, œuvre des poètes, ne contient ni règles, ni conseils. Le Zend-Avesta, au contraire, qui prévoit tout, suffit au mazdéen, qui y trouve des règles de conduite et des justifications.

Les Aryas du nord-ouest de l'Inde, heureux, divisés en communes libres, suffisantes, et dont l'ensemble forme le *pantcha manouchâh*, ou « collection des hommes », ignorant le reste du monde par conséquent, s'étant multipliés, ayant donné trop d'importance, trop de pouvoir à leurs chantres, marchent vers l'est à la conquête de territoires nouveaux. Dès la deuxième sortie, dès le

deuxième exode, ils se divisent en prêtres, chefs de famille et peuple; le centre national est déplacé, l'Aryavarta n'est plus en Sapta-Sindhou, mais à l'est de la Sarasvati, où se forme une société nouvelle préparant l'avenir, avec un aristocratie gouvernante de prêtres et de seigneurs. Là, le peuple a abdiqué, les communes libres, républicaines, se sont confondues, le régime féodal va prévaloir. Les conquérants, marchant plus à l'est encore, se mêlent aux vaincus qui les corrompent; le peuple devient misérable, pendant que les guerriers, désœuvrés, et les prêtres, exigeants, se querellent, se disputent l'influence, le pouvoir. Après le troisième exode, l'aristocratie aryenne est définitivement en possession de ses droits. Après le quatrième exode, — vers l'est toujours, — les guerriers et les prêtres s'allient contre le peuple, que le contact des « hommes jaunes » et les effets d'un climat violent ont complètement démoralisé. Hallucinations, visions fantastiques, peur continuelle, monomanie de la persécution, ivrognerie, libertinage, dévergondage physique et moral, divinités absorbantes, princes ambitieux, prêtres éhontés, rien n'est épargné aux Aryas. Le cinquième exode achève l'œuvre. Les vainqueurs, las, énervés, épuisés, vivant au milieu des vaincus, paisiblement, tombent dans la tristesse, dans le découragement, s'adonnent aux excès de toute espèce, recherchent les plaisirs rapides, intenses, et, malades, vont à la mort, pendant que les prêtres, satisfaits, cherchent, trouvent, sacrent un monarque, premier roi de l'Aryavarta. Alors, il y a un dernier conflit entre ceux qui, parmi le

peuple, ont conservé le souvenir des temps heureux. La science et la foi se dressent en face l'une de l'autre; la foi l'emporte, et les prêtres, réunis en un concile, affirmant la prédominence de la caste sacerdotale, constatent la dégradation, la fin des Aryas.

Quand Zoroastre vient aux Iraniens de la Bactriane, la monarchie existe, avec ses droits, avec sa tradition. Le souvenir de l'empire de Ver, du glorieux Djemschid, est très vivant dans les esprits; le peuple a la passion, la manie de la hiérarchie directrice. Il y a également, en Bactriane, une religion et des prêtres, des « pratiques religieuses », pour mieux dire, et des magiciens. Enfin, mal gouvernés, ou corrompus, ou découragés, les Iraniens se sont abandonnés, et le royaume, affaibli, appauvri, va disparaître, s'émiettant. Zoroastre prend cette décadence, accepte le roi, les prêtres et les dieux des Bactriens, et rélève le peuple, et refait le royaume, et constitue une nation. Dans l'histoire, — et c'est tout dire, — Zoroastre est le seul réformateur religieux qu'anima surtout un but patriotique.

Et c'est au même moment, dans la même période historique, que les Aryas du nord-ouest de l'Inde et les Iraniens de la Bactriane accomplissent leurs destinées si différentes, les uns ignorant les autres, absolument. On a voulu, — c'était un labeur intéressant, — chercher dans le Rig-Vêda et dans l'Avesta, des points de contacts susceptibles de démontrer des aspirations identiques; on a rapproché, par exemple, l'Andra avestique, qui n'est qu'un nom, de l'Indra védique, qui est un dieu;

le serpent Ahi du Rig-Vêda, de l'Ahriman iranien prenant la forme d'une couleuvre ; le culte du feu, également en honneur des deux côtés de l'Indus; la libation, base du saint sacrifice en Aryavarta comme en Bactriane. L'Indra védique est sans rapport avec l'Andra de l'Avesta, les fonctions de l'un étant en opposition complète avec les fonctions de l'autre. Le serpent Ahi, dans le Rig-Vêda, est poursuivi, traqué, tué par Indra, et c'est un drame mystique, céleste, que ce combat du dieu Soleil contre le serpent Ahi; le serpent iranien, la couleuvre Ahriman, après avoir effectivement trompé le premier homme et la première femme, continue son œuvre déplorable, non point dans l'espace éthéré, mais sur terre, contre les hommes et contre les choses. Le feu iranien est si peu le feu des Aryas, le feu d'Agni, le feu Universel, que les livres du mazdéisme le nomment *Atar*, mot absolument inusité dans les langues indo-européennes, et dont l'étymologie n'est pas encore fixée. La libation védique, enfin, feu liquide, devient un dieu; tandis que la libation iranienne reste ce qu'elle est, un acte du saint sacrifice, un mode de communion.

Si, dans la comparaison que l'on voudrait faire entre le Rig-Vêda et l'Avesta, on négligeait, sérieusement, tout ce qui, en fait, est essentiellement humain et doit par conséquent se ressembler, on éprouverait une difficulté véritable à trouver d'indiscutables points de contact; tandis que les différences, les contrastes, les oppositions abondent. De la fameuse métaphore védique des « nuages-vaches », dont il est continuellement parlé dans les

hymnes, pas un mot dans le Zend-Avesta. Dans le Zend-Avesta, par contre, un génie des eaux, une « eau céleste », qui est une création purement iranienne et sans équivalent dans le Rig-Vêda. Au point de vue historique, des ancêtres des Iraniens, de ces Pichdadiens fameux dont Zoroastre vante les merveilles, que les traditions persanes exaltent à tout propos, on ne trouve pas la moindre trace, ni dans le recueil des hymnes, ni dans les livres brahmaniques. Ainsi, ni au point de vue historique, ni au point de vue religieux, les Aryas ne se montrent semblables aux Iraniens. Les Perses, bien au contraire, lorsqu'ils rencontreront les Indiens, loin de les reconnaître comme des frères séparés, ne verront en eux que des « adorateurs du démon ennemi d'Ormuzd ». D'une origine commune, on ne trouverait aucun indice dans les livres sacrés. Le Zend-Avesta ignore complètement les Aryas primitifs ; le Rig-Vêda ne voit rien, ni dans le temps, ni dans l'espace, à l'ouest de l'Indus. Et chose remarquable, l'Afghanistan, qui se dresse entre l'Aryavarta et l'Iran, et qui devrait être attiré vers l'une ou l'autre des deux conceptions religieuses, ou sociales, se montre encore au VIe siècle avant notre ère aussi loin du zoroastrisme que du brahmanisme. Il est vrai qu'on a essayé d'en conclure que ces Afghans devaient être demeurés fidèles au culte primitif des Aryas ?

C'est par la langue du Rig-Vêda et par la langue du Zend-Avesta, qu'à défaut du sens des textes on a essayé de rapprocher les deux livres, dans le but d'y découvrir un fond identique. Les mots semblables des Védas et de

l'Avesta pourraient, — ainsi que cela a été remarqué, — servir à prouver l'identité de race des auteurs de ces livres, mais non l'identité de race du peuple qui entendit improviser les hymnes du Rig-Vêda, et de celui qui obéit à la voix de Zoroastre,

C'est en collectionnant les mots semblables dans chacune des deux langues, et en ajoutant à cette collection les vocables semblables se rencontrant dans toutes les langues dites indo-européennes, que l'on a voulu reconstituer la « langue primitive » de ces Aryas dont seraient issus, et les Aryas du nord-ouest de l'Inde, et les Aryas de l'Iran, les Iraniens. Par ce vocabulaire, ensuite, on a esquissé les mœurs de ce peuple primitif. Ce système, élaboré autour d'une hypothèse ingénieuse, a eu l'immense mérite de jeter de la lumière en bon nombre de coins obscurs; de mettre à jour des matériaux précieux dont l'histoire profite. Il a servi également, — et c'est beaucoup, — à détruire de fausses affirmations, enracinées; il a dégagé les origines de notre civilisation, de la civilisation européenne, des dogmes historiques dont nos esprits étaient accablés; il a rendu aux historiens consciencieux la liberté qui leur avait été ravie, le droit au bon sens qui leur était disputé. On pourrait dire que sans l'hypothèse des Aryas primitifs, une *histoire universelle* n'aurait pas pu être écrite en Europe. Et en effet, si l'hypothèse, très séduisante, n'est encore que posée; s'il n'est pas permis d'affirmer que, trente siècles avant notre ère, il y avait en Asie une race-mère dont sont issus directement, les Aryas de

l'Inde, les Aryas de l'Iran, et tous les Européens actuels, il est incontestable que vers cette époque, deux groupes d'hommes, importants, ayant chacun sa civilisation propre, spéciale, existaient dans le Pendjâb et en Bactriane, et que dans les œuvres de ces hommes nous nous retrouvons, nous autres Européens, à chaque instant. On peut dire que nos impressions à ce sujet, ainsi que les affinités de langage, et même les indications anthropologiques, ne suffiraient pas pour démontrer positivement une identité absolue d'origine; mais on ne saurait nier qu'une concordance de goûts, de mœurs, d'aspirations, de langage et de forme, ne prouvent une influence directe et prolongée, et n'oblige, en conséquence, l'homme d'État et le philosophe, — car tout doit aboutir au meilleur gouvernement des hommes et à la plus grande connaissance, dans ce but, de l'humanité, — à questionner les Aryas et les Iraniens d'il y a quarante siècles, pour obtenir d'eux l'expérience de leurs gloires et de leurs douleurs.



INDEX ALPHABÉTIQUE ANNOTÉ

INDEX [1]

ABÂM. Conducteur des âmes (V. *Ames*), 215.

ABAN. Génie des eaux et des sèves (V. *Ized*), 160.

ABBAS-LE-GRAND. Régularise et fixe le cours du Zendehroud (V. ce mot), 26.

ABLUTIONS. Fréquentes, ordonnées, 205.

ABOUM-DJEHAN. Ascendant de Djemschid (V. *Djemschid*), 243.

ABRECKS. V. *Circassiens*.

ABTYAN-BUFEROUST. (V. *Buferoust*), 249.

ABTYAN-REMY-GAW. (V. *Remy-Gaw*), 249.

ABTYN. Fils de Ver (V. *Djemschidites*), part de l'El-Bourz et marche contre Zohak (GOBINEAU, *Hist. des Perses, t. I, p. 227*), 249. Vaincu par Zohak, en retraite, est accueilli par le roi Behek, trop faible pour le secourir. Se rend auprès du roi Tyhour, épouse sa fille, et va secourir Behek, menacé. Est victorieux, 249. Il met au monde Ferydoun pendant le cours de ses continuelles petites victoires. Rencontré et tué par Zohak, Ferydoun lui succède (V. *Ferydoun*), 250.

ABYD. Ascendant de Zohak (V. *Zohak*), 248.

ACHTRENGHÂD (V. *Oiseaux*), 184.

AD. Souverain des Adites, régnant à l'ouest de l'Iran, pendant que les successeurs de Djemschid ruinaient l'empire de Ver (V. *Ver*). Sa généalogie, d'après Myrkhond (V. ce mot), en deux listes : 1° Armend ou Aram, Aous, Ad; 2° Nouh, Sam, Aous, Ad, 246 à 247.

ADER. Génie du feu (V. *Ized*), 160.

ADERBAH-MAHRESPAND Rédacteur définitif de l'Avesta tel qu'il nous est parvenu. (M. BRÉAL, *Acad. des inscrip. et belles-lettres, 4 juin 1880*. — V. *Patet*), 210.

ADERBEIDJAN. Entre le mont

[1] ABRÉVIATIONS : — Bound, *boundehesch*. — c, *colonne*. — Ies, *ieschts*. — Iz, *izeschné*. — n, *note*. — p, *page*. — Si, *si-rouzés*. — t, *tome*. — V, *voyez*. — Vend, *vendidad*. — Visp, *vispered*.

Zagros, la Géorgie et la mer Caspienne, 16. Atropatène antique, 26. Grondements volcaniques; naphtes. Cyclones de froid, 82.

ADITES. Groupe d'hommes gouvernés par Ad, à l'ouest de l'Iran, du côté de la Mésopotamie, pendant que les successeurs de Djemschid ruinaient l'empire de Ver (MYRKHOND, *Rouzet-Esseja;* GOBINEAU, *Hist. des Perses, p. 114 et 115*), (V. *Ver*), 246.

ADORATION PERPÉTUELLE du feu sacré, 184.

ADYH (*Aüyb*). Ascendant de Djemschid (V. ce mot), 243.

AFERGAN. Prière par laquelle les vivants peuvent délivrer un damné (V. *Enfer*), 210.

AFERGANS. V. *Yescht.*

AFGHANE (langue). Sémitique? ou bactrienne? (FRED. MULLER; A. HOVELACQUE, *la Ling., p. 231*), 60.

AFGHANISTAN. Limites. Climat, 21. Moussons (H. RAYMOND. *Univ. pitt. Afghanistan, p. 8 à 10*), 22.

« Contrairement à ce que l'on avait cru, les environs de Candahar sont d'une grande fertilité, et il ne sera nécessaire de faire parvenir à la garnison britannique, pour compléter ses ressources d'alimentation, que du rhum, du riz et du sucre. » *Général* PHAYRE (*Rapp., Déb., 7 oct. 1880.*)

AFGHANS. Types (FRASER, W. HAUCOCK, G. HAYWARD, P. TOPINARD, *Antrop. p. 478*), 39 et 47.

« Dans l'Afghanistan on a rencontré des blonds en grand nombre. Les Siahs-Poshs passaient déjà pour en avoir beaucoup. Les Beloutchis, les Kohistanis, etc., sont dans le même cas. » KEANE (*Ethn. de l'Afghanistan, Journ. Nature, de Londres, 1880; N. Rev. scient. de la Rep. franc, 22 mars 1881*).

« M. Térentiew, qui a occupé une position élevée dans la milice d'Iskender-Khan, et qui a pu de la sorte apprendre plusieurs dialectes de l'Afghanistan et des contrées voisines, a fait une curieuse communication sur les caractères philologiques de la langue afghane et sur les rapports de celle-ci avec le persan et le russe d'une part, et avec divers patois de l'Inde d'autre part. Il croit cependant que la langue afghane possède un fonds de mots *sui generis*, et que les racines aryennes qu'on y rencontre en foule y ont été adoptées par suite du contact des habitants avec les peuples voisins. Les Afghans se disent Juifs, et leur langue appartient, quant au fond, à la famille sémitique. » *Cong. des orientalistes; Sess. russe. Corr. du Temps, 26 sept. 1876*).

AFRASIAB. Chef des Touraniens. Manquant au traité de paix qu'il avait fait avec Menoudjer, envahit l'Iran, 256 et 257. Vainqueur de Noouzer, lui fait trancher la tête, 257. Bête malfaisante. Maître des démons, 258. Sa généalogie d'après le *Nasekh-Attevarykh:* Ferydoun, Tour, Sherwan, Zow, Terk, Wershyb, Shanpasch, Pesheng, Afrasiab, 259. Sa généalogie d'après la chronique de Fars: Ferydoun, Tour, Tourekh, Tourshesb. Asanyaseb, Bourek, Rayermen, Fash, Afrasiab, 259 et 260. Se proclame roi d'Iran. Les princes iraniens lui résistent, commandés par Zow, roi des Çamides. Traite de la paix avec Zow. (C. DE HARLEZ, *Avesta, p.* CXLI). Manquant à sa parole, appelle les Hindous, et recommence la lutte, 260. Vaincu par Gobad (V. *Gobad*), 262. Vaincu par Khosrou (V. *Khosrou*), 263. Ardjasp lui succède (V. *Ardjasp*), 266.

« Nous avons eu déjà l'occasion de parler de l'antique puissance des nations touraniennes ou des Scythes d'Asie, auxquels l'historien Justin, en général si bien informé, attribue 1500 ans de prépondérance sur une grande partie du continent asiatique. Leur divinité principale était le grand serpent dont Zoroastre fit l'emblème d'Ahriman, le principe du mal, serpent que la légende iranienne appelle Afrasiab et qui semble avoir, dans la langue antique des Touryas de la Médie, porté le nom de *Farroursarrabba* (OPPERT). Aryas et Touryas, limitrophes, aspiraient à la possession des mêmes contrées fertiles et bénies du ciel. C'est au nord, dans la Sogdiane et sur la ligne de l'Iaxarte; à l'ouest, dans le Margiane et l'Hyrcanie, qu'Aryas et Touryas durent se trouver d'abord en contact et en antagonisme; c'est en effet dans ces régions que la légende iranienne place le commencement de la lutte, et elle y montre les

Touraniens ayant d'abord le dessus. » F. Lenormant) *Manuel d'hist. anc., t. II, p. 305*).

Afrins. V. *Yescht.*

Afryts. Ennemis des premiers Iraniens, 237.

Agonie. Prière des agonisants (V. *Prières* et *Prêtres*), 186.

Agriculture. Occupation dominante des premiers Iraniens, (Haug; C. Schœbel, *Recherches, p. 13*), 95. De l'agriculture dépend le bonheur des peuples (*Iz., II, p. 137, 168*). Règles du labourage, des ensemencements, de l'arrosage, 97. Bien préparer la terre et la bien semer, c'est accomplir toute la loi (*Vend., II, p. 284*); cela vaut dix mille prières (G Maspero, *Hist. anc., p. 468*). 99. Tout Iranien est agriculteur, 138. Les cinq actes par lesquels l'homme plaît à la terre : défrichement, appropriation réfléchie, ensemencement, surveillance des troupeaux, multiplication des bêtes utiles, 141. Le travail de la terre est à lui seul l'exécution de toute la loi, 275.

Agro-Maynyous. Ennemis des premiers Iraniens, 237.

Aguerirets (fils d'). (V. *Princes*), 327.

Ahriman (*Angromaïnyou*). Démon, dans la théologie primitive de l'Avesta. Manifestait sa puissance matériellement. Venait, sous la forme d'une couleuvre, nuire à la création d'Ormuzd, 94.

Le serpent est encore une image de mépris chez les Turkomans : « Notre société, dit un hadji à Vambery, comprend, etc. Nous n'en vivons que de meilleur accord, étant tous natifs du Khokand ou du Khasgar, et n'ayant parmi nous aucun serpent de la race bokhariote. » A Vambery, (*Voy., 1865, p. 35, c. 1*).

Combat l'homme en trompant ses amours, en lui suscitant des rêves étranges ainsi que des plaisirs mensongers (*Ies., III, 120*), 113. Dieu du mal, antagoniste d'Ormuzd, fut en même temps que le dieu bon, et comme sa conséquence inévitable, 147. Créé par l'Éternel, après Ormuzd, et après le monde, 151. Peut être vaincu, mais non détruit, 161. Jaloux de l'harmonie universelle et de l'homme, fait de ce dernier le but de ses animosités (Spiegel; G. Maspero, *Hist. anc., p. 467*), 166. Aux yeux des Iraniens, tous leurs ennemis sont des démons suscités par Ahriman. Cette conception est antérieure à Zoroastre. Les démons mâles (*Yâtous*) et les démons femelles (*Péris*) existaient avant le réformateur. Six *darvands* sont les coadjuteurs d'Ahriman pour le mal, comme les amschaspands sont les coadjuteurs d'Ormuzd pour le bien (G. Maspero, *Hist. anc., p. 467*). Les *péris* sont les *izeds* d'Ahriman, et les *dews* sont ses feroüers. Ahriman devient le chef des Touraniens, 166. Combattu par Zoroastre à corps le corps, et vaincu, 167. Indestructible, cessera, un jour, de tourmenter le monde, et deviendra l'ami d'Ormuzd et des Iraniens. Par leurs prières, les mazdéens pourront rapprocher l'époque où le *bien* triomphera du *mal*, 169. Ahriman ne déteste pas absolument le bien ; il le laisse se répandre quelquefois, par curiosité, par bonté, peut-être? (*Iz., II, 196*); il reste neutre, alors; mais il revient à sa mission destructive, 200. Tout meurt par Ahriman; lui seul ne meurt pas. Les démons, ses coadjuteurs, ne sont pas tous voués au mal; Ahriman lui-même n'est pas incapable de bonnes œuvres. Il deviendra bon, finalement (*Iz., II, 164*), 201.

« Trois prophètes issus de Zoroastre, — Oukhshyat-ereta, Oukhshyat-uemô, Çaoshyanç ou Açtvateretô, — apporteront au monde trois nouveaux livres de la loi qui complèteront le salut de l'homme. Les ténèbres disparaitront devant la lumière, la mort devant la vie, le bien devant le mal. Angrô-Maïnyous lui-même devra reconnaître la souveraineté d'Aouramazdâ et la perfection règnera sur l'univers. » Spiegel; G. Maspero (*Hist. anc. des peuples de l'Orient, p. 467*).

Son immortalité douteuse; qualifié d'*Aka* « néant, non être ». Tout, au monde, est agréable ou désagréable à Ahriman (V. *Mal*), 202. Il n'a aucun pouvoir au paradis, 213. Il agit par l'avarice, l'impureté, l'onanisme, la luxure et le mépris de la loi (*Vend.*, *II*, *410*), 216. Dernière formule de ses œuvres dans le Boundehesch, 299 et suiv. Arbres nuisibles donnés par ce dieu, 325. A la fin du monde, il se reposera dans la lumière céleste, 331 et 332.

AKA. Qualificatif d'Ahriman (V. ce mot), 202.

AL-BORDJ. V. *El-Bordj*.

AME. L'âme s'épure en s'élevant. 149. Il y a un génie de l'âme des bestiaux (V. *Gosch*), 161. L'âme est un mécanisme invisible qui met la chair en mouvement et la vivifie, 197, 198. Elle n'existe que par le feroüer (*Visp.*, *II*, *135*. — V. *Feroüer*), 198. Après la mort, elle erre dans le voisinage de sa dépouille, se rend au « lieu du jugement » et, suivant ses œuvres, va au paradis ou tombe dans l'abîme, où elle attendra le jour de la résurrection des corps (G. RAWLINSON; SPIEGEL; G. MASPERO, *Hist. anc.*, *p. 469*; C. DE HARLEZ, *Avesta*, *pp.* CLV *et* CLVI). Les âmes sont jugées par Bahman (*Vend.*, *II*, *418*, *419*), 212. Conduites au « lieu de délices » (V. *Paradis*) par Abâm et Bahman, 215. Leur création : dernière formule dans le Boundehesch, 302 et suiv. Elles chercheront leur corps le jour de la résurrection, 319. Théorie dernière de la destinée des âmes. 320.

AMERDAD. Amschaspand (V. ce mot), 157. Par lui furent les principes de la force, les arbres, 159.

AMERETÂT. Amschaspand (V. ce mot), 157.

AMESHA-ÇPENTAS. (V. *Amschaspands*), 157.

AMITIÉ. Recommandée (*Iz.*, *II*, *258*), 204.

AMOU-DARIA (*Oxus*). Ses eaux se jetaient jadis dans la mer Caspienne (A. WOEIKOF, *comm.* BARBOT DE MARNY, GLOUKHOVSKI, VOOD, STOLETOF, ZOUBOF, VIVIEN DE SAINT MARTIN, *Bull. de la soc. de géog. de France*, *sept. 1879*; PETRUSEVITCH : L. BACLÉ, *Rev. scient. juillet 1880*, *pp. 92-94*; N. THEIL, *Dict.*, *au mot Oxus*). Solitude de ses rives (A. VAMBERY, *Voy. dans l'As. cent.*, *p. 83*). Vient de Pamire; fertilise les vallées du Badakchan (A. STUART, *les Tracés*, *p. 17*). Courants (*Col.* STOLETOW *Inv. russe*, *off. 11 oct. 1874*). Eaux rouges, lourdes. Gèle en hiver, à ses sources et à son embouchure, (MÜLLER, HELMANN, *Comm. de* UJFALVY *à la Soc. de géog. Bull. de mars 1879*, *p. 279*), 11.

Télégramme du chef de l'expédition scientifique et militaire chargée par l'empereur de Russie de reconnaître le tracé du chemin de fer de l'Asie centrale :

« Orsk, 26 novembre 1879.

« Notre voyage dans l'Asie centrale est enfin terminé, malgré toutes les difficultés que nous avons rencontrées. Nous avons exploré le Laouzan et ses affluents, ainsi qu'une grande partie du Darialyk. M. Laponnoff, ingénieur en chef de la province d'Amou Daria, le baron Ropp, le prince Guédroïtz et une commission de savants faisaient partie de notre expédition; nous étions aussi accompagnés de plusieurs dignitaires khiviens. Sur l'ordre du Khan de Khiva, 800 ouvriers ont travaillé à la démolition des écluses de Bent, sur le Laouzan; 300 ouvriers ont travaillé à creuser le lit de ce fleuve sur une étendue de douze verstes (13 kilomètres).

« Les Khiviens se sont engagés à démolir, au printemps prochain, les écluses du Mullah-Dundar, de Merdek et de Bougout. Ils travailleront encore à élargir et à creuser le lit du Laouzan et du Porak sur une distance de plus de 40 verstes.

« Les Khiviens nous répondent du succès de cette entreprise, surtout si nous construisons une demi-écluse devant la source du Laouzan sur la rive droite de l'Amou-Daria.

« Dans une lettre datée du 7 novembre, le Khan de Khiva s'est déclaré prêt à achever les travaux de détournement des eaux de l'Amou. Si les Russes se déci-

dent à diriger les eaux de l'Amou dans le fleuve Ouzbaï, le Khan espère que la frontière du Khanat ne sera pas modifiée pour cela. Il nous a envoyé un ancien ouvrage dans lequel on lit qu'il y a trois cents ans, sous Soufian-Khan, l'Amou-Daria traversait encore Koun-Ourgent et se jetait dans la mer Caspienne, près des monts Balkans, où étaient établis alors les Turkomans Orsals. » (*Gazette de Moscou, 11 déc. 1879*).

AMOUR. Abominable pour une jeune fille en état d'impureté (*Vend., II, p. 400*), 117. Illégitime hors du mariage. Prescriptions cruelles en cas de violence; empoisonnement des coupables (*Vend., II, 335, 393 à 397*), 117. Aimer, devoir principal, servant le but d'Ormuzd, 205.

AMSCHASPANDS. (*Amesha-Çpentas*). Coadjuteurs d'Ormuzd dans l'administration du monde. (GIRARD DE RIALLE, *Les étud. véd. et ira. p. 30*). Génies ayant « travaillé à la création du monde » avec le créateur (SPIEGEL; G. MASPERO. *Hist. anc., p. 466;* C. SCHOEBEL. *Recherches, p. 51*), 157.

« Les fonctions qui furent données aux amschaspands sont la constitution, le développement, la direction, l'inspection des créatures d'Ahura. On leur a assigné, mais à tort, une part dans la création des choses terrestres; c'est que l'on avait confondu le nom de *créateur* avec celui de *donateur*, que possède à la fois le mot *datar*. » C. DE HARLEZ (*Avesta, p. XCI*).

Six principaux : (*Ies., III, 152 et suiv.*) : Bahman (*Vôhou-Manô*), Ardibehescht (*Ashavahista*), Shariver (*Khshathra-Vairya*), Sapandomad (*Çpenta-Armaïti*), Khordad (*Haourvatât*), Amerdad (*Amerertât*), 157. Épithètes d'Ormuzd personnifiées; sortes d'Archanges, 157. Attributions des amschaspands (*Ies., III, 70*), 158. Ils sont mâles et femelles (*Visp., II, 152*), sauf Sapandomad (V. ce mot) qui est uniquement femelle (ANQUETIL DU PERRON, *Zend-Avesta, t. II, p. 152*), 159. Les Iraniens se dévoueront aux amschaspands, corps et âme (*Iz., II, 128*), 160. L'imagination iranienne les multiplie (G. MASPERO, *Hist. anc., p. 466*). Ces Génies nouveaux, ce sont les Izeds (V. ce mot), 160.

AMULETTE. (V. *Tavid, Prières*), 193.

ANE. L'âne fantastique du Boundehesch, 320.

ANNÉE. Réglée sur le cours du soleil par Djemschid, 243. Dernière formule dans le Boundehesch, 305 et suiv. Jour supplémentaire de l'année bissextile, 324.

ANIMAUX. Réels et imaginés, dans le Boundehesch, 320.

ANIRAN. Génie de la lumière primordiale (V. *Ized*), 161.

ANQUETIL DU PERRON. Premier traducteur Français du Zend-Avesta. (*Zend-Avesta, ouv. de Zoroastre, cont. les idées théolog. etc. Paris, 2 vol. en 3 t. in-4*).

Toutes les indications que nous avons données dans cet *Index*, se rapportant aux livres attribués à Zoroastre, ou comprises dans le Zend-Avesta, — *Vendidad, Izeschné, Vispered, Ieschts, Si-Rouzés et Boundehesch*, — renvoient à la page de la traduction d'Anquetil, édition de 1771; mais nous avons toujours combiné le texte du premier traducteur avec les versions des traducteurs modernes : OLSHAUSEN, KLEUVER, SPIEGEL, EUG. BURNOUF, MAX-MÜLLER, J DARMESTETTER, C. DE HARLEZ.

« Haug, en 1862, dans son volume d'*Essays*, a écrit que les Mazdéens modernes accceptent la version d'Anquetil comme une sorte d'autorité : *The European reader will not be a little astonished to learn, that Anquetil's work was regarded afterwards as a kind of authority by the Dustoors themselves* (*p. 21, note*). » AB. HOVELACQUE (*Avesta p. 71*).

« En même temps que les preuves philologiques s'établissaient, on avait reconnu que la transmission du texte écrit des livres zoroastriens pouvait se constater d'une manière ininterrompue, et que les croyances et pratiques religieuses, exposées dans les livres manuscrits d'Anquetil, ne différaient point, quant au fond, de celles attribuées aux Perses par les auteurs grecs et latins. » C. DE HARLEZ (*Avesta, p. LXVII*).

Voici comment l'orientaliste William Jones, en Angleterre, accueillit la traduction d'Anquetil :

« Ou Zoroastre n'avait pas le sens commun, ou il n'écrivit pas le livre que vous lui attribuez : s'il n'avait pas le sens commun, il fallait le laisser dans la foule et dans l'obscurité; s'il n'écrivit pas ce livre, il était impudent de le publier sous son nom. Ainsi, ou vous avez insulté le goût du public en lui présentant des sottises, ou vous l'avez trompé en lui débitant des faussetés, et de chaque côté vous méritez son mépris. — Vous faites dire au bon principe des Guèbres des saletés qu'une sage-femme rougirait de répéter parmi ses commères. Il résulte. monsieur, de tout ceci, ou que vous n'avez pas les connaissances que vous vous vous vantez d'avoir, ou que ces connaissances sont vaines, frivoles, et indignes d'occuper l'esprit d'un homme de quarante ans. » *Lettre à M. A... du P... dans laquelle est compris l'examen de sa traduction des livres attribués à Zoroastre, Londres, Elmsly*. A. HOVELACQUE (*Rev. des sc. hist., Rép. franç., 4 mai 1877*).

ANTHROPOLOGIE iranienne, très compliquée, 33.

ANYKCHED. Ascendant de Djemschid (V. *Djemschid)*, 243.

AOUS. Ascendant de Ad, chef des Adites (V. *Ad*), 246.

ARABES. En Médie, 51.

ARACHOSIE. V. *Béloucbistan*.

ARAL (mer d'). Jadis réunie à la mer Caspienne; se modifie continuellement, 9. Son niveau s'élève, 10.

« Les explorateurs envoyés par l'empereur de Russie pour opérer entre l'extrémité septentrionale du Lac Aral et le Mertvi-Kultuk, ou Baie Nord-Est de la Mer Caspienne, sont revenus à Orembourg. L'Aral est à 250 pieds au-dessus du niveau de la Mer Caspienne. » (*Corr. du Times, 30 oct. 1880.*)

ARASP. Oncle de Zoroastre (V. *Zoroastre*), 229.

ARAXE. Ses affluents, 7.

« Plaçons-nous au mont Ararat, au point où les royaumes du Sultan, du Schah et du Czar se rencontrent. Autour de nous est une masse embrouillée de montagnes, produite par quelques convulsions postérieures à celles qui ont formé la grande chaîne du Caucase. A nos pieds, en regardant vers le nord, coule dans la direction du sud-est l'Aras, l'ancien Araxes, qui forme, jusqu'au voisinage de sa jonction avec le Kour, dans la grande plaine de Mogan, la frontière entre la Russie et la Perse. » E. DOTTAIN (*J. des Déb., 16 avril 1877*).

ARBRES. La multiplication des arbres accroît la durée de la vie humaine (*Vend., II, 423*), 124. Fruitiers et non fruitiers, donnés par l'amschaspand Amerdad (V. ce mot), 159. Arbre sacré d'où l'Iranien extrait le hom de la libation (V. *Hom*), 181. L'arbre Gogard, germe des arbres, 307 et suiv. Au commencement, les arbres étaient sans épines, ni écorce, 325. Classification : le *Dar*, le *Miveb*, le *Djordab*, le *Seperem*, le *Goul*, 326.

ARD (*Ascbescbing*). Génie de la conscience (V. *Izeds*), 161.

ARDESCHIR. Donne aux prêtres parses un exemplaire du Vendidad, 65.

ARDIBEHESCHT. Amschaspand (V. ce mot). 157. Génie ami de l'Iran; génie de la médecine, protecteur du feu, destructeur de l'envie, des fièvres, du mensonge, des magiciens, du loup, du vent du nord et des Touraniens (*Ies., III, 157 à 160*), 159.

ARDJASP. Roi en Touran. Combat Gustasp, roi en Iran, 67. A succédé à Afrasiab, 166. Menace les Iraniens, 277. Ardjasp, c'est Ahriman menant ses diables contre les mazdéens fidèles à Ormuzd, 280. Il envahit la Bactriane; est battu par Isfendiar (V. ce mot); reprend l'offensive, et, victorieux, vient à Balkh massacrer les mazdéens, 289.

« Le nom propre d'Ardjasp, guerrier touranien, célèbre dans les traditions héroïques de l'Iran, signifie « qui gagne des chevaux ». Ce nom est un titre convenable pour un chef de ces hordes de cavaliers, contre les invasions desquelles ont toujours lutté les rois de l'Iran. » EUG. BURNOUF (*Commentaire sur le Yaçna, t. II, p. 443*).

ARDOUISOUR. Source primordiale, divinisée (V. *Eaux*). Donne

la vie à la terre, aux plantes, aux hommes (*Vend., II, p. 319*), 100. Sans cette déesse liquide, l'Iran se mourrait, 101. Mère des eaux; sort du nombril de l'El-Bordj (V. *El-Bordj*), 177, 310.

ARESCHK. (V. *Démon*), 327.

ARESH. Roi d'Hyrcanie, marque, au moyen d'une flèche, la ligne-frontière entre l'Iran et le Touran, 256. Fils de Gobad (V. *Gobad*), 262.

ARIZANTES. Guerriers (V. *Médie*), 50.

ARMÉE iranienne. Corps de dix mille hommes, divisé en centuries ayant chacune son drapeau, 138.

ARMEN. Fils de Gobad (V. *Gobad*), 262.

ARMEND (*Aram*). Ascendant de Ad, chef des Adites (V. *Ad*), 246.

ARMÉNIE. Lac de Van, pic de Sipandagh. Aklat et sa forêt d'arbres à fruits, 6. Flore et faune. Inhabitable au persan frileux, ferme l'Iran au nord-ouest, 7.

ARMÉNIENS. Intelligents, laborieux, serviles; furent très ignorants (P. GAFFAREL, *p. 409 et 411*), 35. Beauté dure des arméniennes. Tendances communalistes. Indifférence religieuse (TH. DEYROLLES, *Voy., p. 274*). Rusés (MOYNET, *Voy., p. 127*), 36. Type, 47.

ARMES. Epées, lances, flèches, 135. Armement d'un guerrier : lance, poignard, massue, arc, selle, fronde, arc à pierres, cotte de mailles, cuirasse à nœud, mentonnière, casque, ceinture, cuissards, sabre long, flèche, pique (*Vend., II, 389*; *Ies, III, 218*; *Vend., II, 400*). Armes primitives : massue, arc et lasso (GOBINEAU, *Hist. des Perses, t. I, p. 33*), 137.

AROUNDASEP. Ascendant djemschidite de Zohak (*V. Zohak*), 248.

ARTISANS. Potiers, étameurs, batteurs d'or et d'argent, fondeurs, forgerons, boulangers, baigneurs, laquistes (*Vend., II, 348 et suiv.*; *Ies., III. 297*), 136.

ARYAS (*Aryens*). Au nord-est du désert de Khaver, 49. En Médie, 51. Adoptent le langage tatare, mais imposent leur type au vainqueur, 53. Primitifs, parlant la langue-mère, indo-européenne (DASENT, MAX MÜLLER, *p. 26*; LASSEN, *Ind. Alt. t. II*; E. BURNOUF, C. SCHŒBEL; P. GENER, *La mort et le diable, p. 10*; A. MAURY, *La terre, p. 460*), 57. Patrie des Aryas primitifs, 59. Qualificatif des Iraniens, vocable védique, C. SCHŒBEL, *Rech. sur la relig. p. 13*). (V. *Iraniens*), 233, 234.

« On suppose, sans aucun motif, que l'Airyâna-Vaêja de l'Avesta est la terre primitive des Aryas avant leur séparation, le berceau originaire de la race. Or, c'est là une supposition non seulement gratuite, mais incontestablement erronée. Rien dans l'Avesta, ni dans aucun livre de l'Eran, ne laisse supposer que les Eraniens aient eu le soupçon le plus léger d'une origine commune et d'un berceau commun aux ancêtres de leur race et des peuples hindous et européens. » C. DE HARLEZ (*Les Aryas et leur premièr patrie, p. 2*).

ARYENS. V. *Aryas*.

ARZÉ. (V. *Keschvars*), 305.

ASANYASEB. Ascendant d'Afrasiab (V. ce mot), 259.

ASCHESCHING. V. *Ard*.

ASEOUEST. (V. *Eaux*), 322.

ASFIYOUR. Détrône son frère Djouy-Zeher, dernier successeur de Djemschid (V. *Djemschid*), 246.

ASFYD. Descendant de Djemschid, règne dans l'El-Bourz (V. *Djemschidites*), 249.

ASHA. Qualificatif d'Ormuzd (V. ce mot), 202.

ASHÂT-APANOTEMA. Attribut d'Ormuzd (V. ce mot), 148.

ASHAVAHISTA. Amschaspand (V. ce mot), 157.

ASHKEHED. Ascendant de Djemschid (V. *Djemschid*), 243.

ASMAN. Génie des récompenses, du paradis demeure des saints (V. *Izeds*), 161.

ASNÉVAND (Mont). Génie de ce mont (V. *Izeds*), 162.

ASTRE-D'OR (*Zarathustra*). Étymologie du mot Zoroastre, 227.

ASTRES. Génie ordonnateur de leur marche (V. *Izeds, Tir et Ram*), 161. Adorés, dans une certaine mesure, par les Bactriens au moment de la venue de Zoroastre, 272. Leur création : dernière formule du Boundehesch, 301 et suiv.

ASSEMBLÉES. Importantes. Le chemin par lequel le peuple se rend à l'assemblée est sacré, 140.

ASSOURBANIPAL. A parlé des forêts sacrées des monts Zagros (V. *Zagros*), 6

ATESH-GÂH. (V. *Temple*), 177.

ATHORNÉ. Premier prêtre, chargé strictement de conserver la tradition mazdéenne (V. *Prêtres*), 173.

ATROPATÈNE. V. *Médie* et *Aderbeidjan*.

ATTRECK. Fleuve iranien. Rapide, profond, 10.

AUL. V. *Nogaïs*.

AUTELS. Dressés au démon par les mages touraniens et adoptés par les prêtres iraniens (*Iz., II, 228*), 175.

« Les premiers autels de l'Iran primitif n'étaient que des amas de pierres entassées au moment du sacrifice. Ce fut probablement le magisme qui introduisit l'usage des pyrées fixes, construits en maçonnerie et perpétuellement affectés au culte. Ceux-ci se développèrent plus tard en édifices, comme les appelle Strabon, et finirent par constituer des bâtiments recouverts d'un toit. » C. DE HARLEZ (*Avesta, p.* CLXXVI).

AVARICE. Œuvre d'Ahriman (V. ce mot), 216.

AVESTA. Recueil des livres zoroastriens : *Vendidad, Yaçna, (Izeschné), Vispered, Sirozé, Yescht, Boundehesch* (F. LENORMANT, *Manuel, t. II, p. 310*; EM. BURNOUF, *La Sc. des relig., p. 378;* E. LITTRÉ, *Dict. au mot Zend-Avesta;* EUG. BURNOUF, *Comm. sur le Yaçna, p. 266*). Détruits par les musulmans, 62. Recueil donnant la loi, qualifié de parole sainte (SPIEGEL, EUG. BURNOUF, MÜLLER, OPPERT, SCHOEBEL, *Rech. sur la rel. prem. de la race indo-iranienne, p. 62 et 63;* C. DE HARLEZ, *Avesta, p.* CLXXIV) 63. Se divisait en vingt-et-un *nosks* ou parties (ANQUETIL DU PERRON, *Zend-Avesta, t. I, p.* CCCCLXXXIX), 63. Interpolations (G. MASPERO, *Hist. anc., p. 465;* C. DE HARLEZ, *Avesta, p.* LXXIII), 64. Emporté par les Parses, s'exilant (H. LORD, *Hist. de la relig. des anc. Perses*; J. G. RHODE; A. HOVELACQUE, *L'Avesta, pp. 37, 38*, EUG. BURNOUF, *Comm. sur le Yaçna, t. I, p. 10*), 64.

« Lorsque, aux XII[e] et XIII[e] siècles, la Perse étant aux Mongols, Saadi va dans l'Inde, au milieu des Brahmanes, il ne voit que le Zend-Avesta aux mains des prêtres, et confond le mazdéisme avec le brahmanisme. » BARBIER DU MEYNARD (*Trad. du Boustan de Saadi*).

« Réfugiées au fond de l'Inde, les œuvres de Zoroastre y ont conservé jusqu'aujourd'hui leurs monuments séculaires et leur pureté originelle. » AD. FRANCK (*Dict. des sc. phil., p. 12, c. 2*).

« Les Parses, semble-t-il, n'ont emporté qu'un seul manuscrit dans leur exil. Tous, du reste, semblent avoir un même prototype, différent, bien entendu, selon qu'il s'agit du Vendidâd Sâdé ou de l'Avesta proprement dit. Les différences de leçons sont, en général, de minime importance. Elles portent principalement sur l'orthographe et la forme des mots plus encore que sur les mots eux-mêmes; rarement elles atteignent une portion de phrase. Quelquefois un ou plusieurs mots sont omis. » C. DE HARLEZ (*Avesta, p.* XLVIII).

Le Vendidad rendu aux prêtres par Ardeschir, 65. Influence des mages chaldéens et des mosaïstes (DIDEROT, *Ed. Assézat, t.* XVI, *p. 259*; C. DE HARLEZ, *Les Aryas, p. 26*; C. SCHOB-

BEL, *Rech. sur la relig. prem. de la race indo-iranienne, p. 92*), 65. Traductions : en huzvârèche (ANQUETIL DU PERRON, *Avesta, t.* II, *pp. 427 à 429;* SPIEGEL, *Gramm. der huzv., t. I, p. 23*; A. HOVELACQUE, *L'Avesta, p, 47*); en français (ANQUETIL DU PERRON, (1771);. C. DE HARLEZ, (1881); en latin, OLHAUSEN, (1829); en allemand, SPIEGEL, (1852-63); Il faut chercher l'œuvre de Zoroastre dans les textes modifiés. Influence des Indiens, 66. Loi et réforme, 67. Aderbad-Mahrespand serait le rédacteur définitif de l'Avesta tel qu'il nous est parvenu (J. DARMESTETER, *Comm. de M. Bréal à l'Acad., des inscript. et bell. lett. 4 juin, 1880*). Théologie : Ormuzd, dieu; Ahriman, démon. Paradis (V. *Bebescht*), séjour d'Ormuzd et récompense des mazdéens fidèles, 94. Ne donne pas une religion dans le sens positif du mot; c'est un code, un règlement, 171. La partie morale est tout entière et uniquement de Zoroastre, 199. Réciter l'Avesta suffit pour délivrer un damné, 209. Révélé à Zoroastre par Ormuzd, 225.

« L'*Avesta* est, en général, d'un style simple et sans art. Les légendes, les poésies, les hymnes qu'il contient, pourraient être, quant au fond, comparés aux chants sacrés de l'Inde aryaque; mais, au point de vue littéraire, ils en diffèrent complètement. En vain chercherait-on dans l'*Avesta* cette vivacité de sentiment, cette naïveté, cette richesse d'imagination, cet éclat des images, cette magnificence du langage, qui caractérisent le Rig-Véda; on n'y trouverait rien de semblable. L'auteur du Vendidâd, du Vispered, du Yaçna, n'est point un aide chantant les splendeurs de la création qu'il contemple avec enthousiasme en célébrant les hauts faits des héros de sa race. C'est un prêtre écrivant pour les besoins du culte, c'est un réformateur qui s'applique à développer les principes d'une législation nouvelle. Les Yeschts, cependant, renferment quelques hymnes auxquels on ne peut refuser cette grandeur des images, cette élévation des pensées qui témoignent d'une vraie inspiration.

« Avant tout, l'auteur de l'*Avesta* vise à être exact, précis et complet, à exposer sans omission tous les cas d'application de la loi qu'il promulgue, tous les attributs, tous les actes des génies qu'il invoque. Les qualités littéraires de son œuvre ne le préoccupent guère. Sacrifiant généralement tout à la précision et à la clarté, il emploie les mêmes termes pour exprimer une idée, dussent-ils se représenter vingt fois de suite. Aussi l'*Avesta* se distingue-t-il par ses répétitions indéfinies, ses énumérations complètes et parfaitement accentuées; ce sont là, pense-t-on, des traits caractéristiques des plus anciennes parties de l'ouvrage. » C. DE HARLEZ (*Avesta, p.* LXVIII *et* LXIX).

« Des deux livres que nous interprètons, du Rig-Vêda et de l'Avesta, c'est sans contredit le Rig-Vêda qui contient les morceaux les plus anciens. » GIRARD DE RIALLE (*Les Études védiques et eraniennes, p. 7*).

Éditions de l'Avesta : Le premier texte avestique a été publié par E. BURNOUF (*Vendidad-Sadé*, 1829-1843); OLSHAUSEN donna, en 1829, les trois premiers chapitres du *Vendidad;* LASSEN en donna cinq chapitres en 1851. En 1852, SPIEGEL commença la publication du *Vendidad*; du *Yaçna* et du *Vispered*, qu'il achevait en 1858. WESTERGAARD publiait, en même temps, une édition critique de tout l'*Avesta*, et BROCKHAUS faisait imprimer le *Vendidad-Sadé* « en caractères européens ». HAUG et G. PIETRAZEWSKI ont également publié des textes.

« On trouvera aussi des extraits du texte avestique dans les *Decem excerpta* et les *Gâthâs* de Kossowiez; à la fin du *Handbuch der Zend-Sprache* de Justi (ceux-ci en transcription), dans le *Handbuch* de W. Geiger et dans notre *Manuel de la langue de l'Avesta*. » C. DE HARLEZ (*Avesta, p.* LVII).

AVORTEMENT. Exige la purification de la femme, 115.

AWYH. (V. *Adyb*), 243.

AZERPIZOUH. Attribue la fin de la dynastie djemschidite à un complot ourdi par Khesran, guerrier (V. *Khesran*), 246.

BACTRA. V. *Balkh*.

BACTRIANE. Au nord-est du Khorassan occidental; appartenait vraisemblablement à l'Arie, 19, 20. Balkh, point central (N. THEIL, *Dict., au mot Bactra*; L. DUBEUX, *Univ. pitt., Perse, p. 10*).

BACTRIENS. Véritables Iraniens ? 39. Leurs mœurs (P. GAFFAREL, *Histoire, p. 320*), 40. Parlaient le zend, 54. La langue bactrienne ou bactro-persique, 55. S'opposent seuls, en Iran, au renversement de la dynastie de Djemschid (V. *Zohak*), 247. Vaincus par Zohak, se retirent dans l'El-Bourz, 248. Leur royaume était le plus important de l'Iran à l'avènement de Gustasp (V. ce mot), 266. Leur supériorité relative, quant aux autres Iraniens, au moment de Zoroastre, 267. Etat de la Bactriane, 268. Zoroastre entreprend la régénération des Bactriens corrompus par les magiciens, 270. Adoraient les astres, dans une certaine mesure, 272. En lutte continuelle avec les Touraniens (V. ce mot). Vainqueurs, 279. Vaincus et massacrés, 289.

BADIGUERN. Vent chaud du Ghilan (V. ce mot), 17.

BAD-SEMOUN (ou *Samyel*). Vent terrible du Kirman (V. ce mot), 24.

« Nous éprouvâmes ce jour-là (29 avril) un violent chemâl (*semoun*) qui, depuis dix heures du matin jusqu'au soir, me réduisait dans un état difficile à décrire : Ma provision d'eau-de-vie fut bientôt évaporée et mes reptiles eux-mêmes, quoique dans des flacons bien luttés, furent mis à sec et les bouchons enlevés. Une poussière subtile pénétrait partout, poussée par un vent d'une chaleur qu'on a comparée avec raison à celle qui sort de la bouche d'un four bien chaud. » AUCHER-ELOY (*Relation de voy. en Orient, p. 586*).

BAHMAN. Amschaspand (V. ce mot), 157. Protecteur des troupeaux, des pâturages; dispensateur de la fortune (*Iz. II, 100*), 158. Devient le chef des six amschaspands. Génie de la paix (V. *Izeds*), 160. Juge les âmes des mazdéens morts, 212.

BAKHDÎ. Connu par ses grands drapeaux (V. *Exode*), 84.

BAKOU. Exploitation des pétroles par les marchands et les prêtres guèbres (MOYNET, *Voy. au litt. de la mer Casp., pp. 127, 306*), 8.

BAKTIARIS. Nomades. Mœurs. Types, 38.

BALKH (*Bactra*). Sur la rivière Balkhab. La plus ancienne ville du monde (A. STUART, *Les tracés, p. 44*). Cultures célèbres, 20. Communications avec Caboul, 22. Théâtre de la réforme zoroâstrienne, 91. Massacre des mazdéens par les Touraniens victorieux, 289.

BALKHAB (*Bactrus*). Rivière passant à Balkh (V. ce mot), 20.

BALLETS religieux (V. *Culte*), 183.

BANNISSEMENT. Peine infligée à l'Iranien qui n'aura pas déterré un cadavre, 129; et à celui qui se sera rendu coupable de violence, avec récidive. Frappe le voleur, le magicien, celui qui enterre mal un mort, le débiteur de mauvaise foi, 220.

BARABRAS ou *Kenous*. Originaires d'Égypte (A. MAURY, *la Terre, p. 406*). Type. Mœurs, 38.

BARSOM. Balai sacré, faisceau de branches tenu par le prêtre pendant qu'il officie (*Iz. II, 97*), 72. La hiérarchie cléricale se caractérise par le nombre de branches dont est fait le balai que porte l'officiant (*Iz. II, 224*; ANQUETIL DU PERRON, *Zend-Avesta, t. II, 224*), 181.

BAWALYK. Fils et successeur de Djemschid ? (V. *Djemschid*), 243.

BEDJDJEHS. Ennemis des premiers Iraniens, 237.

BEHEK. Roi, accueille Abtyn vaincu par Zohak (V. *Abtyn*), 249. Battu par Zohak, 250.

BEHESCHT. Paradis, séjour d'Ormuzd et des mazdéens fidèles, récompensés (V. *Paradis*), 94, 153.

BEHRAM (V. *Verebram*), 161. Deviendra l'Ized principal des mazdéens, comme génie de la victoire (V. *Izeds*) 162.

BÉLOUCHISTAN. Au sud de l'Afghanistan. Chaleurs meurtrières

(L. DUBEUX et VALMONT, *Univ. pitt., p. 362*). Palmiers, 23.

BÉLOUTCHE. Langue des Béloutchis (C. HOVELACQUE, *Linguist., p. 87*), 53.

BÉLOUTCHIS. Types. Mœurs (H. POTTINGER, *Univ. pitt. Béloutchistan, p. 370*), 39. Langue, 53.

BENDER-ABASSY. Port du Kirman (V. ce mot), 24.

BIEN. Triomphera du mal (*Ies. III, 88, 89*), 169. Tout, au monde, est bien ou mal (HENRY LORD; ANQUETIL DU PERRON, *Zend-Avesta, t. III, p. 604*). S'accomplit de trois manières : par pensée, par parole et par action (*Iz. et Visp., II, 79*), 202. Dernière formule dans le Boundehesch, 300.

BISON. Remarquable par sa vigueur (AUCHER ELOY, *Relat. de voy., p. 338*), 31.

BISSEXTILE (année). Jour supplémentaire, 324.

BLESSURES. Peines édictées, 219.

BŒUF. Petit (AUCHER-ELOY, *Relat. de voy., p. 338*), 31. Traînant la charrue et la herse, 97. Bœuf aquatique du Boundehesch, 321.

BOKHARA. Sur le Zarafchan (V. ce mot), 20.

BONHEUR. Le mazdéen doit croire au bonheur, 172. Le bonheur dépend de la sagesse, 203.

BONNES ŒUVRES. V. *Œuvres*.

BORDJ. V. *El-Bordj*.

BOUCHIR (V. *Farsistan*), 25.

BOUKHARIE. Confusion des langues en Touran, 54.

BOUNDEHESCH. Cinquième livre de l'*Avesta* (V. *Avesta*). Traduction (F. JUSTI; A. HOVELACQUE, *La Linguistique, p. 227*), 64. Sorte d'encyclopédie zoroastrienne, 75. « Nouveau Testament » des mazdéens, 76. Résumé du mazdéisme, 295. Œuvre de Zoroastre modifiée par ses successeurs. Résultant de la réforme, 296. Influence indienne, 298.

BOUR. Descendant de Djemschid, règne dans l'El-Bourz (V. *Djemschidites*), 249.

BOUREK. Ascendant d'Afrasiab (V. ce mot), 259.

BRAHOUI. Idiome, 53.

BRAHOUIS. Type. Mœurs (H. POTTINGER, *Univ. pitt., Béloutchistan, p. 370*), 39.

BUCHER sacré, 177.

BUDIENS. Asservis (V. *Médie*), 50.

BUFEROUST. Descendant de Djemschid, régnant dans l'El-Bourz (V. *Djemschidites*), 249.

BUSES. Autochtones (V. *Médie*), 50.

CABOUL. La rivière de Caboul ouvre une communication entre l'Iran et l'Inde. La vallée de Kunar et le col de Chintral mènent à Pamire, 14. Par la vallée, les moussons de l'Inde viennent en Afghanistan (C. MASSON, *Les tracés, p. 44*). Voie de Gomal, passe de Khyber, 22. Climats variés. Végétation européenne, (X. RAYMOND, *Univ. pitt., Afgh., p. 10*), 23. La ville de Caboul se dépeuple l'hiver en faveur de Djellalabad, 29.

« Dans ce pays, la région chaude et la région froide sont contiguës. De Caboul on peut, en un jour, atteindre des cantons où il ne tombe jamais de neige, tandis qu'à deux heures de distance on trouve des zones dont la neige ne se retire jamais, sauf dans des étés d'une chaleur exceptionnelle. » SULTAN BABER; L. CAHUN (*Débats, 8 mai 1878*).

CADAVRES. Doivent être déterrés, 128. Ne doivent être jetés ni dans le feu ni dans l'eau (*Vend., II, 299 et suiv.*), 129.

CALICE. D'or et d'argent (*Iz., II, 116*), 183.

CAMBYSE. V. *Kaous-Cambyse.*

ÇAM. Ascendant de Zow (V. ce mot), 261, 262.

ÇAMIDES. Peuplant l'Haëtoumat, le Seistan actuel, au moment où Ferydoun délivre l'Iran (V. *Zohak* et *Ferydoun*), 252. Les Çamides se prononcent pour Ferydoun (GOBINEAU, *Hist. des Perses, t. II, p. 280*), 252. Soutiennent Noouzer contre Afrasiab (V. ces mots), 257.

CANALISATION. Ordonnée (*Vend., II, p. 284, 310*), 101.

CARAVANES. Maitres de caravanes, 137.

CARMANIE. V. *Kirman et Bélouchistan.*

CAROUN. V. *Khoaspès.*

CASPIENNE (Mer). Problème. Hypothèses : Strabon, Pomponius Mela, Pline, Aristote, Alexandre, Arrien, Quinte Curce, 8. Hérodote et Ptolémée constatent son isolement. Ebn-el-Ouardi, Rubruquis et Marco-Polo surent le vrai, 8. A. Jenkinson et C. Burrough donnent sa situation géographique exacte. Jean Perry démontre qu'aucune communication n'existe entre la mer Caspienne et une autre mer. Jadis réunie à la mer d'Aral. Recevait les eaux du Sir-Daria et de l'Amou-Daria (V. ces mots). A conservé son aire et son niveau, 9. Franchie par Zohak (V. *Zohak*), 250.

« L'Aral est séparée de la Caspienne par les plateaux déserts d'Oust-Ourt, qui s'élèvent de 200 mètres au-dessus du niveau des deux mers. Lors de l'expédition d'Alexandre, l'Oxus et l'Yaxartes se jetaient tous deux dans la mer Caspienne, et la mer d'Aral était complètement à sec, ou du moins ne formait qu'une plaine marécageuse. » A. STUART (*Les traces du chem. de fer centr. asiat, p. 13*).

CASTES. Inconnues en Iran au moment de Zoroastre (C. SCHŒBEL, *Recherches, p. 12*; F. LENORMANT, *Manuel, t. II, p. 306*), 138, 275.

« On lit dans le *Vendidad-Sadé* ces belles paroles : Je vous adresse ma prière, ô Hom, qui faites que le pauvre est égal au grand. » A. FRANCK (*Dict. des sciences phil., p. 1293, c. 2*).

CATHOLICISME ZOROASTRIEN, souriant (*Iz., II, 241*), 203.

CAUCASE. Ramifications jadis très fertiles entre l'Arménie et la mer Caspienne; stérilité actuelle, 7.

CAVALERIE iranienne. Cavaliers montant des chevaux et des dromadaires, 138.

CAVALIERS. Avant Zoroastre, 95. Selles ornées, 137. Montaient des chevaux et des dromadaires (GOBINEAU, *Hist. des Perses, t. I, p. 34*), 138.

CENTURIES. V. *Armée iranienne.*

CHAKHA (V. *Ver*), 246.

CHAMEAU. Originaire de la Bactriane, croit-on (A. MAURY, *La terre, p. 358*), 31. Utilisé pour les longs voyages (V. *Voyages*), 136.

CHARITÉ. Ordonnée (*Ies, III, 4*), 204.

CHARRUES. Traînées par des bœufs, 97.

CHATS de Perse. Originaires de l'Afghanistan, 31.

CHEFS. Hiérarchie générale, chefs partout, 275. Enumération des « chefs » dans le Boundehesch, 323.

CHEVAL. Superbe au nord de l'El-Bourz (AUCHER-ELOY, *Relat. de voy., p. 338*), 31. Utilisé pour les longs voyages, 136. Le cheval du sud, 321.

« Les chevaux de cette contrée sont d'une supériorité incontestée. Aussi grands, plus forts que les chevaux arabes, dont ils n'ont pas la suprême élégance, ils sont robustes et durs à la fatigue. Ils portent la tête élevée; leur poitrine est large, leur croupe haute et charnue. Les chevaux de cette race, plus que ceux d'aucune autre peut-être, sont remarquables par leur vigueur, leur longue haleine et la rapidité

de leur course. » TH. DEYROLLE (*Voyage, p. 375*).

« La patrie du cheval est vraisemblablement la région qui s'étend du Caucase au Tibet en embrassant les steppes de la Mongolie. » A. MAURY (*La Terre et l'Homme, p. 358*).

CHEVEUX. Partie impure de l'homme (V. *Hygiène*), 121.

CHIENS de Perse. Originaires de l'Afghanistan (X. RAYMOND, *Univ. pitt. afghanistan, p. 10*), 31. Leur importance, 100. Méritent le respect (*Vend., II, p. 380*), 105. Types ou races diverses : le chien Venghâperé, fantastique, luttant par Dieu ; le chien Orôpesch, « à la dent aiguë » ; le Pesoschoroun, gardien des champs ; le Veschoroun, gardien des villes ; le Vohonegaz, errant, 105. Peines édictées contre ceux qui maltraitent les chiens (*Vend., II, p. 381*), 105. Devoirs des chiens ; peines édictées contre eux (*Vend., II, p. 383*), 106. Le mazdéen doit secourir et protéger les chiens (*Vend., II, p. 382, 383*), 106. Soins à donner aux jeunes chiens et aux chiennes (*Vend., II, p. 384, 397*), 106. Classification en chien de berger, du foyer, de la rue, errant, compagnon de l'homme, aveugle, 130. Le chien *Vizosch*, immonde, 131. Peine grave édictée contre celui qui moleste un chien, ou le blesse, ou l'épouvante, et contre celui qui effraye une chienne-mère ou la blesse, 221. Chiens du Boundehesch, 321.

« Le chien occupe dans les lois mazdéennes une place des plus importantes. Son cadavre, au point de vue des souillures, est traité comme celui de l'homme ; il est défendu de le maltraiter tout comme l'homme, et les peines qui frappent l'homicide ne sont pas plus grandes que celles prononcées contre un meurtrier d'un chien de garde. L'Avesta et le Boundehesch nous en donnent le motif : c'est que le chien est le principal agent de la sécurité de l'homme et de sa demeure. C'est ce que disent en propres termes le Vendidâd, XIII, 165, et le Boundehesch, XLVIII, 15 à XLIX, 9. Lorsqu'un chien meurt, son âme va au fond des eaux (*Vend., XIII, 166 et suiv.*). » C. DE HARLEZ, *Avesta, p. CL*).

CHINOIS. V. *Mongol*.

CHINTRAL (col de). Mène de Caboul à Pamire (V. *Pamire*), 14.

CHIRAZ. Au centre d'une plaine fertile (TAVERNIER, *Voy., t. II, p. 400*), 25.

CHIRURGIE. V. *Médecine*.

CHRONOLOGIE. Date de la réforme zoroastrienne (V. *Zoroastre*). Opinions diverses, 86 et suiv. Dates extrêmes, 87.

« Volney fait vivre Zoroastre en l'an 2000 avant notre ère. » VAPEREAU (*Dict., au mot Zoroastre*).

Le problème chronologique de l'époque de Zoroastre, du moment où il inaugura sa réforme en Bactriane, a été le sujet de nombreuses controverses. (V. *l'Appendice, p. 339 et suiv.*)

CHUBIS. Oasis dans le désert de Khaver, 29.

CIELS. Le ciel des astres, seul mouvant, 306. Dernière formule des ciels, dans le Boundehesch, 305.

CIGOGNES de Bhokara, 13.

CIMETIÈRES. Leur destruction ordonnée (*Vend., II, 325 et suiv.*), 128. Les nouveaux cimetières devront être placés sur une hauteur, en plein soleil (*Vend., II, 281 et suiv.*), 129. S'il y a impossibilité de construire des tombes, la fosse devra être creusée en un lieu sec (*Vend., II, 331*.) Précautions à prendre pour l'ensevelissement. Les cadavres doivent être hors de la portée des hyènes et des chiens (*Vend., II, 316*). Tombes de fer, de pierre ou de plomb, (C. DE HARLEZ, *Avesta, p. CLXXII*), 131. Après Zoroastre, l'usage des fosses se généralise, les cadavres étant enduits de cire pour éviter à la terre tout contact impur, 133. Détruire un ancien cimetière c'est acquérir un grand mérite, 217.

CIRCASSIENS. (*Tchetchens, Lesghiens, Tcherkesses, Abrecks*). Mœurs. La Circassie, réservoir de mercenaires (P. GAFFAREL, *Hist. anc. p. 418*), 36. En Médie, 51.

CIRE. Après Zoroastre, les cadavres sont enduits de cire, pour éviter à la terre tout contact impur (G. MASPERO, *Hist. anc. p. 469*), 133.

CLAN. (V. *Viç*), 237.

CLASSES. Classification des Iraniens en prêtres, guerriers et peuple, dans la réglementation des funérailles, 130.

CODE PÉNAL. V. *Peines*.

COLÈRE. Démon de la colère (V. *Eschen*). 168. Faute grave, péché capital, 219.

COMMUNION. Par la libation de hom (V. *Hom*) et le partage de la chair grillée, 174. Communion des âmes (*Iz., II, 163*). La consécration divinise l'offrande (*Ies., III, 259*), 186. Obligatoire une fois par mois (*Iz., II, 115*), 194.

CONFÉDÉRATION de princes (V. *Princes*), 327.

CONFESSION DES PÉCHÉS. Imposée par les prêtres (*Vend., II, 302*), 185. N'était, dans l'Avesta, qu'un simple aveu de repentir. Les prêtres, après Zoroastre, en feront une pratique importante de la religion mazdéenne. L'article de la loi qui innove cette obligation est intitulé *Patet de la honte* (V. *Patet*), 210.

CONFITEOR. Formule du repentir (*Ies., III, 28*) (V. *Péchés*), 197.

CONSCIENCE. Génie de la conscience (V. *Ard*), 161.

CONSÉCRATION. Divinise l'offrande, 186. Aboutit à la présence réelle des feroüers dans les offrandes consacrées, 187.

COQS et POULES. Nombreux en Perse. Zoroastre les affectionne, 100. Le coq a un rôle pieux, en ce qu'il annonce l'aurore, 172. Coq céleste, mystique (*Houdfaschmodad*) et coq terrestre (*Peròderesch*) (*Iz., II, 227*; *Vend. II, 404*), 184. Le coq *Halka*, du Boundehesch, 321.

« Malgré le fanatisme des mollahs, il a (le Ghilanais) conservé plus d'une habitude qui date du temps du culte de Zoroastre. Le coq blanc figure encore dans les poulaillers des villages. La famille le respecte et le choie, persuadée que son chant porte bonheur et que sa présence écarte de la maison les péris et les dews qui hantent les forêts ghilaniennes. » A. CHODZKO (*Le Ghilan ou les marais caspiens, p. 49*).

« Le coq et la poule sont venus de l'Asie, vraisemblablement de la Perse. On retrouve cet animal à l'état sauvage dans les ghâtas. Il en existe plusieurs espèces, tant dans la presqu'île gangétique que dans l'archipel indien. Aristophane, dans sa comédie des oiseaux, appelle le coq, l'oiseau de la Perse. » A. MAURY (*La Terre et l'Homme, p. 333*).

COURBACHE. (V. *Fouet*), 218.

CPENTA-ARMAÏTI. Amschaspand (V. ce mot), 157.

CRAESTA (Le plus parfait). Attribut d'Ormuzd, 148.

CRÉATION. Ordre de la création par Ormuzd (*Visp., II, 135. Iz., II, 138*). en six époques (*Ies., III, 83 et suiv.*) (V. *Gahanbars*) : Le ciel, l'eau, la terre, les arbres, les animaux, l'homme (F. LENORMANT, *Manuel, t. II, p. 323*), 152. Attribuée à Ormuzd supplantant l'Éternel, 153. Définitivement attribuée à Ormuzd, qui a « tiré tout de rien », 155. Dernière formule du Boundehesch, 300 à 324.

CREDO. Contenu dans le texte de la prière du matin et du soir. Le mazdéen croit en Dieu, à la rémission des péchés, à la loi, au paradis, à l'enfer, à la résurrection des corps, à l'anéantissement du mal (*Ies., III, 124*), 196.

CRIMES et DÉLITS. Énumérés minutieusement, avec des peines proportionnées (*Vend., II, 287 à 296*) (V. *Peines*), 218.

CRIMINELS. Ce sont des malades, 127.

CULTE. Prières, invocations (V. *Iescht*), 71. Balai sacré, *barsom*; offrandes sacrées, *zour* (V. ces mots), 72. Il existait un culte avant

Zoroastre. Prêtres, magiciens et jongleurs antérieurs à l'Avesta, 94. Vêtements sacerdotaux : l'*évanguin*, lien, ceinture, et le *sadéré*, robe, surplis, sont d'origine céleste; Ormuzd les dessina, 149. Zoroastre n'exigeait des mazdéens que des prières, 172. A l'origine, nulle représentation religieuse, aucun dieu sculpté, aucun temple, aucun autel (HÉRODOTE; F. LENORMANT, *Manuel, t. II, p. 323*), 173. Objets du culte : un couteau, un penom (sorte de jugulaires), un calice, une patène, du vin et un balai (*Vend., II, 389*). Aucun autre costume caractéristique du prêtre, que la « ceinture » iranienne (V. *Kosti*), 174. L'influence des magiciens touraniens dénatura promptement la simplicité primitive du culte, 175. Les disciples de Zoroastre, ne croyant pas tous à la possibilité d'une religion sans mystères, à l'existence d'un dieu insensible, firent resplendir le culte du feu et se groupèrent pour en assurer la continuation, 178. Zoroastre n'avait fait du feu que la représentation de l'ardeur réchauffante d'Ormuzd; il eût préféré diviniser l'eau (V. *Ardouisour*); mais les Iraniens, dépassant en cela le vœu du réformateur, consacrèrent tous les feux (*Vend., II, 349, 350*). Chaque homme eut son feu-sacré, 178. Consécration et communion réglementées (V. *Prêtres*), 179. La communion par l'eau devint la principale. Le prêtre substitue une liqueur enivrante à l'eau, et il y a le « hom blanc » et le « hom jaune », 180. Il se forme une hiérarchie de prêtres, caractérisée par le nombre de branches dont est fait le barsom ou balai que porte l'officiant (V. *Barsom*), 181. L'entretien du feu est désormais l'acte principal du culte mazdéen. C'est au feu que sont apportées les offrandes, dont les prêtres communient, se nourrissent, 181. Règlementation des rites. Degrés de la prêtrise. Les assistants au saint sacrifice y participent dans un certain ordre, 182. Ordre des cérémonies, marches, processions, entrecroisements, ballets religieux (*Visp. et Iz., II, 119 et 256 à 260*). Invocations aux prêtres et aux objets du culte, au *barsom*, au lait, à la table sacrée, au calice, au parfum, au *hom* jaune, au *zour* apporté (V. *Barsom, Hom, Zour*), 183. L'offrande divinisée par la consécration, communion des dieux et des hommes, 186. La consécration aboutit à la présence réelle des ferouërs dans les offrandes consacrées, 187. La communion du pain et du vin rendue obligatoire une fois par mois (*Iz., II, 115*), 194. Le culte est accepté par Zoroastre comme un lien national, 277.

CUIRASSES de fer, 135.

CYCLONES de froid en Aderbeidjan, 82.

DAD. Ascendant de Gobad (V. ce mot), 262.

DAEVAS. Ennemis des premiers Iraniens, 237.

DAGHOU (*Daqyou*). Territoire occupé par une fédération de clans iraniens (V. *Zantou* et *Iraniens*), 237.

DAGHOUÇAÇTI (*Daqyouçaçti*). Confédération de plusieurs *daghous* iraniens (V. *Daghou* et *Iraniens*), 237.

DAQYOU. (V. *Daghou*), 237.

DAHISTAN. Continue le Mazendéran à l'est (L. DUBEUX, *Uni. pitt. Perse, p. 10*), 17.

DAKHMÉS. Sépulcres à fleur de terre. Zoroastre ordonne leur destruction (*Vend., II, 325 et suiv.*), 128.

DAMAVAND. (Mont). Appartient à l'El-Bourz (MASPERO, *Hist. anc., p. 452*).

DAMAVAND (roi du). Vassal de Ferydoun, 253.

DAMNÉS. (V. *Enfer*). Peuvent être délivrés par les œuvres des vi-

vants, 209. Théorie du Boundehesch, 330.

DAR. (V. *Arbres*), 326.

DAROUDJ-NESOCH. Démon tourmenteur (*Vend., II, 316*), 124. Dernière formule du Boundehesch, 300.

DAROUN. Communion du pain et du vin (V. *Communion* et *Prêtres*), 194.

DARVANDS. Démons coadjuteurs d'Ahriman (V. ce mot), 166. Nouveau type de démon imaginé par Zoroastre, 283. Ce sont les mazdéens adversaires du législateur, 284. Dernière formule du Boundehesch, 299.

DÉBITEUR de mauvaise foi. Encourt la peine du bannissement (V. *Bannissement*), 220.

DÉLITS. (V. *Crimes et délits*), 218.

DÉLUGE. Formulé dans le Boundehesch, 306, 307.

DÉMONS. L'homme est fait pour les combattre et les éloigner, 154. Ils sont par milliers au nord de l'Iran, 159. Démons mâles et femelles (*Yatous* et *Péris*) antérieurs à Ahriman (V. ce mot), 166. Ont une faculté extraordinaire de reproduction (*Vend., II, 336*), 168. Zoroastre, par sa réforme, les dispersera, 168. Les démons coadjuteurs d'Ahriman ne sont pas tous voués au mal (V. *Zoroastre*), 201. La parole d'Ormuzd les chasse, 215. Dernières formules du Boundehesch, 299. Enumération des principaux démons : *Tamar, Areschk, Eschem, Odjesch, Odé*, 327. Ils finiront dans la paix céleste, 331.

DENYKAN. Ascendant djemschidite de Zohak (V. *Zohak*), 248.

DEREM. Poids servant d'unité monétaire, 218.

« Poids équivalant à un grain d'orge. » ANQUETIL DU PERRON (*Avesta, t. II, p. 308*).

DEREVESCH. Démon de la pauvreté (V. *Dews*), 168.

DÉSERTS. Leur défrichement ordonné par Zoroastre 97-99.

DESPOTE. Châtiment. Instrument vengeur de la divinité (*Iz., II, 111*), 143.

DESTOURS. V. *Prêtres*.

DEVESCH. Démon séducteur (V. *Dews*), 168.

DEVOIRS des hommes envers les autres, gradués mathématiquement, 290 et 291.

DEWS. Sont comme les izeds d'Ahriman (GIRARD DE RIALLE, *Étud. véd. et éran. p. 30*), 166. Tous les ennemis des Iraniens ou mazdéens, deviennent des adorateurs des dews, ou dewiesnans, 166. Les dews ont une faculté extraordinaire de reproduction. Dews principaux (*Vend., II, 421*) : Sahel, Naonghes, Tarik, Zaretch, Eschen, Eghetesch, Derevesch, Devesch, Kesosch, Peetesch, 168. Dernière formule du Boundehesch, 299.

DEWIESNANS. Serviteurs des dews, des démons, en opposition aux mazdeïesnans ou serviteurs d'Ormuzd, mazdéens, 126. Hommes inspirés et menés par les *dews* (V. ce mot). Tout ennemi des Iraniens, 166, 271.

DIME. V. *Prêtres*.

DIN. Génie de la science exacte de la loi des mazdéens (V. *Izeds*), 161.

DISCIPLES de Zoroastre, 229.

DIVINITÉS. Zoroastre accepte le dieu des Iraniens de la Bactriane, Ormuzd, qu'il modifie et complète (V. *Ormuzd*), 143. Ce dieu, maître des rois, sous la sauvegarde du réformateur et du peuple, 143. Zoroastre ayant accepté l'existence du dieu bon, Ormuzd, et du dieu mauvais, Ahriman, est logiquement amené à concevoir un dieu supé-

rieur, 147. Il imagine le « Temps-sans-bornes », la « Lumière primordiale », l' « Éternel », divinité au-dessus de tout (ANQUETIL DU PERRON, *Zend-Avesta, t. II, p. 68*; EM. BURNOUF, *La Science des relig., p. 304 et 305*), 148. Zoroastre eût désiré donner un dieu unique aux Iraniens; il n'osa pas (F. G. AYUSO, *Los pueblos iranios y Zoroastro, 1874*), 150.

« En Orient, les Perses avaient atteint l'unité (divine), aussitôt voilée par l'antagonisme d'Ormuzd et d'Ahriman ». EM. BURNOUF (*La Science des religions, p. 162*).

L'Éternel supplanté par Ormuzd. Contrat entre Ormuzd et l'humanité: les Iraniens n'adoreront qu'Ormuzd, Ormuzd livrera le monde aux Iraniens, 154. Ormuzd sera, à son tour, dédaigné par les Iraniens, qui se donneront aux amschaspands, corps et âme, 159. L'image d'Ormuzd sera symbolisée par une flamme; il n'y aura pas de représentation sculptée du dieu, 173. Dogme iranien (V. *Credo*), 196. Dieu est dans tout, hommes, bêtes, éléments et matières, par les ferouërs, 197. Zoroastre est obligé de comprendre une religion et un dieu dans son programme de réforme (V. *Magiciens*), 270.

DJAGATAÏQUE. V. *Ouïgour.*

DJAMASP. Pourrait être ce Djâmâspâ, savant Bactrien auquel les chroniqueurs attribuent de grands travaux (*Iz., II, 198*; ANQUETIL DU PERRON, *Zend-Avesta, t. II, p. 198*), 229.

DJÂMÂSPÂ (V. *Djamasp*), 229.

DJELLALABAD. Sur la route de Caboul à Pechaver. Climat opposé à celui de Caboul (A. STUART, *Les Tracés, p. 43*), 22. Reçoit les habitants de Caboul en hiver, 29.

DJEM (V. *Djemschid*), 236.

DJEMAK (V. *Monstres*), 322.

DJEMSCHID (*Gjem, Djam, Djem, Djem-Schyd*, « roi splendide »). Antique et fabuleux organisateur de la Société aryenne, 234. Gouvernait un empire iranien (V. *Ver*) avant l'exode dont parle l'Avesta, 236. Ne fut qu'un *paiti* supérieur (V. *Paîtis*), 237. Il parlait bien et agissait promptement; il organisa « trois cents parties de territoire », qu'il peupla d'hommes et d'animaux (*Vend., t. II, 274 et suiv.*), 238. Fils de Vivenghâm, 238. « Roi des rois », donna l'exemple d'un gouvernement paternel. Il n'y eut, en Ver, ni mendiant, ni magicien, ni fourbe, ni despote; on y vivait comme dans un paradis, 239. Son empire, en « pays de Ver », en Verefschoûé, était à l'ouest de la Bactriane, et s'étendait probablement jusqu'à la mer Caspienne (V. *Ver*). Il créa des routes et fit construire des vaisseaux? 240. Ormuzd avait voulu confier la réforme à Djemschid, qui refusa, 240, 241. Djemschid ne fut donc chargé par Ormuzd que de « protéger, surveiller et nourrir le monde ». Pacte de Djemschid avec Ormuzd, conclu à l'ouest de l'Iran, 241, 242. « Djemschid », qualification orientale valant « puissance et sagesse » (HYDE, *De relig. Persarum, p. 424*), 242. Zoroastre ne sera que le continuateur du monarque glorieux, 242. Les prêtres contemporains de Djemschid ont préparé la décadence de son empire par l'abus des pratiques religieuses, jeûnes, prières de nuit, matières sacrées, etc., 242, 245. Djemschid serait l'Ouranos des Grecs? (C.-A. MOREAU DE JONNÈS, *Les Temps myth., p. 392*), 243. Sa Généalogie, d'après le Heya-el-Molouk: Keyoumers, Syamek, Ferawek, Adyh ou Awyh, Sedjehry, Wydjoun et Djemschid (GOBINEAU, *Hist. des Perses, t. I, p. 79 et 80*), 243. Sa généalogie d'après la chronique du Fars: Keyoumers, Syamek, Ferwal, Housheng, Ashkehed, Anykched, Aboum-Djehan, Djemschid, (GOBINEAU, *p. 79 et 80*), 243. L'Avesta le qualifie de « créateur », en ce sens qu'il « fit l'empire d'Iran », 243. L'Avesta ne cite, comme ascendants de Djemschid, que Keyoumers, Housheng et un Tekhmou-

rasp, 243. Un chroniqueur cite trois fils qui auraient succédé à leur père Djemschid : Bawalyk, Houmayoun, Ylyoun, 243. Règle l'année sur le cours du soleil, en commençant par l'équinoxe du printemps (ANQUETIL DU PERRON, *Zend-Avesta, t. III, p. 82, n. 2*), 243. Il fut le chef d'un peuple nombreux, 243, 244. Dogme de Djemschid, engendré par ordre d'Ormuzd, 244. Règne merveilleux, 244. L'empire disloqué. Décadence de Merw, de Niça, du Seystan, de Ragha, de Hérat, de Ourva, de l'Hyrcanie, de l'Arachosie et de Chakha, 245 et 246. Les Iraniens se révoltent contre les successeurs de Djemschid, incapables, 246. La descendance de Djemschid, chassée de l'Iran, se continue dans l'El-Bourz (V. *Djemschidites*), 249.

DJEMSCHIDITES. Sujets de Djemschid (V. *Djemschid*) ou ses descendants. S'emparent de la terre d'Iran, en en expulsant des hommes laids, qu'ils méprisèrent, 236, 237. Les descendants de Djemschid se succèdent dans l'El-Bourz pendant que Zohak tient le reste de l'Iran, 248. Descendants de Djemschid, hors de l'Iran : Abtyan-Buferoust, Abtyan-Remy-Gaw, Seher-Gaw, Asfyd, Siyah, Kour, Bour, Zour, Fyl, Per (CHRONIQUE DU FARS), 249. Abtyn, fils de Per, va combattre Zohak, pour reprendre Balkh. Il est battu et s'enfuit, non découragé, 249. Il met au monde Ferydoun, 250.

DJORDAH (V. *Arbres*), 326.

DJOUTI. Premier officiant (V. *Prêtres*), 182.

DJOUY-ZEHER. Dernier successeur de Djemschid, détrôné par son frère Asfiyour (V. *Djemschid*), 246.

DOGDO. Mère de Zoroastre (V. *Zoroastre*), 229.

DOGMES. Le peuple doit croire sans comprendre, 196. Dernières formules, p. 298.

DOT. Inconnue à l'origine. Établie dans l'Inde, 109.

DOUYAK (V. *Paîtis*), 237.

DOUZAKH (V. *Enfer*), 214.

DRAPEAUX iraniens. D'une étoffe riche et lourde, tissée d'or quelquefois (*Ies., III, 182 et suiv.* — V. *Armée iranienne* et *Étendards*), 138.

DRAVIDIENS. En Médie (V. *Mongols*,) 51.

DROMADAIRES. Ne dépassent pas le Khorassan, à l'est (A. MAURY, *La Terre, p. 358*), 31. Montés par les cavaliers iraniens, 138.

DROUYAS. Ennemis des premiers Iraniens, 237.

DYNNS. Ennemis des premiers Iraniens, 237.

DYWS. Ennemis des premiers Iraniens, 237.

EAUX. Rares en Perse. Préoccupation continuelle des Iraniens, 29.

« Les cours d'eau ne peuvent pas fournir à l'évaporation trop grande qui se fait à sa surface, et, bientôt épuisés sur son sol saturé de sel, ils se perdent dans les sables. Ils forment donc une vaste steppe, souvent un désert, où les oasis rares sont l'œuvre tout artificielle de l'homme. » N, (*Revue scient. de la Rép. franç., 22 mars 1881*).

La source Ardouisour, primordiale, divinisée (*Iz., III, p. 20, 21, 166, 173, 176*), 100. Domptent la chair. Peines infligées à ceux qui corrompent les eaux ou les laissent se corrompre (*Vend., II, p. 328*), 101. L'eau est la reine des cieux, la fille d'Ormuzd (*Iz., II, p. 247*). Idée d'un génie aquatique, 102. Epuration des eaux souillées (*Vend., II, p. 314*), 103. Corrompues par un cadavre (*Vend., II, 299 et suiv.*), 129. Génie des eaux (V. *Aban*), 160. Zoroastre eût préféré la divinisation de l'eau à celle du feu. La source primordiale, Ardouisour, sortant du

nombril de l'El-Bordj, 177. Sanctifiées par des prêtres contemporains de Djemschid, 242. Leur division et leur classement dans le Boundehesch, 322. Eaux thermales. Le var Tetcheschté. Eaux dénommées : le var Sovbar, le var Khâressen, le var Fresdân, le var Aseoûest, le var Satevis, 322.

ECBATANE. V. *Hamadan*.

ECUREUILS. Innombrables en Arménie et dans le Kurdistan (TH. DEYROLLE. *Voy. dans le Lazistan et l'Arménie, p. 27*), 31.

ERRÎENÉ-VÉEDJO. Première patrie des Iraniens (C. DE HARLEZ, *Les Aryas et leur première patrie, p. 20*). Désignerait en même temps, une ville, et l'ensemble du royaume de Gustasp (CHAMPOLLION-FIGEAC, *Hist. de la Perse, p. 2*; GOBINEAU, *Hist. des Perses, t. I, p. 86*) (V. *Exode* et *Gustasp*), 85.

« L'Aryâna-Vâeja peut être l'*Iran primitif*, le premier ou un premier lieu de séjour de la race iranienne séparée des autres peuples indo-européens, ou simplement des Hindous, mais elle n'est pas le berceau des Aryas. Elle ne l'est pas plus que l'*Arya-Varta* des auteurs sanscrits, située au midi du Gange. » C. DE HARLEZ (*Les Aryas et leur première patrie, p. 3*).

EGALITÉ. Complète au jour de la résurrection (V. ce mot), 214.

EGHETESCH. Démon faisant les durs hivers et rendant les cœurs insensibles (V. *Dews*), 168.

EL-BORDJ. Génie de la montagne-mystique, sacrée (V. *Izeds*). Nombril d'où s'épanchent les eaux pures, 161. Demeure céleste des ferouërs (*Ies., III, 252*), 165. Temple idéal élevé sur son sommet à l'ized Seroch (*Iz., II, 228*), 176. Donne issue à la source Ardouisour, 177. Dernière formule, 305. Sa lente formation, 309.

EL-BOURZ (Mont) (*El-Bordj, Bordj*). Limite vraie entre le Touran et l'Iran, 12. Versant nord : forêts européennes (A. MOYNET. *Voy. au litt., p. 118*; AUCHER-ELOY, *Relat. de voy., p. 623*), 13. Passages difficiles, dangereux (A. CHODSKO, *Le Ghilan, p. 62*), 13. Versant sud : chaleurs intolérables. Températures extrêmes (GOBINEAU, *Hist. des Perses, t. I, p. 157*), 13. Montagne purement iranienne, 14. L'El-Bourz constituant tout l'Iran, toute la « terre sacré d'ormuzd », a nom Harebe-rezeyty ou Hebyreh (V. *Hebyreh*), 248. Retraite dans l'El-Bourz des Bactriens vaincus par Zohak (V. *Zohak*), 248. La pure descendance de Djemschid se succède dans la montagne pendant que Zohak tient le reste de l'Iran, 249.

EMBLÊMES. Sur les étendards (V. ce mot). Servent à désigner les tribus maudites ou invectivées, 138.

EMPRUNTS. (V. *Prêts*), 220.

ENFER (*Douzakh*). Dogme (V. *Credo*), 196. Le mazdéen mort en état de péché peut être délivré de l'enfer par les œuvres des vivants (*Vend., II, 371; Ies., 130, 131*). Réciter l'Avesta est une de ces œuvres, suffisante, 209. Prière spéciale (V. *Afergan*), 210. Seront précipités dans l'enfer, au jour du jugement définitif, dernier, les adorateurs des démons et les mazdéens qui n'auront pas pratiqué la loi, 213. Série d'immenses cachots profondément obscurs (*Vend, II., 309*).

« Les ténèbres en elles-mêmes sont, en beaucoup d'endroits, données comme la demeure des esprits mauvais et méchants et comme le principe d'existence de ces esprits et de toute méchanceté. » VEND., VIII, 250; IE., VI, L; C. DE HARLEZ (*Avesta, p. LXXXVII*).

Les tourments y sont faits de remords, de regrets, d'envie et d'obscurité, 214. Une année d'enfer méritée par un mazdéen, vaut, en ce monde, un coup de fouet. Les parents d'un damné peuvent racheter les « années d'obscurité infernale » encourues par le mazdéen infidèle, à raison d'un *derém* par an (V. *Derem*), 218. Fleuve venant de l'enfer (V. *Satevis* et *Eaux*), 322.

ENGAGEMENTS. Par les mains jointes (HÉRODOTE, *I, p. 136*; DIODORE, XVI, *p. 43*; C. DE HARLEZ, (*Avesta, p.* LXVIII), 219.

ENTOMOLOGIE iranienne. Insectes européens, 29. Région caucasique et Européo-Méditerranéenne. L'Iran appartient à cette dernière, 30.

« La Perse, qu'Olivier a visitée à la fin du siècle dernier, paraît posséder, en grande partie, les mêmes genres que la région méditerranéenne. » TH. LACORDAIRE (*Introduction à l'entomologie, t. II, p. 606*).

« Les insectes de Perse sont tous donnés dans les catalogues des insectes d'Europe et du bord de la Méditerranée. » F. DE VUILLEFROY (*Corr. comm.*).

ENVIE. Démon de l'envie (V. *Eschen*), 168.

EOROSCH. (V. *Oiseaux*), 184.

EOROSCHASP. (V. *Oiseaux*), 184.

EQUINOXES. Constatées, 305.

ERZEROUN. Hivers et étés, 7.

« Nous partîmes d'Erzeroun à la fin de mai, par une neige qui tombait à gros flocons; car Erzeroun, bâti à plus de 500 toises au-dessus du niveau de la mer, ne commence guère à jouir du printemps qu'en juillet... Plus nous nous éloignions de la plaine d'Erzeroun, plus le climat se réchauffait. » AUCHER-ELOY (*Relation de voy. en Orient, p. 631*).

« On subit à Erzeroun, pendant l'hiver, des froids de 20 à 25 degrés au-dessous de zéro, et durant l'été la température s'élève quelquefois à 40 degrés. » TH. DEYROLLE (*Voyage, p. 276*).

ESCHEN. Démon cruel, auteur de l'envie, de la colère et de la violence (V. *Dews*), 168, 327.

ESEDEVASTER. Fils de Zoroastre (V. *Zoroastre*), 228, 229.

ETÉ. Dure sept mois, 324.

ETENDARDS. Nombreux. Avaient une importance sociale; constataient l'indépendance des tribus (C.-A. MOREAU DE JONNÈS, *Les temps myt., p. 19*), 138.

ÉTERNEL (L') ou le *Temps-sans-bornes*, ou la *Lumière primordiale*. — Divinité supérieure, au-dessus de tout; au-dessus d'Ormuzd et d'Ahriman (V. ces mots), 147. Dieu incompréhensible, insaisissable, 148. Seul capable de faire quelque chose de rien, 149. Supplanté par Ormuzd, disparaît, 153. A son génie familier (V. *Ram*), 161. *Père* de la trinité iranienne (V. *Trinité*), 195. Dernière formule dans le Boundehesch, 299.

ETHNOLOGIE de l'Iran, très compliquée, 40.

« En Asie, les peuples ont été brassés de l'Orient à l'Occident et de l'Occident à l'Orient, d'une façon si prodigieuse, que la race la plus caractéristique doit être recherchée au delà du Pacifique, dans les zones polaires. P. TOPINARD (*L'Anthropologie, p. 468*).

EULŒUS. V. *Khoaspès*.

EUPHRATE. Fleuve. Commence à l'ouest d'Erzeroum, 7. Se réunit au Tigre, à Kornah, dans le Schat-el-Arab, 23.

EVANGUIN. Ceinture, lien (V. *Culte*), 149.

EXODE *des Iraniens*. Itinéraire des stations donné par le Vendidad (ANQUETIL DU PERRON, *Zend-Avesta, t. II, p. 261 à 270*; F. LENORMANT, *Manuel, t. II, p. 327 et suiv.*) Eerïené-Véedjo, point de départ des Iraniens, 78. Incertitudes quant à la fixation géographique de ce point de départ. Opinions différentes, 78. Premier itinéraire proposé : Départ en Arménie (C. A. MOREAU DE JONNÈS, *Les temps myt., p. 402*), 79. Itinéraire le plus récent : Départ de Pamire (EUG. BURNOUF, *Comm. sur le Yaçna, t. II, p.* CX, *n. 79*; F. LENORMANT, *Manuel, t. II, p. 275*; P. GAFFAREL, *Hist. anc. p. 309*; G. MASPERO, *Hist. anc., p. 132 à 135*), 80. Autre théorie : Division des Aryas due à la réforme de Zoroastre (P. GAFFAREL, *Hist. anc.*), 80. Est-ce bien un exode qu'indique l'Avesta? Ne serait-ce pas une simple énumération de villes? 83. Au moment où Zoroastre légifère, les Iraniens sont

stables, 86. Le grand exode dont parle l'Avesta, ne serait pas le commencement des Iraniens, 235. Il y aurait eu, antérieurement, un empire iranien (V. *Aryas*, *Eeriené-Véedjo*, *Djemschid* et *Ver*), 236.

EXORCISMES. Employés par les prêtres pour guérir les malades, 127.

EZRET. Ascendant de Zow (V. *Zow*), 261, 262.

FAMILLE. Père et mère, fils et fille, grand-père et grand-mère, cousins et cousines, servante et fille de la servante (*Vend., II, p. 371 à 377*), 104. Gradation zoroastrienne, 292.

FARGARDS. V. *Vendidad*.

FARRA-ROUD (*Fourrabroud*, *Heroud*, *Haroud*). Rivière se jetant dans le lac Hamoun, 20.

FARS (Chronique de). Donnant une généalogie de Djemschid (V. *Djemschid*), 243, et d'Afrasiab (V. *Affrasiab*), 259.

FARS. V. *Farsistan*.

FARSANG. (V. *Mesures*), 325.

FARSISTAN (*Fars*, *Pars*, *Perside*). Trois zones : chaude, stérile et fertile (L. DUBEUX, *Univ. pitt., p. 9*; GOBINEAU, *Hist des Perses, t. I, p. 429*). Chaleurs insupportables et reptiles venimeux au sud. Sommets du Kotali-Piré-Zend, neigeux. Végétation arabique jusqu'à Firouzabad, où les palmiers cessent de croître (AUCHER-ELOY, *Relat. de voy., p. 520*), 25.

FASH. Ascendant d'Afrasiab (V. ce mot), 259.

FAUNE iranienne. Animaux européens en Iran (AUCHER-ELOY, *Relat. de voy., p. 423*). Disparition des oiseaux et reproduction des mammifères vers le centre asiatique (A. MAURY, *La Terre, p. 335*), 12. Diversifiée, 31.

FÉDÉRALISME. Rétabli par Ferydoun, 253.

FEMME. Maîtresse dans sa maison (*Ies., III, 110*). Peut obtenir l'autorité du commandement. Égale à l'homme, 114. Doit se marier à quinze ans, 115. Soumise à d'humiliantes purifications périodiques. (*Vend., II, 307 à 309*), 115. Soins à donner aux femmes impures, séquestrées, 116. La jeune fille moins séquestrée que la femme (*Vend., II, 398 et 399*), 117. Filait au rouet et tissait des étoffes (*Vend., II, 308 et 309*), 136. Frappée de stérilité, si son mari est en état de péché, 211. La femme de vie irrégulière favorise les œuvres du démon (V. *Ahriman*), 216. La femme dont le mari a encouru la peine du bannissement, séparée, est comme veuve, 220. Femmes dévouées à l'œuvre de Zoroastre, 229. Elles sont sacrées aux yeux du législateur, parce qu'elles seront mères (V. *Peines*), 222. Leurs droits compromis, 275, 276

FER. Servait à faire des cuirasses et des armes. Le travail du fer rendait impur, 135.

FERAWEK. Ascendant de Djemschid (V. *Djemschid*), 243.

FEROUERS (*Fravarshis*). Esprits, génies par lesquels les hommes et les choses ont en soi quelque chose de divin (ANQUETIL DU PERRON, *Zend-Avesta, t. II, p. 83*; EUG. BURNOUF, *La Scien. des relig., p. 270*; L. DUBEUX, *Univ. pitt., p. 267*; SPIEGEL; G. MASPERO, *Hist. anc., p. 466*). Inspirateurs et surveillants. Il semble qu'ils existaient avant l'homme et que chacun d'eux connaissait à l'avance le corps qui lui était destiné. Leur mission est de conserver l'humanité. Ils sont unis à l'âme et à l'intelligence de l'homme. Chaque homme, chaque ized, chaque amschaspand, a son feroüer; Ormuzd lui-même a le sien (*Ies., III, 263*), 163.

« Nous voyons, dans l'Avesta, non

seulement les morts, mais les vivants, les génies célestes, sans excepter Ahura Mazda, pourvus de Fravarshis. En certains endroits il en est attribué même aux êtres matériels. » C. de Harlez (*Avesta, p.* cxix).

Le feroüer peut être récompensé ou puni, suivant que la créature qui lui a été confiée a été plus ou moins vertueuse, 163, 164. Génies immatériels, protecteurs et responsables, 164. Feroüers des saints, du feu, de « l'assemblée des prêtres », d'Ormuzd, des amschaspands, de la parole sainte, de l'eau, de la terre, des arbres, des troupeaux, du taureau-germe, de Zoroastre, 164. Les hommes n'agissent que par les feroüers, mais ceux-ci n'agissent que par Ormuzd (*Ies., III, 248*), 165. L'El-Bordj (V. ce mot) est leur demeure céleste (*Ies., III, 252*), 165. Cause de vie. La perte du feroüer, c'est la perte de tout. L'homme, les bêtes, les éléments, toutes les matières, tiennent à Dieu par les feroüers. L'Iranien mort en état de péché sera privé de son feroüer. Les feroüers vivifient les corps par le moyen des âmes, 197, 198. Ils sont l'armée de Dieu défendant le monde. Si les feroüers disparaissaient, le monde cesserait d'être. On ne plait aux feroüers que par l'exécution de la loi donnée par Zoroastre, 198. Par l'entremise des feroüers, Ormuzd protège le mazdéen en état de grâce contre Ahriman, 211.

« Ces génies forment une classe toute spéciale. Leur nature parait assez difficile à déterminer, et les avis sont à ce sujet partagés, parce qu'on ne remarque point que les Fravashis résument en eux deux genres de conception, d'origine et de caractère tout différents ; l'un iranien, l'autre babylonien-accadien. Les Fravashis sont, sans aucun doute, les âmes des morts divinisées, comme les Mânes latins dans la célèbre formule (dis Manibus sacrum) comme les Pitaras védiques. De nombreux textes l'attestent. Ainsi nous lisons au Yaçna XVII, 41 et suivants : « Nous honorons les lumières éternelles au sein desquelles habitent les âmes des morts qui sont les Fravashis des Saints ; nous honorons le Paradis des saints. » C. de Harlez (*Avesta, p.* cxix).

FERTILITÉ. Génie de la fertilité (V. *Meher*), 161.

FERYDOUN. Ancêtre de Zoroastre (V. *Zoroastre*), 228. Héros du Schah-Nameh (V. *Firdousi*), 234. Vient au monde pendant que son père Abtyn, guerroyant contre les ennemis de l'Iran, remporte une série de petites victoires (Gobineau, *Hist. des Perses, t. I, p. 230 à 277*), 250. Enfance légendaire de Ferydoun. Ses deux nourrices. Son éducation est confiée à Selkat, Iranien brave, ou à un berger. Son père Abtyn ayant été tué par Zohak, Ferydoun règne dans l'El-Bourz. Le forgeron Kaveh l'excite à venger la mort d'Abtyn, à délivrer l'Iran (V. *Kaveh*), 250. Ferydoun et Kaveh, soulevant les Iraniens, s'emparent de Zohak et dispersent les étrangers tenant l'Iran. Le règne de Ferydoun renouvelle les merveilles de Djemschid (*Vend., II, p. 424*), 252. Il est qualifié de « vainqueur » par l'Avesta. Il revient au fédéralisme primitif. Nestoug, roi de Rey, le roi du Damavand, le forgeron Kaveh, sont ses vassaux. Paix profonde, 253. Règne pendant vingt deux ans, d'après Hérodote ; cinq cents ans, d'après les chroniques, 254. Les chroniques persanes lui donnent trois fils : Iredj, qu'il eut d'une Iranienne, Tour et Selm, qu'il eut d'une fille de l'usurpateur Zohak. Iredj fut tué par ses frères, et son fils Menoudjer lui succéda, 255. Des trois fils de Ferydoun, — Iredj, Tour et Selm, — Iredj seul est de sang iranien, 259. Dans le Boundehesch, Ferydoun a purgé l'Iran des monstres qui l'infestaient (V. *Monstres*), 322.

FERWAL. Ascendant de Djemschid (V. *Djemschid*), 243.

FÊTES. V. *Gahanbars.*

FEUX. Protégés par l'amschaspand Ardibehescht (V. ce mot), 158. Génie du feu (V. *Ader*), 160. Génies

des divers feux (V. *Izeds*), 161 et 162. Le feu ne symbolise que l'ardeur réchauffante d'Ormuzd; il est son émanation, son « fils ». Les mazdéens dépassèrent la pensée du réformateur, et le Vendidad consacra l'importance du bûcher (*Iz., II, 174*; C. DE HARLEZ, *Avesta, p.* LXXXVI), 177.

« Nos pères avaient, eux aussi, un culte, une religion; l'adoration de Dieu florissait parmi eux. Comme les Arabes se tournent dans leurs prières vers une pierre, eux se tournaient vers le feu aux vives couleurs. » FIRDOUSI, *Schah-Nameh*; E RENAN (*Le Livr. des Rois, J. des Deb., 7 fev. 1877*).

Premières consécrations des feux de toutes sortes, 178. L'entretien du feu devient l'acte principal du culte, (PAUSANIAS, *Voy. en Lydie*; C. DE HARLEZ, *Avesta, p.* CCV), 181. Le « feu sacré », ce n'est ni l'Éternel, ni Ormuzd, et cependant la flamme est divinité : mystère (V. *Trinité*), 195. Sanctifiés par des prêtres contemporains de Djemschid, 242. Classement des feux dans le Boundehesch, 317.

FIÈVRES (V. *Maladies*) Détruites par l'amschaspand Ardibeheschit (V. ce mot), 158.

FINNOIS (Idiome). V. *Touraniens.*

FIRDOUSI. La grande lutte des Iraniens et des Touraniens lui a inspiré l'épopée nationale du Schah-Nameh (P. GAFFAREL, *Hist. anc., p. 310*), 234.

« C'est à tort que l'on donne au *Schah-Nameh* le nom de poème épique et que sir William Jones l'appelle une suite de poèmes épiques. Cet ouvrage renferme l'histoire d'une période de 3700 ans... C'est bien plutôt un poème historique, comme le sont la *Pharsale* de Lucain, l'*Enéide, l'Iliade*; en un mot, c'est un poème historique animé par des Fables. » SCOTT WARING; CHAMPOLLION-FIGEAC (*Hist. de la Perse, p. 132*).

« Le livre des Rois est bien vraiment l'épopée de la Perse. Quoique les Persans musulmans le lisent eux aussi avec délices, ce sont surtout les Parsis qui le copient; le livre est presque devenu un livre parsi, et si un jour, comme on peut le croire, la Perse repousse le joug de l'Islam, le Livre des Rois redeviendra son livre national. Firdousi croit à la gloire; il est humain, il aime le bien; la civilisation est pour lui le but que le monde poursuit, nonobstant la fragilité des individus; ce n'est pas un Arabe, c'est un des nôtres; avec Hafiz et Kheyyam, il caractérise cet étonnant phénomène que présente la littérature persane, la persistance obstinée du génie indo-européen au travers des plus tristes aventures de l'histoire asiatique. » E. RENAN, (*Le Livre des Rois, J. des Deb., 7 fév. 1877*).

FIROUZABAD. Là cesse la végétation arabique, 25.

FLEUVES (*Rouds*) du Boundehesch. Roud principal faisant le tour de la terre, 321.

FLORE iranienne. Disparate (A. MAURY, *La Terre, p. 250 et 262*). Diversifiée, 32.

FOI. Imposée. Le peuple doit croire sans comprendre (*Iz., II, 180*), 196.

FOIE. Siège des passions (ANQUETIL DU PERRON, *Zend-Avesta, t. II, p. 321, n. 1*), 127.

FORCE. Donnée par l'amschaspand Amerdad (V. ce mot), 159.

FORTERESSES en Iran, avant Zoroastre, 95, 135.

FORTIFICATIONS, avant Zoroastre, 136.

FORTUNE. Dispensée par l'amschaspand Bahman (V. ce mot), 158.

FOUET (*Courbache*). Sorte de lanière durcie en forme de cravache. Chaque année d'enfer encourue par un mazdéen lui vaut, en ce monde, un coup de fouet, 218.

FOURRAROUD. V. *Farraroud.*

FRACTURES. Peines édictées contre ceux qui blessent, 219.

FRAVARSHIS. V. *Feroüers.*

FREDEDAFSCHÉ. (V. *Keschvars*), 305.

FRESDÂN. (V. *Eaux*), 322.

FROID. Excessif dans l'Iran primitif, ainsi qu'au Touran (CH. DE UJFALVY, *Exp., t. III, Rép. franç. 19 juill. 1880*; POLAKOV, *Soc. imp. de géog. de Russie, Explor. juillet 1880, p. 149*), 239.

« L'Airyâna-Vaêja avait dix mois d'hivers et deux d'été et ce court été même était froid pour la terre, les eaux et les plantes; en outre, l'hiver y était des plus rigoureux. » C. DE HARLEZ (*Les Aryas et leur première patrie, p. 7*).

« La tradition antique de la Perse range au premier rang, parmi les châtiments qui suivirent cette faute (déchéance de l'humanité par la faute de son premier auteur), en même temps que la mort et les maladies, l'apparition d'un froid intense et permanent que l'homme pouvait à peine supporter et qui rendait la terre presque inhabitable. » F. LENORMANT (*Manuel d'hist. anc., t. I, p. 70*).

« Les rigueurs de l'hiver ont occasionné des maux innombrables en Baschkirie ainsi que dans les steppes des Kirghises et ont fait beaucoup de victimes humaines.

« Au dire de témoins oculaires, la position des Baschkires était désespérée au mois de février. Il n'y avait ni viande, ni farine.

« Par suite de bourrasques et de chasse-neige durant quelquefois huit à dix jours, il était complètement impossible d'aller chercher du bois de chauffage. Aussi les femmes et les enfants, exténués par la faim et transis de froid, mouraient-ils par centaines, tandis que les pères et les maris se tordaient les mains avec désespoir, incapables de venir en aide à ceux qu'ils auraient voulu sauver au prix de leur vie. » CORR. D'OREMBOURG (*J. Officiel, 5 juin 1881*).

FUNÉRAILLES. Réglementées, même pour les chiens. Le cadavre ne doit jamais être revêtu d'un vêtement neuf; il doit être transporté par les mazdéens dans une tombe assainie, parfumée (*Vend., II, 330 et suiv.*), 131. Prescriptions pour l'enlèvement des cadavres, 220.

« L'acte dont la loi se préoccupe le plus, qu'elle entoure des précautions les plus minutieuses, c'est l'enterrement des corps morts. Les cadavres des chiens sont en ceci traités comme ceux des hommes; ils leurs sont assimilés, pour ce qui regarde les souillures qu'ils engendrent. » C. DE HARLEZ (*Avesta, p. CLXXI*).

FYL. Descendant de Djemschid. Règne dans l'El-Bourz (V. *Djemschidites*), 249.

GÂHANBARS ou « époques ». Ormuzd fit le monde en six gâhambars (V. *Ormuzd*), 151. Jours célébrés par des réjouissances. Fêtes (EUG. BURNOUF, *Comm. sur le Yaçna, t. I, p. 300*), 172.

GALYCHE. Montagnard du nord de l'Iran. Type. Mœurs, 37.

GÂM (V. *Mesures*), 325.

GARDIENS. Des champs, des routes, des villes, des rues, des troupeaux, 137.

GAWIDES. Soutiennent Noouzer contre Afrasiab (V. ces mots), 257.

GÉDROSIE. Mekran actuel (V. *Bélouchistan*), 23.

GÉNÉRATION. Lois, dans le Boundehesch, 317 et suiv.

GÉNIES. Enumérés par Ormuzd, 225. Mauvais génies du Boundehesch (V. ce mot), 299.

GÉORGIENS. Lents et chevaleresques; grands buveurs; fiers de leurs armes et de leurs femmes (MOYNET, *Voy. au litt. de la mer Casp., p. 326*), 36. Type iranien, 47. En Médie, 51.

GHILAN (*Ghil, Ghilanat*). Entre le mont El-Bourz et la mer Caspienne (A. CHODZKO, *Le Ghilan, p. 10, 75 et 77*), 17. Climat. Vent chaud (*Badiguern*). Incendies. Arbres européens. Le ver-à-soie y serait indigène. Végétation (AUCHER-ELOY, *Rel. de voy., p. 419*; TAVERNIER, *Voy., t. II, p. 8*; A. CHODZKO, *Le Ghilan ou les marais caspiens, p. 62*), 17.

GHILANAIS. Type. Mœurs (A. CHODZKO, *Le Ghilan, p. 69 à 82*; AUCHER-ELOY, *Rel. de voy., p. 417 et 418*), 36.

GOBAD. Descendant direct de Djemschid. Trouvé dans l'El-Bourz par Zow et son fils Roustem, 261. Sa généalogie : Noouzer, Mansou, Nourkan, Dad, Gobad, 262. Inaugure la dynastie djemchidite des Keïaniens, (C. DE HARLEZ, *Avesta, p.* CXLII), 232. Vainqueur d'Afrasiab et des Touraniens. Rétablit les frontières iraniennes. Son fils, Nabyeh, lui succède, 262. D'après John Malcoln, eut pour fils Kaous, Aresh, Roum et Armen, 262.

GOGARD (L'arbre). Germe des arbres, 307 et suiv.

GOMAL. Voie de communication de Caboul avec l'Inde (X. RAYMOND, *Univ. pitt.*, *Afghanistan, p.* 63), 22.

GOSCH. Ized du corps et de l'âme des bestiaux (V. *Izeds*), 161.

GOSCHOROUM. Génie des troupeaux (*Iz., II, p. 182*), 95. Prototype des bêtes, 304.

GOUL (V. *Arbres*), 326.

GOURGAN. Fleuve iranien (AUCHER-ELOY, *Rel. de voy., p. 332*), 10. Débordements annuels (A. VAMBERY, *Voy. dans l'Asie centr , p. 53*). Eaux jaunes. Bouches obstruées. Débordements, 10.

GOURZSCHER. Comète qui tombera sur la terre le jour de la résurrection, 330.

GOUSTASP (*Gustasp*), 232.

GOUVERNEMENT des Iraniens, naturel. Républicanisme parlementaire, très morcelé, 140.

GUÈBRES de Bakou. Mœurs. Type (G. DROUVILLE, *Voy. en Perse, t. II, p, 210*; MOYNET, *Voy. au litt. de la mer Casp., p. 127*), 36. Exploitent les pétroles, 80.

« Leurs prêtres (les prêtres des Guèbres, en Perse) nommés deltours (destours), quoique d'une ignorance profonde, sont néanmoins d'adroits charlatans : ils ont conservé des temples qu'ils nomment Atech-Gaah, dans lesquels ils conservent » feu sacré qu'ils prétendent avoir été allumé lors de la création du monde » G. DROUVILLE (*Voyage en Perse, t. II, p. 209*)

GUERRE. Etat de guerre des Iraniens au moment de Zoroastre (*Iz., II, 169*), 137.

GUERRIERS. Existaient en Iran avant Zoroastre, 95. Armes, 137. Leur importance dans le Vendidad, 137. Tout Iranien est agriculteur, mais peut devenir guerrier, 139.

GUERSCHÂSP. V. *Khosrou*.

GUSTASP (*Ké-Gustasp, Vistaçpa, Hystaspe, Goustap*). Roi en Iran, à Balkh. Sert la réforme de Zoroastre. Ennemi d'Ardjasp, roi en Touran (L. DUBEUX, *Univ. pitt., p. 269*).

« C'est Gustasp qui, selon l'Avesta, adopta la réforme de Zoroastre et l'établit en Bactriane. Sous son règne, les guerres avec le Touran recommencèrent, le roi iranien avait à venger le meurtre de son aïeul Naotara. Avec l'aide de son frère Açpâyaodha (IES, *V, 117*), il vainquit les Touraniens et leur redoutable chef Arejat-Açpa (IES. *V, 108-118; IX, 29*); les Ieschts (*IX, 31 et XVII, 51*), signalent aussi ses exploits contre le farouche Asta aux 700 chameaux et le gyaonien Çpinjarista dont il ravagea les terres. Vistâçpa enleva la loi aux Hunus et la propagea par les armes (IES, *XIX, 86, 99*). Le même Yescht signale les exploits accomplis dans cette guerre par Jâmâçpa, le ministre de Vistâçpa, protecteur de Zoroastre, par Vistaurusha, prince de la race royale, et par les vaillants guerriers Zairivairi, Ashavazdâo et Trita (IES, *V, 68-79, 111-119*). Vistâçpa eut pour femme Hutaoça, qui favorisa également le réformateur (IES, *XV, 35 ; XVII, 46 ; IX, 26*). » C. DE HARLEZ (*Avesta, p.* CXLII).

Son royaume aurait été l'Eerïené-Véedjo (V. *Iran*), 85. Séduit par la théorie de Zoroastre. Premier réformé convaincu (F. LENORMANT, *Manuel, t. II, p. 307*), 218. Continue la dynastie des Kéaniens (V. *Kéaniens*), 232. Héros du Schah-Nameh (V. *Firdousi*), 234. Le commencement de son règne est une période de paix, 267. Zoroastre vient à Balkh donner au roi Gustasp le programme de la réforme, 269. Religion du roi

au moment de la venue de Zoroastre, 271, 272.

« Aboudjaafar, cité par Boundari (Hyde, *De rel. v. Pers., p. 319*), rapporte que jusqu'alors Gustasp et son père Lohrasp avaient suivi la religion des Sabiens; c'est-à-dire que ces princes, qui adoraient le dieu du ciel, honoraient aussi les étoiles, sans reconnaître assez clairement la dépendance absolue où ces êtres sont du maître de l'univers. C'était la religion de Djemschid, corrompue par l'ignorance et la superstition. » Anquetil du Perron (*Avesta, t. II, p. 31*).

Gustasp obligé de combattre les Touraniens. Zoroastre le suit, 279. Victoire des Bactriens. Le roi, jaloux de Zoroastre, ne le soutient plus, 282. Le réformateur oblige Gustasp à se prononcer, 283. Le roi revient à Zoroastre, 285. Les Touraniens, menés par Ardjasp, envahissent la Bactriane. Gustasp envoie son fils, Isfendiar, pour les arrêter, 289. Isfendiar victorieux. Son père, jaloux, le fait emprisonner. L'armée se révolte. Ardjasp en profite pour venir jusqu'à Balkh, où il massacre les mazdéens, 289.

GYNDÈS (*Kerab, Kerkbak*). Fleuve venant jadis au golfe Persique, directement; se perd maintenant dans le Schat-el-Arab (V. ce mot), 23.

HALKA. (V. *Coq*), 321.

HAMADAN. En Irak-Adjemi, 26. Ancienne Ecbatane? 27.

HAMOUN (Lac). Sépare la Perse de l'Afghanistan, 20. Ancienne mer. Avait nom *Pouytika* et recevait sept rivières (V. *Farra-roud* et *Helmend*), 20. Change continuellement de forme et de place, 21. Légende du comblement du lac par Djemschid. Tend à disparaître (Gobineau, *Hist. des Perses, t. I, p. 12*), 21.

« Dans son voyage de l'Indus au Tigre, le voyageur anglais Bellew a traversé le *Seistan*, triste province située sur l'Helmend, tributaire du soi-disant lac Hamoun.

« Ce lac Hamoun, qui occupe une place honorable sur nos cartes de l'Asie centrale, a peut-être été un lac dans la meilleure acception du mot, mais il résulte des détails fournis par l'explorateur anglais, qu'il n'existe plus aujourd'hui. « Bellew et ses compagnons, nous dit « l'*Ausland*, ont bel et bien voyagé à pied « sec sur le territoire que nos cartes nous « représentent comme recouvert par les « eaux saumâtres et peu profondes du lac « Hamoun. »

« Bellew ne donne pas une description d'ensemble, mais son texte ne laisse aucun doute là-dessus. Au sud de Pechawaran, nous dit-il, est le lac de Furrah-Rud, où se jette le Harut-Rud. Le Furrah-Rud est relié à la lagune de l'Helmend par le Naïzar, ruban de joncs et de roseaux dans un bas-fond, qui tantôt est mouillé, tantôt sec pendant des années.

« La lagune de l'Helmend, beaucoup plus étendue que le Furrah-Rud, a 30 et quelques kilomètres de longueur sur 20 de largeur. Quand son affluent est en grande crue, elle sort au loin de son lit : elle se réunit alors au nord avec le Furrah-Rud, au sud avec le marais de Zirrah, et reconstitue ainsi en partie l'ancien lac Hamoun. D'ailleurs, les crues assez fortes pour étendre ainsi la lagune de l'Helmend sont aussi des plus rares, et de mémoire d'homme le marais de Zirrah est resté à sec.

« Ainsi, nous pouvons admettre, dit l'*Ausland*, qu'il n'y a pas de lac Hamoun, et qu'à sa place on ne trouve plus que deux lagunes, une grande et une petite, et un marécage... Semblable à l'Oxus dans le khanat de Khiva, l'Helmend est appauvri par d'innombrables canaux d'irrigation, ainsi que les torrents qui lui viennent de la montagne et qui s'épuisent sans l'atteindre. » Tour du monde (*Chron., 28 févr. 1874*).

HANIREH. V. *Iran*.

HAMRID. Mazdéen impur (V. *Impureté*), 121.

HAOMA. V. *Hom*.

HAOURVATÂT. Amschaspand (V. ce mot), 157.

HAREBEREZEYTY. (V. *El-Bourz*), 248.

HARÔÏOU. Très peuplé, appauvri (V. *Exode*), 84.

HAROUD. V. *Farra-roud*.

HEROUD. V. *Farra-roud.*

HAÏTOUMAT. « La contrée lumineuse » (GOBINEAU, *Hist. des Perses, t. I, p. 290,*) (V. *Seistan*), 20. Peuplé de Çamites au moment où Ferydoun reprend l'Iran à Zohak (V. *Zobak*), 252.

HEBYREH. Iran restreint (V. *El-Bourz*), 248.

« Iran n'était pas alors le nom de la terre d'Iran ; c'est Hebyreh que l'appelait l'homme de la loi pure. » FIRDOUSI (*Schah-nameh*).

HELMEND (*Helmendou*). Fleuve se jetant dans le lac Hamoun. Tend à disparaître (GOBINEAU, *Hist. des Perses, t. I, p. 12*), 21.

HÉMIONES. Troupeaux en haute Asie. Descendent parfois dans les steppes turkomanes (A. MAURY, *La Terre, p. 358*), 31.

HÉRAT. Point central du Khorassan oriental, (V. *Ver*), 18, 245.

HERBEDS. (V. *Prêtres*).

HERSE. Traînée par des bœufs, 97.

HESAR. (V. *Mesures*), 325.

HETCHEDASP. (V. *Poursischt*), 230.

HEURES. (*Desars*), 324.

HEYA-EL-MOLOUK. Chroniqueur oriental. A donné une généalogie de Djemschid (V. *Djemschid*), 243.

HEZIEOSCH. (V. *Taureau*), 320.

HIÉRARCHIE. Tout est hiérarchique en Iran : *Chefs* de famille, de rue, de ville, de district ; *Chefs* des agriculteurs, des guerriers, des prêtres et des femmes (*Iz., II, 127, 128, 174*), 139, 275. Collectivités, 277.

HIMALAYAS. Noués au plateau de Pamire, 14.

HINDOUS. Appelés par Afrasiab, comme alliés, contre les Iraniens (V. *Afrasiab*), 260.

HINDOU-KOUSCH, ou Caucase indien, 13.

« Le plateau oriental de l'Asie (Thibet occidental) est séparé du plateau occidental (Perse orientale), entre les méridiens de Kaboul et de Balkh, par une région de nature spéciale. Le nœud formé à la jonction des différentes chaînes, appelé Caucase indien par les compagnons d'Alexandre, et qui porte à présent le nom d'Hindou-Kouch, est une région alpestre étendue, ou plutôt un isthme-montagne, s'étendant entre les plaines de la Boukharie et de l'Inde, et réunissant ainsi les deux plateaux de l'est et de l'ouest. Il est ainsi très analogue à l'isthme de Panama, qui réunit aux Andes les montagnes de l'Amérique du Nord. » C. KNIGHT ; A. STUART, *Les Tracés du chem. de fer centr. asiat., p. 14*).

HIRMEND. Fleuve se jetant dans le lac Hamoun. Source. Son cours se modifie sans cesse. Bouches obstruées (X. RAYMOND, *Univ. pitt., Afghanistan, p. 6;* BELLEW, *Voy. de l'Indus au Tigre*), 21.

HIVERS. Démon faisant les durs hivers (V. *Egheteschb*), 168. Rigoureux dans l'Iran primitif, 239. Durait cinq mois, 324.

HOLOCAUSTES. Inconnus à l'origine du mazdéisme, 173.

HOM. Libation. Liqueur fermentée, 72. Au commencement du mazdéisme, la libation n'était que d'eau pure, 174. Les prêtres substituèrent à l'eau ou « hom blanc », une liqueur enivrante, le « hom jaune » (*Iz., II, 116* ; ANQUETIL DU PERRON, *Zend-Avesta, t. II, p. 116* ; C. DE HARLEZ, *Avesta, p.* CLXXVIII), 180. Ce hom jaune pourrait être le vin doré de Kachetie ? (MOYNET, *Voy. au litt. de la mer Casp., p. 326*). L'arbuste dont le hom est extrait, devient très important. Ne serait-ce pas la vigne ? 181.

« Le homa est une plante qui croît dans le Turkestan actuel, l'ancienne Sogdiane, la Bactriane et dans les régions situées plus au nord, séjour primitif des Arians. On en trouve aussi sur les montagnes du Kerman. La botanique la connaît sous le nom de *Sarcostema viminalis*. Lorsqu'on

en mêle les tiges ou pousses pulvérisées au lait caillé, à la farine d'orge ou à une céréale appelée par les Hindous nivara ou trinadhanya, qui pourrait être du riz sauvage, et qu'on laisse ensuite fermenter le liquide qu'on en extrait, on obtient un breuvage fort et enivrant considéré comme sain, nutritif et propre à donner à la fois de l'énergie et de la durée à la vie. » A. Gobineau, (*Hist. des Perses, t. I, p. 36*).

« Les traits qui s'adressent à la plante homa la peignent comme un végétal luxuriant, de couleur vert doré, aux branches flexibles, odoriférant, à la sève abondante, croissant sur les hautes montagnes et dans les gorges. Plante qui servait au sacrifice et qui était réellement un arbrisseau à tiges épaisses, noueuses, à fleurs jaunes, croissant sur les montagnes du Ghilan. Mais l'Avesta ne se contente pas de cela; il cherche à diviniser le homa. Il lui donne des qualités surnaturelles et des vertus magiques de la plus grande puissance. Le homa croit sur le Hara-berezaiti, la montagne céleste; là il brille, orné, comme d'une ceinture, de la loi mazdéenne; il s'y tient pour maintenir cette loi en honneur; son jus est l'antidote de tous les maux et de tous les poisons spirituels (*Ies, IX, 18; X, 9, 10, 13*). » C. de Harlez (*Avesta, p.* CIX).

HOMME. Créé par Ormuzd. Supérieur aux autres animaux. A reçu le don spécial de progrès indéfini (*Ies., III, 183*), 152. Fait pour être le maître du temps, gouverner les peuples, guerroyer contre les démons et les éloigner (*Ies., III, 26*), 154. Chaque homme a son feroüer (C. de Harlez, *Avesta, p.* CXXII), 163. But des animosités d'Ahriman, 166. Dernière formule de l'homme dans le Boundehesch, 303 et suiv. Sept couples, ving-cinq espèces, 315.

« Dans la bonne loi des Mazdéens, il est dit : Que dans l'homme cinq choses (principales) de la nature spirituelle existent. On appelle l'une principe de vie (jân); on appelle l'autre conscience (akhû), une autre se nomme âme (rûân), une autre intellect (bôi), une autre enfin fravashir (fravhar). Le Dieu très haut a appliqué toutes ces (choses) dans le corps de l'homme à une action, et (chacune) a soin d'une chose. — L'action de l'intellect est de garder la mémoire et l'intelligence, et de leur faire remplir leurs fonctions. — L'action du fravhar (fravashi) est ceci : que le bôi fasse tourner à profit les aliments et tout ce qu'on mange, et qu'il rejette et écarte tout ce qui est pesant et indigeste. A la mort, le principe vital se mêle au vent; l'akhû à la substance céleste. L'intellect, l'âme et le fravashi restent et subissent le jugement ensemble. Ils se mêlent trois fois ensemble et rendent compte de leurs actes. » Spiegel (*Trad. litt. der Parsen, t. II, p. 172*); C. de Harlez, (*Avesta, p.* CXXII).

Ce qui caractérise l'homme, parmi les animaux, c'est qu'il peut regarder le ciel sans infléchir le cou, 323. La destinée de l'humanité est réglée par celle du premier homme et de la première femme, 328. Après la fin du monde, les hommes vivront éternellement heureux dans le ciel d'Ormuzd, 332.

HORMUSABAD. Oasis dans le désert de Khaver, 29.

HOUFRASCHMODAD. (V. *Coq*), 184.

HOUMAYOUN. Fils et successeur de Djemschid (V. *Djemschid*), 243.

HOUMMA-Y-GACH. Fièvre du Kirman (V. *Kirman*), 24.

« Le *Houmma-y-gâchi*, fièvre dont les paroxysmes sont précédés de quatre ou six heures d'évanouissement, dont rien ne peut faire sortir le malade. » Aucher Eloy (*Relat. des voy. en Orient. p. 668*).

HOUO. Femme de Zoroastre (V. *Zoroastre*,) 229.

HOUSHENG. Ascendant de Djemschid (V. *Djemschid*), 243.

HUDHÂOMANO (Le plus sage). Attribut d'Ormuzd, 148.

HYGIÈNE. Sévère et minutieuse dans l'Avesta. Règles pour la coupe des ongles et des cheveux (*Ies., III, 117; Vend., II, 401*), 121. La multiplication des arbres accroit la durée de la vie humaine, 124. Médecine, 124 à 125. Zoroastre ordonne de déterrer les morts pour assainir la terre (*Vend., II, 286*). L'homme moral c'est l'homme sain, 128. L'incinération des cadavres condamnée.

Destruction obligatoire des anciens cimetières. Les nouveaux doivent être placés sur une hauteur, en plein soleil, 129. Tombes hermétiques, de fer, de pierre ou de plomb, 131. L'hygiène est une partie importante de la morale, 204.

HYRCANIE. V. *Dabistan.*

HYSTASPE. (V. *Gustasp*), 232.

HYWASEB. Ascendant de Zow (V. ce mot), 260.

IESCHT. Prier, célébrer, invoquer, 71. Un des livres de l'Avesta (V. *Yescht* et *Avesta*). Parties rythmées. (WESTPHAL, *Zeitschr für Verg. Spr. t. IX, pp. 437, 452.*)

IMMORTALITÉ. Idée vague dans l'Avesta, 94.

IMPURETÉ. Femmes périodiquement souillées, 114. Femmes avortées, 115. Le mazdéen peut devenir impur directement ou indirectement; par le contact d'une chose impure, et c'est l'*hamrid*; par le contact de l'*hamrid*, et c'est le *pitrid* (V. ces mots. *Vend., II, 303*), 121. Irrémédiable pour le mazdéen qui a commerce avec une fille impure ou qui mange de la viande d'homme ou de chien (*Vend., II, 320*), 124. Impureté par le contact du chien *vizosch*, immonde, 131; ou de tout objet touché par un cadavre (*Vend., II, 318 et suiv.*), 132. Terre souillée par le contact d'un cadavre (*Vend., II, 309*), 132. Œuvre d'Ahriman (V. ce mot), 216.

INCINÉRATION. Il semble que les Iraniens nomades brûlaient leurs morts (G. GRIMM; MAX MÜLLER, *Essais sur la myth.*, *p. 305 et 306*), 128. Condamnée par Zoroastre, 129.

INDO-CHINOIS. V. *Mongols.*

INDO-EUROPÉENNE (race). V. *Japhétique.*

« Rien peut-être ne prouve péremptoirement que les races blondes ou brunes aryennes se soient] formées dans l'Asie centrale. Le fait que l'Aryen primitif s'est mieux conservé dans les langues aryennes de l'Asie n'a en lui-même rien de probant. » (*Rev. scient. de la Rép. franç., 22 mars 1881*); (ROYER, CLÉMENCE *Or. des Aryas et l. mig., Bull. d'anthr., 1879.*)

INDO-EUROPÉENNE (langue). Langue mère (A. HOVELACQUE, *Linguistique, p. 200*; BOPP; CHAVÉE; A. PICTET, *Les orig. indo-europ. ou les Aryas primitifs, Essai de paléont. linge 1878*; A. LEFÈVRE, *Les orig indo-europ. Rev. des sci. hist.*; *Rép. franc. 1er nov. 1878*; MAX MULLER, *Lect. on th. orig. and growth of rel. of India;* M. VERNES, *Étud. Aryennes et sem. Rev. polit. et lit. 3 mai 1879.*) 56. Rapports avec les langues ouralo-altaïques (ED. SAYOUS. *Bull. soc. géog. 1878, p. 273*; FICK, *Dict. de la langue mère indo-eur., en allem.*) 59.

« A cette époque (1852), je partageais les idées alors répandues dans le monde savant et surtout parmi les représentants de la philologie comparée, à savoir : que la langue était toujours le critérium de la race, et que les nations étaient toutes, ou indo-européennes, ou sémitiques, ou touraniennes. Depuis cette époque, le progrès des études philologiques a montré la fragilité de ces théories, et je suis un des premiers qui aie soutenu, dans les discours prononcés à l'ouverture de mes cours, que la langue ne prouve que la présence d'un seul élément entrant dans la composition ethnographique d'une nation, sans préjuger pour cela la question de la race à laquelle le peuple doit appartenir. » J. OPPERT (*Le Peuple et la Langue des Mèdes, p. 4*).

« C'est en comparant et en analysant les mots, et, en particulier les mots communs à la plupart ou à l'ensemble des nations aryennes, qu'il a été possible de retrouver quelques-unes des pensées qui remplissaient les cœurs et les esprits de nos ancêtres les plus lointains, de cette race d'hommes qui vivaient, nous ne savons ni où ni quand. » MAX MÜLLER (*Essais sur la myth. comparée, p. 302*).

« Il n'y a aucune information directe à tirer des racines pour la question de l'origine du langage. L'erreur serait à peu près la même que si l'on voulait voir dans les anciennes monnaies grecques, d'un art déjà si avancé, d'un goût si exquis, le premier moyen d'échange inventé par les hommes. » MICHEL BRÉAL (*Disc. à l'Inst.*,

le 25 oct. 1826; Journ. offic., 28 octobre, p 7729).

INSECTES iraniens, de type européen (V. *Entomologie*), 29. Colportent les maladies. Sont les ouvriers de la mort (*Vend., II, 316*), 128.

INSPIRATION. Génie de l'inspiration (V. *Vad*), 161.

IRAN (*Aryana-Vaēja, Eriené, Eïrieno, Airieno, Airiano, Iraniana*). Fars ou Pars des Romains. La Perse et le Khorassan, réunis, forment l'Iran actuel (A. VAMBERY, *Voy., p. 34*), 5. Iran central, aride, 18. Végétation européenne, (A. GRISEBACH; A. MAURY, *La Terre, pp. 257-252*), 25. L'Iran antique, à l'Orient du désert de Khaver, Balkh était, avec Merw, le centre de cet Iran restreint, (C. DE HARLEZ, *Les Aryas, p. 20*), 27. A désigné, ensuite, l'ensemble des territoires autour du désert de Khaver, (DIONYS, *Périp.* 1095; PLINE, *Hist. nat.*, VI, 25; AVIEN, *Descr.* 1300.) 28.

« Il nous a paru qu'on pouvait, avec quelque fondement, reconnaître pour les antiques limites de l'Iran : à l'est, le fleuve Indus, qui se prolonge vers le nord jusqu'à l'Oxus; au nord, l'Oxus, courant à l'ouest jusqu'à la rive orientale de la mer Caspienne, dont l'Aral n'est alors qu'une pointe à l'est; sur la rive occidentale de cette mer, l'Araxe et la branche du Taurus, nommée le mont Zagros, prolongée par les frontières de l'Assyrie jusqu'au golfe Persique; enfin, au sud, ce même golfe, de l'Océan Indien jusqu'aux embouchures de l'Indus. » CHAMPOLLION-FIGEAC (*La Perse, p. 26*).

« Le Yesht énumère les trois grands fleuves qui bornent la terre connue de son auteur : l'Indus, le Tigre et l'Oxus (ou l'Yaxartès); puis il ajoute : « Enfin tout ce qui est à l'extrémité de la terre. »

« Le § 104 du Yesht X, énumérant les extrémités de la terre, les désigne par ces mots : l'orient et l'Indus, l'occident et Ninive (daoshagtarè Nighnè); puis la Ranha et, en général, l'extrémité de la terre. » C. DE HARLEZ (*Les Aryas et leur première patrie, p. 24-25*).

« Le domaine iranien est plus vaste qu'on ne croit. Il semble, au premier abord, que la Perse et la Médie constituent seulement ce qu'on appelle l'Iran. Il n'en est rien. Ces deux contrées ne sont qu'une partie de ce grand pays. La Bactriane et la Sogdiane, si proches de l'antique berceau de notre race, si elles ne sont pas ce berceau lui-même, l'Afghanistan et le Belutchistan, sur les bords de l'Océan Indien, sont aussi des terres ou, pour les dernières surtout, des conquêtes iraniennes. C'est dans la Baktriane que se parlait le Zend; la langue de l'Avesta, et aujourd'hui encore l'*Afghan* et le *Belutchi* sont des langues reliées à ce rameau indo-européen. » GIRARD DE RIALLE (*Les Études védiques et iraniennes, p. 31, 32*).

Appartient à la région entomologique dite Européo-méditerranéenne (TH. LACORDAIRE, *Int. à l'entom., t. II, p. 606*. — V. *Entomologie*), 30. Est sur « l'équateur de contraction » de Jean Raynaud, 31.

« La région europeo-asiatique tempérée peut être regardée comme ayant pour limite, au sud, une bande que l'on appelle l'équateur zoologique, et qui répond à ce que Jean Reynaud nomme l'équateur de contraction. Cette ligne, qui passe entre l'Europe et l'Afrique, traverse, en Asie, la dépression de la mer Morte, les déserts de Syrie, de la Perse et de Kobi, et se prolonge entre les deux Amériques. Voilà pourquoi la faune du bassin de la mer Caspienne participe des caractères de la faune de l'Europe tempérée orientale, tout en ayant des affinités avec celles de l'Asie plus méridionale... J'ai signalé, plus haut, le rapprochement, en cette région, des lignes isothermes appartenant à des échelons fort éloignés de l'échelle thermique. » A. MAURY (*La Terre et l'Homme, p. 357*).

Ethnologie très compliquée (GOBINEAU, *Hist. des Perses, t. I, p. 188*; A. MAURY, *La Terre, p. 405*), 40. L'Yaçna appelle l'Iran, Aryana-Vaëja, 85. C'est le « beau pays »; on le nomma *Hanireh*, « belle » (ANQUETIL DU PERRON, *Zend-Avesta, t. I, p.* LIII). Très étendu à l'époque de Zoroastre, 93. Célèbre par ses productions et ses félicités, 95. La corruption ayant détruit cette œuvre excellente d'Ormuzd, Zoroastre voulut rendre à l'Iran son ancien éclat, 95. L'Iran manque d'eau, 100. Zoroastre prescrit des plantations d'arbres, 124. Groupement des villes de l'Iran au moment de Zoroastre, 136. Réduit

à l'El-Bourz, par la victoire de Zohak sur les Bactriens (V. *Zohak*), 248. Frontière nord arrêtée sous le règne de Menoudjer (V. *Menoudjer*), 256. Très étendu à l'avénement de Gustasp : quantité de petits royaumes, dont la Bactriane est le plus important, 266.

IRAN-VEDJ. Territoire occupé par le prince Khéembié (V. *Princes*), 327.

IRANIENS (*Eerîenéens, Eirénéens, Irénéens*). Type très difficile à retrouver, à définir pur (P. TOPINARD, *Antbr., p. 552 et 553*), 33. Ethnologie compliquée, 39 et 40. Type probable (A. MAURY, *La Terre, p. 462* ; P. TOPINARD, *Anthrop., p. 483*), 47. Hypothèses. L'expansion des Iraniens vers l'ouest, en Iran, 47 ; puis vers le sud, 48.

« Le *Vendidad* dit que Yima s'avança « upa Rapithwâm, hû paiti adhvanem ». La seconde expression veut dire : « Dans le sens de la route que parcourt le soleil », c'est-à-dire de l'est à l'ouest. La première signifie « vers le temps de midi », mais pourrait, à la rigueur, être traduite « vers le sud ». C. DE HARLEZ (*Les Aryas et leur première patrie, p. 15*).

Leur caractère, comparé à celui des Persans (L. DUBEUX, *Univ. pitt., Perse, p. 1* ; GOBINEAU, *Hist. des Perses, t. I, p. 1 et, 2*) 49. Mélangés de Touraniens (V. *Kurdes, Arméniens, Géorgiens, Tcherkesses, Lesghiens, Abrecks, Circassiens, Guèbres, Ghilanais, Yezidis, Baktiaris, Barabras, Brabouis, Béloutchis, Afghans, Bactriens*), 50. Langue iranienne, 52. Race commune : Bactriens, Mèdes et Perses, parlant le zend. (HÉRODOTE, VII, *p. 62* ; J. OPPERT, *Le peuple et la langue des Mèdes, p. 9* ; C. CANTU, *Hist. univ., t. I., p. 212*), 54. Combat de Gustasp contre Ardjasp, roi en Touran (V. *Gustasp* et *Ardjasp*). Les Touraniens vaincus, 67. Exode : S'arrêtent seize fois, et seize fois sont forcés de quitter les lieux qu'ils occupent (V. *Exode*), 78. Stables au moment où Zoroastre inaugure sa réforme, 86. En Bactriane, 2500 ans avant notre ère ? Tradition des origines (V. *Zoroastre*), 92. Étendue de l'Iran à cette époque, 93. Le théâtre de la réforme zoroastrienne très restreint en Iran, 93. Iraniens très corrompus, 94.

« Il paraît que du temps de Zoroastre l'Iran était partagé en plusieurs sectes. Indépendamment des Poériodekéschans, c'est-à-dire de ceux qui suivaient exactement la première loi, celle de Djemschid ; les uns honoraient en même temps Dieu et les étoiles, mais sans culte marqué. Ils se contentaient d'avoir du respect pour les éléments et d'observer les Gâhanbars, fêtes établies par Djemschid. Telle était la religion des rois de l'Iran. D'autres (et c'était le plus grand nombre) avaient substitué le culte des astres à celui de l'être suprême. Ceux-ci, comme Poroschasp, mêlaient le culte du vrai Dieu avec le respect pour les ministres des dews... Le reste des habitants de l'Iran adorait simplement les dews et les idoles. » ANQUETIL DU PERRON (*Avesta, t. II, p. 68*).

L'agriculture était leur occupation dominante. Villages, villes et districts. Guerriers et forteresses, 95. Caste inconnue, 138. Villes indépendantes. Armée, 138. Système hiérarchique appliqué à tout (V. *Hiérarchie*), 139. Leur organisation sociale n'était, en somme, qu'une anarchie organisée, un morcellement universel, 140. Vie belliqueuse, pastorale et agricole ; non industrielle, (J. OPPERT, *Le peuple et la langue des Mèdes, p. 27*), 140. Assemblées des groupes divers et du peuple (*Ies., II, 184*), 140.

« Le morcellement fut, pendant un très grand nombre de siècles, la condition normale de tous les Iraniens, chez qui le système de la tribu, si bien en rapport avec la vie belliqueuse, pastorale et agricole, mais non industrielle, existait dans toute sa pureté et formait la base de l'organisation sociale. Les familles se groupaient en tribus, celles-ci en communautés, les communautés en districts plus étendus, gouvernés tantôt par un chef unique, dont le pouvoir était toujours limité par des formes parlementaires, tantôt par une assemblée populaire... Telle fut l'existence et l'organisation républicaine des Mèdes pendant cinquante ans après la mort d'Arbace. » F. LENORMANT (*Manuel d'hist. anc., t. II, p. 341*).

« C'est surtout la qualité d'agriculteur, *vâçtrya*, que les Gâthâs attribuent aux Iraniens, par opposition à leurs ennemis les nomades. » HAUG; C. SCHŒBEL (*Recherches sur la relig. indo-iranienne, p. 83*).

Ormuzd sera leur divinité exclusive, pourvu que ce dieu leur livre le monde, 154. Oublieront Ormuzd pour se donner aux amschaspands, 160. N'agissent que par leurs feroüers (V. ce mot; — *Ies, III, 253*), 165. Tous leurs ennemis deviennent des démons suscités par Ahriman, 166. Imbus de superstitions touraniennes quand Zoroastre entreprit sa réforme, 175. Corrompus par l'influence touranienne, par les magiciens du Touran, moralement et physiquement, 176. Acceptent les prêtres, mais discuteront la légitimité du sacerdoce, 190. (A. GOBINEAU, *Hist., des Perses, t. I, p. 106; V. Zoroastre*), Tous ne subissent pas l'exploitation des prêtres; les prêtres dénoncent ces rebelles comme des ennemis de l'Iran (*Iz., II, 115*), 193 et 194. Se préoccupaient davantage d'Ahriman, le dieu du mal, que d'Ormuzd, le dieu du bien, 200. L'immortalité d'Ahriman (V. ce mot) les inquiétait, 201. L'Iranien parfait doit avoir un corps sain et une âme pure; se bien nourrir pour bien prier (L. DUBEUX, *Univ. pitt., p. 267*), 204. Zoroastre, par sa réforme, leur donne la santé, les plaisirs, le bonheur, 215. La lutte des Iraniens contre les Touraniens domine toute leur histoire (F. LENORMANT, *Manuel, t. II, p. 332 et 333*). Ils se qualifiaient d'Aryas, 233, 234. Il y aurait eu un empire iranien avant l'exode dont parle l'Avesta (V. *Djemschid* et *Ver*), 236. Considèrent leurs ennemis, très laids pour la plupart, comme des démons à forme humaine, noirs : Païrikas, Agro-Maynyous, Drouyas, Noubys, Siyahs, Bedjdjehs, Daïvas, Dyws, Afryts, Dynns (GOBINEAU, *Hist. des Perses, t. I, p. 16*), 237. Les premiers Iraniens, dits *Djemschidites*, avaient une organisation sociale : la famille, ou *nmana*, formait l'unité; le clan, ou *viç*, résultait de la réunion de plusieurs familles; plusieurs clans formaient le *zantou;* le territoire occupé par le *zantou* se nommait *daqyou* ou *dagbou;* la confédération de plusieurs *daqyous* donnait le *daqyouçaçti* ou *dagbouçaçti* (SPIEGEL, *t. II, p. 4*). Le clan, ou *zantou*, était l'unité politique, 237. Cependant le chef de clan, ou *païti*, n'avait qu'un pouvoir limité (V. *Païti*), 137. Libres et parfaitement heureux sous Djemschid, 239. Ils marchent de l'est à l'ouest, 240. Se révoltent contre les successeurs de Djemschid, incapables, 246. La tradition dit que les Iraniens appelèrent Zohak pour les délivrer des successeurs de Djemschid (V. *Zohak*), 246. Les Bactriens n'acceptent pas Zohak comme souverain, 247. Ceux qui ont appelé Zohak lui donnent une généalogie djemschidite (V. *Zohak*), 247 et 248. Les Bactriens, vaincus par Zohak, se retirent dans l'El-Bourz (V. ce mot), qui constitue l'Iran, la « terre sacrée d'Ormuzd », 248. La pure descendance de Djemschid croît dans l'El-Bourz, pendant que Zohak règne en Iran, 249. Abtyn, successeur de Djemschid, dans l'El-Bourz, marche contre Zohak, est battu, fait retraite, revient et remporte une série de petites victoires (V. *Abtyn*), 249 et 250. Les Iraniens, soulevés par Ferydoun et le forgeron Kaveh, dispersent les étrangers tenant l'Iran et s'emparent de Zohak, 251. Au moment de la défaite de Zohak, les Iraniens sont mélangés de Touraniens, d'Hindous, d'Arabes et de Nègres. Cependant les villes sont restées iraniennes, en majorité, sauf dans l'Haëtoumet (V. ce mot), où vivaient les Çamides turbulents, 252. L'Iran est rendu aux Iraniens par Ferydoun, qui y rétablit le fédéralisme primitif. Paix profonde, 253. Iredj, fils de Ferydoun, qui devait succéder à son père, ayant été tué par ses frères Tour et Selm, son fils Menoudjer lui succède (V. *Menoudjer*), 255. Dès

l'avènement de Menoudjer, son oncle Selm, venant de l'ouest, marche contre son neveu, pendant que les Touraniens, venant du nord, descendent en masse vers l'Iran, 255. Menoudjer, vainqueur, offre la paix au chef des Touraniens, Afrasiab, et arrête la ligne-frontière, au nord, entre l'Iran et le Touran, 256. Noouzer ayant succédé à Menoudjer, le peuple se révolte contre ce souverain. Le chef des Çamides intervient entre le peuple et Noouzer. L'Iran étant menacé par les Touraniens, les princes iraniens se réunissent pour résister, 256. Les princes, confédérés, obéissent à Zow, roi des Çamides, qu'ils reconnaissent comme héritier de Menoudjer, 260. Zow règne en Iran. Retour offensif d'Afrasiab. Panique des Iraniens, 261. Supériorité relative des Bactriens au moment de la venue de Zoroastre, 267. C'est pourquoi Zoroastre choisit la Bactriane pour y faire l'essai de sa réforme (V. *Bactriens*), 270. Par la réforme, la haine des Iraniens pour les Touraniens s'augmente d'un fanatisme religieux. La religion d'Ormuzd et la gloire de l'Iran sont devenues solidaires, 278.

IRAK-ADJEMI. Hamadan, ville centrale. Ancienne Médie, généralement. Climat. Pâturages (L. DUBEUX, *Univ. pitt., p. 9*), 26. Terre ingrate, 27.

IREDJ. Fils de Ferydoun. Tué par ses frères, Tour et Selm. Eut pour successeur son fils, Menoudjer, 255, 259.

ISFENDIAR. Fils de Gustasp, envoyé pour arrêter les Touraniens, les bat. Son père, jaloux, l'emprisonne et l'armée se révolte (V. *Gustasp*), 289.

ISPAHAN. Au nord-est de la Susiane (V. ce mot). Ciel admirable (AUCHER-ÉLOY, *Rel. de voy., p. 726*), 26.

IZEDS (*Yazatas*). Génies bienfaisants (*Visp., II, 136*). Répandus par milliers dans l'univers, commis à la conservation et au jeu de ses organes (GIRARD DE RIALLE, *Les étud. véd. et iran, p. 30*; (G. MASPERO, *Hist. anc., p. 466*). Les sept amschaspands (V. ce mot) sont les premiers izeds dans l'ordre de ces génies (*Si., III, 325 et suiv.*), 160. Izeds remarquables: Ader, Aban, Khor-Schid, Mah, Tir, Gosch, Meher (qui devint Mithra), Verehram (ou Behram), Ram (ou Rameschné-Khârom), Vad, Din, Ard (ou Ascheshing), Asman, Zemiad, Manrespand, Aniran, 161. Chaque personnalité, chaque particularité géographique a son ized, 162. Émanations de l'Éternel, 162. Temple idéal élevé par Zoroastre à l'ized Seroch, sur le sommet de l'El-Bordj, 176.

« Pris dans son acception la plus étendue, ce mot (*Ized, Yazatas*) désigne tous les êtres célestes et terrestres pour lesquels le mazdéen professe un respect religieux. Généralement, il est employé dans un sens plus restreint, et il ne qualifie que les esprits célestes inférieurs aux Amesha-Çpentas, selon les théories dernières du mazdéisme. Les Yazatas comprennent donc la presque totalité des génies avestiques. » C. DE HARLEZ (*Avesta, p. XCIV*).

IZESCHNÉ. V. *Yaçna.*

JANISSAIRES. V. *Nogaïs.*

JAPHÉTIQUE. (Race) ou indo-européenne, originaire de la Bactriane. Concentrée en l'an 3000 avant J.-C., 60.

JEUNE. Rigoureusement interdit, 205. Aurait été imaginé par des prêtres contemporains de Djemschid (V. ce mot), 242.

JONGLEURS. Antérieurs à Zoroastre (V. *Magiciens*), 95.

JOUR. A la création, a précédé la nuit, 324. Jour supplémentaire des années bissextiles, 324. Dernière formule dans le Boundehesch (V. ce mot), 305 et suiv.

JUBILÉ. Pour la délivrance des

damnés, annuel, 209. Fêtes à cette occasion, 210.

JUGEMENT de l'âme, après la mort du mazdéen (V. *Ame*), 212. Le jugement définitif des âmes n'aura lieu qu'après la résurrection générale des corps. Ormuzd, jugeant, appliquera la loi écrite dans l'Avesta, 213.

JUSTES. Sont en grand nombre sur la terre (*Iz., II, 142*), 202. Récompensés dès la vie de ce monde, 206.

KACHGAR-DARIA (Fleuve). A sa source à Pamire (V. ce mot), 15.

KACHGARIENS. Mœurs. Type (N. FORSYTH ; A. STUART, *Les traces, p. 65*), 41.

KAÏOMORTS. Prototype de l'espèce humaine, 323. Dernière formule dans le Boundehesch, 303 et suiv.

KAOUS. (*Ké-Kaous*). Fils de Gobad. Règne en Iran, après Gobad et Nabyeh (C. DE HARLEZ, *Avesta, p.* CXLII), 262. Siavakhsch lui succède, 263.

KAOUS-CAMBYSE. Traverse la mer rouge (V. *Khaver*), 28.

KARA-KOUM (Désert de). Au nord du bas Yaxartès (V. *Sir-Daria*), 12.

KARESCHSAT. (V. *Perroquet*), 321.

KARO-KIRGHIZ. Type. Mœurs (KRAIEWSKY, *p. 74*), 44.

KAVA. (V. *Ké*), 262.

KAVEIR (Désert de). V. *Khaver*.

KAVEH. Forgeron, dont le tablier de cuir devint un emblème national, 234. Appelle les Iraniens à la révolte contre Zohak, pour rendre le trône d'Iran à la dynastie de Djemschid dont Ferydoun est le représentant (GODINEAU, *Hist. des Perses, t. I, p. 277*), 250. Kaveh et Ferydoun s'emparent de Zohak (V. *Zohak*), 251. Kaveh vassal de Ferydoun, 253.

KÉ (*Kava, Keï*). Titre royal inauguré par Gobad, premier roi de la dynastie keïanienne, (V. *Gobad*), 262.

« *Kava*, quel qu'en soit le sens, est le titre commun des personnages dont il accompagne le nom. Ces noms eux-mêmes restent significatifs à part et sans l'addition de Kava... Titre des rois qui composent la dynastie des Kaïaniens. » EUG. BURNOUF (*Commentaire sur le Yaçna, t. II, pp.* 436, 437).

KÉANIENS (*Keïaniens*). Dynastie fondée par Gobad et qui donne successivement : Ké-Gobad, Ké-Khosrou, Ké-Lohrasp et Ké-Gustasp (V. *Gustasp*) (F. LENORMANT, *Manuel, t. II, p. 307* ; C. DE HARLEZ, *Avesta, p.* CXLII), 232, 262. Guerschâsp (V. ce mot), bien que Pichdadien, continue la dynastie keïanienne, 265.

KÉ-GOBAD. (V. *Gobad*), 232.

KÉ-GUSTASP. (V. *Gustasp* et *Kéaniens*), 232.

KEHRKÂS. Animal du Boundehesch, mangeant les cadavres, 321.

KEÏ. (V. *Ké*), 262.

KÉIANIENS. V. *Kéaniens*.

KÉ-KHOSROU. (V. *Khosrou*), 232.

KÉ-LOHRASP. (V. *Lohrasp*), 232.

KENDJEHOUBERZ. Ascendant de Zow (V. ce mot), 260.

KENOUS. V. *Barabras*.

KERAH. V. *Gyndès*.

KERKHAK. V. *Gyndès*.

KERSHASEP. V. *Khosrou*.

KESOSCH. Démon, auteur des petitesses (V. *Dews*), 168.

KESCHVARS. Les sept parties du monde : Schavé, Frédédafsché, Videdafsché, Arzé, Voboresté, Vorodjresté et Kounnerets-bâni, 305.

Formation et situation de ces sept parties, 308, 309. Énumération des sept Keschvars de l'Iran dans le Boundehesch, 327.

« A la fin de l'Introduction de la Géographie de Moquaddasi, se trouve un tableau des limites des « sept climats ou zones terrestres » composant la superficie du globe, avec l'indication des pays et des principales villes situées dans chaque zone ». MEYNERS D'ESTREY (*Bull. de la Soc. de géog., oct. 1876, p. 374*).

« Au XIVe s., Gazwini divise encore le monde en sept climats. » (*p. 380*).

KEYOUMERS. Ascendant de Djemschid (V. ce mot), 243, 247.

KHÂRESSEN. (V. *Eaux*), 322.

KHAVER (Désert de) ou KAVEIR. Au sud de Téhéran. Oasis (L. DUBEUX, *Univ. pitt., p. 11*). Ancienne mer intérieure (GOBINEAU, *Hist, des Perses, t. I, p. 12*), 27. Vestiges d'une vieille ville maritime : Myboud, 28. Ce n'est pas la mer que Firdousi cite comme ayant été traversée par Kaous-Cambyse, 28. Territoire neutre au point de vue entomologique, 30. Ne permet pas la formation d'une unité nationale, 48.

« Le grand désert central (de la Perse) est plein de marécages salins; et ceux-ci attestent partout, par leur présence, l'ancienne existence de la mer. » SIR JOHN MALCOLM (*Histoire de la Perse, édit. allem. 1830, t. I, p 3*).

« Le sol de l'Iran tout entier est de nature à expliquer les plus grandes révolutions, même dans les époques relativement jeunes. Il est à peu près partout soumis à l'influence des feux souterrains, ravagé par les tremblements de terre qui bouleversent bien des points du pays, de la Caspienne au golfe Persique. Il est riche en fossiles marins, coquilles et poissons, dans toute sa partie centrale. » A. GOBINEAU (*Hist. des Perses, t. I, p. 14*).

« Le centre de l'Asie va en se desséchant, par une évaporation lente, mais continue. Le voyageur qui parcourt ces solitudes sans fin reconnaît à des signes manifestes que les eaux y ont occupé de vastes espaces. Ces bassins fermés ont contenu des mers intérieures qu'alimentaient des rivières maintenant taries. Mers et rivières ont disparu, laissant à nu les plaines de sable, les nappes argileuses encore brillantes d'efflorescences salines, çà et là coupées d'étangs saumâtres et de fondrières où s'embourbent, l'hiver, les chameaux des caravanes; pas un arbre, pas une plante utile ne végète dans ces anciens lits de mer; aucune humidité ne tempère la sécheresse parfois suffocante et irrespirable de l'air dans ces steppes désolées où les vents, tour à tour glacés et torrides, se jouent sans cesse des efforts de l'homme pour s'établir sur un sol qui semble à jamais maudit. » B. VARAGNAC (*J. des Débats, 30 déc. 1880*.)

KHÉEMBIÉ. (V. *Princes*), 327.

KHESRAN. Guerrier ourdissant le premier complot contre la dynastie djemchidite, d'après Azerpizouh (V. *Djemschid*), 246.

KHIRVAN. Chaleurs intolérables (HOMMAIRE DE HELL, *Step. de la mer Caspienne, p. 310*). Invasion annuelle de serpents. Ouragans (*Metels*) de neiges (MOYNET, *Voy. au litt. de la mer Caspienne, p. 311*), 8.

KHOASPÈS (*Eulæus, Caroun*). Fleuve. Venait jadis au golfe persique, directement; se perd maintenant dans le Schat-el-Arab (V. ce mot), 23.

KHOSROU (*Ké-Khosro, Kershasep, Guerschâsp*). De la dynastie des Kéaniens (V. *Kéaniens*), 232. A lié la couleuvre touranienne, 259. Succède à Siavakhsch. Règne glorieux. Vainqueur d'Afrasiab et des Touraniens, 263.

« Kava Huçrava (Kai Khosrû). Le trait le plus important cité de lui, c'est qu'il réunit les contrées aryaques en un vaste royaume; le texte zend semble indiquer qu'il opéra cette réunion par la conquête, car il le qualifie de valeureux réunisseur des contrées aryaques. On peut cependant supposer que les Touraniens avaient soumis toutes ces régions, et que leur défaite laissa Kava Huçrava seul chef de l'Arie. » C. DE HARLEZ (*Avesta, p.* CXLII).

Zoroastre fait de Guerschasp, fils de Sâm (V. ce mot), un autre souverain que Khosrou, et son contemporain, 264 et 265. Et Guerschâsp, dans ce cas, de la dynastie pichdadienne, éclipsant Khosrou, aurait pris le pouvoir, continuant la dynastie keïanienne, 265. Lohrasp

succède à Khosrou ou à Guerschâsp, 266.

KHORASSAN (V. *Parthie*, *Bactriane*, *Balkh*). Séparation entre Merched et Hérat, 17. Englobe la Parthie, la Carmanie, la Margiane et l'Arie (L. DUBEUX, *Univ. pitt. Perse, p. 10*), 18.

KHOR-SCHID. Génie du soleil (V. *Izeds*), 161.

KHORDAD. Amschaspand (V. ce mot), 157. Préside à la succession du temps, 159.

KHORSCHIDTCHER. Fils de Zoroastre (V. *Zoroastre*), 228, 229.

KHRAOJDIÇTA (Le plus redoutable). Attribut d'Ormuzd, 148.

KHRATHWISTA (Le plus intelligent). Attribut d'Ormuzd, 148.

KHSHATHRA-VAIRYA. Amschaspand (V. ce mot), 157.

KHYBER (Passe de). Reliant Caboul à l'Inde, par Djellalabad et Pechaver (X. RAYMOND, *Univ. pitt., Afghanistan, p. 19*), 22.

KIRGHIS. Type (A. VAMBERY, *Voy. dans l'Asie cent., p. 95*; MINAÏEW, *not. sur les cont. du Haut-Amou-Daria, J. de St.-Pet. off. 5 déc. 1880*). Parlent une langue touranienne (V. *Touraniens*), 53.

KIRMAN. Partie de la Carmanie antique. Chaleurs insupportables (TAVERNIER, *Voy., t. II, p. 400 à 442*). La fièvre *boumma-y-gach*, affolante, y sévit, ainsi que le *bad-semoun* ou *samyel*, vent terrible, 24. Eaux sulfureuses, 25.

KIZYL-KOUM (Désert de). Au sud du bas Yaxartès, 12.

« Ce désert est l'œuvre évidente d'un abandon. C'était autrefois un pays cultivé. Dans tous les endroits où l'on s'est donné la peine de faire quelques travaux d'irrigation, les récoltes sont magnifiques. La population de toute cette vallée était autrefois considérable.

« Boutakov, en remontant le fleuve dans son voyage d'exploration, a trouvé les ruines de plusieurs anciennes cités qui existaient autrefois sur ces bords. » A. STUART (*Les Tracés du chem. de fer central asiat., p. 15*).

KORNAH. Point où se réunissent le Tigre et l'Euphrate dans le Schat-el-Arab, 23.

KOSTI. Ceinture caractérisant l'Iranien, au point de vue social et non religieux, à l'origine, 174. Le mazdéen qui ne porte pas le kosti commet un grand péché, 216.

« Le caractère social de la ceinture se manifeste assez en ce que nul homme, avant qu'il n'en soit revêtu, n'est considéré comme faisant partie intégrante de la société indienne ou iranienne. » C. SCHOEBEL (*Recherches sur la rel. prem. de la race indo-iranienne, p. 58*).

KOTALI-PIRÉ-ZEND. Vallées plantées de chênes. Sommets neigeux (V. *Farsistan*), 25.

KOUNNERETS-BÂNI. (V. *Keschvars*), 305.

KOUR. Descendant de Djemschid. Règne dans l'El-Bourz (V. *Djemschidites*), 249.

KOUSHITES. Type, 46. En Médie, 51.

« A côté des Touraniens, les monuments nous font connaître une autre race, de tempérament et de tendances fort différents, la race de Koush. Les Khoushites avaient la taille petite, le corps élancé et bien fait, la chevelure abondante, souvent frisée, mais jamais crépue comme celle du nègre; le teint foncé, variant du brun clair au noir; les traits réguliers, parfois délicats; le front droit, étroit, suffisamment élevé; le nez long, mince et fin, d'une saillie moins accusée que le nez arien; seule la bouche était défectueuse, munie de lèvres épaisses et charnues (PRITCHARD). La tradition place leur berceau en Bactriane, au pays de Khoush qu'arrose le Gibon biblique (sir Darya-Djihoum); quelques-unes de leurs tribus s'installèrent sur les bords de l'Amou-Daria et du Syr Darya, au pied de la montagne qui sépare les plaines de la Boukharie du plateau de l'Iran et qui porte le nom d'Hindou-Koush. (OBRY). » G. MASPERO (*Hist. anc. des peuples de l'Orient, p. 145*).

KUNAR (Vallée de). Mène de Caboul à Pamire (V. *Pamire*), 14.

KUR. (*Koura, Cyrus*), 7.

KURDES. Ne donnent pas l'impression d'une race homogène (H. DE BLOCQUEVILLE, *Capt. chez les Turkomans, p. 233*). Type. Mœurs. Mélanges (G. DROUVILLE, *Voy. en Perse, t. II, p. 188*; TH. DEYROLLE, *Voy., p. 278*), 35, 47. Langage, 53.

KUEN-LUEN (Monts). Noués au plateau de Pamire, 14.

KURDISTAN. A l'orient des monts Zagros, 16.

LABOUREUR. Très important, 97. Zoroastre vante ses mérites, 275.

LABOURAGE. Règles (*Vend., II, p. 284*), 97.

LÉPREUX. Éloignés des centres habités. Pitié de Zoroastre (*Ies., III, 119*), 120.

LESGHIENS. V. *Circassiens*.

LIBATIONS. Ized des libations (V. *Ized*), 161. Par le hom (*Iz., II, 116*), (V. *Hom*), 174. Communion principale, 180. Empruntée peut-être aux Aryas indoustaniques, 180. Libations de vin vieilli, 193.

LIBERTIN. Les œuvres du libertin sont effroyables. Le libertinage diminue considérablement l'Iran (*Vend., II, 410*), 216 à 218.

LIBRE-ARBITRE. L'Iranien peut choisir son dieu, 199, 200.

LOHRASP. De la dynastie des Kéaniens (V. *Kéaniens*), 232. Succède à Ké-Khosrou ou Guerschasp (V. *Khosrou*). Ké-Gustasp lui succède (V. *Gustasp*); (C. DE HARLEZ, *Avesta, p.* CXLII), 266.

LOI. La loi de réforme, dictée à Zoroastre par Ormuzd, 153. Génie de la loi, ou « science exacte » (V. *Din*), 161. Lire la loi, l'apprendre, c'est travailler et prier. Cette lecture efface les péchés (V. *Credo*), 185 et 196. Révélée pour le bonheur des hommes (ANQUETIL DU PERRON, *Zend-Avesta, t. II, p. 66*), 205. Zoroastre est l'auteur de la loi; il l'a reçue d'Ormuzd et l'a comprise, 207. Le mépris de la loi est l'œuvre d'Ahriman (V. ce mot), 216.

LOULOU (la perle). Caboulistane donnée à Djemschid par le roi Koujenk, et de laquelle Zow, le djemschidite, issut (V. *Zow*), 261.

LUMIÈRE-PRIMORDIALE. Génie de la lumière primordiale (V. *Éternel* et *Aniran*), 161.

LUNE. Génie, gardien de la pure semence (V. *Mah*), 161.

LUXURE. Œuvre d'Ahriman (V. ce mot), 216.

MAGES (V. *Magiciens*).

MAGICIENS (*Mages*). Antérieurs à Zoroastre, 95, 166. Originaires de la Médie? (HÉRODOTE, I, *101, 120*, III, *65*, 73; AMMIEN MARCELLIN, XXIII, *6*, 22; C. DE HARLEZ, *Avesta, p.* CXCII), ou de la Chaldée? ou du Touran? (C. DE HARLEZ, *Avesta, p.* CCVI). S'étaient emparés de l'esprit des Iraniens par la peur et des pratiques de sorcellerie, 175.

« Le sens que revêt le mot de *magie* semble aussi indiquer que les mages se livraient tout spécialement aux pratiques si formellement interdites par la doctrine de Zoroastre. Le premier chapitre du *Vendidad-Sadé* fait naître ces pratiques des sortilèges parmi les Iraniens dans le pays de Haetumat, sur les bords de l'Hilmend, et cette partie de la Carmanie est toujours signalée, de même que la Médie, comme un pays de mages. » F. LENORMANT, (*Manuel d'Hist. anc., t. II, p. 339*).

« Les magiciens ravagent le monde et y détruisent ce qui vit. » VENDIDAD, (*t. II, p. 410*).

Pressaient le peuple d'Ormuzd, de toutes parts, au début de la réforme zoroastrienne, 176. Zoroastre prononce contre eux la peine du bannissement, 220. Ils concourent cependant à la formation de la religion mazdéenne. (PLUTARQUE,

De Isid. et Osi; C. DE HARLEZ, *Avesta, p.* CXC.) Ils avaient préparé la destruction de l'empire de Djemschid (V. ce mot), 245. Parmi les prêtres d'Ormuzd se trouvent beaucoup de magiciens touraniens, 270, 282.

« Un système savamment coordonné comme celui de l'Avesta, une législation disciplinaire aussi sévère que celle du Vendidad ne peuvent avoir été créés et surtout imposés à l'Iran ou à une partie quelconque des terres iraniennes que par un corps savant et d'une grande influence. Or, dans toutes ces contrées, il n'exista que la tribu des Mages qui put jouer un rôle de cette espèce. » C. DE HARLEZ *Avesta, p.* CXCI).

MAH. Génie de la lune, gardienne des pures semences (V. *Izeds*), 161.

MAISONS. De pierre, 134. Piliers supportant des tapis (*Ies, III, 217*), 135.

MAJORITÉ. A quinze ans, 216.

MAL. Œuvre d'Ahriman. Cessera par le triomphe du bien, 169. L'anéantissement du mal est un dogme (V. *Credo*), 196. Tout, au monde, est bien ou mal (HENRY LORD; ANQUETIL DU PERRON, *Zend-Avesta, t. III, p. 604*). S'accomplit de trois manières : par pensée, par parole et par action (*Iz. et Visp., II, 79*), 202. Dernière formule dans le Boundehesch, 300.

MALADIES. Détruites par l'amschaspand Ardibeheschit (V. ce mot), 158.

MANOU (Loi de). Code Brahmanique.

« v. 98. La naissance du Brâhmane est l'incarnation éternelle de la justice.

« v. 99. Le Brâhmane, en venant au monde, est placé au premier rang sur cette terre; souverain seigneur de tous les êtres.

« v. 100. Tout ce que ce monde renferme est la propriété du Brâhmane; par sa primogéniture et par sa naissance éminente, il a droit à tout ce qui existe.

« v. 101. C'est par la générosité du Brâhmane que les autres hommes jouissent des biens de ce monde. » (*Loi de Manou, liv. I, trad. de* LOISELEUR DESLONGCHAMPS, *Les Liv. sac. de l'Orient, p. 339, c. 2.* — V. DALLOZ, *Répert.* (*t. I, p. 6*).

MANSOU. Ascendant de Gobad (V. ce mot), 262.

MANSRESPAND. Génie de la parole sainte (V. *Ized*), 161.

MARIAGES. L'union de l'homme et de la femme est l'acte le plus agréable à Ormuzd. Le mariage est presque une obligation dans l'Avesta (L. DUBEUX, *Univ. pitt. Perse, p. 267*), 108. Le père dispose de sa fille; le frère de sa sœur (*Vend., II, p. 391*), 109. Cérémonie primitive simple. Compliquée plus tard, après Zoroastre. Formules (*Ies, III, p. 96*; ANQUETIL DU PERRON, *Zend-Avesta, t. III, p. 96, n. 1*), 109 et suiv. Bénédiction ou *Nekah*. Formule (*Ies, III, p. 97 et 98*), 110. Cérémonie des fiançailles ou *Nam-zad*. Formule (*Ies, III, 101 et 102*), 112. La cérémonie consacrant l'union est civile; l'acte marital est religieux (*Ies, III, 121*), 113. Ahriman corrompt l'homme et cherche à le détruire en trompant ses amours, en l'affaiblissant (V. *Ahriman*), 113. Prière imposée au mazdéen ainsi trompé (*Ies, III, 120*), 114. Le fiancé doit avoir quinze ans, 115.

MAUVAISE FOI. Horreur de la mauvaise foi et du mensonge, 218 et 219.

MAYSOUN. Ascendant de Zow (V. ce mot), 260.

MAZDÉENS. (*Mazdeïsnans*) Hommes professant la religion de l'Avesta (F. LENORMANT, *Manuel, t. II, p. 309*), 62. L'homme fidèle à Ormuzd est le mazdéen parfait, 120. Génie du mazdéen (V. *Ized*), 162. Les mazdéens doivent combattre Ahriman et ses démons, 169; apprendre la loi, la réciter ou se la faire lire, 171; prier, être gai, se bien nourrir et croire au bonheur, 172.

MAZDÉIESNANS. V. *Mazdéens*.

MAZDÉISME. Science universelle, révélée, transmise par Zoroastre (B. BRISSON, *De regio pers*, 1590; TH. HYDE, *Vet, Pers, 1700 et 1760*), 67. Est sans rapport avec le védisme (SPIEGEL. *Avesta und Véda, int.*; LASSEN; A. HOVELACQUE, *L'Avesta, p. 67*). Tourne au magisme, par l'influence des mages touraniens, 175.

« On attribue généralement à l'orientaliste anglais THOMAS HYDE le mérite d'avoir exposé le premier l'ensemble des croyances religieuses des anciens Perses. Le livre de Hyde fut publié en l'année 1700; mais plus d'un siècle auparavant avait déjà paru à Paris un écrit analogue et que l'on ne saurait sans injustice passer sous silence. L'auteur de cet ouvrage est BARNABÉ BRISSON, jurisconsulte né en 1531, mort en 1591. Brisson, avocat général au Parlement, président à mortier, fut nommé premier président par la Ligue, puis enfin pendu par les Seize. La première édition de son livre intitulé *De regio Persarum principatu libri tres* parut à Paris en 1590. » AB. HOVELACQUE (*L'Avesta, p. 4*).

« La religion qui reconnait Zoroastre et dont l'*Avesta* nous retrace les croyances, les rites, est certainement l'une des plus remarquables et des plus intéressantes qu'ait produites l'antiquité. » C. DE HARLEZ (*Avesta, p. IX*).

MAZENDÉRAN. Continue le Ghilan à l'est. Malsain. « Pays des méchantes eaux ». Végétation admirable. Flore européenne (A. VAMBERY, *Voy., p. 40*; TAVERNIER, *Voy., t. II, p. 7*), 17.

MAZIÇTA (Le plus grand). Attribut d'Ormuzd, 148.

MÉDECINE. Grand art, 124. L'art de guérir doit s'apprendre (V. *Médecins*), 125. Les médecins guérissaient par le couteau, les végétaux et la parole, 127. La médecine comprenait la chirurgie. Elle était entachée de magisme, 127. Le foie, siège des passions, 157. L'amschaspand (V. ce mot) Ardibehescht, génie de la médecine, 158. Des prières bien dites guérissent l'homme « des douleurs qui obsèdent les jointures », des rhumes, des fièvres, 171.

MÉDECINS. Doivent prolonger la durée de la vie humaine, 125. Ils apprendront leur art en l'expérimentant sur des *dewiesnans* (V. ce mot), et ne traiteront les mazdéens ou mazdéiesnans qu'après avoir fait la preuve de leurs aptitudes médicales (*Vend., II, 323 et suiv.*), 126.

« *Daevayaçnas* (adorateurs des Dévas). L'apprenti médecin pouvait s'exercer sur leurs corps au risque de les faire mourir. (*Vend. VII, 94 et suiv.*) Peut-être cependant devait-on observer le contrat conclu avec l'un d'eux. » C. DE HARLEZ (*Avesta, p. CLV*).

MÈDES. Au nord-ouest du désert de Khaver, 48. Parlaient le zend, 54.

MÉDICAMENTS. V. *Médecine*.

MÉDIE. Comprend l'Irak-Adjemi (V. ce mot) et peut-être tout l'Aderbeidjan (V. ce mot), ou Atropatène (SMITH et THEIL, *Dict., au mot Média*), 26. Centre iranien où les races se confondent jusqu'à donner une sorte d'unité. Classification d'Hérodote : Mages, Arizantes, Buses, Struchates, Budiens, Parétacémiens, 50.

MEDIONAH. Fils d'Arasp (*Iz., II, 197; Ies, III, 264*). Neveu de Zoroastre (V. *Zoroastre*). Va prêcher la réforme dans les villes iraniennes, 229.

MEDJOUYH-AL-TEMYZ. Ascendant de Zohak (GOBINEAU, *Hist. des Perses, t. I, p. 124*. — V. *Zohak*), 248.

MEHER (*Mithra*), génie de la fertilité (V. *Izeds*), 161.

MENOUDJER. (*Manuscithra, Manucihr*). Succède à Ferydoun, son père Iredj, héritier direct, ayant été tué par ses frères Tour et Selm (V. *Iredj*). Selm marche contre son neveu, du côté de l'ouest, pendant que les Touraniens, venant du nord, descendent vers l'Iran. Menoudjer se retranche sur les hauteurs de l'El-Bourz, harcelle les Touraniens, et se précipite sur son oncle, Selm, qu'il défait

et qu'il tue. Vainqueur, il offre la paix au chef des Touraniens, Afrasiab, descendant de Tour. Arrête la frontière nord de l'Iran. Noouzer lui succède, 256, 259.

« Manuscithra (Manucihr). Ce Paradhâta est le premier qui semble appartenir à l'Eran proprement dit; les précédents sont plutôt des héros du monde. Les légendes lui donnent pour résidence Babylone et lui attribuent mille inventions d'art. L'Avesta n'en cite que le nom et cela seulement en invoquant son Fravashi. (*Voy. Ies., XIII, 131*).

« C'est sous son règne que nous devons placer l'invasion et la conquête de l'Eran par Franrâçya, le Touranien criminel, lequel chercha, comme Dahâka, à saisir la lumière souveraine, la majesté aryaque pour devenir souverain légitime. Manuscithra dut fuir et la souveraineté appartint au roi Dévriole; mais, d'après le Minokhired, Manuscithra parvint à recouvrer sa couronne et à chasser l'usurpateur. » C. DE HARLEZ (*Avesta p.* CXLI).

MENSONGE. Poursuivi par l'amschaspand Ardibehescht (V. ce mot), 158. Le mazdéen doit avoir l'horreur du mensonge, 205, 218, 219.

MER DE KAOUS-CAMBYSE. La mer Rouge? 28.

MERS intérieures. Salées. Attribuées aux étoiles. Dernières formules dans le Boundehesch, 306 et suiv.

MERW (*Marw*). Point central du Khorassan septentrional, 18. Fertilité, (PLINE, STRABON, EUG. BURNOUF, *Comment. sur le Yaçna, t.* II, *p.* CIV). Au bord du Mourgab. Climat (V. *Mourgab* et *Ver*), 19, 245.

MESCHED. Point central du Khorassan occidental, 18.

MESCHIA. Premier homme. Théorie du premier couple. Dernière formule, 310 et suiv.

MESCHIANÉ. Première femme. Théorie du premier couple. Dernière formule, 310 et suiv.

MESSIE. Annoncé. C'est Zoroastre, 304 et suiv.

MESURES. Basées sur le temps et la longueur de la main de l'homme : *besar, farsang, gâm, pas,* 325.

METELS. Ouragans de neiges en Khirvan (V. ce mot), 8.

MIEZD. Ensemble des offrandes aux prêtres (V. *Zour* et *Hom*), 179. Présence réelle des feroüers dans les offrandes consacrées (V. *Culte* et *Consécration*), 187.

MIRACLES. La légende prête des miracles à Zoroastre, 227.

MITHRA. Solide comme un pilier résistant (V. *Meher*), 135, 161.

MOBEDS. (*V. Prêtres*).

MIVEH (V. *Arbres*), 326.

MOIS. Douze dans l'année, 324.

MONDE (Le). Voulu par l'Éternel existant seul, *tout* n'étant encore qu'une immense lumière (*Iz., II, 164*). L'Éternel fit d'abord Ormuzd, puis, par Ormuzd, le monde, et ensuite Ahriman, 151. Créé plus pour les feroüers (V. ce mot) que pour les hommes (*Ies, III,* 247 et suiv.), 164. Cesserait d'être, si Dieu rappelait tous les feroüers (V. ce mot), 198.

MONGOLS. Domineraient en Asie centrale, si le « rameau turc » en dérivait (V. *Touraniens*). Série descendante : Mongol, Chinois, Tibetain, Dravidien, Indo-Chinois, Turc (A. MAURY, *La Terre, p. 419, 427*). En Médie, 51.

MONSTRES. Imaginés dans le Boundehesch, 322. Les hommes-de-montagne, ayant une queue, issus de Djemschid et de Djemak, 322.

« La race jaune pure ou mélangée d'éléments blancs paraît occuper seule l'aire centrale. Elle en peuple le pourtour au nord, à l'est, au sud-est et à l'ouest. Au sud, elle se mélange davantage; mais elle n'en forme pas moins un élément important de la population. » DE QUATREFAGES (*Rev. scient. de la Rép. franç., 22 mars 1881*).

MONTAGNES. Recèlent des métaux, des marbres, 32. Gravies,

rapprochent de Dieu, réellement (*Iz., II, 112, 113*), 149. Génie de la montagne mystique (V. *El-Bordj*), 161. Leur formation. Dernières formules, 307. Leurs ramifications, 309.

MORALE. Leçons nombreuses dans l'Avesta, 98. L'homme moral, c'est l'homme sain. La nation bien nourrie sera la plus heureuse, la plus religieuse, la plus instruite (*Vend., II, p. 284, 285*), 128. Zoroastre fera jaillir sa morale, très pure, des imperfections même du système religieux qu'il doit subir. Plaire à Ormuzd, c'est tout, 199. L'Iranien conserve le droit de choisir son dieu : Ormuzd ou Ahriman. Choisir Ormuzd, lui plaire, c'est exécuter la loi, 200. Règles principales : propreté, conscience, travail, 203, 204. La première règle est de vivre selon la loi et la justice, dans la condition où l'on se trouve (G. MASPERO, *Hist. anc., p. 468*). La morale est la splendeur du bien. Il faut pratiquer l'amitié et la charité, 204 ; le travail, la prière et l'aumône ; avoir l'horreur du mensonge ; aimer, afin que l'humanité se perpétue, 205.

« En morale, le parsisme peut être considéré comme la première revendication de la liberté humaine. » A. FRANCK (*Dict. des sc. phil. p. 1293, c. 2*).

MORT. On meurt de neuf manières. Cause de la mort (*Vend., II, 316 et 317*), 125. N'est pas désirée par le mazdéen, qui aime la vie, 215. Peine de mort, 129.

MORTS. Réglementation des soins qui leur sont dus (*Vend., II, 330 à 334*), 130.

MOURGAB (fleuve). Passe à Merw. Se perd dans les sables (H. DE BLOCQUEVILLE, *Quatorze mois de capt. chez les Turkomans, p. 267* ; A. VAMBERG, *Voy. 1865, p. 110*), 19.

MOUTONS. De type européen (AUCHER-ELOY, *Rel. de voy., p. 338*), 31.

MURIER aux baies rouges, de l'Arménie, 6.

MUSIQUE. Prières chantées, 187. L'athorné doit dire la parole sainte avec une certaine modulation (ANQUETIL DU PERRON, *t. II., p. 122* ; HYDE, *p. 351*), 192.

« La récitation de ces longues prières n'était point une pure lecture. L'Avesta se disait sur deux ou trois notes. Ces notes étaient même plus nombreuses dans les temps anciens, et cette espèce de chant était accompagnée du son des instruments de musique ; de ceux, du moins, que les Parses ont encore conservés, à savoir : des cymbales, du tambour et de la flûte.

« C'est là ce qu'affirme Anquetil ; mais Hyde ne parle que d'une notation qui serait à peine une psalmodie monotone » (V. ANQUETIL, *I, p. 2 et p. 122, note, et* HYDE, *p.* 351). C. DE HARLEZ (*Avesta, p. CLXXXI*).

MYBOUD. Vieille ville maritime dans le désert de Khaver (V. ce mot), 28.

MYRKHOND. Chronique. Donne, dans son *Rouzed-Essefa*, la généalogie de Ad (V. *Ad*), 246.

MYSTÈRES. Empruntés au culte touranien des démons, par les prêtres iraniens, 175. Obscurcissent la religion mazdéenne, 195. Trinité iranienne : Père, fils et feu, 195 et 196.

NABYEH. Succède à Gobad ? (V. *Gobad*), 262.

NAM-ZAD. Fiançailles (V. *Mariages*).

NAONGHES. Démon tourmenteur de la terre (V. *Dews*), 168.

NATION IRANIENNE. Résulte d'une série de groupements très hiérarchiques, aboutissant à une unité, 140.

NAVIRES. Les ponts, sur les rivières, se formaient de bateaux accouplés, 136. Bateaux sur les fleuves (*Vend., II, 312*), 136. Vaisseaux que fit construire Djemschid ? 240.

NASEKH-ATTEVARYKH. Donne la généalogie d'Afrasiab (V.

ce mot), 259, et celle de Zow (V. ce mot), 260.

NÉAESCHS. V. *Yescht.*

NÈGRES. En Médie, 51.

« On trouve les races nègres, pures ou métisses, depuis les îles Kioussiou jusqu'aux Andamans. Sur le continent, elles ont mêlé leur sang à presque toutes les classes inférieures des deux presqu'îles gangétiques. Elles se retrouvent encore pures dans toutes deux, remontent jusqu'au Népaul et s'étendent à l'ouest jusqu'au golfe Persique. » DE QUATREFAGES (*Rev. scient. de la Rép. franç., 22 mars 1881*).

« Nègres, bornant tout à la jouissance individuelle au sein d'une médiocrité générale, et substituant la jalousie et le désir du bien-être aux nobles poursuites de l'idéal. » E. RENAN (*Dialogues, p. 65*).

NEKAH. V. *Yescht* et *Mariages.*

NÉRENGHS. V. *Yescht.*

NERIOSENGH. Traducteur du Yaçna (V. ce mot), 70.

NERIMAN. Ascendant de Zow (V. ce mot), 261, 262.

NESTOUG, roi de Rey. Vassal de Ferydoun, 253.

NEWAREK. Ascendant djemschidite de Zohak (V. *Zohak*), 248.

NIÇA. (V. *Ver*), 245.

NICHAPOUR. Ville-paradis des Persans (N. DE KHANIKOF, *Voy. en As. cent., p. 271*). Fertilité de Nichapour à Mesched (DE BLOCQUEVILLE, *Quatorze mois de capt. chez les Turkomans, p. 236*), 18, 19.

NMANA. Dénomination de la famille iranienne, unité sociale (V. *Iraniens*), 237.

NOGAÏQUE (Idiome). V. *Tatare.*

NOGAÏS. Type. Tribus indépendantes, ou *Auls* (MOYNET, *Voy. au litt. de la mer Caspienne, p. 117*; KLAPROTH, *Ann. des voy., t. XXI, p. 117*). Chaque aul a son chaudron. Ce sont les janissaires de Stamboul, 43.

NOOUZER. Succède à Menoudjer (V. *Djemschidites*). Détesté. Révolte des Iraniens. Le chef des Çamides intervint entre le peuple et ce roi, 256. Dispute l'Iran à Afrasiab, soutenu tantôt par les Çamides, tantôt par les Gawides. Vaincu par Afrasiab, eut la tête tranchée? 257. Ascendant de Zow (V. ce mot), 260, et de Gobad (V. ce mot), 262.

NOUBYS. Ennemis des premiers Iraniens, 237.

NOSKS. Divisions de l'Avesta (V. ce mot), 63.

NOUH. Ascendant de Ad, chef des Adites (V. *Ad*). La Bible le cite comme chef d'une dynastie, 246.

NOURKAN. Ascendant de Gobad (V. ce mot), 262.

NOURRITURE. Son importance au point de vue national, moral et religieux, 128. Le mazdéen doit se bien nourrir, 172.

NUIT. Il n'y avait pas de nuit avant le monde (*Iz., II, 164*), 151. Dernière formule du Boundehesch, 305 et suiv.

ODÉ. (V. *Démons*), 327.

ODJESCH. (V. *Démons*), 327.

ŒUVRES (Bonnes). Rachètent les péchés, 209.

OFFRANDES. Apportées aux prêtres par les mazdéens, 179. Le mazdéen parfait doit apporter aux prêtres le dixième de ce qu'il a, 181. Lait, hom, grains et viandes (*Ies., III, p. 239*), 181. Les prêtres réclament des mets délicats et des vins vieillis, 193.

OISEAUX. Oiseau mystique, près de l'Éternel, génie révolutionnaire des choses célestes, maître du temps et ordonnateur de la marche des astres (V. *Ram*), 161. Éorosch, chef des oiseaux, type indien, 184. Les quatre oiseaux célestes, blancs, aux pieds d'or : L'Eorosch, l'Hou-

fraschmodad, l'Eoroschasp et l'Achtrenghâd (*Vend.*, *II*, *404*; *Iz.*, *II*, *229*; *Ies.*, *III*, *228*), 184. Création des oiseaux dans le Boundehesch, 308. L'oiseau Tchamrosch, 321. Un oiseau transporte les « germes » des végétaux utiles, 325.

ONAGRES. Maintenant cantonnés au nord de l'Hindou-Kousch (A. MAURY, *La terre*, *p. 358*), 31.

ONANISME. Œuvre d'Ahriman (V. ce mot), 216.

ONGLES. Partie impure de l'homme (V. *Hygiène*), 121.

OR. Mines d'or en Touran, (PRJÉVALSKY, *Mess. russe*, *off. 9 avril 1878*).

OREOPESCH. V. *Chiens*.

ORMUZD. Dieu bon, 94. Veut le bonheur des hommes. Punit ceux qui ne le servent pas, en stérilisant leurs travaux (*Iz.*, *II*, *p. 162*), 96. Divinité des Iraniens de la Bactriane dont Zoroastre accepte la conception, mais qu'il va modifier, 143. Ormuzd, maître des rois, sera la sauvegarde des peuples, et la garantie du réformateur, 143. Il fait et défait les rois, 144. Il a choisi Zoroastre pour donner sa loi aux hommes et au roi (EM. BURNOUF, *La Science des relig.*, *p. 169 et 170*). C'est par Zoroastre, soulevant le peuple au nom d'Ormuzd, que le roi rebelle à la parole divine sera renversé, 144. Il est le principe et le centre de tout ce qui existe, le germe de tout ce qui est bon ; il a la science et le pouvoir (*Iz.*, *II*, *81*, *137*; *Ies.*, *III*, *146 et suiv.*), 145. Dispensateur du bien-être et de la santé. Dieu agissant. Fait croître les arbres, tomber la pluie, germer les grains, verdir les les pâturages (*Vend.*, *II*, *301*), 146.

« Vous, grande Sapondamad, et vous, animaux, la sublime intelligence du céleste Ormuzd prend soin de vous ; elle vous trace elle-même la voie (le chemin), en faisant qu'il y ait des pâturages là où il n'y en avait pas. » (VENDIDAD *t. II*, *p. 168*).

Il ne s'impose pas à l'adorateur. Ses mérites sont réels. Il a vaincu ses propres passions, pour veiller sur l'Iran ; il ne boit, ni ne dort (*Vend.*, *II*, *416*, *417*), 146. Ahriman est son antagoniste (V. *Ahriman*), 147. Ses attributs (C. SCHOEBEL, *Recherches*, *p. 56*), 148. Il n'est pas incréé. Dieu secondaire, il devient dieu principal aux yeux du peuple qu'il protège, 148. Il dicte sa volonté à Zoroastre ; mais ne parle qu'au nom de la divinité supérieure, de qui il émane, 148. Il séjourne en un lieu élevé (*Iz.*, *II*, *104*). Gravir les montagnes, c'est se rapprocher de lui, 149. Il donne la forme des vêtements sacerdotaux (V. *Culte*), 149. Il serait incapable de faire quelque chose de rien ; mais il sait utiliser ce qui est, pour le bien de l'humanité, 149. C'est un dieu paternel, libéral, conservateur et mystérieux, 150. Il fut créé par l'Éternel, avant toutes choses, 151.

« Ormuzd est une émanation de l'éternité ou de l'infini, au sein duquel il était primitivement confondu avec les ténèbres, et le monde est une émanation d'Ormuzd. » AD. FRANCK (*Dict. des scienc. phil.*, *au mot Perses*, *p. 1291*, *c. 2*).

Il fit le monde par la volonté et l'ordre de l'Éternel ; il coordonna et organisa les choses, leur donnant une forme (EM. BURNOUF, *La Science des relig.*, *p. 384*), 151. Il fit le monde en six *gâhanbars* ou époques et se reposa après sa création, 152. Il fit le « Taureau mystique », en même temps que le couple humain (*Ies.*, *III*, *263*), 152. Émanation de l'Éternel, il supplante son créateur dans l'esprit des Iraniens. Le dieu-fils dépasse le dieu-père, 153. Il avait en dépôt la parole de l'Éternel, et il dicta la loi de réforme au moyen de cette parole, 153. Devient positivement créateur (SPIEGEL ; G. MASPERO, *Hist. anc. p. 466* ; C. DE HARLEZ, *Avesta*, *p.* CLXXXIV). N'ayant pas eu de commencement, et ne devant pas avoir de fin, Ormuzd a créé le ciel, les astres, la terre, les végétaux, les animaux, l'homme et la lumière, 153. Con-

trat entre l'homme et la divinité créatrice. Les Iraniens n'adoreront qu'Ormuzd, pourvu qu'Ormuzd livre le monde aux Iraniens, 154. Créateur complet, exclusif, 155. Les amschaspands (V. ce mot) furent ses aides dans la création, et sont ses coadjuteurs dans l'administration du monde, 152, 157. Ne fut d'abord qu'un amschaspand; le premier, 158. Génie du feu d'Ormuzd (V. *Izeds*), 161. Ormuzd a son feroüer (V. ce mot), 163. Ahriman, cessant un jour de tourmenter le monde, deviendra l'ami du dieu bon et des Iraniens. Par leurs prières, les mazdéens pourront rapprocher l'époque où le *bien* triomphera du *mal*, 169. Ormuzd se confond avec Ahriman par l'influence des magiciens, des mages touraniens (F. LENORMANT, *Manuel, t. II, p. 337*), 175. La face informe d'Ormuzd est quelquefois représentée sur les parois d'un pyrée (V. *Temple*), dans un faisceau de roides langues de feu. C'est ainsi que le feu est dit « fils d'Ormuzd ». Le feu n'exprime cependant que l'idée de l'ardeur réchauffante du dieu, 177. *Fils* de la trinité iranienne (V. *Trinité*). Tout feu, Ormuzd ne peut se manifester que sous la forme du feu, 195. Il est le feu de l'Éternel, 196. Finit par devenir le seul dieu immortel. Est qualifié d'*Asha*, « vrai dieu, essence », et de *Paourvim*, « premier » (C. SCHOEBEL, *Recherches, p. 86*), 202. Tout, au monde, est agréable ou désagréable à Ormuzd (V. *Bien*), 202. Son œuvre s'accomplit surtout par l'amour, 205. Il intervient directement contre le dieu mauvais en faveur du mazdéen sans péché, ou qui, ayant péché, a obtenu le pardon. Cette protection s'exerce par le feroüer même du mazdéen, 211. Sa parole, répétée, chasse les démons, 215. Ormuzd a révélé la loi à Zoroastre, 225. Il avait voulu confier la réforme à Djemschid (*Vend. II, 271*), 240; mais Djemschid ayant refusé, il le chargea de « protéger, de surveiller et de nourrir le monde » (*Vend., II, p. 271*), 241. Pacte d'Ormuzd avec Djemschid, conclu à l'ouest de l'Iran, 241, 242. Dernière formule des œuvres d'Ormuzd dans le Boundehesch, 299 et suiv. Arbres utiles donnés par le dieu, 325. Ormuzd triomphera définitivement, 331.

ORNEMENTS. Bracelets de fer, 135.

ORÔPESCH. V. *Chiens*.

OROUÂKHSCH. (V. *Sâm*), 265.

OROUÊTOUR. Fils de Zoroastre (V. *Zoroastre*), 228, 229. Va, avec Paschoutan (V. ce mot), convertir les habitants de Verefschoûé (V. ce mot), 240. Prince confédéré (V. *Princes*), 327.

OSCHEN. Invoqué pour la sanctification de l'acte marital (*Ies, III, 112*; — V. *Mariages*), 113.

OSMANLIS. Parlent une langue touranienne (V. *Touraniens*), 53.

OUIGOUR (Idiome). Se divise en djagataïque et turkoman. Le djagataïque est l'idiome littéraire, 59.

OULEVAN. Ascendant de Zohak (V. *Zohak*), 248.

OURALO-ALTAÏQUE (langue). V. *Touraniens*.

OURANOS. (V. *Djemschid*), 243.

OUROUMIYEH (Lac). En Aderbeidjan (L. DUBEUX, *Univ. pitt. Perse, p. 11, c. 2*), 16.

OURVA. (V. *Ver*), 246.

OUST-OURT (Désert de). Entre la mer Caspienne et la mer d'Aral, 9.

OXUS. V. *Amou-Daria*.

PAÏRIKAS. Ennemis des premiers Iraniens, 237.

PAÏTIS. Chefs de clan, ou *Zantou* iranien. N'avaient qu'un pouvoir limité, bien qu'héréditaire. Païtis influents, qualifiés de *Vehrkana*, « qui

tient le loup »; de *Douyak*, « le dur »; de *Sugbdà*, « le purifiant », etc. Djemschid ne fut qu'un païti supérieur (V. *Zantou, Iraniens* et *Djemschid*), 237.

PAIX. Surveillée par l'amschaspand Bahman (V. ce mot), 158.

PALMIERS Cessent de croître après Firouzabad (V. *Farsistan*), 25.

PAMIRE. Nœud orographique où s'entrecroisent l'Himalaya, le Kuen-Luen, le Tian-Chan et l'Hindou-Kousch (N. FORSYTH, *Les Tracés, p. 423;* MAUNOIR et DUVEYRIER, *T. du monde, 1876, p. 421*). Coupole du monde. Toit du monde. Lacs, 14.

« Le Pamire est un pays très montagneux, dont quelques pics atteignent la hauteur de l'Himalaya. Le pic Kaufmann a 22,580 pieds, le Gourounda 20,900, le Moustay 25,800. La faune et la flore de Pamire offrent des spécimens de presque tous les genres, qu'on rencontre dans toutes les parties du monde; il y en a de l'Himalaya et du Thibet, des contrées des steppes, de la Finlande, de la Suisse, de la Russie, etc. » SÉVERTSOW (*Comm. à la Soc. russe de Géogr., 14 nov. 1879*).

« Parmi les mamelons, le Tagharma, le géant de l'Asie, dont l'altitude atteint 7,800 mètres, est considéré par les habitants de la contrée comme le soutien central ou le pilier du « toit du monde ». N. (*Bull. Soc. géogr. d'Anvers, oct. 1876, p. 233 à 235*).

« Il est évidemment très supposable que ce massif énorme du centre de l'Asie (l'ensemble montagneux dont le plateau de Pamire est le centre) forme le premier boursouflement, le premier relief au-dessus des eaux de l'Océan sans rives des premières époques. » (*Rev. scient. de la Rép. franç., 22 mars 1881*); V. DE RICHTOFEN, *China, 1877*).

Neiges, pluies congelées. Pâturages. Froid excessif (FEDCHENKO, *Exp. dans le Khokand*; L. KOSTENKO, *Bull. Soc. de géog., mars 1877, p. 300*; E. DE UJFALVY, *Bull., soc. géog., mars 1879, p. 247*).

« Les steppes de Pamir (*Dacht-i-Pamir* ou *Bami-Dunia*, toit du monde) sont à l'ouest de la chaîne de Pamir. Ce plateau, qu'on estime avoir 150 *kos* (250 milles) de longueur du sud au nord, et plus de 100 *kos* de largeur, a de nombreux lacs.

« De tous ces lacs sortent des cours d'eau qui se jettent dans l'Oxus. L'Oxus lui-même prend sa source du côté ouest du col de Karachunkur, dans la chaîne de Pamir, au-dessous du pic de Piryakh, dans la chaîne de Karakorum.

« Il neige fortement dans toutes les parties des steppes de Pamire pendant les mois d'octobre, novembre (janvier?), février et mars; il tombe aussi de la neige après les pluies qui ont lieu quelquefois aux mois de juin, juillet, août et septembre... On ne peut cultiver de grains ni de fruits sur les steppes de Pamir, qui, toutefois, contiennent les plus riches pâturages du monde pour les chèvres à châles, les moutons et les yaks » MOHAMED AMIN; A. STUART (*Les Tracés, p. 32*).

Sources de l'Oxus, du Yaxartès et du Kachgar-Daria, 15. Son importance légendaire en Orient, 81. Berceau de l'humanité. Centre d'où sortent les « quatre grands fleuves » (G. MASPERO, *Hist. anc., p. 132*), 81.

« On prête à la Russie l'intention de s'établir à Vakhan, aux sources mêmes de la branche nord de l'Oxus, dans la région qu'on appelle plateau de Pamir. Pamir signifie précisément un plateau crayeux et aride, ce qu'on appelle dans la Lozère « une *causse* », et on devrait dire, au lieu de *Pamir*, les *Pamirs*, le pays des plateaux. » L. CAHUN (*Journ. des Déb., 18 août 1878*).

PAOURVÎM. Qualificatif d'Ormuzd (V. ce mot), 202.

PARADIS (*Beheschi*). Lieu élevé et délicieux. S'ouvrant aux justes, aux disciples fidèles de Zoroastre, aux mazdéens, après leur mort, 153. Génie du paradis (V. *Asman*), 161. Dogme (V. *Credo*), 196. L'Iranien, mort sans péché, attendra dans le paradis la résurrection des corps, 197. Ahriman n'y a aucun pouvoir, 213. Séjour de la lumière et du bonheur (*Iz., II, 121*). « Demeure des saints ». Placé bien au-dessus du firmament, ou sur le plateau d'une montagne élevée (*Vend., II, 299*), 214. Toutes les joies y attendent les élus. Les âmes et les corps y jouiront de toutes les félicités, réellement, par

pensée et par action (*Iz.*, *II*, *183*), 215.

PARADIS TERRESTRE. L'empire de Ver, fondé par Djemschid, 239.

PARDON. Efface le péché. Rend au pécheur sa pureté totale. Le mazdéen qui veut racheter ses péchés doit pardonner à ceux qui l'ont offensé, 208.

PARÉTACÉMIENS. V. *Médie.*

PARFUMS. Jetés au bûcher sacré, 183.

PAROLE DIVINE. Donnée en dépôt à Ormuzd, qui s'en sert pour dicter la loi de réforme à Zoroastre, 153. Génie de la parole sainte (V. *Mansrespand*), 161. La parole d'Ormuzd chasse les démons, 215.

PARS. V. *Farsistan.*

PARSCHIDYÂ. (V. *Princes*), 327.

PARSES. Emportèrent les livres sacrés du mazdéisme. Itinéraire de leur exode, 64.

PARSIS. Type iranien, 47. Conservent la tradition zoroastrienne à Bombay, 62. Dans l'Inde, abandonnent les cadavres aux oiseaux, sur une haute tour, 130.

PARTHIE (*Parthyène*). A l'extrémité occidentale du Khorassan. Ses limites. Climat. Extrêmes de chaleur et de froid, 19.

« Le pays parthe est presque partout possédé par des extrêmes de chaleur et de froid ; car, tandis que la neige infeste les montagnes, une ardeur toride dévore les plaines. » JUSTIN. — « Ecrivant ces pages au cœur de la contrée parthique, je souscris sans peine à l'exactitude de ce jugement » A. GOBINEAU (*Hist. des Perses, t. I, p. 149*).

PARTHYÈNE. V. *Parthie.*

PAS. (V. *Mesures*), 325.

PASCHOUTAN. Fils de Gustasp, va convertir les habitants du Verefschoûé (V. ce mot), 240. Prince confédéré (V. *Princes*), 327.

PASSIONS. Ont leur siège dans le foie, 127.

PATET. *Patet de la bonte :* article de la loi mazdéenne sanctionnant la confession des péchés. Composé par Aderbah-Mahrespand (*Ies.*, *III*, *25*), 210.

PAUVRETÉ. Démon auteur de la pauvreté (V. *Derevesch*), 168.

PÉCHÉS. Effacés par la lecture de la loi. Confession imposée par les prêtres (V. *Confession*), 185. La rémission des péchés, dogme (V. *Credo*), 196. Rachetables par la confession et le repentir (V. *Confiteor*), 197. Le pécheur est puni dès ce monde, dans sa famille et dans ses biens ; dans l'autre monde, par la privation de son feroüer, 197. On pèche par pensée, par parole et par action. La faute est réfléchie ou irréfléchie (*Iz.*, *II*, *89*). Une seule prière, bien dite, calme l'irritation de Dieu ; mais à la condition que le mazdéen pardonne, lui, à ceux qui l'ont offensé, 208. Les péchés peuvent être rachetés par les bonnes œuvres et les pénitences (*Ies.*, *III*, *6*). L'intention de renoncer au mal peut suffire (*Vend.*, *II*, *330*). Le mazdéen mort en état de péché peut être délivré de l'enfer par les œuvres des vivants (*Vend.*, *II*, *371* ; *Ies.*, *III*, *130*, *131*), 209. Peines encourues (V. *Peines*), 211. L'avarice, l'impureté, l'onanisme, la luxure, le mépris de la loi, fautes graves. Le libertinage détruirait l'Iran, 216. Péché d'idolâtrie, 217. Péchés capitaux (*Vend.*, *II*, *393*), 218, 219. Les prêtres innovent une série de péchés que les pécheurs auront à racheter, suivant un tarif, 222.

PEETESCH. Démon suscitant les mauvaises paroles (V. *Dews*), 168.

PEINES. Stérilité de la femme et de la terre : ni arbres, ni herbes, ni troupeaux, ni enfants (*Ies.*, *III*, *299*), 211. Énumération des peines applicables aux crimes et délits (*Vend.*, *II*, *286*, *312*). Enfer après la mort,

le fouet pendant la vie. Chaque année d'enfer encourue vaut un coup de fouet. Chaque coup de fouet peut être racheté au prix d'un *derem* (V. ce mot). Peines applicables à chacun des six péchés capitaux, 218. Bannissement, 220. La peine du *tanasour* frappe le mazdéen au moment où son âme se présente pour passer le pont menant au paradis, 221. Sera puni du *tanasour,* celui qui aura mal parlé à un homme saint, celui qui moleste un chien, ou le blesse, ou l'épouvante, celui qui effraye une chienne-mère, ou la blesse, celui qui ose s'approcher d'une jeune iranienne en état d'impureté, ou d'une mère qui allaite son enfant, 221.

PÉNITENCES. Rachètent les péchés, 209.

PER. Descendant de Djemschid. Règne dans l'El-Bourz (V. *Djemschidites*), 249.

PERROQUET. Le perroquet Kareschsat, du Boundehesch, 321.

PERSIDE. V. *Farsistan.*

PÉRIS. Démons femelles. Sont comme les feroüers d'Ahriman (V. *Démons* et *Ahriman*), 166.

PERÔDERESCH. (V. *Coq*), 184.

PERSANS. Diversité des caractères (L. DUBEUX, *Univ. pitt., p. 1*), 33. Type (CHARDIN; MORIER; L. DUBEUX, *Univ. pitt., p. 409*; PREVOST-PARADOL, *Essai d'hist., p. 81*), 46. Mœurs, 49.

PERSE. Appartient à l'Europe. Frontières naturelles, 3. Limites historiques et modernes (V. *Iran*), 4. Frontière du nord, indécise. Sa détermination légendaire. La Perse, c'est l'Iran, 5. Climats (G. MASPERO, *Hist. anc., p. 453*; RAWLINSON; TAVERNIER, *Voy., t. II, p. 7*; G. DROUVILLE, *Not. géog., p. 215 à 259*; GOBINEAU, *Hist. des Perses, t. I, p. 157*; P. GAFFAREL, *Hist., p. 332*), 29. Lumière éclatante (A. MAURY, *La Terre, p. 246*). Manque d'eau (CHARDIN; L. DUBEUX, *Univ. pitt., p. 411*). Peu de rivières; aucune n'y est navigable (TAVERNIER, *Voy., t. II, p. 8*), 29.

PERSES (*Parses*). Au sud du désert de Khaver, 48. Parlaient le Zend, 54.

PERSIQUE (Golfe). Côtes. Direction. Climat (L. DUBEUX, *Univ. pitt., p. 12*), 23. Avancement continuel du Shat-el-Arab (V. ce mot).

PESHENG. Ascendant d'Afrasiab (V. ce mot), 259.

PESCHÏANSÉ. (Désert de). Occupé par le prince Parschidyâ (V. *Princes*), 327.

PESOSCHOROUN. V. *Chiens.*

PÉTROLES de Bakou (V. ce mot). Exploités par des marchands et des prêtres (A. MAURY, *La Terre et l'Homme, p. 187*; C. DE SUZANNET, *Voy., p. 306*), 8.

PEYOURASP. Ascendant djemschidite de Zohak (V. *Zohak*), 248.

PICHDADIENS. La dynastie pichdadienne finit avec Zow (V. ce mot), 261. Guerschâsp (V. ce mot), pichdadien, continue la dynastie keïanienne (V. *Keïaniens*), 265.

PIERRE. Travail de la pierre, rendant impur, 135. Encastrement de pierres brutes trouvé près de Damavand (GOBINEAU, *Hist. des Perses, t. I, p. 32*), 135. Sanctifiées par des prêtres contemporains de Djemschid, 242.

PIERRES PRÉCIEUSES. Lazulites, saphirs, topazes, turquoises minérales (A. MAURY, *La terre, p. 202, 206, 241*), 32.

PITRID. Mazdéen impur (V. *Impureté*), 121.

PLUIE. Donnée par l'astre Taschter, 326.

POISON. Versé aux mazdéens convaincus de coupables amours (V. *Amours*) 118.

POISSONS. Leur création. Der-

nière formule, 308. Les lois de leur multiplication observées, 318.

PONT. Menant au Paradis (V. *Paradis* et *Tchinevad*). Génie du pont Tchinevad, 161.

PONTS. Jetés sur des rivières, et formés de bateaux accouplés (*Vend.*, *II*, *391*). La construction d'un pont est un acte méritoire, 136.

PORC-ÉPIC. Spécialement Iranien (A. MAURY, *La terre, p. 357*), 31.

POROSCHAP. Père de Zoroastre (V. *Zoroastre*), 167, 229.

POURSISCHT. Fille de Zoroastre? (V. *Zoroastre*). De la famille d'Hetchedasp, 230.

POUYTIKA. V. *Hamoun.*

PRÉSENCE RÉELLE des feroüers dans les offrandes consacrées (V. *Consécration*), 187.

PRÊTRES (*Athornés, Mobeds, Herbeds, Destours, Magiciens*). S'imposent à Zoroastre dès le début de sa réforme. Dénaturent le sens des prières, dans leur intérêt personnel, 69. Réclament le dixième des biens des fidèles, 70. Vivent des offrandes : lait, viande, liqueur (V. *Zour* et *Hom*), 72. Les prêtres-magiciens, antérieurs à Zoroastre, 95. Le premier prêtre fut l'*athorné*, strictement chargé de conserver, dans la communauté iranienne, le texte de la loi et la tradition de la réforme. Il ne jouissait d'aucune prérogative, n'était revêtu d'aucun caractère sacré (ANQUETIL DU PERRON, *Mém. à l'Acad., des insc. et bel. lettres, t. XXXI, p. 347*; A. HOVELACQUE, *l'Avesta, p. 55*), 173.

« Il n'y a aucune raison de croire que des prêtres à la façon hébraïque, ou tels qu'ils existèrent à une autre époque dans le mazdéisme, aient paru avant le temps de Zoroastre... La raison tout à fait concluante qu'on en peut donner, c'est que bien des siècles après les prédications de dur législateur, les Iraniens n'admettaient eas tous la légitimité d'un sacerdoce proprement dit. La plupart maintenaient que les fonctions du culte appartenaient à chaque chef de famille. » A. GOBINEAU (*Hist. des Perses, t. I, p. 106*).

Le prêtre ne boit que de l'eau pure, au commencement, et communie de chair grillée, 174. Les officiants (V. *Raspi* et *Djoûti*), 174. L'athorné appartient au peuple, est peuple, 175. La cérémonie religieuse est surtout un échange de vœux pour la paix (*Iz.*, *II*, *235*), 175. Le culte primitif se complique de pratiques touraniennes (F. LENORMANT, *Manuel, t. II, p. 335*). Autels dressés au démon, processions, égorgement de victimes, libations, formules mystérieuses, 175. Les Iraniens ne comprenaient pas la religion sans sorcellerie. Les prêtres font resplendir le culte du feu, et se groupent pour en assurer la continuation, 178. Groupés, ils se signalent par leur attitude. Ils règlementent les cérémonies : consécration quotidienne du *zour* ou offrande de chair, et du *hom* ou libation. Communion fréquente sous les espèces de la chair et de l'eau, 179. La libation devint la communion principale. Une liqueur enivrante est substituée à l'eau, 180. C'est au feu que sont apportées les offrandes dont les athornés communient, se nourrissent. Dîme. Le prêtre est le maître exclusif des offrandes. Le non-prêtre qui y touche est fustigé (*Ies.*, *III*, *228*), 181. Hiérarchie cléricale, caractérisée par le nombre de branches dont est fait le barsom ou balai que porte l'officiant (V. *Barsom*), 181. Règlementation des rites. Degrés de la prêtrise, 182. Cérémonial religieux. Invocations, 183. Zoroastre avait dit qu'apprendre la loi, la réciter ou l'entendre réciter, suffisait pour effacer les péchés; les prêtres imposent, en sus, aux mazdéens, la confession (*Vend.*, *II*, *302*), 185. Le prêtre, seul, sait les trois formules qui doivent être récitées dans « l'oreille de l'agonisant » pour chasser les démons, 186. Exploitation du peuple au nom d'Ormuzd. Les prê-

tres se sont emparés de la vie entière des mazdéens, par le saint sacrifice quotidien, la confession des péchés, la communion mystique, les prières des agonisants, 186.

« La réforme zoroastrienne modifia les cérémonies du culte pour les compléter et les régulariser. Les Atharvans, ou plutôt les Mages qui l'adoptèrent, y trouvèrent une source de force et de puissance; comme les Brahmanes de l'Inde, ils multiplièrent les offrandes, les purifications et les pénitences. » C. DE HARLEZ (*Avesta, p.* CLXXV).

Prières récitées ou chantées, nombreuses, 187. Prières pour chaque instant de la vie, pour chaque acte, 187. Prières pour tout ce qui peut se faire, se vouloir, ou s'imaginer (*Ies., III, 121 et suiv.*), 188 Acceptés par Zoroastre, les prêtres voulurent collaborer effectivement au code politique et religieux des mazdéens, (C. DE HARLEZ, *Avesta, p.* CXCI), 189. Le sacerdoce est discuté (GOBINEAU, *Hist. des Perses, t. I, p. 106*), 190. Zoroastre veut définir le rôle du prêtre pour le limiter. L'Athorné est un instructeur; il y a égalité entre le prêtre et le fidèle (ANQUETIL DU PERRON, *Zend-Avesta, t. III, p. 606*). Le peuple doit pourvoir à l'existence matérielle de l'athorné (*Vend. II, 296*), 191. Le prêtre est un ouvrier dont le métier est de prier pour autrui. Il est l'égal du laboureur, du médecin, de l'artisan, etc. Son salaire dépend de la générosité du mazdéen. Il aura droit à de la nourriture et à des vêtements quand il aura dit les prières des morts, mais cette donation ne sera faite qu'après que la veuve aura reçu sa part (*Vend., II, 296*). Les prêtres s'arrogent l'autorité que Zoroastre essaye de leur refuser. En combattant les magiciens de Touran, ils découvrent les secrets de leurs jongleries et les emploieront à leur profit, 192. Zoroastre ayant promis une récompense à ses disciples, les prêtres réclament la jouissance de la domination. Ils s'empareront du peuple, si Zoroastre ne le leur livre pas. Deviennent très exigeants. Il leur faut, en offrande, des mets choisis et des vins vieillis (*Ies., III, 94*), 193. Prier devenant un labeur pénible, ils imaginent le *tavid* ou *tabwiff*, morceau d'étoffe sur lequel une prière est écrite et que le mazdéen porte sur lui, 193, 194. La communion du pain et du vin (*Daroun*), obligatoire une fois par mois (*Iz., II, 115*), 194. Des Iraniens se montrant rebelles aux prêtres, ceux-ci les dénoncent comme des ennemis de l'Iran et les menacent (*Iz., II, 115*), 194. Zoroastre s'élève contre les exploiteurs du sacerdoce (*Vend., II, 402*), 195. Les prêtres énonçant le premier dogme mystérieux, se refusent à l'expliquer (*Iz., II, 180*). Le peuple doit croire sans comprendre, 196. Aux péchés énumérés par Zoroastre, les prêtres ajouteront une série de fautes que les pécheurs auront à racheter suivant un tarif, 222. Détruisent l'empire glorieux de Djemschid, par l'abêtissement religieux du peuple, 245. Furent jaloux de l'influence personnelle de Zoroastre, 282. Achèvent leur organisation, 293. Se donnent des servants, 294.

« Les prêtres mazdéens modernes se divisent en Herbeds (aethrapaiti) et Mobeds (moghipaiti). Le Herbed est le mazdéen qui connait l'Avesta et en a entendu l'explication, et qui a fait certaines cérémonies au lieu du sacrifice. Le Mobed est le prêtre enseignant la doctrine. Il s'appelle également Destour (dastôbar) à titre de justicier, c'est-à-dire en tant qu'il impose des pénitences et des expiations, et qu'il fait subir les purifications. » C. DE HARLEZ (*Avesta, p.* CLXXVII).

PRÊTS. Ne pas rendre ce qui a été emprunté, est un vol (*Vend., II, 287*), 220.

PRIÈRES. Leur importance. Par une seule prière, bien dite, le mazdéen fidèle peut tout obtenir, 69 Prières pour les morts, 104 ; pou la sanctification de l'acte marita

(*Ies.*, *III*, *112*, *121*), 113; aux femmes pures, intelligentes, bien intruites, 114; a dire par le mazdéen qui coupe ses ongles ou ses cheveux, 121. La prière « dite sur un sommet » est la meilleure (*Iz.*, *II*, *104*), 149. Par leurs prières, les mazdéens pourront rapprocher l'époque où le *bien* triomphera définitivement du mal, 169. Détruisent les œuvres des démons. Guérissent l'homme malade (*Vend.*, *II*, *366*, *367*), 171. Détruisent les dews de la stérilité et des tempêtes, 172. Chacun doit prier au moment opportun. La prière de l'aurore est la meilleure (*Iz.*, *II*, *236*; *Ies.*, *III*, *7*), 172. Zoroastre veut que la vie des Iraniens soit partagée entre la prière et le travail, 185. Lire la loi, l'apprendre, c'est travailler et prier, 185. Par trois formules, le prêtre appelé près d'un agonisant chassera les démons (*Visp.*, *II*, *165*; ANQUETIL DU PERRON, *Zend-Avesta*, *t. II*, *p. 166*) (V. *Prêtres*), 186. Accumulation de formules, d'évocations, récitées et chantées. Prières pour chaque instant, pour chaque acte de la vie (*Ies.*, *III*, *121 et suiv.*), 187. Prières pour tout ce qui se peut se faire, se vouloir ou s'imaginer, 188. Le prêtre est un ouvrier, dont le métier est de prier pour autrui, 192. Prier étant devenu comme un labeur pénible aux prêtres, ils imaginent le *tavid*, ou *tabwiff*, morceau d'étoffe sur lequel une prière est écrite et que le mazdéen porte sur lui (ANQUETIL DU PERRON, *Zend-Avesta*, *t. III*, *p. 113*), 193 et 194. Le texte de la « prière du matin et du soir » est le *credo* des mazdéens (V. *Credo*), 196. Prière du catholiscisme zoroastrien (*Iz.*, *II*, *241*), 203.

Prière à Ormuzd, créateur :

« Au nom de Dieu !

« Je vous prie et je relève Votre Grandeur, Ormuzd, juste juge, éclatant de gloire et de lumière, qui savez tout, agissant, Seigneur des Seigneurs, Roi élevé sur tous les Rois, Créateur qui donnez aux créatures la nourriture nécessaire de chaque jour, grand, fort, qui êtes dès le commencement miséricordieux, libéral, plein de bonté, puissant, savant et pur, conservateur (*parvardegar* : qui nourrit, entretient et conserve), juste; que votre règne soit sans changement. Ormuzd, roi excellent, que la grandeur et l'éclat du soleil augmentent, lui qui ne meurt pas, qui brille et s'avance comme un courrier vigoureux ! Je me repens de mes péchés, de tous mes péchés, j'y renonce. Je renonce à toute mauvaise pensée, à toute mauvaise parole, à toute mauvaise action. » (INSCRITS, *t. III*, *pp. 8 et 9*).

Une seule prière, bien dite, vaut au pécheur son pardon, pourvu qu'il pardonne, lui, à tous ceux qui l'ont offensé, 208. Une prière, *l'afergan*, dite par un parent, délivre le damné, 210. On doit prier pour le mazdéen banni, 220. Les prières de la nuit auraient été imaginées par des prêtres contemporains de Djemschid, 242. Les meilleures prières, d'après le Boundehesch, 323.

PRINCES. Confédération de princes indiquée dans le Boundehesch : Paschoutan, le fils d'Aguerirets, Parschidyâ, Khéembié, Oroûeftour, 327.

PROCESSIONS. Cérémonie empruntée au culte touranien par les prêtres iraniens, 175.

PROGRÈS. Don spécial à l'homme (*Ies.*, *III*, *183*), 152.

PROMESSES. Ne pas tenir sa promesse est une faute grave, un péché capital, 219.

PROSTITUTION. Femmes sur les chemins (*Vend.*, *II*, *385*), 118.

PURIFICATEUR. Ouvrier et prêtre (*Vend.*, *II*, *353*), 122. Salaire, 123.

PURIFICATIONS. De la femme avortée (*Vend.*, *II*, *307 à 309*), et de la femme périodiquement souillée, 115. Des mazdéens frappés d'impureté directe ou indirecte (V. *Hygiène*), 121. Lieu de purification (*Vendid.*, *II*, *354*). Rite de la purification (*Vend.*, *II*, *339 et suiv.*) Le purificateur (*Vend.* *II*, *353*), 122.

Ablutions, par l'eau et le sable. Onction de parfums (*Vend., II, 355 à 361*), 122. Des objets touchés par un cadavre : tapis, bois, grains, pain, matériel du culte, chemin (*Vend., II, 318 et suiv.*), 132. De la terre souillée par le contact d'un cadavre (*Vend., II, 332 et suiv.*), 132. Purification des corps, le jour de la résurrection générale, dans un fleuve de métaux fondus, 330 et suiv.

PYRÉE. (V. *Temple*), 177.

PYSHY. Ascendant djemschidite de Zohak (V. *Zobak*), 247.

RAGHA (V. *Ver*), 245.

RAM (*Rameschné-Khârom*). Ized fantastique, oiseau près de l'Éternel, révolutionnaire des choses célestes, maître des temps et ordonnateur de la marche des astres (V. *Izeds*), 161.

RAMESCHNÉ-KHÂROM. V. *Ram*.

RASPI. Deuxième prêtre, diacre (V. *Prêtres*), 182.

RAYERMEN. Ascendant d'Afrasiab (V. ce mot), 259.

RÉCIDIVE. Augmente proportionnellement la peine édictée, 219.

RÉCOMPENSES. Génie des récompenses (V. *Asman*), 161. Publiques, 202. Une vie longue, bien remplie, agréable, gaie, est la première des récompenses (*Iz., II, 164, 169, 183, 216*), 202. La récompense du mazdéen fidèle lui est donnée dès ce monde (*Iz., II, 172*), 215 (V. *Paradis*).

RELIGION iranienne. Sa forme originale est certainement dans les livres de Zoroastre (EM. BURNOUF, *La science des relig., p. 142*), 170. Le Zend-Avesta ne donne cependant pas une religion dans le sens positif du mot, 170. Zoroastre fit un code, surtout, et il en ordonna la lecture et la récitation, 171. La religion mazdéenne, naissante, s'obscurcit de mystères, 195. Elle est complètement dénaturée par les prêtres dès le commencement, 199. Résumée en un mot : plaire (*Vend., II, 361*), 203. Religion bactrienne au moment de la venue de Zoroastre, 271. La religion mazdéenne est devenue solidaire de la gloire de l'Iran, 278.

REMY-GAW. Descendant de Djemschid, règne dans l'El-Bourz (V. *Djemschidites*), 249.

REPAS SACRÉS (V. *Culte* et *Prêtres*), 179.

RÉSURRECTION DES CORPS. Dogme (V. *Credo*), 196. Fait certain, 212. L'homme et la femme, les sources taries, les fleuves disparus, les végétaux desséchés, tout reprendra vie (*Iz., II, 139, 162; Vend., II, 417; Ies, III, 113*), 212. Tous les mazdéens se trouveront réunis, et sans aucune distinction sociale. Il n'y aura plus ni roi, ni sujet, ni prêtre (*Ies, III, 88*), 214. Théorie du Boundehesch, 328 et suiv. Ordre du rétablissement des corps. Durée de la résurrection, 329. Phénomènes terrestres qui se produiront, 330.

RÉVAND (Mont). Génie de ce mont (V. *Izeds*), 162.

RÉVOLUTION. Ordonnée au peuple par le dieu Ormuzd (V. ce mot), si le roi est infidèle à la divinité, 144.

RIVIÈRES. Rares en Perse. Aucune n'y est navigable (TAVERNIER, *Voy., t. II, p. 8*), 29.

ROIS. Zoroastre n'innove pas la royauté en Iran. Il accepte le roi et lui dicte ses devoirs, 142. Il s'élève violemment contre le despote. Le despote est un châtiment (*Iz., II, 111*), 143. Animés d'un feu sacré, les rois sont faits pour régner, incontestablement (ANQUETIL DU PERRON, *Zend-Avesta, t. III, p. 607*); mais ils tiennent leur pouvoir d'Ormuzd, qui peut les détrôner, 144. Génie du feu des rois (*Iz., II, 106.*

— V. *Izeds*), 162. Le roi est la dernière expression hiérarchique de l'organisation bactrienne, 276. Transmission des ordres royaux, 276.

« L'Asie a vu s'établir les premiers gouvernements qui eussent régi les sociétés humaines, et elle les a vus sortir, non pas de théories philosophiques ou de conventions arbitraires, mais de la nature même des choses et de la nécessité. » PRÉVOST-PARADOL (*Essai sur l'hist. univ., t. I, p. 87*).

ROUDS (V. *Fleuves*), 321.

ROUGE (Mer). Désignée par Firdousi comme ayant été traversée par Kaous-Cambyse (V. *Khaver*), 28.

ROUM. Fils de Gobad (V. *Gobad*), 262.

ROUMEH. Ascendant de Zow (V. ce mot), 260.

ROUSTEM. Va, avec Zow, à la recherche d'un descendant direct de Djemschid et trouve Gobad, dans l'El-Bourz (V. *Zow*), 261, 262.

ROUTES. Créées par Djemschid, dans l'empire de Ver, 240.

ROUZED-ESSEFA. Œuvre de Myrkhond, 246.

RUES. Régulièrement formées par l'alignement des tentes, 136.

SABLE. Employé dans les ablutions purifiantes (*Vend., II, 398*), 122.

SACERDOCE. Exploité par les prêtres (*Vend., II, 402*), 195.

SACRIFICE (Saint). Consécration quotidienne. Communion fréquente, 179.

SACRIFICES SANGLANTS. Inconnus à l'origine du mazdéisme (ROBIOU; F. LENORMANT, *Manuel, t. II, p. 321*), 173. Pratique du culte au démon, empruntée aux mages touraniens par les prêtres iraniens, 175.

SADÉRÉ. Robe, surplis (V. *Culte*), 149.

SAGESSE. N'enfreindre aucune loi de la morale et de l'hygiène, 203, 204.

SAHEL. Démon, rival de l'amschaspand Shariver (V. *Amschaspand* et *Dews*), 168.

SAISONS. Indiquées dans le Boundehesch, 305 et suiv.

SALOMON. Qualifié de *Djem* par les chroniqueurs persans (HYDE, *De rel. Pers., p. 424*. — V. *Djemschid*), 243.

SAM. Ascendant de Ad, chef des Adites (V. *Ad*), 246. Père de Guerschâsp et d'Orouâkhsch, 265.

SAMARCANDE (*Maracanda*). Sur les bords du Zarafchan (V. ce mot), 20. Limite méridionale du Touran.

SAMOYÈDE (Idiome). V. *Touraniens*.

SAMYEL (ou *Bad-Semoun*). Vent terrible du Kirman (V. ce mot), 24.

SANSCRIT. Zend et Sanscrit (MAX MÜLLER, *Essais sur la myth. comp., p. 25*; BROCKHAUS; SCHŒBEL, *Rel. prem. des Indo-Iran., p. 5*), 56.

SAPANDOMAD. Génie de la terre, 98. Invoqué pour la sanctification de l'acte marital (*Ies, III, 121*. — V. *Mariages*), 113. Amschaspand (V. ce mot), 157. Devient la Terre même, personnifiée, 159. Uniquement femelle, 159.

SAÔKÂVESTÂ. (Terre) occupée par le prince, fils d'Aguerirets (V. *Princes*), 327.

SATEVIS. Fleuve venant de l'enfer (V. *Eaux*), 322.

SCHAH-NAMEH. Epopée nationale persane (V. *Firdousi*), 234.

SCHAT-EL-ARAB. Delta du Tigre et de l'Euphrate réunis. Formations récentes, 23.

« Au commencement de notre période géologique, le Tigre et l'Euphrate se jetaient à quelque 20 lieues l'un de l'autre, dans un golfe qui prolongeait le golfe

Persique de nos jours. Toute la partie inférieure de la vallée n'est qu'un terrain de formation moderne, créé par les alluvions du Tigre, de l'Euphrate et des rivières comme l'Adhem, le Gyndès, le Khoaspès, qui, après avoir été longtemps indépendantes et avoir contribué à combler la mer dans laquelle elles se jetaient, ont fini par devenir de simples affluents du Tigre. Aujourd'hui encore le Delta du Shatt-el-Arab avance rapidement, et l'accroissement du rivage monte (d'après LOFTUS) à peu près de 1 mille anglais par soixante-dix ans; dans les temps anciens, le progrès des terres était plus sensible et devait s'élever à environ 1 mille par trente ans. (H. RAWLINSON). — Il est donc probable qu'au moment où les colons descendirent dans la vallée, le golfe Persique pénétrait à 40 ou 50 lieues plus haut qu'il ne fait aujourd'hui. ...Le Tigre et l'Euphrate se jetaient dans la mer à quelque distance l'un de l'autre, et ne confondirent leurs eaux que quelques siècles plus tard. » G. MASPERO (*Hist. anc. des peuples de l'Orient, p. 137*).

SCHAVÉ (V. *Keschvars*), 305.

SCHEM. Ascendant de Zow (V. ce mot), 261, 262.

SCHYD (V. *Djemschid*), 243.

SCIENCE. Génie de la science exacte de la loi (V. *Din*), 161. Les Iraniens n'ont laissé aucune œuvre scientifique. Leur astronomie fut purement empirique. (DELAMBRE, *Ast. anc. t. I. p. 494, 517*).

SCYTHES. Ce mot désigna longtemps l'ensemble des hommes au nord de l'Iran, 40. Langue scythique, 52. Expression purement géographique du mot Scythe (SCHIEFNER; WHITNEY; MULLENHOFF; G. KREK; FR. SPIEGEL; F. MÜLLER; A. HOVELACQUE, *La linguis., p. 144 et 145*; P. TOPINARD, *L'anthrop., p. 144*), 53.

SCYTHIE. V. *Turkomanie*.

SEDJEHRY. Ascendant de Djemschid (V. ce mot), 243.

SEHER-GAW. Descendant de Djemschid, règne dans l'El-Bourz (V. *Djemschidites*), 249.

SELM. L'un des trois fils de Ferydoun (V. *Ferydoun*), 259.

SEISTAN. Limite orientale de la Perse actuelle, 20. A le lac Hamoun (V. ce mot). Jadis, cette province aurait été toute sous l'eau (V. *Ver*), 245.

SELKAT. Brave Iranien à qui fut confié Ferydoun enfant, 250.

SELM. Fils de Ferydoun et frère d'Iredj (V. *Ferydoun* et *Iredj*), 255. Marche, venant de l'ouest, contre son neveu Menoudjer (V. *Menoudjer*), 255. Vaincu et tué, 256.

SÉPARATION. La peine du bannissement sépare l'homme de la femme, qui est comme une veuve, 220.

SEPEREM (V. *Arbres*), 326.

SERPENT INFERNAL (V. Ahriman), 201.

SEROCH. Ized. Zoroastre lui élève un temple idéal sur le sommet de l'El-Bordj, 176.

SERVITEURS. La servante et sa fille font presque partie de la famille iranienne (*Vend., II, p. 337*), 104. La prière de la servante ou de la fille de la servante peut délivrer un damné (V. *Afergan*), 210.

SÈVES. Génie des sèves (V. *Aban*), 160.

SHANPASCH. Ascendant d'Afrasiab (V. ce mot), 269.

SHARIVER. Amschaspand (V. ce mot), 157.

SHERWAN. Ascendant d'Afrasiab (V. ce mot), 259.

SHYDASEP. Ascendant de Zow (V. ce mot), 261 et 262.

SIAVAKHSCH. Roi d'Iran, succède à Kaous (V. *Kaous*). Khosrou lui succède, 263.

SIPANDAGH (Pic de). En Arménie (V. ce mot), 6.

SIR-DARIA (*Yaxartès*). Se forme de la jonction de deux rivières venues des monts Tian-Chan

(KRAIEWSKY; A. STUART, *Les tracés, p. 14, 70*). Son cours tourmenté. Environs inhabitables, jadis très fertiles, très peuplés, 11.

SIROZÉ. Livre de l'Avesta (V. ce mot). Recueil de prières, 72.

SIYAH. Descendant de Djemschid, règne dans l'El-Bourz (V. *Djemschidites*), 249.

SIYAHS. Ennemis des premiers Iraniens, 237.

SOCIÉTÉ. La meilleure société est celle où règne la sécurité, 142. Nouvelle organisation de la société iranienne, résultant de l'œuvre zoroastrienne, 293.

SOGDIANE. Vallée du Zarafchan (V. ce mot), 20.

SOGHDO. Abondant en troupeaux (V. *Exode*), 84.

SOLEIL. Génie du soleil (V. *Khor-Shid*), 160. Œil d'Ormuzd (C. DE HARLEZ, *Avesta, p.* LXXXIX). Tourne autour de l'El-Bordj, 305.

SOLIMAN (Monts). Séparent l'Iran de l'Inde, à l'est, 14.

SOVBAR (V. *Eaux*), 322.

SOUFRE. Abondant en Iran (A. MAURY, *La terre, p. 233*), 32.

SOUR. Les Afghans nomment ainsi les Touraniens, Turcs, Uzbeks ou Mongols, les Syriens et les Européens, 258.

STEPPES de la mer Caspienne aux monts Altaï. Beaux pâturages (F. VON HELLWALD, *p. 11*), 12.

STRATÉGIE *iranienne et touranienne*. Corps d'armée divisés en centuries. Drapeaux. Gauche et droite. Cavalerie massée à gauche, 138.

STRUCHATES. Nomades (V. *Médie*), 50.

SUGHDÂ (V. *Païtis*), 237.

SURPLIS (V. *Culte*), 149.

SUSIANE. Séparée du Farsistan par le Tab. Chaude et fertile (L. DUBEUX, *Univ. pitt., p. 9*). Canaux nombreux. Ispahan au nord-est, au centre d'une riche plaine qu'arrose le Zendehroud, agrandi par Abbas-le-Grand. Désert au sud-est. Pluies rares. Climat égal. Fruits d'Europe abondants (AUCHER-ELOY, *Rel. de voy., p. 726*), 26.

SYAMEK. Ascendant de Djemschid (V. ce mot), 243; et de Zohak (V. *Zohak*), 247.

TAB (*Pasitique, Oroatès, Oroatis*). Fleuve séparant la Susiane du Farsistan, 26.

TABLE SACRÉE. Pour les offrandes, 183.

TABRIS. Au centre de l'Aderbeidjan, 16.

TAHVIS. V. *Yescht*.

TAHWIFF. (V. *Tavid*), 193.

TAJIK. Type. Mœurs (F. VON HELWALD; A. STUART, *Les tracés, p. 6*), 44.

TAMAR. (V. *Démons*), 327.

TANASOUR. (V. *Peines*), 221.

TARIK. Démon destructeur par excellence (V. *Dews*), 168.

TASCHTER. Astre donnant la pluie, 326.

« J'ai exposé les raisons qui me portent à croire que Taschter est *Sirius*, étoile placée dans la bouche du grand-chien. » ANQUETIL DU PERRON (*Mém. d l'Acad. des Bell.-Lettr., t.* XXXIV, *pp. 397 et 398*).

« Répond, d'après Anquetil, à Sirius, serait, d'après Nériosengh, la constellation de la pluie. Nous savons, en effet, par l'Iescht de Taschter, que cet astre répand l'eau sur toute la terre. » EUG. BURNOUF (*Comm. sur le Yaçna, t. II, p. 366*).

TASMASP. Ascendant de Zow (V. ce mot), 260.

TATARES. V. *Mongols*.

TATARE (Langue). Groupe linguistique : le yakout, le kirghiz, l'ouïgour, le nogaïque et le turc, 59.

TATARES-NOGAÏS. V. *Nogaïs.*

TAUREAU MYSTIQUE. Germe créé par Ormuzd, et qui, joint au mâle et à la femelle, fait « l'homme » (*Ies., III, 263*), 152. Dernière formule, 303 et suiv. Le taureau Hezieosch du Boundehesch, 320.

TAURUS (Monts). Comprendraient toute la longue chaîne traversant l'Asie : Caucase, El-Bourz, Hindou-Kousch? 14.

« Le Taurus part de l'Asie Mineure, atteint en Arménie sa plus grande élévation, se ramifie dans la région du Caucase, puis traverse les pays à l'orient de la mer Caspienne, jusqu'aux confins de la Sogdiane, et là, se partageant en deux et embrassant le plus vaste plateau de la terre, le désert de Chamo ou de Kobi, il prend au nord le nom d'Imaüs ou Belurdag, et coupe le pays d'Eygur, la Mongolie, la Dzongarie, jusqu'aux confins de la Sibérie, tandis qu'au sud-est il côtoie l'Inde septentrionale, traverse le grand et le petit Tibet, et se perd en Chine dans la mer Pacifique, après avoir porté les noms de Mustag, de Kandahar ou Paropamise et d'Himalaya. » C. CANTU (*Hist. univ., t. I, p. 185*).

TAVID (*Tabwiff*). Amulette. Prière portée (V. *Prières*), 193.

TAZ. Ascendant djemschidite de Zohak (V. *Zohak*), 248.

TCHAMROSCH. (V. *Oiseaux*), 321.

TCHERKESSES. V. *Circassiens.*

TCHENGRÉGHATCHATS. Contemporain de Zoroastre? son contradicteur, 71.

TCHETCHENS. V. *Circassiens.*

TCHINEVAD. Pont menant au paradis (V. *Izeds*), 161.

« Ceux-là seront [engloutis] dans les eaux du Douzakh qui sont sur le pont Tchinevad et qui, pendant leur vie, n'auront pas fait d'œuvres pures et méritoires. » (VENDIDAD, *t. II, p. 378*).

TÉHÉRAN. Ville de l'Irak-Adjemi (V. ce mot), au pied du Damavand, 27. Printemps tardif, 29.

TEKHMOURASP. Ascendant de Djemschid, d'après l'Avesta (V. *Djemschid*), 243.

TEKKÉS. Aire Type. Mœurs (H. de BLOCQUEVILLE, *Capt. chez les Turkom., p. 246*), 45.

TEMPLES. Pas de temple à l'origine (GOBINEAU, *Hist. des Perses, t. I, p. 41*), 173. Premier temple conçu dans l'imagination de Zoroastre : palais idéalement élevé à l'ized Seroch, sur l'El-Bordj, 176. Il n'existe encore qu'un type de monument religieux zoroastrien, c'est *l'Atesh-Gâh*, pyrée où s'entretient le « feu sacré » (F. LENORMANT, *Manuel, t. II, p. 322*), 177.

TEMPS. Divisé en jours, mois et années. Présidé par l'amschaspand Khordad (V. ce mot), 159. Génie maître du temps (V. *Ram*), 161. Ses divisions dans le Boundehesch, 323.

TEMPS-SANS-BORNES. V. *Éternel.*

TERK. Ascendant d'Afrasiab (V. ce mot), 259.

TERRE. Sa division. Appropriation des terres ordonnée par Zoroastre, 141. La terre personnifiée dans l'amschaspand Sapandomad (V. ce mot), 159. Génie de la fertilité (V. *Meher*), 161. Génie de la terre habitée, divisée en maisons, villes et montagnes (V. *Zemiad*), 161. Terre immobile. Dernière formule dans le Boundehesch, 305.

TETCHESCHTÉ. (V. *Eaux*). 322.

TIAN-CHAN (Mont). Sources du Sir-Daria, 11.

TIBÉTAINS. V. *Mongols.*

TIFLIS. Stérilité des environs (MOYNET, *Voy., p. 318*), 7.

TIGRE (Fleuve). Se réunit à l'Euphrate, à Kornah, dans le Schat-el-Arab, 23.

TIR. Génie des astres (sauf la lune) qui recèlent les germes (V. *Izeds*), 161.

TOMBES. Doivent être de fer, de pierre ou de plcmb, 131.

TONGOUSE (Idiome). V. *Touraniens.*

TOUJ. Ascendant de Zow (V. ce mot), 261.

TOUR. Fils de Ferydoun et frère d'Iredj (V. *Ferydoun* et *Iredj*), 255. Ne pouvant être roi d'Iran, malgré l'assassinat de son frère Iredj, commande les hordes nomades du nord de l'El-Bourz. Par lui, Afrasiab descendra de Ferydoun, 259.

TOURAN. Limité au sud par l'El-Bourz. Jadis très peuplé. Ruines de villes nombreuses. (PRJÉVALSKY, *Mess. russe, off. 9 avril, 1878*). Royaumes et principautés le formant (VAMBERY, *Voy., p. 34*), 5. Samarcande est sa limite méridionale, 20. Confusion ethnologique (F. VON HELLWALD; STUART, *Les tracés, p. 7*), 40. (V. *Scythes, Kachgariens, Yarkandais, Tourkis, Turcs, Turkomans, Turkmènes, Uzbeks, Nogaïs, Kirghiz, Tekkès, Kousbites*). Confusion des langues, 54. Frontière sud arrêtée sous le règne de Menoudjer, 256. Patrie des démons. (P. TOPINARD, *l'Anthr. p. 451*). Séjour de la couleuvre touranienne (V. *Afrasiab*), 258.

TOURANIENS (*Touranys, Touryas*). Incertitudes quant au type et à l'aire des Touraniens (F. LENORMANT, *Manuel, t. II, p. 10*; SCHUYLER, *Not. of a journ. in Russ. Turkest. 1876*; G. MASPERO, *Hist. anc., p. 133*), 46. Ils ne sont plus chez eux, toutefois, au sud de l'El-Bourz.

« Le vocabulaire de l'un des peuples situés entre le haut Indus et l'Oxus fait soupçonner que dans ces replis de montagnes deux races sont en présence, dont l'une est aryenne et l'autre encore inconnue. » GIRARD DE RIALLE (*Instr. p. l'Asie centr., Bull. soc. d'anthr., 1874, p. 452*).

Divisés en Turkomans, Uzbeks et Kirghiz (V. ces mots), 45. Mélangés d'Iraniens, 50.

« Tous les peuples qui sont venus successivement se répandre sur l'Asie occidentale et l'Europe orientale, Sakas, Yuétchis, Ouïgours, etc., sont passés par la Kachgarie. Ils sont venus se briser contre la barrière infranchissable de Pamir; puis, rebroussant chemin vers le nord-ouest, ils ont quitté l'Asie centrale par la seule issue possible à l'ouest, le défilé du Thian-Chan (monts Célestes) oriental qui descend en Dzoungarie. Dans leurs migrations, ils se sont pourchassés les uns les autres, laissant après eux des éléments plus ou moins importants. La population actuelle de la Kachgarie serait le résultat de leurs mélanges greffés sur un fond éranien. Les Chinois, après la répression du soulèvement de cette contrée, il y a un siècle et demi, en ont transporté une partie dans la Dzoungarie, où elle forme un groupe à part, les Tarantchis. » (N., *Rev. scient. de la Rép. franç., 22 mars 1881*; UJFALVY, *Voy. à Kouldja, index 83-85.*)

Langue scythique, 52. Seraient Touraniens, par la langue, les Yakoutes, les Kirghiz, les Turkomans, les Uzbeks et les Osmanlis (P. TOPINARD, *Anthropol., p. 495*), 53. Langues touraniennes. Zend et Sanscrit, 58. Points de contact avec la langue mère indo-européenne (V. ce mot), 58. Langue ouralo-altaïque, a englobé les idiomes samoyède, finnois, turc, mongol et tongouse (P. TOPINARD, *L'Anthrop., p. 446*; SCHLEICHER; WHITNEY), 58. Combat du roi d'Iran, Gustasp, contre le roi de Touran, Ardjasp. Les Touraniens sont vaincus, 67. Organisation. Stratégie, 138. Chaque tribu avait son étendard constatant son indépendance, 138. Deviennent, aux yeux des Iraniens, comme la troupe exécutant les œuvres d'Ahriman (V. ce mot), 166. Gens du nord, 167. Par sa réforme, Zoroastre les anéantira, 168. Leur influence, par leurs mages, pèse sur la réforme zoroastrienne, 175. Descendent en Iran à l'avènement de Menoudjer, qui les force à se retirer, 256. Afrasiab, roi de Touran, vaincu, accepte la paix que lui offre Menoudjer. La ligne-frontière, entre le Touran et l'Iran, est arrêtée. Le roi d'Hyrcanie, Aresch, marque cette limite, 256.

Manquant à son traité, Afrasiab envahit l'Iran, 256 et 257. Tout ennemi des Iraniens est, pour eux, un Touranien, un démon, 258. Vaincus par Gobad (V. ce mot), 262. Vainqueurs, massacrent les mazdéens à Balkh, 279.

TOURANYS. V. *Touraniens.*

TOURKIS. Type. Mœurs (A. SHAW ; A. STUART, *Tracés, p. 67*), 41.

TOURYAS. (V. *Touraniens*), 234. Les Afghans nomment ainsi les Nègres et les Hindous, 258.

« La preuve la plus directe que le mot Tour ou Tourya (Touraniens) ne désigne pas des peuples jaunes, mais seulement des ennemis, c'est que les Afghans — je le tiens du Serdar Kandahary, Mir-Elem-Khan — appellent Tour, les populations noires ou brunes, telles que les nègres et les Hindous, et, par opposition, Sour ou Syriens, les peuples non noirs, Turks, Ouzbeks, Européens, Chinois et Mongols... L'expression de Tour et de Tourany ne signifie que des peuples, de quelque race ou sang que ce soit, attaquant l'Iran du côté nord-est. » A. GOBINEAU (*Hist. des Perses, t. I, p. 322*).

TOUREKH. Ascendant d'Afrasiab (V. ce mot), 259; et de Zow (V. ce mot), 261, 262.

TOURENK. Ascendant de Zow (V. ce mot), 261, 262.

TOURSHESB. Ascendant d'Afrasiab (V. ce mot), 259.

TRANSPORTS. (V. *Navires* et *Caravanes*). Chefs transporteurs, 137.

TRAVAIL. Sanctifié, 99. Zoroastre veut que la vie des Iraniens soit partagée entre la prière et le travail. Le travail suffirait. Lire la loi, l'apprendre, c'est travailler et prier, 185.

TROUPEAUX. Les soigner, c'est gagner le ciel (*Iz., II, p. 179* , 95. Accouplement des animaux. Règles pour leur multiplication (*Iz., II, p. 179; Vend., II, 397*), 99. Protégés par l'amschaspand Bahman (V. ce mot), 158. Génie du corps et de l'âme des bestiaux (V. *Goscb*), 161. Improductifs au mazdéen en état de péché (V. *Péchés*), 211.

TRINITÉ iranienne. Père, fils et feu, 195 et 196.

TRISTESSE. Faute, 202.

TURCS (*Turkomans, Turkmènes*). Les anciens Scythes (V. *Mongols, Touraniens, Tatares*), 42.

TURKOMANS. Type. Mœurs (A. VAMBERY, *Voyage, p. 75*; F. von HELLWALD; A. STUART, *Les tracés, p. 8 et 9*; H. DE BLOCQUEVILLE, *Capt. chez les Turkom., p. 252 et 262*; L. DUBEUX, *Univ. pitt., p. 474*), 42. Tatares et Nogaïs (V. ces mots), au nord de la mer Caspienne, 39. Nomades, très mélangés, 43. Type de Tziganes, 44. Parlent une langue touranienne (V. *Touraniens*), 53.

« Les Turkomans, ou Turkmens ou Turcs, occupent principalement l'espace de terre, généralement inculte, qui s'étend au delà du fleuve Oxus, depuis les rivages de la mer Caspienne jusqu'à Balkh, et au sud du même fleuve jusqu'à Hérat et à Straband. Les Turkomans se divisent en 8 Khalks (ou peuples) :
Tchandor, — Ersari, — Alidi, — Kara, — Salor, — Sarik, — Tekke, — Göklen, — Yomut. » A. VAMBERY (*Voyage, p. 53, n. 1*).

TURKOMANIE. Ancienne Scythie, 10, 42.

« Bassin du Syr-Daria et de l'Amou-Daria Le sol y est aujourd'hui une vaste steppe saumâtre qui ressemble beaucoup aux steppes de la zone intérieure. La mer s'en est retirée depuis relativement si peu de temps, qu'elle est restée en partie inaccessible à la culture où à la civilisation. Elle n'a jamais été, pour les populations qui l'ont habitée, qu'un lieu de passage ou qu'une patrie d'occasion. Scythes, Massagètes, Saces, Sogdiens, Parthes, etc., s'y sont côtoyés et succédés ; de même, après eux, les Huns, les Ouïgours, les Arabes, les Tatars, les Turcs. Elle forme le Turkestan. » N. (*Rev. scient de la Rép. franç., 22 mars 1881*).

TYHOUR. Roi. Donne sa fille à Abtyn le djemschidite (V. *Abtyn*),

249. De ce mariage naquit Ferydoun (V. *Zobak* et *Ferydoun*), 250.

TZIGANES. Type rencontré chez les Turkomans, 44.

URMI (en Aderbeidjan). Lieu de naissance supposé de Zoroastre, 227.

« Les auteurs perses ne font que répéter le dire de l'*Avesta*. Parmi les écrivains mahométans, les uns, — *Yakout* et *Abdoul'féda*, — le font originaire d'Urumie; les autres de Palestine. Le *Farbang-i-Jibângiri* le dit un descendant des rois de Perse. » C. DE HARLEZ (*Avesta, p.* XXIV).

UZBEKS. Type. Mœurs (MEYENDORFF ; F. VON HELLWALD ; SHAW ; G. STUART, *Les tracés, p.* 7 ; MINAIEW, *Not. sur les contrées du Haut-Amou-Daria, Jal. de St-Pét. off. 5. déc. 1880*). 42, 44. Parlent une langue touranienne (V. *Touraniens*), 53.

VAD. Génie du souffle, de l'inspiration (V. *Izeds*), 161.

VAHISTA (Le plus excellent). Attribut d'Ormuzd, 148.

VAN (Lac de). Eaux lourdes en sels, 6.

VAR. Source, lac, étendue d'eau, 310.

VARA (V. *Ver*), 236.

VAR DE KÉ-KHOSRO. Génie du feu de ce var (V. *Izeds*), 162.

VARDJEMGUERD. Territoire occupé par Oroûetour (V. *Princes*), 327.

VÉEKÉRÉÂNTÉ. Aux villages nombreux. Province? (V. *Exode*), 84.

VEHRKANA (V. *Paitis*), 237.

VENDIDAD (*Vidaevadâta.*). Livre donné contre les démons (ANQUETIL DU PERRON, *Zend-Avesta, t. II, p. 261;* C. SCHŒBEL, *Recherches, p. 26*). Divisions en *fargards*. Sommaires des divisions (ANQUETIL, *t. II, p. 261 et 262*), 68. Considéré comme le seul livre de Zoroastre entièrement conservé (ANQUETIL DU PERRON, *Zend-Avesta, t. I, p.* CCCCLXXXVI), 68. Réciter le Vendidad est une obligation pour le mazdéen, 171. Théologie. Ormuzd et Ahriman (V. ces mots).

VENDIDAD-SADÉ. Réunion du Vendidad, du Vispered et du Yescht (V. ces mots), 64, 72.

VENGHÂPERÉ. V. *Chiens*.

VER (*Vara*). Empire iranien, antérieur à l'exode dont parle l'Avesta, et qu'aurait formé Djemschid. Seize provinces formaient cet empire, 236. Djemschid ayant fait l'empire, le divisa en trois parties qu'il peupla successivement (*Vend., II, 274 et suiv.*), 238. Travaux d'irrigation, 239. L'empire ou « pays de Ver », ou Verefschoûé, était à l'ouest de la Bactriane. Il s'étendait probablement jusqu'à la mer Caspienne, 240. Routes. Limites approximatives. La conquête se fit sans doute de l'est à l'ouest. A l'époque de Zoroastre, les Iraniens ne possédaient plus « la terre de Ver » illustrée par Djemschid, le Verefschoûé du Vendidad, 240. L'empire disloqué : Décadence de Merw, de Niça, du Seistan, de Ragha, de Hérat, de Ourva, de l'Hyrcanie, de l'Arachosie, de Chakha, 245, 246. Les Iraniens, las des successeurs de Djemschid, appellent Zohak (V. ce mot) pour refaire l'empire de Ver, 246, 247. Les Bactriens, seuls, repoussent Zohak, qui les vaincra, 247.

VEREFSCHOUÉ. Ancienne « terre de Ver » illustrée par Djemschid (V. *Djemschid* et *Ver*), 240.

VEREHRAM (*Behram*). Génie de la victoire, vigilant (*Ies., III, 289 et suiv.* — V. *Izeds*), 161.

VERENÉ. Point fortifié (V. *Exode*), 84.

VESCHOROUN. V. *Chiens*.

VÊTEMENTS. En peaux de

bêtes et en tissu de poil ou de fil (GOBINEAU, *Hist. des Perses, t. I, p. 28.* — V. *Culte*), 136, 149.

VEUVES. La veuve d'un criminel exécuté doit recevoir sa part avant le prêtre (ANQUETIL DU PERRON, *Zend-Avesta, t. III, 618*), 114. Protégée contre le prêtre (*Vend., II, 296*), 192. La femme dont le mari a encouru la peine du bannissement est une veuve, 220. Droits des veuves, 276.

VIÇ. Clan. Réunion de plusieurs familles iraniennes (V. *Iraniens*), 237.

VICTOIRE. Génie de la victoire (V. *Verebran*), 161.

VIDAEVADÂTA. V. *Vendidad.*

VIDEDAFSCHÉ. (V. *Keschvars*), 305.

VILLES. Formées, d'abord, d'un simple groupement de tentes (*Ies., III, 179*), 134. Leur état au moment de Zoroastre, 135. Les lignes de tentes formaient des rues, 136.

VIOLENCE. Démon de la violence (V. *Eschen*), 168. Faute grave, péché capital, 219.

VISPARATU. V. *Vispered.*

VISPERED (*Visparatu*). Recueil. Code du cérémonial religieux (C. SCHŒBEL, *Recherches, p. 26*), 68. Divisions en *cardés*, 70.

VISTAÇPA. (V. *Gustasp*), 232.

VIVENGHÂM. Père de Djemschid (*Vend., II, 271.* — V. *Djemschid*), 241. Engendre Djemschid par ordre d'Ormuzd, 244.

VIZOSCH. V. *Chiens.*

VOBORESTÉ. (V. *Keschvars*), 305.

VŒUX. Permis aux mazdéens, et qu'Ormuzd peut réaliser : une vie heureuse et brillante, la nourriture, des enfants, de la science, un langage doux, de l'imagination, de l'intelligence, des descendants célèbres, 205. Le bonheur de l'âme (*Iz., II, 236*), 206.

VOHONEGAZ. V. *Chiens.*

VOHOU-MANO. Amschaspand (V. ce mot), 157.

VOLCANS. Déjections étendues, 32.

VOLEUR. Encourt la peine du bannissement (V. ce mot). Ne pas rendre ce qui a été emprunté, est un vol (*Vend., II, 287*), 220.

VOOROKESCHÉ (fleuve). Sa formation, 306, 310.

VORODJRESTÉ. (V. *Keschvars*), 305.

VOURURAFNANHO (Le plus heureux). Attribut d'Ormuzd, 148.

VOYAGES. S'effectuaient au moyen du cheval et du chameau (*Vend., II, 312; Ies., III, 294*), 136.

WERSHYB. Ascendant d'Afrasiab (V. ce mot), 269.

WYDJOUN. Ascendant de Djemschid (V. ce mot). 243.

WYZERSENK. Ascendant djemschidite de Zohak (V. *Zohak*), 248.

YAÇNA (ou *Izeschné*). Recueil de prières (EUG. BURNOUF, *Comm. sur le Yaçna, t. I, p. 22 et 23*), 68. Nombreuses interpolations. Livre relativement moderne. Traduction de Neriosengh, 70.

YATOUS. Démons mâles (V. *Démons*), 166.

YAKOUS (Idiome). V. *Tatare.*

YAKOUTES. Parlent une langue touranienne (V. *Touraniens*), 53.

YARKANDAIS. Type. Mœurs (ROBERT SHAW; SCHLAGINTWEIT; A. STUART, *Les tracés, p. 4*), 41.

YAXARTÈS. V. *Sir-Daria.*

YESCHT (*Ieschl*). Cinquième livre de l'Avesta (V. ce mot). Ouvrage

liturgique (ANQUETIL DU PERRON, *Zend-Avesta, t. III, p. 1*; P. GAFAREL, *Hist. anc. p. 315*). Divisions. Des opuscules divers ont été réunis au Yescht, soit : les Néaeschs, les Patets, les Afrins, les Œfergans, les Nekah, les Nérenghs et les Tahvis; le recueil de ces opuscules joints au Yescht, prend le nom de Yeschts-Sadés, 73.

YESCHTS-SADÉS. V. *Yescht.*

YEZD. Oasis centrale du désert de Khaver (V. ce mot), 27.

YEZIDIS. Adorateurs du principe mauvais (F. LENORMANT, *Manuel, t. II, p. 338*), 37.

YLYOUN. Fils et successeur de Djemschid (V. *Djemschid*), 243.

ZAGROS (Monts). Séparent l'Iran de la Mésopotamie. Flore et faune, 6. Les versants orientaux forment le Kurdistan (G. MASPERO, *Hist. anc., p. 452*), 16. Prompt changement des saisons, 29.

« Ces montagnes renferment du cuivre, du fer, du plomb, de l'or, et de l'argent en petite quantité... plusieurs espèces de marbre, des pierres précieuses... Nues par endroits, elles sont le plus souvent revêtues d'épaisses forêts où le pin, le chêne, le peuplier s'étagent au-dessus du platane oriental, du noisetier et du saule. Les vallées du Zagros et de l'Ouroumiyèh sont de véritables vergers : elles produisent la poire, la pomme, le coing, la cerise, l'olive, la pêche. Sur le plateau les arbres ne croissent qu'en petit nombre au voisinage des rivières et des étangs; mais les parties où l'eau ne manque pas sont fécondes en céréales et en légumes excellents. On y trouvait... le lion, le tigre, le léopard (disparu aujourd'hui), l'ours... l'âne sauvage, le buffle, la chèvre, le chien, le dromadaire et le chameau à deux bosses (alors presque inconnu en Assyrie et en Egypte). Plusieurs races de chevaux dont une, la niséenne, était renommée pour sa force, sa taille et son agilité. » G. RAWLINSON (*The five great Monarchies, t. II, p. 251-305*).

ZAL. V. *Zow.*

ZANTOU. Unité politique ayant pour chef le *païti* (V. *Païti*). Réunion de plusieurs clans iraniens (V. *Viç* et *Iraniens*), 237.

ZARAFCHAN (rivière). Passe à Samarcande et va finir à Bokhara. Fertilité (A. STUART, *Les tracés, p. 17*), 20.

ZARATOUSHTRA. V. *Zoroastre.*

ZARETCH. Démon semant la corruption, produisant la famine (V. *Dews*), 168.

ZEMIAD. Génie de la terre habitée (V. *Izeds*), 161.

ZEND. Langue iranienne, ou éranienne, par excellence (E. RASK, *Ueber das alter, 1826*). Commune aux Bactriens, aux Mèdes et aux Perses? (A. HOVELACQUE, *Ling., p. 222*), 54. Dérive d'une langue-mère, primitive, indo-européenne? Sa conservation due aux Achéménides (J. OPPERT, *Le peuple et la langue des Mèdes, p. VII*). Langues iraniennes, (DE LONGPÉRIER; SCHŒBEL, *Rel. prem. des Indo-Iraniens, p. 75*), 55. L'idiome bactrien est le meilleur type du zend (E. LITTRÉ, *Dict., au mot Zend*), 55. Deux dialectes (A. HOVELACQUE, *Ling., p. 221*). Signification du mot *zend*, ignorée. Zend et Sanscrit (A. MAURY, *La terre, p. 561*), 56.

« Une partie considérable de la langue Zende — de haute antiquité — est contemporaines du dialecte primitif des Védas. »

« Tout, dans l'alphabet zend, peut-être même les voyelles plus encore que les consonnes, nous annonce un idiome s'arrêtant à un moment où il est bien rare que l'on puisse saisir les langues, celui où tous les éléments de leur organisation entrent en jeu, mais où l'action, qui, après les avoir réunis, devait les modifier l'un par l'autre pour en composer un organisme parfait, vient à s'arrêter tout à coup, et laisse son œuvre inachevée. »

« Le principe qui préside à la disposition des sons vocaux en zend présente tous les caractères de l'antériorité, si on le compare au système indien. » EUG BURNOUF (*Comm. sur le Yaçna, t. I, p. XXIX et CLIII*).

« Le *Zend* existe dans les livres de Zoroastre; le *pehlvi* était en usage dans les pays méridionaux de l'Iran contigus à l'Assyrie et à la Babylonie; et le *parsi*, propagé par les Perses, a absorbé dans la langue nouvelle tous les autres dialectes. » De Heeren (*De la politique, Trad. franç., t. 1, pp. 129 à 131*).

« On sait que la langue médo-Perse, connue sous le nom de Zend, n'est ni fille ni mère de la langue sanscrite. » Em. Burnouf (*La Sc. des relig., p. 158*).

Zend-Avesta. V. *Avesta*.

Zendehroud. Rivière de la Susiane, agrandie par Abbas le Grand, 26.

Zohak. Étranger, neveu de Ad, chef des Adites, appelé par les Iraniens pour succéder au roi d'Iran, dernier successeur de Djemschid (V. *Djouy-Zeher*), 246 et 247. Marche pour prendre le royaume qui lui est offert, 247. La Bactriane lui résiste, 247. Etait-il Ninivite? Sa généalogie est douteuse. Les chroniqueurs arabes se l'approprient, lui donnant pour ascendants : Oulevan, Abyd, Medjouyh-al-Temyz, 247. Les Iraniens lui donnent une généalogie djemschidite : Keyoumers, Pyshy, Syamek, Newarek, Taz, Wyzersenk, Denykan, Aroundasep, Peyourasp, Zohak, 247 et 248. Les Bactriens, vaincus, se retirent dans l'El-Bourz, 248. Zoroastre livre sa mémoire à la malédiction des mazdéens, 248. La tradition persane le fait régner mille ans, 249. Sachant la naissance de Ferydoun, il essaie en vain de le tuer, marche contre Abtyn, père de Ferydoun, (V. *Abtyn*). S'allie au roi de Hamadan, va battre le roi Behek, franchit la mer Caspienne, tient en échec le roi Tyhour, rencontre Abtyn et le tue, 250. Pris et tué par les Iraniens que Ferydoun et Kaveh ont soulevés (V. Ferydoun et Kaveh), 251. Légendes de sa mort, 251.

« Zohak, suivant Firdousi, aurait régné 2729 ans avant notre ère. » A. Franck (*Dict. des sc. phil., p. 1295, c. 2*).

Zoologie iranienne. Passage des oiseaux indiens (A. Maury, *La Terre, p. 322*), 31.

Zoroastre (*Zaratoushtra*). Auteur de la doctrine mazdéenne (F. Lenormant, *Manuel, t. II, p. 311*, (V. *Avesta*), 62. Son action et son œuvre, suivant la légende, 66. Gustasp, roi en Iran, sert la réforme zoroastrienne (L. Dubeux, *Univ. pitt., p. 269*). Le roi touranien Ardjasp blâme le roi iranien Gustasp et marche contre lui, 67. Zoroastre agit par ordre d'Ormuzd (V. ce mot). Il dit la parole du dieu, 69. Il est contredit par Tchengréghatchats, 71. Ses intentions se modifient sous l'influence des prêtres, 74. Son époque. Opinions diverses. Dates extrêmes (Anquetil du Perron, *Zend-Avesta, t. I, p.* CCCCLXXXIII; Max Muller, *Essais sur la myt. comparée, p. 302*; Em. Burnouf, *La sci. des relig., p. 49*; G. Maspero, *Hist. anc. p. 454*; C. A. Moreau de Jonnès, *Les temps myt., p. 39;* Westergaard, Haug, Oppert, Max Muller, Lenormant, *Manuel, t. II, p. 307;* P. Gaffarel, *Hist. anc. p. 313*; C. Schoebel, *Recherches, p. 65*), 86 et suiv. L'existence de Zoroastre non encore absolument démontrée. Mythe? W. Jones; Richardson; *N. Des orig. du zoroastrisme, Jour. Asiat., 1878, fév., mai, etc.*; (C. Schoebel, *Recherches, p. 55*), 88.

« La doctrine avestique ne paraît pas avoir été la création d'un seul homme, elle n'est pas assez uniforme pour cela. Mais il se peut très bien qu'un penseur, qu'un prêtre mède du nom de Zoroastre ait plus contribué que tout autre à sa formation et à sa propagation. Les faits merveilleux dont son histoire est enrichie n'infirme pas la possibilité de son existence. Il se peut aussi que Zoroastre fût un ancien sage dont le nom était resté en vénération et a servi d'enseigne à la nouvelle institution. » C. de Harlez (*Avesta, p.* CCIX).

Pluralité des Zoroastres, (A. Hovelacque, *l'Avesta, p. 16*), 89 et suiv. Astre d'or (*Zaratoushtra*), 90. Sa réforme triomphe à Balkh (Anquetil du

PERRON, *Zend-Avesta, t. III, p. 282, n. 1*), 91. Il n'agit que sur un territoire restreint; il n'expérimente sa réforme que sur un petit groupe d'hommes, 93. Doit combattre d'abord l'influence néfaste de prêtres, de magiciens et de jongleurs, 95.

« Il est certain que la doctrine du Zend-Avesta est née d'une réforme, et que par cette révolution elle s'est mise à certains égards en opposition avec les anciennes croyances des Aryas.

« La réforme même et la lutte d'où elle est née attestent qu'une scission, qu'un schisme s'était produit au sein de la société aryenne, lorsque Zoroastre fonda la religion d'Ormuzd. La nature de ce schisme est clairement indiquée dans l'Avesta, où les Aryas du parti adverse sont accusés de polythéisme et leurs dieux (dêvas) transformés en mauvais génies. » ÉM. BURNOUF (*La Scien. des religions, p. 215*).

Fait aimer la terre aux Iraniens. Veut rendre à l'Iran son ancien éclat, 95. Signale la nécessité de nombreux troupeaux, 96. Sanctifie le travail, 99. Donne des règles pour la multiplication des animaux utiles, 99. Se préoccupe beaucoup de la distribution des eaux. Divinise les sources (V. *Eaux*), 100. A l'idée d'un génie aquatique, 102. Son but principal est de reconstituer le peuple iranien, 104. Il prescrit le mariage (V. *Mariages*), 108, 113. Son but est d'instruire, de moraliser et d'organiser les Iraniens. Il veut amener le peuple de son choix à triompher des Touraniens et à s'enrichir. Il prêche l'amour de la paix et le défrichement des terres incultes, 141. Il n'innove pas la royauté en Iran. Y ayant trouvé un roi, il lui dicte ses devoirs et se sert de son autorité pour l'accomplissement de sa mission, 142. Il s'élève violemment contre le despotisme, 143. Il déclare que le despote est un châtiment (*Iz., III, 111*), 143. Il a reçu « Dans l'oreille », la loi de réforme, qu'Ormuzd, personnellement, lui dicta, 148. N'ose pas donner un dieu unique aux Iraniens, 150. Il dénonce les ennemis des Iraniens, — les Touraniens, — comme des démons que commande Ahriman en personne (V. *Ahriman*), 167. Il donne le récit de sa première rencontre avec le chef des Touraniens. Il combattit Ahriman à corps le corps et le vainquit, 167. Par son œuvre, il dispersera tous les démons et il anéantira les Touraniens, 168. Apprendre, réciter la loi, ou se la faire lire, est le premier devoir du mazdéen; c'est la base de la réforme, 171. Les difficultés de sa situation, les exigences du roi de la Bactriane, et les méfiances des Bactriens, faussèrent les intentions du législateur, 175. Il dut tenir compte des superstitions touraniennes, enracinées (G. MASPERO, *Hist. anc., p. 471*; F. LENORMANT, *Manuel, t. II, p. 337*), 175. Il s'élève, et dès le commencement, contre l'influence pernicieuse des mages, 175. Son but principal est de détruire cette influence; et cependant, il la subit, 176. Il prêche que la vie des Iraniens doit être partagée entre la prière et le travail, 185. Il accepte, des magiciens, le saint sacrifice quotidien, la confession des péchés, la communion mystique, les prières des agonisants (V. *Prêtres*), 186. Ayant fait d'Ormuzd un dieu, il en résulta des prêtres, 186. Dût subir la collaboration de ces prêtres dans la rédaction du code politique et religieux des mazdéens, 189 (C. DE HARLEZ, *Avesta, p.* CCIX). Il charge le peuple de pourvoir à l'existence matérielle du prêtre, dont il définit le rôle pour le limiter, 191. Ce sont des instructeurs dont le métier est de prier pour autrui, 192. L'ambition des prêtres compromet l'œuvre du réformateur, 193. Zoroastre s'élève contre les exploiteurs du sacerdoce (*Vend. II, 402*), 195. Il n'est tout entier, et seul, que dans la morale du Zend-Avesta, 199. Ayant donné trop d'importance à Ahriman, il déclare que les démons ses coadjuteurs ne sont pas tous voués au mal; qu'Ahriman, capable

de bonnes œuvres, deviendra bon, finalement (*Iz.*, *II*, *164*), 201. Lignes principales de la morale : Propreté, conscience, travail (V. *Morale*), 203, 204. Zoroastre se donne comme l'auteur de la loi, 207. Il eut, au moment de la révélation, la connaissance du passé, du présent et de l'avenir (*Ies.*, *III*, *26*), 208. Sa réforme assurera aux Iraniens la santé, les plaisirs, le bonheur, 215. Il prépare et veut l'accroissement du peuple, son développement dans la plus large des prospérités, 221. Légende zoroastrienne : Issu de race royale ; choisi par Dieu comme « la bouche devant proclamer la loi aux hommes » ; son enfance ; son génie supérieur se manifeste à trente ans ; un esprit céleste le conduisit à Ormuzd (MASPERO, *Hist. anc.*, *p. 465* ; F. LENORMANT, *Manuel*, *t. II*, *p. 308* ; ANQUETIL DU PERRON, *Zend-Avesta*, *t. 2*, *p. 5* ; GOBINEAU, *Hist. des Perses*, *p. 49 et suiv.*), 224. Ormuzd lui révèle la loi, l'Avesta. Il traverse une montagne toute en feu, et boit du plomb fondu, impunément, 225. Se rend à Balkh où régnait le roi Gustasp. Il y discute la loi nouvelle devant les sages assemblés. Les sages admirent l'Avesta, 225.

« Originaire des régions situées au sud-est de la mer Caspienne, faite principalement pour un peuple montagnard semi-nomade et pasteur, la religion avestique s'introduisit d'abord en Bactriane et plus tard en Perse après une longue résistance. » C. DE HARLEZ (*Avesta*, *p.* CCX).

Son succès lui suscite des ennemis. Le peuple est excité contre lui. Protégé par le roi des Bactriens, il triomphe de ses adversaires, 226. Meurt frappé de la foudre, à Balkh, ou tombe sous les coups d'un soldat touranien, 226. Légendes. Retraite de Zoroastre dans l'antre d'une montagne pendant vingt-cinq années. Ses miracles, (DIO. CHRYS. *t. II. pp. 60-61* ; PORPHYRE, *De ant. nymph* ; C. DE HARLEZ, *Avesta*, *p.* XXV), 227. Origine de Zoroastre encore inconnue. Était-il Mède, Perse, Perso-Mède ou Bactrien ? (CLÉMENT D'ALEX ; MOISE DE CHORÈNE ; AGATHIAS, *II. 24*, AMMIEN MARCELLIN, *XXIII*, *p. 6-32* ; EUSÈBE, *chron. IV*, *35* ; ARNOBE, *Adv. gentes*, *q. 5* ; GIRARD DE RIALLE, *Les études védiques et éraniennes*, *pp. 28*, *29* ; RAWLINSON ; MOVERS ; SPIEGEL ; MAX DUNKER, *Gesh. der ari. pp. 416-473* ; C. DE HARLEZ, *Avesta*, *p. XXIV*). Est-il né à Urmi, en Aderbeidjan ? (FARHANG-I-JIHANGIRI, YAGOUT et ABDOU'L FÉDA ; C. DE HARLEZ, *Avesta*, *p. XXIV* ; CHAMPOLLION-FIGEAC, *Hist. de la Perse*, *p. 14* (Son nom veut dire « Astre-d'or » ? Y eut-il plusieurs Zoroastres ? 227. Il n'est pas probable qu'il fut Bactrien, 228. Il choisit la Bactriane pour y expérimenter sa réforme.

« Zarathusthra vécut au temps même où furent composés les Gâthâs qui contiennent sa doctrine pure de tout alliage. Il arriva probablement par lui-même à la conception de l'unité divine. La Bactriane fut le théâtre de ses prédications, mais il naquit probablement en Médie. » KOSSOWICZ (*Zarat. Gât. préf.*, *p.* III-XVIII) ; C. DE HARLEZ (*Avesta*, *p.* LXXIX).

Sa généalogie établie par le Boundehesch (V. ce mot), le fait descendre de Ferydoun (V. ce mot) qui n'était pas Bactrien (ANQUETIL DU PERRON, *Zend-Avesta*, *t. II*, *p. 8*), 228. Eut trois fils : Esedevaster, Orouetour et Khorschidtcher, 228, 229. Sa femme Hoüô (ANQUETIL DU PERRON, *Zend Avesta*, *t. II*, *p. 196* ; *Iz.*, *II*, *t. II*, *p. 197*) ; sa mère Dogdo, son père Poroschasp, son oncle Arasp, son neveu Medionah. Sa femme participe à l'œuvre de la réforme. Discussions dans sa famille. Ses parents furent ses premiers disciples. Le roi Gustasp fut le premier réformé. Medionah (V. ce mot) prêche la réforme, 229. Avant Hoüô, Zoroastre eut, probablement, d'une ou de deux femmes, des enfants qu'il affectionna, 230. Sa fille Poursischt, de la famille d'Hetchedasp, 230. Le père et la mère de Zoroastre, créés par Ormuzd pour mettre au monde le législateur, 230. But et théorie de Zoroastre : Le mal envahissant le monde, l'intervention d'Ormuzd est nécessaire. Ormuzd inter-

vient par Zoroastre, 231. Sans Zoroastre le monde finirait, 232. Le roi Gustasp est séduit par cette théorie, qui lui promet la conservation de son peuple en ce monde et la gloire de son âme après sa mort (F. Lenormant, *Manuel, t. II, p. 387*), 232. Zoroastre choisit Balkh, parce que les Bactriens, sur la frontière du Touran, continuellement menacés par les Touraniens, étaient les moins corrompus parmi les Iraniens, 233. A l'antagonisme de race qui séparait les Iraniens et les Touraniens, Zoroastre ajouta la haine d'un antagonisme religieux, 234. Conseiller du roi de la Bactriane, chef des prêtres d'Ormuzd et révolutionnaire, Zoroastre accomplit une triple réforme: politique, religieuse et sociale, 234. Il est le continuateur de Djemschid, 242. La tradition djemschidite, au point de vue religieux, fit commettre quelques fautes au législateur, 242. Il promet un règne aussi merveilleux que celui de Djemschid, si les Iraniens apprennent et exécutent la loi, 245. Il méprise Zohak, qui, appelé par les Iraniens pour renverser la dynastie djemschidite, combat et vainct les Bactriens (V. *Zohak*), 248. S'oppose hardiment à Afrasiab; l'oblige à traiter de la paix; mais Afrasiab, manquant à sa parole, appelle les Hindous et recommence la lutte, 260. Déplorable état de la Bactriane au moment de la réforme, 263. Programme de la réforme, 269. Ce programme comprend un système religieux; un dieu était nécessaire, 270. Le peuple divisé en croyants et non croyants, en mazdéiesnans et dewiesnans, 271. Zoroastre réformateur ou créateur? 272. Il constitua la nation iranienne, confondant en une seule l'idée de nation et l'idée de Dieu, 273. Moralisa le peuple en lui faisant aimer la vie, en prêchant la sincérité, 274. Admet un culte comme lien national, 277.

« Zoroastre forme le projet de simplifier le culte et de faire du culte comme un lien entre les tribus éparses. Sa réforme en était donc à la fois religieuse et politique. » P. Gaffarel, (*Hist. anc. p. 313*).

L'Iran menacé par les Touraniens commandés par Ardjasp, 277. La lutte prend un caractère religieux, 278. Le réformateur dut suivre le roi Gustasp à la bataille. Les Bactriens ayant vaincu les Touraniens, Zoroastre est considéré comme le véritable envoyé de Dieu, 279. La défaite des démons menés par Ardjasp, qui n'est qu'Ahriman sous une nouvelle forme, est due à Zoroastre, 280. Ce succès infatue le réformateur, 281. Le roi Gustasp en est jaloux, 282.

« Le roi Goustschap embrassa ouvertement la loi de Zoroastre. Mais le philosophe fut dénoncé par les soi-disant sages comme magicien. Le philosophe perdit la confiance du roi et fut jeté comme un criminel, chargé de fers, dans une étroite prison. » Champollion Figeac (*Histoire de la Perse, p. 157*).

Le problème chronologique de l'époque de Zoroastre, du moment où il inaugura sa réforme en Bactriane, a été le sujet de nombreuses controverses. V. *l'Appendice, p. 339 et suiv.*

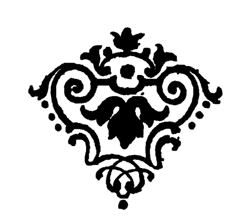
Les prêtres et le peuple le tourmentent. Il doute du triomphe de sa réforme et devient suppliant; revient au roi; s'impatiente; oblige le roi à se prononcer, 282. Les adversaires sont des démons qu'Ahriman possède, des *darvands* (V. ce mot) 284. Le roi revient à lui. Il attribue les troubles qu'il a éprouvés à l'affaiblissement de son corps, 285. Surexcité, il dicte ses conditions; ordonne la torture contre ses adversaires, 286. S'affermit en Bactriane, 287. Résumé de son œuvre excellente. Il est tolérant et conciliant, 287. Les Touraniens envahissent la Bactriane, 288. Zoroastre meurt, massacré dans Balkh par les Touraniens victorieux? 289. Comment il laissa l'Iran. Résultats immédiats de sa réforme, 290 à 294.

Zour. Offrande matérielle: lait, viande, liqueur. Le zour de viande est réservé aux prêtres, 72. Viandes offertes (V. *Prêtres*), 179. Le zour

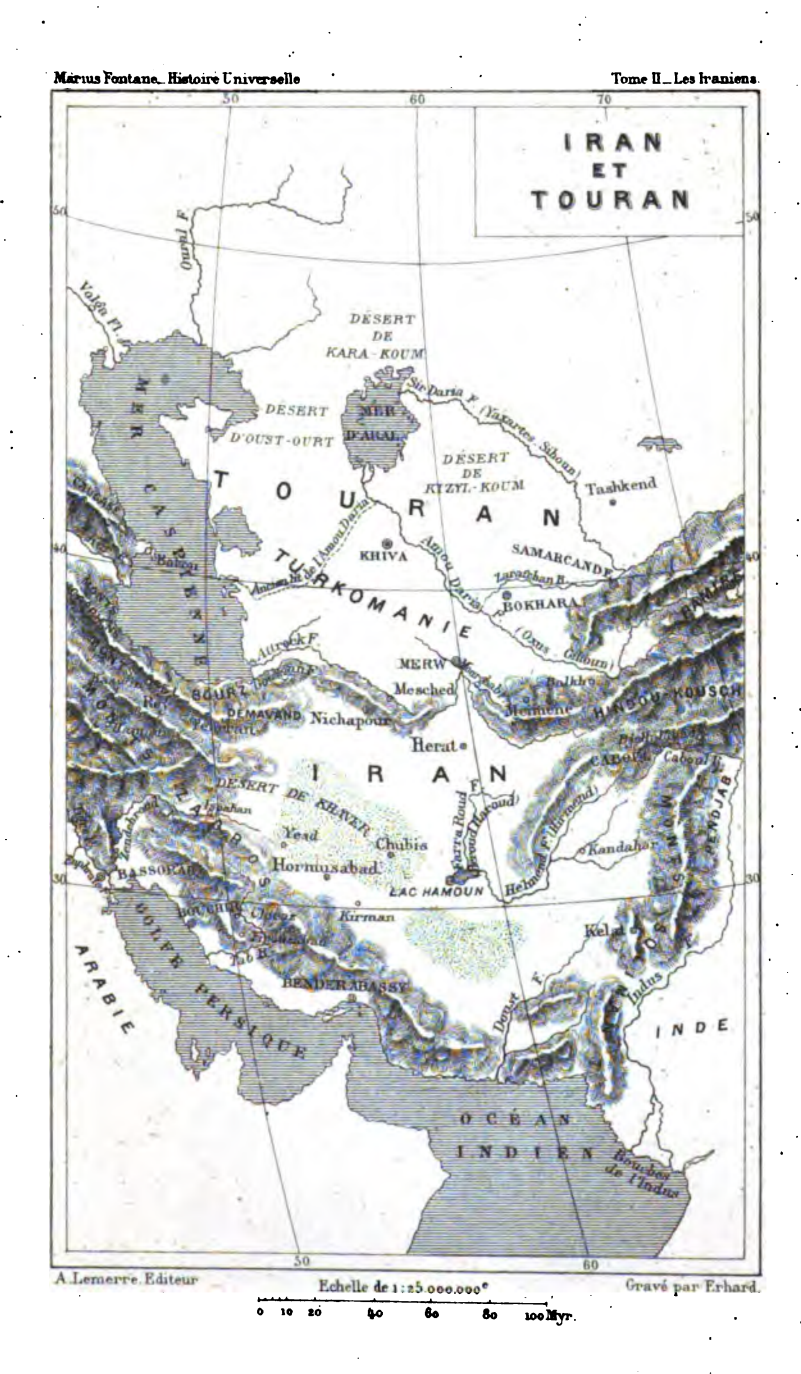
comprend tout ce que les fidèles apportent, 181.

ZOW (*Zal*). Roi des Çamides. 259. Le *Nazekh-Attevarykh* donne ainsi sa généalogie : Menoudjer, Noouzer, Maysoun, Roumeh, Hywaseb, Kendjehouberz, Tasmasp, Zow, 260. Avec son fils Roustem, va à la recherche d'un descendant direct de Djemschid. Il découvre Gobad, dans l'El-Bourz, 261. Sa généalogie : Djemschid (V. *Loulou*), Touj, Shydasep, Tourek, Schem, Ezret, Tourenk, Neriman, Çam, Zal ou Zow, 261, 262. Commande les princes iraniens, qui le reconnaissent comme héritier de Menoudjer et « roi des rois », 260. Sa mort, mal connue. Il termine la dynastie des Pichdadiens, 261.

« Uzava — en persan, zav. — Les légendes placent sous son règne l'établissement d'une paix durable entre l'Iran et le Touran; l'Oxus est assigné comme limite à Afrasiab (le *Franraçyâna* de l'Avesta) ». C. DE HARLEZ (*Avesta, p.* CXLI).





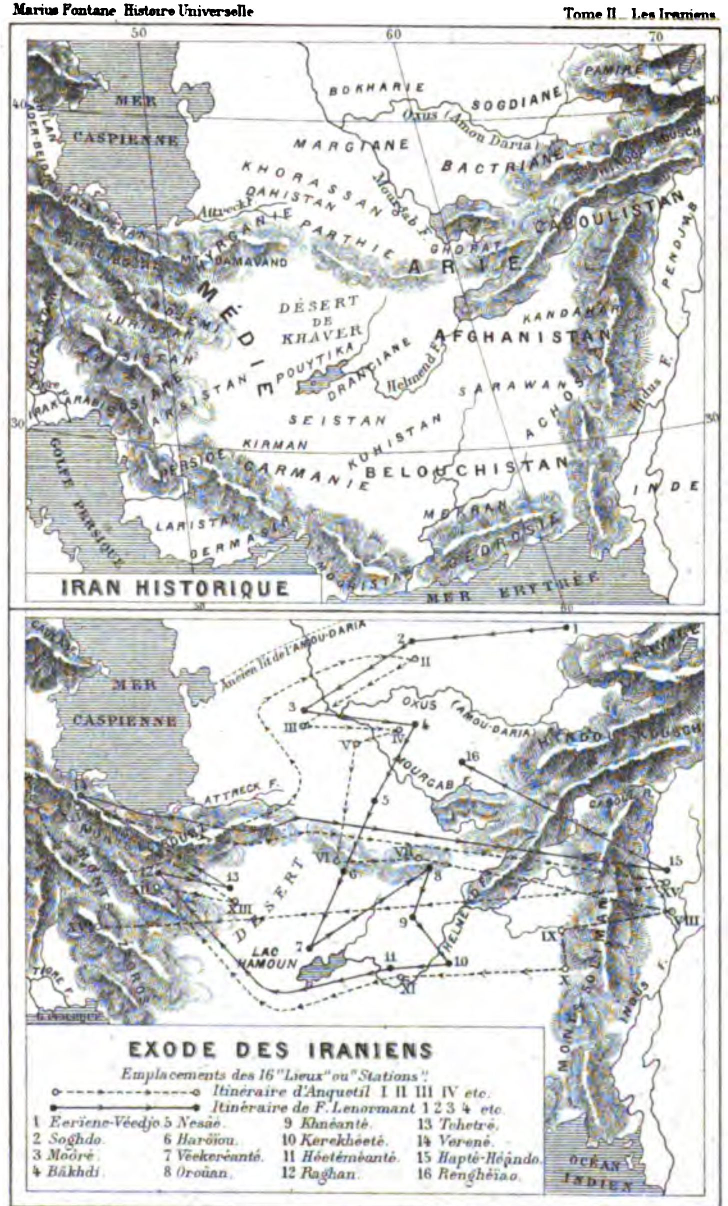


A. Lemerre. Editeur

Echelle de 1:25.000.000e

0 10 20 40 60 80 100 Myr.

Gravé par Erhard.



A. Lemerre. Editeur.

Echelle de 1 : 20.000.000e

0 10 20 40 60 80 100 Myr

Gravé par Erhard

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

CHAPITRE PREMIER. — Aryas et Iraniens. — Les lois de Manou et le Zend-Avesta. — Les Brahmanes et Zoroastre. — La grande Perse. — Iran et Touran. — Les monts Zagros. — L'Arménie. — Le lac de Van. — Le Caucase. — Les ouragans. — Bakou et ses pétroles. — La mer Caspienne. — La mer d'Aral. — Le désert d'Oust-Ourt. — Le Gourgan et l'Attreck. — Sir Daria et Amou Daria. — L'El-Bourz. — Le plateau de Pamire 1

CHAPITRE II. — L'Iran historique. — Le Kurdistan. — L'Aderbeidjan. — Le lac Ouroumiyeh. — Le Ghilan. — Le Mazendéran. — Le Dahistan. — Le Khorassan : Mesched, Nichapour, Merw. — La Bactriane : Balkh. — Le Zarafchan. — La Sogdiane. — Samarcande. — Le Seistan : le lac Hamoun, l'Helmend. — L'Afghanistan : Caboul, Djellalabad. — Le Bélouchistan. — Le golfe Persique, le Tigre et l'Euphrate. — Le Kirman. — Le Farsistan. — La Susiane. — L'Irak-Adjemi. — Le grand désert de Khaver. — Climats. — Flore et faune iraniennes. — Pierres précieuses 16

CHAPITRE III. — Touraniens et Iraniens. — Les Kurdes. — L'Arménien. — Le Géorgien. — Tcherkesses et Lesghiens. — L'Abreck. — Les Circassiens. — Les Guèbres. — Les Ghilanais. — Les Yezidis, adorateurs du mal. — Les Bak-

Pages

tiaris. — Les Barabras. — Brahouis et Bélouchis. — Afghans. — Bactriens. — Les Scythes. — Kachgariens et Yarkandais. — Tourkis, Turcs, Turkomans. — Turkmènes. — Uzbeks. — Nogaïs et Kirghiz. — Tekkés. — Les Koushites. — Les Persans. — Les Mèdes. 33

CHAPITRE IV. — Les langues scythiques et les langues iraniennes. — Idiome brahoui et béloutche. — L'œuvre des Tatares. — L'influence aryenne dominante. — Le zend et ses dialectes. — L'ancien perse et l'ancien arménien. — La langue bactrienne ou bactro-persique. — Zend et sanscrit. — Recherche d'une langue mère. — La langue aryenne ou indo-européenne. — La langue touranienne ou ouralo-altaïque. . 52

CHAPITRE V. — Les livres sacrés. — Le Zend-Avesta. — Ormuzd et le Mazdéisme. — Les mazdéens. — Caractère de l'Avesta. — Traductions. — L'œuvre personnelle de Zoroastre. — Les Parses, s'exilant, emportent les livres sacrés. — Le destour Ardeschir. — Conservation de l'Avesta. — Zoroastre, le roi Gouschtap et le roi Ardjasp. — Mazdéisme, science universelle, loi, réforme. — Les cinq livres de l'Avesta : Vendidad, Izeschné ou Yaçna, Vispered, Sirozé, Yescht. — Le Boundchesch : De l'origine des êtres et de la distribution de l'univers. 61

CHAPITRE VI. — L'exode des Aryas. — Ormuzd et Ahriman. — Itinéraires divers. — Eerïené-Véedjo, le premier lieu. — Fléaux. — Les seize stations. — Point de départ. — Division des Aryas. — Villes iraniennes : Soghdô, Bakhdî, Harôïou, Véekéréânté, Verené. — Royaume de Gustasp. — Eerïeno, Airiana, Iraniana, Iran, pays des Iraniens. — Date de l'exode et de la séparation. — Époque de Zoroastre (2500 AV. J.-C.). — Balkh, Bactra, centre de la réforme 77

CHAPITRE VII. — Les Iraniens en Bactriane. — Inauguration de la réforme zoroastrienne. — But de Zoroastre. — Les croyances antérieures au réformateur. — Le Behescht, ou paradis. — Lutte d'Ormuzd contre Ahriman. — Magiciens, jongleurs et prêtres. — Divisions du pays. — Agriculture. — Troupeaux. — La loi nouvelle. — Sanctification du travail.

Pages.

— Le chien, très important. — Divinisation de l'eau. — Épuration des eaux souillées. — La famille iranienne. — Les femelles. 92

CHAPITRE VIII. — Le mariage, acte essentiel. — L'engagement. — Cérémonies et formules. — Le père et le « répondant ». — La dot. — Les souhaits. — L'évangile zoroastrien. — Le nékah. — Le nam-zad. — La prière conjugale. — L'œuvre d'Ahriman. — La femme iranienne. — La veuve d'un criminel. — La vie heureuse. — Les impures. — Les amours coupables. — Les devoirs de l'amant et les droits de l'amante. — Le code dénaturé par les prêtres. — Les vagabondes 108

CHAPITRE IX. — Le mazdéen parfait. — Les lépreux. — Les impurs. — Rite de purification. — Le purificateur ; son salaire. — Les arbres assainissants. — Médecins. — Les causes de la mort. — Epreuves médicales. — Chirurgie. — Remèdes. — Magisme. — Importance de la santé. — L'homme moral, c'est l'homme sain. — Sépultures. — Destruction des tombes à ras de terre. — Funérailles des hommes et des chiens. — Horreur des cadavres. — Modifications à la réforme zoroastrienne 120

CHAPITRE X. — La société iranienne. — La maison. — Les tentes. — Les villes. — Travail de la pierre et du fer. — Ouvrages de défense. — Voyages. — Navires. — Ponts. — Vêtements. — Métiers. — Les gardiens. — Armes et armuriers. — L'armée. — Cavaliers. — Stratégie. — Drapeaux et étendards. — Tribus. — Emblèmes. — Iraniens et Touraniens. — Égalité sociale. — Agriculteurs, prêtres et guerriers. — Les chefs. — Anarchie régularisée. — Le but de Zoroastre ; ses moyens. — Le roi. — Dieu. — Le peuple. — Le droit à la révolution. 134

CHAPITRE XI. — Le dieu de Zoroastre. — Ormuzd doit mériter son culte. — Ahriman, antagoniste d'Ormuzd. — Une divinité supérieure aux dieux du bien et du mal. — Le « Temps-sans-bornes ». — Attributs d'Ormuzd. — La loi dictée par Ormuzd, inspirée par e dieu supérieur. — La demeure

Pages.

du dieu. — La création. — La parole d'Ormuzd. — Le monde créé en six époques. — L'homme essentiellement progressif. — Le ciel promis aux mazdéens vertueux. — Ormuzd supplante l'Éternel. — Pacte entre l'homme et la divinité. . . 145

CHAPITRE XII. — Dieux et génies. — Les Amschaspands, coadjuteurs d'Ormuzd. — Bahman, premier amschaspand. — Ormuzd menacé. — Les Izeds, surveillants et conservateurs. — Behram, ized principal. — Les Feroüers, inspirateurs et gardiens. — Ahriman ; son œuvre, sa destinée. — Démons mâles et femelles. — Magiciens. — Les Darvands, coadjuteurs d'Ahriman. — Péris et Dews. — Ahriman, roi des Touraniens. — Triomphe promis de la loi nouvelle. — Réconciliation future du bien et du mal. 156

CHAPITRE XIII. — La religion mazdéenne. — Part personnelle de Zoroastre à dégager. — A l'origine, ni culte, ni prêtres. — Réciter le Vendidad est tout. — Excellence de la prière et du travail. — Gaité nécessaire. — Tolérance mazdéenne. — L'athorné, ou prêtre. — Commencements d'un culte. — Influence des mages touraniens. — Temples. — Les feux sacrés. — Formation d'un corps sacerdotal. — Rites. — Oiseaux fantastiques. — La confession des péchés. — La communion. — La prière des agonisants. — Multiplication des prières. — Politique religieuse de Zoroastre 170

CHAPITRE XIV. — Les premiers prêtres ; les athornés. — L'Éternel, créateur d'Ormuzd et d'Ahriman. — Le feu. — L'institution sacerdotale. — Le peuple nourrit le prêtre. — Ambition du clergé. — Libations et repas sacrés. — Prières portatives. — Corruption des premiers prêtres. — Religion naissante. — Mystères. — Divinités. — Dogmes. — Trinité. — Prières du matin et du soir. — *Credo*. — *Confiteor*. — Le corps et l'âme. — Les feroüers. — Œuvre religieuse de Zoroastre dénaturée. — Libre choix du dieu. — Ormuzd au-dessus d'Ahriman. — Le Bien et le Mal. — Morale et hygiène. — Le pur mazdéen, selon la loi. 190

CHAPITRE XV. — La loi révélée à Zoroastre. — Rachat des péchés par la prière, le pardon des offenses, les bonnes œuvres, les pénitences et la contrition. — Délivrance des dam-

Pages.

nés. — Jubilés. — Confession des péchés. — Vie déplorable des pécheurs, en ce monde et dans l'autre. — Jugement des âmes. — Résurrection générale des corps. — Égalité des hommes devant Ormuzd. — L'enfer. — Le paradis. — Le code pénal. — Péchés capitaux. — Peines encourues. — Exploitation du code zoroastrien par les prêtres parses 207

CHAPITRE XVI. — Le Zoroastre légendaire. — Zoroastre à Balkh. — Gustasp, roi des Bactriens, réformé. — Origines du réformateur. — Les « astres d'or ». — La famille de Zoroastre : sa femme, Hoüô ; son oncle, Djamasp ; son cousin, Medionah ; ses enfants. — Conception de Zoroastre ; sa mère, Dogdo. — Théorie de la réforme. — Dynastie des Kéaniens : Ké-Kobad, Ké-Kaous, Ké-Khosrou, Ké-Lohrasp, Ké-Gustasp. — Lutte perpétuelle des Aryas et des Touryas : Djemschid, le forgeron Kaveh, Ferydoun, Gustasp. — Iran contre Touran, Ormuzd contre Ahriman. — La triple réforme de Zoroastre, politique, religieuse et sociale. 224

CHAPITRE XVII. — L'empire de Ver ou Vara. — Les ennemis des Iraniens. — Société djemschidite. — Règne glorieux de Djemschid, fils de Vivenghâm. — Ormuzd et Djemschid. — Destruction de l'empire. — Révolte contre les successeurs de Djemschid, incapables. — Zohak, étranger, de la dynastie des Adites, est appelé à gouverner les Bactriens ; les Bactriens lui résistent et, vaincus, se retirent dans les montagnes. — Zohak victorieux, règne. — Ferydoun, djemschidite, fils d'Abtin, et le forgeron Kaveh soulèvent le peuple, battent Zohak, rendent l'Iran aux Iraniens, rétablissent la dynastie iranienne. — Règne magnifique de Ferydoun . . . 235

CHAPITRE XVIII. — Les fils de Ferydoun : Iredj, Tour et Selm. — Règne de Menoudjer, fils d'Iredj. — Paix entre Menoudjer, roi d'Iran, et Afrasiab, roi de Touran. — Noouzer succède à Menoudjer. — Afrasiab, descendant de Tour, envahit l'Iran. — Antagonisme définitif entre l'Iran et le Touran. — Le Çamide Zow, ou Zal, vient régner en Iran, défait Afrasiab. — Retour des Touraniens. — Zal et Roustem vont à la recherche d'un héritier direct de Ferydoun. — Fin de la dynastie des pichdadiens. — Ké-Gobad, descendant de Djems-

Pages.

chid, commence la dynastie des keïaniens, rétablit l'Iran. — Ké-Nabyeh. — Ké-Kaous. — Ké-Siavakhsch. — Ké-Khosrou. — Guerschâsp 255

CHAPITRE XIX. — Règne pacifique de Ké-Lohrasp. — Ké-Gustasp, roi d'Iran; Ardjasp, roi du Touran. — Confédération iranienne. — Zoroastre en Bactriane. — Les Bactriens. — Premières lois. — Nécessité d'un dieu pour la réforme. — Mazdeïesnans et Dewiesnans. — Les religions bactriennes. — Zoroastre fut-il réformateur ou créateur? — Vœux des mazdéens. — Société bactrienne. — Laboureurs et guerriers. — La femme. — Hiérarchies sociales. — Le roi. — Réforme nécessairement religieuse et politique. — Ardjasp menace Gustasp. — Zoroastre marche à la bataille; il s'approprie la victoire et prophétise la destruction des ennemis. — Période audacieuse du réformateur. 266

CHAPITRE XX. — Adversaires de Zoroastre. — Période de lutte. — Le réformateur en appelle au roi, qu'il menace. — Nouveaux démons.— Les darvands. — Zoroastre reprend toute son autorité, devient impérieux, violent. — Ses fils continueront son œuvre. — Les prêtres se constituent en corps spécial. — Caractère du réformateur. — Zoroastre essentiellement conciliant. — Attaque soudaine des Touraniens, menés par Ardjasp. — Isfendiar, fils de Gustasp, vainqueur d'Ardjasp. — Ké-Gustasp soupçonne son fils et l'emprisonne. — L'armée se révolte. — Ardjasp envahit la Bactriane et détruit Balkh. — Mort de Zoroastre. — L'œuvre zoroastrienne, religieuse, sociale et politique. 281

CHAPITRE XXI. — Le Boundehesch, œuvre de Zoroastre résumée et corrigée. — Dogmes de la divinité : l'Éternel, Ormuzd, Ahriman. — Création, organisation et conservation du monde. — Influence indienne. — L'armée céleste. — L'armée infernale. — Combats d'Ormuzd et d'Ahriman. — L'humanité : Kaïomorts et le taureau mystique. — Division du monde en Keschvars. — Astronomie. — Cosmogonie. — Le premier homme et la première femme, Meschia et Meschiané, tentés par le démon. — Fautes et condamnation du premier couple humain. — Les races humaines, diverses, répandues, ayant peuplé la terre 295

Pages.

CHAPITRE XXII. — Suite du Boundehesch. — Les lois de la génération — Les feux. — Les corps et les âmes. — Les animaux. — Les eaux. — Les hommes monstrueux. — Les chefs. — Division du temps. — Mesures. — Les arbres et les plantes. — Les démons. — Confédération iranienne après Zoroastre. — La destinée humaine. — La fin du monde. — La résurrection des morts. — Le rétablissement des corps. — Le jugement dernier. — Ormuzd cesse d'agir. — Ahriman cesse de tourmenter. — Fin de toutes choses . . . 317

APPENDICE

ARYAS ET IRANIENS 335

INDEX

INDEX ALPHABÉTIQUE ANNOTÉ 375

CARTES

IRAN ET TOURAN.

IRAN HISTORIQUE.

EXODE DES IRANIENS. Emplacements des 16 « lieux » ou « stations ». Itinéraires.



Paris. — Charles UNSINGER, imprimeur, 83, rue du Bac

A. LEMERRE, ÉDITEUR

Histoire Universelle

PAR

MARIUS FONTANE

16 vol., format in-8° cavalier.

Avec Cartes, Plans, Tables, Index alphabétiques annotés, etc.

(Les Cartes dressées par l'AUTEUR et gravées par ERHARD).

PARUS :

Tome premier :	INDE VÉDIQUE — *Deux Cartes.*	1 volume.
Tome deuxième :	LES IRANIENS — *Trois Cartes.*	1 —

SOUS PRESSE :

Tome troisième :	LES ÉGYPTES	1 —

POUR PARAITRE SUCCESSIVEMENT :

Tome quatrième :	LES ASIATIQUES.	1 volume.
Tome cinquième :	LA GRÈCE.	1 —
Tome sixième :	ROME.	1 —
Tome septième :	LE CHRISTIANISME.	1 —
Tome huitième :	LES BARBARES	1 —
Tome neuvième :	MAHOMET	1 —
Tome dixième :	LA PAPAUTÉ	1 —
Tome onzième :	L'EUROPE	1 —
Tome douzième :	LES CROISADES.	1 —
Tome treizième :	LA RENAISSANCE.	1 —
Tome quatorzième :	LA RÉFORME	1 —
Tome quinzième :	LA RÉVOLUTION	1 —
Tome seizième :	LE DIX-NEUVIÈME SIÈCLE. .	1 —

Paris. — Charles UNSINGER, imprimeur, 83, rue du Bac.